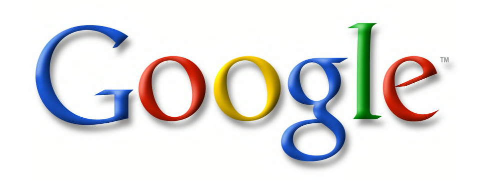








DU

SUICIDE

CONSIDÉRÉ

AUX POINTS DE VUE MÉDICAL, PHILOSOPHIQUE, RELIGIEUX ET SOCIAL,

PAR

N. EBRARD

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE MONTPELLIER, MÉDECIN EN CHEF DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE NIMES.

[illegible]

AVIGNON

SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR LIBRAIRE
rue Bouquerie, 13.

PARIS.
M. CHARLES DOUNIOL,
Libr.-Édit., rue de Tournon.

NIMES.
M. L. BEDOT,
Libraire-Éditeur.

1870

A Monsieur Redarès
témoignage de sympathie affective
de l'auteur
Brierre D. m.

DU

SUICIDE

A Monsieur Redares
témoignage de sympathie affectueuse
de l'auteur
Brierre
D. M.

DU

SUICIDE

DU

SUICIDE

CONSIDÉRÉ

AUX POINTS DE VUE MÉDICAL, PHILOSOPHIQUE, RELIGIEUX ET SOCIAL,

PAR

N. EBRARD

EX PREMIER CHIRURGIEN, CHEF INTERNE DE L'HÔTEL DIEU DE NÎMES;
MÉDECIN EN CHEF DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL, ETC.

Une rage impie de suicide, comme on n'en retrouve de semblable qu'aux temps corrompus de l'empire romain, s'est emparée des sociétés modernes, et les maux qu'elle leur fera subir, qui pourra les calculer?

(FRANZ DE CHAMPAGNY.)

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
rue Bouquerie, 13.

PARIS.
M. CHARLES DOUNIOL,
Libr.-Édit., rue de Tournon.

NIMES.
M. L. BEDOT,
Libraire-Éditeur.

1870

PRÉFACE

Celui qui mettra la main sur ce livre, en voyant son titre, sera probablement tenté de le rejeter sans le lire. *A quoi bon*, dira-t-il, un livre sur le suicide? ne sait-on pas, aujourd'hui, à quoi s'en tenir ? tout n'a-t-il pas été dit, pour ou contre, sur ce grave et douloureux sujet? les moralistes et les grands penseurs n'ont-ils pas épuisé la question ? où sont les résultats ? depuis Platon, Sénèque, Marc-Aurèle et Cicéron, jusqu'à J. J. Rousseau; et depuis ce philosophe, jusqu'à nos jours, que de pages éloquentes sur le suicide! En ont-elles empêché un seul ? .....

Tel est le langage de ces esprits chagrins qui disent volontiers de tout livre, comme de toute tentative pour le bien, qui n'atteint pas leur idéal: *A quoi bon*?

Cette question du suicide serait-elle aussi bien jugée, aussi oiseuse et aussi dépourvue d'importance qu'on voudrait le dire? ne serait-elle pas au contraire une des plus controversées, une des plus graves et des plus opportunes?

Qu'est-ce que le suicide? quelle est la valeur et la signification de ce mot? est-il vrai qu'on soit définitivement fixé sur la nature de cet acte et sur sa gravité? l'idée qu'on s'en fait généralement est-elle la même pour tous? voyons plutôt :

maintient, seule, ses inflexibles rigueurs. C'est toujours à ses yeux, et dans ses enseignements, le plus grand des crimes et le plus abominable des péchés ; parce que sans doute, seul entre tous, il ne peut être expié par la pénitence, ni effacé par le repentir (1).

Le suicide a été attribué à diverses causes suivant les doctrines régnantes. Pour les uns le suicide de *Caïn* et de *Judas* est une peine que le crime s'impose à lui-même. Celui de Caton et de Brutus est l'effet du désespoir d'une grande âme. Celui des veuves de l'Inde est un acte de dévoûment, ou plutôt le résultat de la tyrannie de l'usage, c'est-à-dire, un préjugé, une mode ; ou enfin, chez Chatterton ou le roman de Werther, le fruit d'une imagination déréglée.

Les moralistes ont vivement discuté sur le suicide. Socrate, par l'organe de Platon, le condamne, comme l'acte d'un lâche qui déserte son poste ; (Phédon) Pythagore et Epictète suivent la même doctrine ; Sénèque et la plupart des Stoïciens l'exaltent comme un acte héroïque. D'autres sont incertains sur la légitimité du suicide ; ils l'admettent et ils le rejettent tour à tour.

(1) L'illustre évêque de Nîmes vient de rappeler les prescriptions des lois canoniques qu'il veut qu'on applique rigoureusement, « quand le suicide sans folie préalable est constant. » Il ajoute : « Ce cadavre est indigne de sépulture, il sera traité comme indigne... De jour en jour, les suicides se multiplient dans une effroyable proportion.... Et puisque pour condamner et arrêter la diffusion de ce scandale, nous n'avons pas d'autres ressources que l'interdiction de sépulture, bien loin d'abaisser cette barrière, nous la maintiendrons inflexiblement à toute sa hauteur. »

(1868. *Lettre pastorale*, page 28.)

Tel est Marc-Aurèle ; ce prince sur lequel la philosophie a mis la main, au berceau, comme sur son bien, hésite et se contredit. Sans parler de Montaigne et de Montesquieu qui approuvent le suicide, Jean Jacques Rousseau, dans deux des plus belles lettres de l'Héloïse, a soutenu alternativement, sur ce sujet, le pour et le contre. Mme de Staël, Chateaubriant et bien d'autres ont fait de même.

Marc-Aurèle est le philosophe de l'antiquité qui a résumé de la manière la plus complète les idées sur la mort volontaire ; ses aveux sont trop précieux pour ne pas trouver place ici : « La vie est courte, dit le philosophe au prince, fais en sorte que la dernière heure te trouve dans la paix d'une bonne conscience. » Ces nobles conseils il les suivra à plus forte raison comme homme. Le suicide répugne à son sens moral : « Ne sois ni léger, ni emporté, ni fier, ni dédaigneux, envers la mort; attends le jour où ton âme doit rompre son enveloppe, comme tu attends celui où l'enfant sortira du sein de sa mère. » En d'autres moments son humeur le pousse à approuver le suicide. Alors il conseille de sortir de la vie comme on sort d'une chambre où il y a de la fumée. Il le conseille surtout à ceux qui ne seraient pas ou ne seraient plus en état de vivre vertueusement. Mais aussi, il règle convenablement la forme du suicide : « Sors, dit-il, de la vie, sans colère, simplement, librement, modestement ; que tu aies au moins, en ta vie, le mérite d'en sortir dignement. Quitte ce monde avec réflexion, avec dignité, sans ostentation, sans tragédie, comme un homme qui obéit à son propre jugement, non comme celui qui obéit à une impression frivole. »

La religion, décidant la question, condamne le suicide comme un acte de révolte contre la volonté divine, et refuse à celui qui s'en est rendu coupable, ses prières et la sépulture en terre sainte. Il fut même un temps où la législation punissait sévèrement les suicidés. Leurs corps étaient traversés d'un pieu ou traînés sur la claie ; leurs biens étaient confisqués, et leur mémoire flétrie.

On a beaucoup écrit sur le suicide ; cette question a exercé un grand nombre de plumes éloquentes. Théologiens, philosophes, moralistes, jurisconsultes, médecins, romanciers, tout le monde s'en est mêlé. Chacun, à son point de vue, a fait valoir ses arguments; Dieu sait avec quelle ardeur et quelle profusion, sans que la question soit plus avancée, sans que le mal soit guéri, ou en voie de l'être; au contraire, le nombre des victimes s'accroît tous les jours, et l'on peut même assurer qu'à l'heure qu'il est, la manie du suicide a pris, en Europe, un caractère d'intensité et d'universalité tel, qu'il n'est plus permis de la considérer comme une maladie ordinaire et accidentelle, mais comme un vrai fléau qui fera courir à la société les plus graves dangers, s'il n'est combattu d'une manière prompte et efficace (1). En effet le suicide, cette faiblesse ou cette énergie, aussi honteuse pour l'homme que pernicieuse pour la société, va se propageant avec une rapidité effrayante. L'accroissement qu'il a pris suit une marche constante, progressive, assurée.

En effet si l'on divise les 40 années de 1827 à 1867

(1) Le suicide, envisagé sous le rapport médical, doit prendre rang dans les cadres nosologiques, comme une véritable maladie.

par périodes quinquennales, on reconnaît que l'accroissement du suicide suit une marche progressive, constante. Le suicide étend ses ravages de jour en jour et sans jamais se ralentir. L'augmentation est en effet tous les 5 ans d'environ 1 pour 100.

A quoi tient une aussi effrayante progression ? quelle est la cause qui a déterminé tant de morts violentes ? quel est le remède à ce mal, le plus horrible que notre imagination puisse concevoir, et contre lequel la morale humaine et sociale est forcée de reconnaître son impuissance ? Nous répondrons à toutes ces questions; pour le moment qu'il nous suffise de dire que la devise de Chatterton: « Désespérer et mourir », devient tous les ans pour 5 mille individus une devise trop fidèle.

C'est affreux, mais c'est logique. La société moderne n'a plus ni croyances religieuses, ni croyances politiques. Or, les âmes ne vivent pas sans foi, ni les corps sans âme.

Il n'est donc plus permis de se faire illusion, la triste réalité est là, devant nous; le mal est sous nos yeux, présent, palpable, hideux ; à tel point qu'il ne faudrait pas être homme pour rester indifférent sur les progrès toujours croissants d'une maladie, qui, au jugement de la science, devient une épidémie véritable.

Chose étrange ! lorsqu'un mal physique semble prendre le caractère d'une épidémie, on s'empresse de multiplier, autour du fléau naissant, toutes les mesures de défense que peut suggérer à l'homme en péril l'instinct de la conservation ; la peur est à son poste, elle montre,

dans un avenir prochain, les conséquences possibles des moindres négligences. Elle parle, et sa voix, lugubrement prophétique, fait tressaillir au loin les multitudes.

Une épidémie morale menace-t-elle la santé, la vie des âmes, il n'en est pas ainsi ; on regarde alors la contagion comme une chose presque indifférente. D'ailleurs n'est-elle pas une distraction ; les uns lui indiquent bénévolement le chemin, les autres se contentent de la laisser passer ; bien peu s'effraient à sa vue, bien peu surtout la signalent à *leurs alentours* (1).

Si quelques-uns ont assez de prudence pour se préserver des atteintes pestilentielles, et assez de courage, pour essayer d'en préserver leurs semblables, qu'ils s'estiment heureux, après avoir été pris en pitié, de n'être pas traités de dangereux et d'hostiles au repos du monde, par ceux dont ils troublent la quiétude *béate* et la somnolente sécurité.

Non, il n'est pas un défaut, dont la vue ne déride la plupart des visages, pas un vice, qui n'ait sa souriante apologie dans le désennui qu'il apporte ; pas un crime, hélas ! quelque hideux qu'il soit, qui n'ait, aux yeux de la foule, un succès de spectacle, et qui ne puisse infecter un large coin du cœur social, bien avant d'avoir éveillé une crainte salutaire chez ceux mêmes qui se prétendent les plus experts en fait d'hygiène morale.

Ainsi en est-il du meurtre de soi-même, de cette laideur morale, sans exemple jusqu'à nos jours. S'efforce-t-on d'oposer au moins quelques obstacles à l'envahissement de plus en plus rapide de cette affection gangré-

(1) Et cependant les plaies morales de la société actuelle sont bien autrement redoutables que ses souffrances matérielles.

neuse ? non ; on reste indifférent, ou l'on brave la contagion, et ceux qui se croient à l'abri de ses mortelles atteintes, se donnent le fiévreux plaisir de suivre de l'œil les crises qui résultent de l'usage de ce poison subtil.

C'est donc sans effroi, et avec une certaine curiosité avide, que les populations voient se produire ces drames horribles de suicide, si communs de nos jours.

Toutefois qu'on se rassure : si la société reste indifférente, les pouvoirs publics veilleront sur elle et pourvoiront à sa conservation ; ils en ont le soin et le devoir. C'est là leur mission. — Nous avons le regret de le dire : jusqu'à ce jour, les gouvernements n'ont eu à cœur, ni de défendre, ni de punir le suicide ; ils ne s'en sont pas même occupés. Sans cesse menacés dans leur existence, et toujours occupés de leur propre conservation, ils ont eu peu de souci de celle d'autrui (1). Aussi la plaie que nous signalons aujourd'hui est devenue si profonde et si invétérée, elle paraît si bien dépendre de toute l'organisation de notre état social, qu'on s'étonne du courage de ceux qui essaient d'y opposer quelque appareil.

Mais quel remède opposer à un mal qui fait de si rapides progrès? on connaît le remède aux maladies du corps, mais le remède à cette maladie morale des esprits, où le prendre ? qui donc trouvera à ce mal souverain un remède suprême ?... On peut résister à l'entraînement des passions, opposer à certains vices une barrière, combattre certains crimes avec quelque avantage. Mais com-

(1) N'est-ce pas le devoir de ceux qui sont chargés du gouvernement des sociétés, d'étudier un mal si dangereux et d'en chercher le remède?

ment attaquer celui-ci dans le poste où il s'est retranché? (1) Quelle œuvre donc plus opportune de morale publique qu'un ouvrage sur le suicide!

Tous les auteurs qui ont écrit sur le suicide, se sont placés chacun à un point de vue différent et particulier. Mais parmi cette nombreuse tribu d'écrivains, pas un, que nous sachions, n'a considéré ce vaste sujet à tous ses points de vue et sous toutes ses faces. La question, croyons-nous, a été jusqu'à présent étudiée trop partiellement et sans vues d'ensemble. Nous n'avons trouvé aussi nulle part établies les règles d'une prophylaxie complète, universelle, absolue, en un mot, cet ensemble de moyens, capables, je ne dis pas de guérir l'immense plaie sociale du suicide, mais de combattre ce mal, de le prévenir, dans le plus grand nombre des cas, et surtout de l'empêcher de se propager.

Tel est le rôle, disons mieux, le devoir, que le philosophe moraliste a à remplir dans cette étude. N'est-ce pas un devoir, je le demande, de montrer les horreurs du gouffre où se précipite l'infortunée créature qui va anéantir si tristement son existence? Y a-t-il un spectacle plus triste à contempler sur la terre, et en même temps plus digne de nos méditations?

Aucun sujet n'était plus digne d'être étudié. Nous nous sommes inspiré, pour le choisir, des préoccupations nombreuses, qui, depuis quelque temps, se sont groupées autour de cette question, de tous les points de l'horizon social et philosophique.

(1) Ce crime en effet s'est creusé un antre dans les ténèbres de la conscience.

Tel est donc le problème à résoudre, problème mille fois étudié et jamais suffisamment élucidé, problème capable d'effrayer par l'étendue immense des questions qu'il soulève ; c'est tout un monde de recherches ; c'est l'âme mise à nu et envisagée sous tous ses aspects. N'est-ce pas dire assez que, malgré tous nos efforts, il restera encore, sur ce grave sujet, bien des profondeurs où n'aura point pénétré la lumière ? Dieu veuille qu'on ne nous accuse point d'avoir augmenté *le chaos;* et qu'au lieu d'avoir découvert et fait luire la vérité, on ne vienne pas nous reprocher de ne lui avoir apporté qu'un nuage de plus !

Nous ne nous sommes pas dissimulé que notre tâche serait longue et laborieuse, qu'elle offrait de grandes difficultés; aussi ne l'avons-nous entreprise qu'avec le sentiment bien senti de notre insuffisance.

Puisse ce travail, que nous offrons au public, par un douloureux à-propos d'actualité et par des aperçus nouveaux, présenter assez d'intérêt pour lui concilier un accueil bienveillant.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE SUICIDE

CHAPITRE PREMIER.

Le suicide est la plus grave de toutes les maladies morales de l'époque. — Analogies de notre civilisation avec la civilisation romaine. — Tristesse. — Ennui. — Fatalisme. — Ricanement philosophique. — Le suicide est la dernière manifestation du mal social. — Il est le plus grand et le dernier de tous les crimes.

> Une rage impie de suicide, comme on n'en retrouve de semblable qu'aux temps corrompus de l'empire romain, s'est emparée des sociétés modernes, et les maux qu'elle leur fera subir, qui pourra les calculer?
> (FRANZ DE CHAMPAGNY.)

Le suicide est la plus grave de toutes les maladies morales.

De toutes les maladies morales inoculées à notre société sans doctrines et sans Dieu, telles que la lassitude, le découragement, l'ennui triste, la mélancolie désespérée, la folie, le régicide et le suicide, cette dernière est sans contredit la plus grave, la plus horrible, la plus ignominieuse et partant la plus à redouter.

Ainsi à dix-huit siècles de distance, on constate la même plaie sociale, la même disposition maladive des âmes, voilée sous des formes différentes, mais produite au fond

par les mêmes passions, passions plus sociales qu'individuelles, car elles sont le fruit d'une civilisation vieillie et blasée telle qu'on la voit aux époques de décadence, d'indifférence religieuse et politique. En effet dans ces deux civilisations le véritable but d'activité, l'amour des grandes choses, le but des nobles tendances s'est également perdu ; l'amour de la patrie chez les anciens, le sentiment religieux chez les modernes, n'a plus de racines dans les cœurs; la soif du bien-être matériel a remplacé les sentiments généreux, et l'indifférence, le doute, l'individualisme règnent d'une manière plus absolue que jamais.

Où trouver dans les générations nouvelles les passions généreuses qui ont fait battre le cœur à nos aïeux et à nos pères? que sont devenues les convictions fortes, l'énergie, la constance, le mépris des plaisirs frivoles, le dédain de la fortune, l'enthousiasme des grandes choses, la foi dans les destinées de la patrie? « Notre époque n'est pas plus exempte de tristesse et de misère que celle où, à travers une passion de luxe qui tenait du délire, des débauches gigantesques, des plaisirs frénétiques, un petit billet d'un accusateur à Tibère ou de Tibère au Sénat, pouvait du soir au lendemain vous conduire à une mort ignoble dans le cachot infect de Jugurtha (1). » On conçoit qu'une société sans moralité et sans croyance, ne trouvant rien en elle-même qui l'aide à envisager, avec la dignité du vrai courage, ce perpétuel danger suspendu sur sa tête, s'enivre pour oublier ce danger, et qu'au milieu de ses orgies un amer ennui la prenne au cœur.

N'espérant en rien, vouée à des superstitions sinistres

(1) M. Franz de Champagny : *les Césars*.

envers un destin qu'elle croyait aveugle, demandant à l'astrologie et aux présages la connaissance d'un avenir inévitable, fataliste et superstitieuse, sans vertu, sans philosophie, sans foi, elle croyait faire un acte de grandeur et échapper à l'inévitable loi du destin par le suicide. Le suicide, qui était la grande ressource contre Tibère, lui paraissait aussi une grande ressource contre elle-même.

Civilisation moderne. — Civilisation ancienne.

Si la génération actuelle est travaillée par un malaise profond et par je ne sais quelle inquiétude sourde qui ne lui permet pas, à travers les hontes du présent, de songer à l'avenir sans effroi, n'est-ce pas parce que le flambeau qui devait guider ses pas, n'est plus allumé au foyer des clartés divines? Voilà pourquoi elle ne marche plus qu'avec l'incertitude et l'indécision de l'homme qui est dans les ténèbres ou le demi-jour. Devenue la proie du doute et des passions égoïstes, quel serait désormais l'objet de ses joies et de ses espérances?

Tristesse. — Ennui.

Aussi cette tristesse profonde dont on rencontre, à chaque pas, l'expression, est-elle le symptôme le plus grave, peut-être le plus évident de la dégénération des âmes. Nul signe peut-être aussi ne trahit, d'une manière plus certaine, l'abâtardissement d'un peuple et le progrès que font les vices dans son âme, que l'ennui, l'ennui, le pire des maux, et qui révèle toutes les autres passions égoïstes et négatives, qui paralyse toutes les facultés, enlève à l'âme et au corps toute l'énergie et ne laisse à l'homme d'autre alternative que la folie ou le désespoir. La France est sortie des

révolutions plus morose, parce qu'elle en est sortie plus mauvaise : voilà pourquoi l'on dit qu'elle s'ennuie. Cette situation de la France n'est pas sans analogie avec celle de l'empire romain. Dans la Rome de Néron, la tristesse ne fut si manifeste que parce que la corruption y fut plus profonde. « Le peuple ne cesse de blasphémer ses dieux (1) » ; « les sages et les rhéteurs ne quittent pas le ton d'une déclamation lamentable et désespérée (2) » ; Pline, Lucain, Perse, Sénèque lui-même sont des misanthropes désolants, sinon désolés.

A la vue de cette tache immense qui s'était répandue peu à peu sur tout ce que l'homme respecte, pour le corrompre ; à la vue de cette dégradation simultanée de la religion, de la patrie, de la famille, du génie, de cette triple et croissante misère du corps, de l'âme, de l'intelligence, l'esprit humain se laissait profondément dévorer par cette tristesse du siècle qui donne la mort : *Sæculi autem tristitia mortem operatur* (3).

Ainsi le suicide proscrit autrefois par une antique et religieuse tradition, condamné par un Pythagore, un Platon, un Aristote, maudit par les poëtes plus philosophes à cet égard que les philosophes, puni par la loi pontificale des Romains, qui refusait la sépulture à celui qui s'était donné la mort, le suicide était devenu pourtant le dernier mot de l'antiquité, le seul emploi qui restât de l'énergie humaine, incapable de tout autre courage,

(1) Il y avait bien des athées du temps de Néron, car ce ne sont pas les siècles les plus éclairés, mais les plus dépravés, qui les font naître ou qui les multiplient.

(2) *Epict. Enchir.* 31 *apud Arrianum* 11. 22 *fragm.*

(3) *S. Paul, ad Corinthios* .2.

le seul remède que la philosophie sût proposer à l'humanité désormais sans force, sans vertu, sans espérance. Tout est là dans cette dernière, cette inévitable, cette dégradante conclusion.

Fatalisme. — Ricanement des philosophes

Le fatalisme, la plus triste des doctrines humaines, faisait encore baisser davantage la tête de l'homme sous ce chagrin irrémédiable, en lui montrant, dans cette décadence, l'effet d'une puissance invincible et inexorable. Le fatalisme, qui exclut à la fois deux grands remèdes, la résignation et l'espérance, produisait, avec l'ignorance de Dieu, la haine des hommes. Ne sachant pas expliquer par la Providence les misères de l'humanité, on ne connaissait rien de mieux que de railler l'humanité sur ses misères. Ce n'est que 1700 ans plus tard, chez les fatalistes du dernier siècle, que l'on retrouvera quelque chose comme ce mépris insultant pour la race humaine, cette misanthropie sans morale, cette recherche, faite sans pitié et sans sympathie, de toutes les plaies de notre nature, pour y verser, en haine de Dieu, le poison de la raillerie et du désespoir; Pline, comme Voltaire, n'a pour les souffrances humaines qu'une triste ironie.

Lucain, à son tour, parle comme Pline: il nie la Providence et croit que tout est conduit par le hasard; il fait de la mort le bien suprême, et un bien si grand qu'il ne devrait être accordé qu'aux hommes vertueux; la mort, non parce qu'elle délivre, mais parce qu'elle assoupit la partie intelligente de l'homme, non parce qu'elle le conduit dans l'Elysée, mais parce qu'elle l'éteint dans l'apathique repos du Léthé. Ne cherchez pas dans ce poëte,

appelé le poëte du suicide, la douce lueur d'une imagination vraie ou d'une tendre et pure affection : vous ne trouverez qu'une terreur désespérée, une recherche de tout ce qui épouvante et désole.

Ce culte de la mort, de tous les dieux le plus invoqué, *Toties invocata morte, ut nullum frequentius sit votum* (Pline), donnait à la volupté même quelque chose de funèbre, de désespéré. Ce vice, dans lequel l'homme se plongeait, était pour lui comme une sorte de suicide de l'âme.

Mais le suicide de l'âme n'est pas loin du suicide du corps. Si la mort est le suprême bien, pourquoi ne pas se hâter vers la mort ? Aussi Pline considère-t-il le suicide comme la seule consolation de l'homme et plaint la divinité qui en est privée. Le suicide sera donc le plus grand remède et au désespoir du pauvre, et à l'inquiétude du proscrit, et à la satiété du riche. Le gladiateur que l'on mène au cirque dans un chariot, passe sa tête, de propos délibéré, entre les rayons de la roue, dont le mouvement la tord et la brise. L'homme du peuple qui n'a plus de pain, va sur le pont Fabricius, s'enveloppe la tête et se jette dans le Tibre (1). Qu'avons-nous à envier à ces Romains dégénérés ? N'avons-nous pas les chemins de fer changés en instruments de crime ? n'y a-t-il pas tous les jours quelque désespéré qui se fait broyer sous les roues d'une locomotive (2) ? le vertige ne saisit-il pas, tous les jours, quelques têtes, au sommet de nos monuments les plus élevés ? un fleuve n'est-il pas encore

(1) Horace, *Satire* 3. *v.* 36

(2) De pareils faits ne sont pas rares; en lisant les journaux, nous en avons relevé un très-grand nombre.

trop souvent la dernière ressource qui reste au malheureux que la faim obsède ?

Pour suivre ces rapprochements il faudrait descendre dans le détail des vices et des crimes qu'entraînait l'habileté de cette civilisation, combinée avec toute la férocité de l'état barbare; il suffit de voir et de comprendre quels tristes résultats produisait, pour la dignité du genre humain, cette accoutumance du suicide.

« On se tuait par peur de la mort, disait Sénèque, par ennui, par désœuvrement, par mode» ; et ailleurs, comme s'il voulait peindre les Werther modernes, il ajoute: « Il y a une étrange manie, un caprice de la mort, une inclination étourdie vers le suicide, qui, tout aussi bien qu'aux braves prend parfois aux lâches; les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie. Chez plusieurs il y a satiété de voir ou de faire toujours les mêmes choses, non par haine, mais par dégoût de l'existence... non que la vie soit dure, mais parce qu'ils ont trop de la vie. *Quibus non vivere durum, sed superfluum.*»(*Seneq. Epist.* 23.) Enfin le suicide est un parti que l'on discute, que l'on raisonne, il y a plus, que l'on ose conseiller. Les exemples ne sont pas rares de délibérations entre amis qui aboutissent à conseiller, à la majorité des voix, le suicide au consultant. (Tacite, *Annales*, *passim*, Plaute et Suétone.)

Ces conseils amicaux et ce courage facile de la philosophie antique, nous les retrouvons en 1824, en Allemagne, dans le faubourg de Geldersdorf, aux portes de Vienne. Une societé connue sous le nom de *Club du suicide*, composée de douze membres, se réunissait dans

une brasserie, sur la porte de laquelle on lisait une inscription qui voulait dire : c'est dans la mort qu'il faut chercher le secret de la vie.

Le résultat habituel des délibérations était que la vie est un mal, et la mort, un bien ; or, puisque la vie est un mal, il faut cesser de vivre, ou en d'autres termes, puisque la mort est un bien, il faut mourir. Ce syllogisme était de rigueur. Ce principe admis, il restait à connaître celui des membres que le sort désignerait pour en faire l'application. Le sort désigna un nommé Walter, un illuminé qui *croyait à tout*. Cet individu ayant mystifié ses confrères et vendu le secret à la police, la société fut dissoute ou plutôt elle succomba sous le ridicule.

Mais reprenons ces rapprochements qui ne sont pas à l'avantage de notre civilisation, sans pouvoir cependant encourir le reproche d'être forcés (1). « Ainsi tant de morts volontaires, appelées et savourées avec bonheur par des proscrits dans le forum, dans le Sénat, dans la prison, partout où ils le pouvaient, accoutumèrent aisément Rome à ce genre de courage qui se fait si facilement imiter. On se tua par obéissance et par précaution, et sur un indice de la disgrâce de l'empereur, on se donna la mort afin de n'avoir rien à faire avec le bourreau. On se tua simplement par ennui de la vie, *tœdium vitæ*, c'était le mot consacré. » La férocité contre soi-même s'exerçait par le suicide. Dès qu'on voyait venir quelque infortune, quelque disgrâce, on tournait la main

(1) Ces rapprochements ont été faits bien des fois ; mais personne ne les avait encore rendus aussi saisissants que l'auteur des Antonins et des Césars, le comte Franz de Champagny, que nous voudrions citer plus longuement.

contre soi, et cette lâcheté morale était saluée du nom de vertu, sanctionnée par l'exemple des hommes les plus honorés de l'estime publique. C'était la porte par laquelle on sortait noblement de la vie. Le suicide devint très-fréquent à la fin de la République, et sous les empereurs, sa fréquence s'efface avec les causes qui le produisent: le vice et la servitude.

Le suicide fut surtout fréquent à Rome pendant les grandes calamités, et alors qu'il fallait se soustraire à des lois iniques; nous dirons même qu'il était presque devenu une nécessité en présence de ces lois. Mais comment expliquer aujourd'hui tant de morts volontaires? Le métier de délateur, si célèbre dans la Rome impériale et si profitable, n'est plus de notre temps. Les accusés ne sont plus sous la menace d'une condamnation tellement certaine qu'il n'y ait d'autre ressource, pour y échapper, que le suicide. On comprend ce désespoir quand, la mort devenue inévitable, on craignait de voir son corps traîné aux crocs, jeté aux gémonies, ses biens vendus sous la pique du Préteur, au profit du fisc, ses accusateurs engraissés de son patrimoine, son testament, l'acte le plus solennel et celui qui tenait le plus au cœur du citoyen romain, annulé et déchiré. Aujourd'hui on a d'autres motifs, pour se donner la mort, que de dérober ses restes à l'infamie, son testament à une honteuse radiation, l'héritage de sa famille aux mains de vils délateurs.

Qui oserait donc nier qu'il n'y ait, non pas seulement avec les derniers temps de la République, mais avec le siècle même des Césars et notre époque, de déplorables ressem-

blances? Cette tristesse fataliste du monde païen, née de l'incertitude et de l'altération de ses dogmes, cette philosophie décourageante qui n'a pour les misères de l'homme que raillerie et que mépris, est-elle inconnue à notre siècle? Le ricanement, le septicisme et le mépris n'en sont-ils pas les caractères distinctifs? La poésie sombre et désespérée de Lucain, sa haine pour la foi et pour la pensée, son culte exclusif de l'image et de la phrase, n'ont-ils rien de commun avec notre poésie? Les spectacles de l'antiquité, leur folle magnificence, leurs drames tous faits pour les yeux, sans pensée et sans âme, leur étalage d'atrocité et d'infamie n'ont-ils rien d'analogue parmi nous? N'avons-nous rien vu comme la dégradation des arts, leur caractère petit, servile, marchand, par suite immoral et sensuel? leur destination toute égoïste et toute privée, sans rien de patriotique ni de religieux? Ne connaissons-nous rien comme cette éducation molle, efféminée, corruptrice même, dont se plaignaient Tacite et Quintilien? Notre civilisation n'a-t-elle rien de pareil à ces fêtes de Néron où l'élégance la plus raffinée coudoyait la corruption la plus infâme?... Et ne touche-t-il pas aux siècles antiques, par un de leurs côtés les plus hideux, un siècle dans lequel la dépravation populaire vient chaque jour dévoiler aux yeux des tribunaux quelqu'une de ces plaies immondes qui semblaient appartenir en propre au paganisme?

En Espagne et dans les régions du midi de la France, les combats de taureaux n'ensanglantent-t-ils pas tous les jours les arênes? N'a-t-on pas vu des femmes, revêtues d'un costume que la décence réprouve, descendre dans ces mêmes arênes pour combattre contre des hommes et

leur disputer le prix de la lutte? les villes d'Arles et de Nîmes ont été témoins naguère de ces scandales contre lesquels les âmes honnêtes protestaient énergiquement.

L'envahissement de modes extravagantes jusques au fond de nos campagnes, contre lesquelles protestent en vain la décence, le bon goût et la raison, ne sont-elles pas devenues un opprobre et une ruine?

Enfin les bals travestis ne sont-ils pas des réminiscences du paganisme?

Le rapport entre notre temps et celui des Césars n'a donc rien d'arbitraire; et qui plus est, il est de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes, attendu que nous commençons à glisser honteusement sur la pente fatale où il a péri.

En effet, nos prisons et nos bagnes, où la foule est plus pressée chaque jour, n'auraient-ils pas besoin, pour se désemplir, de l'amphithéâtre et de la naumachie au moyen desquels se déchargaient les prisons romaines et qui étaient le Botany-Bey de l'antiquité? Et enfin n'avons-nous pas abordé, nous aussi, la conclusion suprême? notre foi au néant, notre fatalisme, notre corruption, notre amère et incurable tristesse, ces maux qui s'engendrent l'un l'autre, ne produisent-ils pas bien souvent leur dernier et leur plus dégradant résultat: le suicide ?(1) « Tellement il est vrai que dans les sociétés qui vieillissent, et qui oserait affirmer que la nôtre n'est pas de ce nombre, les âmes ayant perdu le soutien de la foi, et acquis la triste expérience du passé sans avoir trouvé la confiance dans l'avenir, les âmes fatiguées d'elles-mêmes, tombent dans

(1) les Césars (*Passim.*)

une tristesse irrémédiable qui appelle le sommeil et la mort. A leurs yeux la mort se présente comme le seul bien que personne ne peut leur ravir; elles prennent l'habitude de la regarder en face, sans terreur; de nombreux exemples les aident à la dépouiller de l'idée de honte qui s'y attache et ainsi se propage et s'étend l'idée du suicide. » (Montesquieu.)

Il est des temps, a dit un célèbre publiciste, où les peuples sont saisis d'un vertige étrange; une espèce de fascination de la mort s'en empare et les pousse à se détruire eux-mêmes, martyrs anonymes de cette civilisation à outrance qui a ses férocités comme la barbarie.

Cela n'arrive que lorsque le sens moral est mort, lorsque la sensualité a fait le vide dans l'âme et n'y a laissé que l'énergie de la cruauté: c'est tout ce qui reste dans les décadences. Les peuples, par le raffinement des vices, pensent arriver au plus haut degré de la civilisation, et ils descendent jusqu'au dernier terme de la barbarie.

Il est certain que la société moderne retourne au paganisme des mœurs par le paganisme des idées. La société contemporaine se fait de Dieu la même idée que l'antiquité, elle deviendra semblable à la société païenne, et aura la même fin. Cette destinée est inévitable si nous continuons à suivre les mêmes errements (1).

(1) Dans nos sociétés civilisées le panthéisme, c'est-à-dire la confusion la plus audacieuse de l'homme avec Dieu, l'absorption de la divinité dans l'humanité, fait le fonds commun de toutes les productions de l'esprit humain. C'est la plaie qui ronge les puissances de l'âme, qui s'étend, comme l'idolâtrie dans les

L'école philosophique pourra se flatter de nous avoir conduit à cet abîme désespérant où se trouvait l'ancien monde quand le Christianisme vint le sauver d'une ruine imminente. Cette école qui a détruit la personnalité de Dieu pour y substituer l'absurde idée de l'identité de l'être et du non être, cette école du panthéisme qui confond Dieu avec le monde, et le monde avec Dieu, cette école est athée, voilà son véritable nom. Il ne faut donc pas s'étonner si les mêmes causes produisent les mêmes effets; cela ne peut être autrement.

Le suicide, dernière manifestation du mal social.

Toutes les maladies morales dont nous avons parlé plus haut accusent les mêmes caractères de généralité, de persistance et de gravité qu'à ces époques reculées.

Le suicide, que nous avons choisi pour sujet de cet ouvrage, nous a surtout frappé comme la manifestation la plus dangereuse, la plus grave et la plus hideuse du mal social. Aussi en abordant cette étude, sommes-nous saisi d'une émotion douloureuse, et notre regard consterné ne se décide qu'avec une hésitation trop justifiée à pénétrer dans les profondeurs de cette société, que trois siècles d'erreurs et de troubles ont précipitée dans un abîme, au fond duquel est apparu le suicide, le plus grand et peut-être le dernier de tous les crimes (1).

derniers jours du paganisme, et qui menace d'étouffer jusqu'aux derniers principes élémentaires de justice et de morale, par qui vivent les sociétés.

(1) Comprenons-le : le mal, le mal souverain, la monstruosité

Expression suprême du mal social qui nous effraie et qui nous afflige tant, ce crime des nations qui n'ont plus de Dieu, le plus horrible des crimes puisqu'il est seul inexpiable, le suicide est bien le dernier terme où l'orgueil de l'homme puisse descendre : le mépris souverain de lui-même (1). Avili à ses propres yeux et abdiquant le sentiment de sa dignité et de sa grandeur, l'homme a souscrit dans un désespoir affreux le pacte de son ignominie, et mis le sceau à son abjection. Il s'est dit en exilant de son âme le dernier rayon d'espérance : Oublions le Ciel !.......

Quel spectacle plus lamentable ! l'homme se dégrade de ses propres mains. Fait à l'image de son Créateur, il se hâte, avec je ne sais quelle joie stupide, d'en effacer tous les traits, en plaçant son espérance dans le néant. Roi de ses misères, souverain dégradé et en révolte contre lui-même et contre Dieu, il incline sa tête découronnée, il abaisse sa grandeur morale devant la masse inerte de la nature matérielle, en se prosternant devant toutes ses impures suggestions. Il se regarde comme un être physique qui n'a plus rien à espérer, ni rien à craindre au-delà du tombeau ; courbé sous le joug de la fatalité, et privé de ses espérances immortelles, au jour du malheur il est jaloux du repos des morts.

« L'infortuné, tranquille au moment de l'adieu,
« A déchiré ses entrailles
« En criant au néant : Me voilà ! sois mon dieu ! »

du mal, c'est le suicide, c'est ce fléau sinistre, effroyable, qui a déjà marqué dans l'histoire les derniers prodromes de la chute de l'empire romain.

(1) L'orgueil de l'homme conduit à l'abîme des crimes, au dé-

O calamité de nos jours! Qui racontera cette déchéance, cette misère et ces opprobres! Qui nous dira d'où est parti ce souffle glacé qui a flétri la foi, cette énergie divine qui épanouissait l'âme et l'enrichissait de parfums, qui montaient suaves, comme les émanations d'une fleur chérie des cieux, comme un encens de bénédiction, vers les régions de la lumière et de la vie......

Mortel infortuné, qui donc t'a détourné de la route du ciel et t'a fait accepter de nouveau la terre comme le but et le terme final de nos espérances ?.... Quelle est donc la main qui a étendu comme un linceul funèbre entre le ciel et la terre pour y faire la nuit des tombeaux? .... Qui donc a jeté dans la société cette perturbation profonde, qui a changé les pôles du monde moral?

Abîme, mystère d'iniquité incompréhensible! « L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout peut également lui paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison et à la nature tout ensemble. » (*Pensées de Pascal.*)

sespoir, à cette mort violente, à l'aspect de laquelle le poëte s'écrie:
« O fille de l'orgueil! O terrible fléau
D'un peuple sans croyance et faible de cerveau !»

CHAPITRE II.

De l'importance, de l'étendue et de la difficulté de la question. — Considérations psychologiques et philosophiques — Morale générale et individuelle

Importance et difficulté de la question.

Jusqu'ici on a reproché aux écrivains qui ont traité du suicide bien des défauts. On a accusé les uns de faire de la question des morts volontaires un véritable roman, un drame, une matière à déclamation, que sais-je ; les autres, d'en faire uniquement une maladie mentale et de ne voir dans ceux qui se tuent qu'un ramassis de fous. A notre point de vue, la question du suicide est une question d'économie morale et sociale, qui veut être traitée comme telle, sans parti pris, comme sans idées préconçues.

Le suicide nous est apparu comme une maladie morale très-grave, très-dangereuse par les proportions qu'elle a prises, et réclamant de prompts et généreux secours.

Plus la question du suicide nous a paru vaste et le problême ardu, plus nous nous sommes appliqué à l'étudier. Plus la plaie qui ronge la société nous a paru présenter de gravité et de profondeur, plus notre ardeur à la sonder et à la mettre à nu s'est accrue. Si nous avons considéré séparément et avec détail les divers éléments du problême, ce n'est que pour mieux faire saisir ensuite toute l'importance de l'ensemble.

Il serait peu philosophique d'assigner à cette affection des causes purement physiques ou purement morales. En cette redoutable question, la science a devant elle un acte désordonné, dont le principe effectif échappe à l'observation proprement dite ; mais sans prétendre saisir les causes internes qui déterminent le suicide, l'étude peut arriver à toucher les causes extérieures qui le développent, puisque le suicide naît et grandit en des circonstances qu'il est toujours facile de préciser ; la science n'a pas d'autre objet. Mais la religion va plus avant que la médecine dans la connaissance intime des causes qui troublent l'harmonie de l'être intelligent et le précipitent dans la mort volontaire.

Considérations psychologiques et philosophiques.

Le suicide est une maladie complexe qui atteint l'homme dans son indivisible dualité, l'âme et le corps. L'homme, pris isolément, a des devoirs à remplir envers son âme et envers son corps : il doit les conserver tous les deux, les développer et les fortifier. Autant ils sont distincts par leur essence, autant ils sont opposés dans leurs besoins.

Le corps aime ce qui le flatte ; l'homme doit le surveiller avec soin, étudier ses penchants et les combattre, lorsqu'ils sont condamnables. Mal gouverné, le corps devient de plus en plus exigeant et finit par être un tyran, devant les moindres volontés duquel tout doit fléchir. Il asservit l'âme, et de cet état funeste naît le plus honteux de tous les vices : la sensualité, ce poison corro-

sif qui use les facultés intellectuelles, en mêmes temps qu'il mine le corps, le brise et le conduit à une dissolution prématurée, véritable suicide.

Malheur à l'homme sensuel ! il est son propre bourreau ; qu'il se souvienne que la vie est un dépôt, dont il ne lui est pas permis de disposer à son gré ; qu'il considère les admirables facultés réunies en lui, non comme des ressources fournies à son orgueil et à ses passions, mais comme autant de moyens pour atteindre le but qui lui a été assigné par le Créateur.

De tous temps les liens mystérieux qui enchaînent le physique et le moral et la corrélation qui subordonne les organes à la volonté de l'homme ont excité l'admiration et appelé les méditations des penseurs.

Si par rapport à leur essence l'homme physique et l'homme moral sont complétement distincts, leur union dans l'accomplissement de la vie est pourtant si étroite, si intime, les deux éléments qui constituent notre être s'identifient d'une manière si absolue, que tout ce qui affecte l'un réagit inévitablement sur l'autre, et qu'en réalité l'âme et le corps, l'esprit et la matière, le moi qui pense et le moi qui agit ne forment qu'un seul et même être.

En effet tout ce qui se passe dans l'âme est lié à quelque modification corporelle, et réciproquement l'acte organique et l'acte mental sont déterminés l'un par l'autre dans une indissoluble et indéfectible solidarité. L'esprit n'est pas pour cela matière, ni la matière, esprit; mais ces deux facteurs, quoique logiquement distincts, se confondent et s'identifient dans l'indivisible unité de la vie.

C'est ce qui explique comment le haschich introduit dans le corps produit sur l'esprit l'effet hilarant d'une bonne nouvelle, et que réciproquement une mauvaise nouvelle introduite dans l'esprit peut produire sur le corps l'effet mortel d'une dose d'acide hydrocianique.

Mais cette unité de l'existence en assure-t-elle la tranquillité? nullement. Des profondeurs de cet être mystérieux naissent sans cesse deux courants qui vont en sens contraire. Ce sont deux facultés, ou, si vous aimez mieux, deux puissances rivales, qui n'ont pas les mêmes aspirations et dont l'existence n'est pas moins certaine que leur opposition.

L'une s'élève comme une lumière qui a pour reflets le calme et la sérénité; c'est l'esprit humain qui s'illumine de sublimes clartés dans les sphères supérieures. De là découle la science; de là émane la sagesse.

L'autre coule incandescente comme la lave d'un volcan, en projetant de fausses lueurs dans l'obscurité. C'est l'âme qui descend dans les régions inférieures, traînant à sa suite les erreurs et les passions désordonnées; c'est, en un mot, le regard de l'âme et le regard du cœur, l'un supérieur céleste, l'autre inférieur terrestre.

C'est donc parce que la nature de l'homme est composée de deux éléments opposés et contraires, qu'il a tant de peine à être d'accord avec lui-même. C'est là l'origine de son inconstance, de son irrésolution, de ses inquiétudes et de ses malheurs. Car les deux puissances qui se disputent l'homme tout entier n'emportent pas toujours la position de première volée; elles se combattent souvent à forces égales; il en résulte du trouble, de l'irrésolution, de l'anxiété et toutes les péripéties que

Si donc l'homme a des devoirs envers lui-même, ce n'est pas envers lui, comme individu, c'est envers la liberté et l'intelligence, qui font de lui une personne morale. Il faut bien distinguer en nous ce qui nous est propre de ce qui appartient à l'humanité. Chacun de nous contient en soi la nature humaine avec tous ses éléments essentiels, et de plus tous ces éléments y sont d'une certaine manière qui n'est plus la même dans deux hommes différents. Ces particularités font l'individu, mais non pas la personne, et la personne seule en nous est respectable et sacrée, parce qu'elle seule représente l'humanité. Tout ce qui n'intéresse pas la personne morale est indifférent; dans ces limites je puis consulter mes goûts, mes fantaisies, parce qu'il n'y a rien là que d'arbitraire, et que le bien ni le mal n'y sont nullement engagés. Mais dès qu'un acte touche à la personne morale, ma liberté est soumise à sa loi, à la raison qui ne permet pas à la liberté de se tourner contre elle-même. Par exemple, si par caprice, ou par mélancolie, ou par tout autre motif je me condamne à des abstinences excessives, si je m'impose des insomnies trop prolongées et au-dessus de mes forces, si je renonce absolument à tout plaisir, et que par ces privations outrées je compromette ma santé, ma vie, ma raison, ce ne sont plus des actions indifférentes. La maladie, la mort, la folie peuvent devenir des crimes, si c'est nous qui volontairement les produisons.

Cette obligation imposée à la personne morale de se respecter elle-même est une obligation absolue. L'homme ne peut ni l'établir, ni la détruire. Le respect de soi-même n'est point soumis à des conventions arbitrai-

res; parmi les contractants il y en a un des deux qui n'est pas libre; est-ce le moi? non, c'est l'humanité, la personne morale.

Le respect de la personne morale en nous, tel est le principe général d'où dérivent tous les devoirs individuels. Le plus important, celui qui domine tous les autres est le devoir de rester maître de soi. Perdre la possession de soi-même, en se laissant emporter ou en se laissant abattre, en cédant aux passions enivrantes ou aux passions énervantes, est une égale faiblesse. C'est manquer à l'âme que d'affaiblir son serviteur, c'est-à-dire le corps; c'est lui manquer bien plus encore que de l'y asservir elle-même.

Ces notions étaient indispensables pour bien éclairer la question du suicide et pour pouvoir répondre d'une manière victorieuse à la seule objection plausible qu'on puisse faire.

Si la vie m'appartient, comme mes facultés, si tout cela est mon bien, je puis en disposer quand bon me semble. — C'est là une erreur; autre chose est la possession, autre chose le droit. Il est bien vrai que nous possédons la vie en propre; mais il nous est défendu de l'abréger ou d'en trancher subitement le cours. Le principe de notre vie n'est pas en nous. Dépendants de la cause par laquelle nous existons, la première loi de notre être est l'obéissance, la soumission à une raison supérieure, à une autorité qui commande. Tout ce qui est en nous doit obéir, tout ce qui est en nous doit être soumis à quelque chose hors de nous; cela est évident.

Nous étudierons donc l'homme dans ses rapports physiques et moraux; nous nous enquerrons tout à la fois de sa constitution et de son tempérament, de son éducation religieuse et morale, et du milieu social où il vit. Ce n'est donc point l'homme dans son individualité propre, considéré isolément et sans rapports avec ses semblables que nous avons en vue, mais l'homme vivant en société et dont les destinées se lient intimement aux grandes questions sociales.

Nous n'avons pas non plus à étudier le suicide comme une maladie individuelle, mais comme un fait général, dénotant, au sein des sociétés modernes, en apparence si prospères, un malaise indéfinissable, qui les expose à un danger d'autant plus sérieux qu'elles s'en sentent moins menacées.

CHAPITRE III.

La statistique insuffisante pour l'étude du suicide. — Analyse, morale nécessaire. — Erreur des positivistes. — Le suicide n'est pas toujours une maladie mentale. — Même erreur des médecins aliénistes à ce sujet. — Le suicide est-il un acte de saine raison, de courage et de vertu? — Le suicide est une preuve de la survivance de l'âme. — Le juste dans l'adversité. — Résignation et fatalisme, ou stoïcisme et Christianisme.

La statistique insuffisante pour cette étude.

La statistique est venue, depuis quelques années, jeter un jour effrayant sur ce triste sujet. Nous ne croyons pas à l'infaillibilité de cette nouvelle méthode, et nous ne pouvons admettre sans réserve les données qu'elle fournit pour juger la question du suicide, parce qu'il y a dans cette question des faits de nature complexe, c'est-à-dire des faits matériels et des faits moraux.

Tant qu'il ne s'agit en effet que de constater, dans la mort volontaire, le nombre, le sexe, l'âge, la profession, l'époque de l'année, le lieu du décès, l'instrument ou les moyens mis en usage pour accomplir une funeste résolution, les documents statistiques ont une valeur incontestée. Que si de là on passe aux causes qui ont déterminé l'accident, la question change de face ; ces relevés sont alors peu propres à éclairer l'histoire du suicide. Il faut pour cela autre chose que des chiffres. L'observation exacte des faits, le raisonnement, une connaissance approfondie du cœur humain et une étude complète des passions qu'il enfante, deviennent des éléments essentiels. Car il faut savoir qu'il n'y a point de science

mathématique de la vie humaine. Le hasard et la liberté déjouent les calculs les plus profonds, confondent toutes les prévoyances, et ce n'est pas sur un fondement aussi mobile qu'on peut asseoir un jugement.

L'analyse morale est donc aussi nécessaire que la statistique ; elles concourent ensemble comme éléments essentiels de jugement, et elles se prêtent un mutuel appui pour la solution du problême.

Analyse morale nécessaire.

Lors donc qu'on veut absolument, à propos de suicide, compter les faits matériels et les grouper entre eux, rien de mieux que les chiffres ; mais si, passant aux faits moraux, au lieu de se borner à leur appliquer les recherches du calcul dans une limite restreinte,on les généralise pour les élever à l'état de principes, on fait fausse route. Les croyances, les sentiments intimes, la volonté, le jugement, le sens moral enfin, échappent aux combinaisons statistiques, et nous verrons bientôt combien la méthode numérique est fautive à leur égard.

On a cherché à déterminer, à l'aide de faits nombreux, quelle influence exercent sur le plus ou moins de fréquence des suicides, les climats, les saisons, les sexes, les âges, les formes de gouvernements, les progrès de la civilisation, les bouleversements politiques, les opinions religieuses ou philosophiques ; on est allé plus loin, on a voulu connaître les causes intimes, immédiates, de ces actes. On a pour cela scruté avec soin les dernières paroles et les dernières actions des malheureux que le

désespoir ou le dégoût de la vie entraînaient à se donner la mort ; on est descendu dans le secret de leurs consciences ; on a sondé et analysé, pour ainsi dire, leurs derniers sentiments, sans se douter qu'on entrait ainsi dans le domaine de l'ordre moral (1), que dès lors, la statistique ne pouvait plus s'appliquer à l'étude du suicide que d'une manière très-restreinte, parce que, comme nous l'avons dit, les phénomènes de la conscience, qui ne sont que des scènes du drame inépuisable du cœur humain, ne peuvent s'exprimer par des chiffres ; ensuite parce qu'il y a toujours de l'imprévu partout où la liberté humaine se déploie, les actions de l'homme se prêtant à mille interprétations ; et parce qu'il est difficile, même au moment de la mort, de lever le masque sous lequel se cachent la vanité, l'amour-propre, le mensonge et l'hypocrisie : que d'efforts cachés, dérobés au public, pour conserver à cet acte insensé tout l'extérieur du courage, de la force !.....

M. Guerry, un savant modeste et un statisticien sérieux, que la plus autorisée des sociétés savantes, l'académie des sciences, a deux fois placé hors ligne, à trente ans de distance, en lui décernant ses lauriers, va du reste nous tracer la marche à suivre pour appliquer la statistique au suicide. Ce crime, dit-il, ne doit pas être considéré seulement sous le rapport du nombre, de sa progression ou de sa décroissance, soit par années, soit par périodes d'années; il faut considérer entre elles les

(1) M. des Estangs a eu le courage de se constituer, en quelque sorte, l'exécuteur testamentaire de tous les malheureux qui ont déserté la vie, en compulsant les déclarations solennelles sorties de la conscience à la dernière heure.

populations au milieu desquelles il se produit, établir une échelle de proportion entre les contrées habitées par ces populations et tenir compte ainsi des circonstances, du caractère, du climat, des habitudes, rechercher les mobiles de cet acte coupable, un à un, dans les procès-verbaux ou dans les dossiers judiciaires, et lorsque les motifs dominants ou les causes, si l'on veut, auront été classés, appliquer cette classification aux périodes de temps ou aux divisions géographiques. De la sorte on saura quel rang occupent nos départements dans la douloureuse échelle du suicide, si l'on veut, eu égard à la densité de la population et à la fréquence de cet acte.

On peut ensuite étendre la comparaison aux diverses professions des classes de la société, entre les lettrés et les illétrés, les laïques et les ecclésiastiques, les avocats, les médecins, les notaires, les artisans, toujours en illuminant la statistique du flambeau de la direction morale. « La statistique peut ne pas se borner à un pays seulement, elle peut s'étendre et mettre en parallèle plusieurs pays. »(*Voir la note statistique à la fin de l'ouvrage.*) La science des chiffres ne consiste donc pas uniquement dans leur nombre, ni dans leur progression ascendante ou descendante, leur importance tient aux circonstances et aux rapports que les faits ont entre eux, tout comme la science des lois n'est pas seulement la connaissance de leur teneur littérale, mais de leur esprit, de leur force et de leur portée.

Erreur des positivistes.

Telle est l'erreur capitale des publicistes de nos jours,

qui ont cru que l'observation rigoureuse des faits devait être incontestablement le point de départ et la base de toutes nos connaissances. C'est ce positivisme, prétendu éclairé, qui a égaré les meilleurs esprits ; c'est lui qui a conduit ceux qui l'ont suivi, à l'endroit du suicide, à ne voir, dans cet acte de désespoir ou de dégoût, souvent inexplicable de la vie, que des signes d'une véritable maladie mentale. Passant de l'ordre physique à l'ordre moral, et du particulier au général, ils ont conclu que *le suicide est toujours le résultat d'une affection mentale*, qui, après avoir troublé profondément l'intelligence, destitue le malheureux qui en est atteint de toute liberté morale et le porte fatalement, irrésistiblement, au meurtre de lui-même. Voilà où aboutit l'application trop exclusive de la méthode numérique.

Le suicide n'est pas toujours une maladie mentale.

• Cette manie de généraliser, de systématiser, est familière à certains esprits, qui veulent tout faire cadrer avec des idées préconçues. Qui ne voit l'erreur et le danger de pareilles théories? Il s'ensuivrait que le suicide est toujours un signe de folie, et que tous les individus qui se donnent volontairement la mort, doivent être, par cela seul, considérés comme des aliénés. Que devient alors la responsabilité? Les partisans de la méthode numérique ne se sont pas seulement bornés à mettre en relief le caractère du fait, comme véritable *criterium* de jugement ; ils lui ont donné de plus une telle importance, que le fait seul règne et gouverne, à tel point qu'un ouvrage sur le suicide ne

devrait plus être qu'une compilation, une vaste collection de faits. Singulière manière d'écrire l'histoire du suicide, que de rassembler à profusion dans un livre tous les faits anecdotiques, qui abondent sous la main, de les arranger de la manière la plus émouvante possible, en les dramatisant, de faire, en un mot, un roman de fantaisie, le plus dangereux que l'on puisse imaginer pour la morale publique.

Nous n'avons nul goût à recueillir des faits hideux et à les concentrer dans de sombres tableaux. L'étude du suicide ne saurait descendre à ces mesquines proportions; elle serait peu digne des efforts de l'art médical, qui doit atteindre plus haut. D'ailleurs cette maladie, pour ne pas dire cette lèpre, qui s'attache aux flancs de la société moderne, est, par sa nature et par ses conséquences, trop importante pour devenir l'objet d'un simple passe-temps ou d'une curiosité futile. Il ne faut pas rapetisser à une question de détails une question dont le champ est si vaste et si grand ; ce serait méconnaître tout à la fois ce qu'on doit à l'humanité, à la science et à sa propre dignité.

Non, l'observation des faits seule n'est pas le phare lumineux qui doit éclairer la route du médecin au milieu d'une épidémie aussi terrible qu'inconnue : il faut d'autres ressources pour faire reconnaître ce mal et le guérir. Qui ne le comprendrait : autre chose est le fait, autre chose est son interprétation. Ce quelque chose qui plane au-dessus des faits et qu'il ne faut pas confondre avec eux, c'est l'esprit qui les observe , les juge et les fé-

conde. La médecine n'est pas tout entière dans l'observation. L'étude attentive des faits est de première nécessité, sans doute; mais une condition non moins indispensable, c'est d'appeler à son aide la raison qui, au milieu des faits particuliers, nous découvre les lois générales, autrement importantes que ces mesquines découvertes auxquelles s'attachent si fort les utilitaires de nos jours.

En résumé les faits n'ont pas l'importance qu'on leur attribue. En parlant des relevés statistiques officiels et de leur valeur, le docteur Esquirol dit qu'ils sont peu propres à éclairer l'histoire des morts volontaires, parce qu'ils manquent de données nécessaires pour déterminer la vraie cause qui les a occasionnées. « 1° On est rarement bien informé de l'état moral et physique des individus qui se sont tués. 2° On peut ignorer si un individu, qu'on trouve mort, était aliéné; s'il s'est tué par une résolution soudaine de désespoir ou par une résolution réfléchie. 3° On ne sait pas toujours s'il est victime d'un assassinat. » D'ailleurs quelle est la source où l'on va puiser les éléments d'une statistique? c'est dans les comptes-rendus de la justice criminelle. Eh bien, les procès-verbaux qui émanent des tribunaux de la justice de paix, des commissariats de la police, des maires, des gardes-champêtres, sont des documents fort incomplets; ils laissent de grandes lacunes. Ces fonctionnaires sont peu aptes à ce travail et doivent négliger un nombre infini d'éléments essentiels. De plus ils ne peuvent faire entrer en ligne de compte que les suicides suivis de mort, ou qui ont donné lieu à un commencement d'instruction judiciaire. Quant aux suicides avortés, aux tentatives de suicide, il n'en doit être fait aucune mention;

et cependant le nombre de ceux-ci peut être évalué au double des autres.

Même erreur des médecins aliénistes.

Nous ajoutons que la question du suicide si importante et si débattue doit être étudiée surtout sans idées fixes et préconçues, en se prémunissant contre toutes les opinions systématiques ou exagérées. « M'attachant aux faits, je les ai rapprochés par leur affinité ; je les raconte tels que je les ai vus. J'ai rarement cherché à les expliquer et je me suis arrêté devant les systêmes qui m'ont toujours paru plus séduisants par leur éclat qu'utiles par leur application. » (1) Le précepte est bon et sage, le suit-on ? nullement. Tellement il est vrai que les entraînements sont faciles, et qu'il ne suffit pas de connaître un écueil pour l'éviter. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de voir le précepte enfreint par celui-là même qui l'a donné.

Au reste le précepte est-il toujours facile à suivre ? Les faits sont-ils toujours clairs, précis ? N'est-il pas constant, au contraire, qu'il y a presque autant d'erreurs, sur un fait, qu'il y a de jugements ? Qui ne voit tout d'abord que les faits de suicide étant de nature complexe, il devient très-difficile, sinon impossible, de les comparer, de les rapprocher ; qu'ils varient autant par les causes et les motifs qui les ont produits, que par les circonstances au milieu desquelles ils ont eu lieu.

Ces données deviennent surtout insuffisantes quand il s'agit d'étudier les influences mystérieuses si diverses

(1) Esquirol, préface des maladies mentales.

qui tendent à opprimer la liberté humaine. Il faut alors de toute nécessité le secours de l'analyse morale. C'est en l'abandonnant que plusieurs auteurs, séduits d'ailleurs par des points de vue exclusifs et systématiques, sont tombés dans des erreurs très-dangereuses. Ce sont surtout les médecins aliénistes qui en ont été les fauteurs les plus avoués. On est étonné de trouver à leur tête *l'illustre* Esquirol: le premier, il a soutenu que le suicide devait être regardé, *dans tous les cas*, comme le résultat d'une aliénation mentale, soit durable, soit passagère. « Cette opinion, dit-il, paraît avoir prévalu, de nos jours, contre le texte des lois et les anathèmes du Christianisme. » (1)

Qui ne voit l'erreur et le danger de cette opinion. Si le suicide est l'effet d'une maladie ou d'un délire aigu, il n'est pas coupable; il ne peut être puni, la loi n'infligeant de peine qu'aux actes volontairement commis. De quelles sévérités s'armera la morale contre le suicide, s'il est vrai qu'il soit le résultat d'un penchant invincible, d'une disposition innée ? Si la mort volontaire n'est qu'une monomanie, elle ne mérite ni louange ni blâme.

« Il résulte de cette nouvelle et étrange proposition, dit le docteur Debreyne, que les passions qui, poussées à leur dernière limite, constituent souvent le suicide dans sa cause ou dans son principe, sont donc toujours

(1) C'est là d'abord une erreur scientifique et ensuite une opinion dangereuse. D'autres écrivains sont encore allés plus loin, ils ont prétendu que tous les criminels devaient être rangés parmi les aliénés, la monstruosité du crime ne pouvant s'expliquer que par le désordre de la raison.

aussi des monomanies, c'est-à-dire des maladies, ou des actes d'aliénation mentale, qui ne méritent non plus jamais de blâme. Et en effet les passions, comme l'orgueil, la colère, la fureur, l'envie, etc, sont de véritables maladies, mais des maladies ou des aliénations de l'âme, de vrais délires du cœur ou de la volonté. Elles gênent la liberté morale, elles l'oppriment sans la détruire. C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, qu'on pourrait dire que le suicide est toujours le résultat d'une maladie, ou d'une espèce de monomanie, parce qu'il y a toujours, dans le suicide, une passion quelconque qui l'emporte; mais cette passion, cette aliénation, ce délire de l'âme, cette monomanie est imputable et criminelle, parce qu'elle peut être prévenue ou vaincue. »

Sans doute on peut bien ne pas admettre la parfaite lucidité d'esprit, la raison accomplie, chez les suicidés; il y a toujours de l'exaltation et de la frénésie dans les grands coupables. Au fond de tout crime, il y a une espèce de folie, il y a l'impulsion détestable et insensée d'une passion. Mais ce crime cesse-t-il d'être exécrable et imputable? Je dis plus: plus ce crime est fou, plus il est odieux, plus il paraît incompréhensible, plus on doit en rechercher les causes, et le punir, s'il est possible.

Les médecins qui prétendent que *le suicide est toujours un acte de folie* ne veulent pas qu'on le punisse. Voulez-vous, disent-ils, punir des maladies? Et d'ailleurs si le délinquant échappe, est-il raisonnable de s'en prendre à un corps inanimé? — Ces raisons sont plus spécieuses que fondées; il ne faudrait pas punir les fous, ni les corriger parce qu'ils sont fous; la correction s'adres-

sant à un être privé de raison manque son but. Cependant l'expérience a prouvé que les punitions sont bonnes et salutaires même pour les fous. Au reste on fait ce qu'on peut : si la loi ne peut plus atteindre l'individu vivant, en le frappant, même mort, elle fait bien ; car elle inspire encore une terreur salutaire à ceux qui seraient tentés de l'imiter. On ne veut donc point punir des maladies, ni des infirmités, on veut seulement les prévenir et les empêcher de se multiplier.

Nous reviendrons sur ce sujet en traitant de la liberté de l'homme dans l'acte du suicide et de sa culpabilité; pour le moment, nous voulons établir seulement que, bien que les passions puissent voiler l'intelligence de manière à produire chez l'homme une éclipse totale, une folie passagère, complète, elles ne détruisent pourtant pas l'intelligence, ni la liberté, pas plus qu'un nuage, qui s'interpose entre nous et le soleil, ne détruit le soleil. Tel est l'effet que produit la colère, que les anciens ont appelée une folie de courte durée: *Ira furor brevis*, et que la même chose puisse se dire de toutes les affections parvenues au degré qui les change en passions, telles que l'avarice, l'ambition, la haine, l'amour, la jalousie, l'orgueil, qui, portés à l'excès, réduisent l'homme à un véritable état de manie.

Il est à remarquer que ce sont les médecins les plus experts, les plus adonnés à l'étude de la folie, ceux qui ont fréquenté et observé le plus longuement les aliénés, qui ont été les plus affirmatifs et les plus zélés partisans de cette opinion. La raison en est que plus

on voit les fous, plus on est disposé à en voir partout, instinctivement et malgré soi, et à regarder toutes les actions humaines, comme entachées de folie (1). D'un autre côté, l'aliénation mentale est bien souvent l'avant-coureur du suicide. Entre la perte de la liberté morale ou du sens moral et le meurtre de soi-même, il existe une affinité et une analogie si grandes, qu'il faut peu s'étonner si des philosophes et des médecins ont considéré le suicide comme un acte incontestable de folie. On le comprend : l'amour de la vie est si naturel à l'homme, il craint tant de mourir, telle est du moins sa disposition habituelle, qu'il paraît tout simple d'attribuer la mort volontaire au dérangement des facultés intellectuelles.

Toutes les espèces de mélancolie, qui ne sont que l'extrême d'une forte passion, peuvent entraîner le dégoût de la vie et le désir de la terminer. Cet état de l'âme doit être considéré comme un délire, comme un état maladif où la volonté a bien de la peine à retrouver son empire. Aussi, que d'irrésolution dans ceux qui méditent le suicide ! Que de combats, que d'efforts pour s'y déterminer, pour conserver à ce délire l'apparence du sang-froid, de la raison !

Le suicide est-il un acte de raison, de courage, de vertu ?

Dirons-nous, avec d'autres auteurs, que loin d'être le résultat de la folie, le suicide est, dans certains cas, rares il est vrai, un signe éclatant de haute raison et

(1) Le monde est plein de fous, et qui n'en veut point voir
Doit se tenir tout seul, et casser son miroir.

une preuve de courage et même de vertu. Ce serait tomber dans une erreur opposée, presque aussi dangereuse que la première.

On a tort de comparer le suicide avec de grandes actions, tandis qu'on ne peut y voir autre chose qu'une faiblesse. Il est plus facile de mourir que de supporter constamment une douloureuse vie. (1)

Il faut, il est vrai, une certaine mesure d'énergie et de résolution pour se détruire; mais cette détermination n'est, le plus souvent, que l'effet d'une exaltation momentanée ou d'une surexcitation cérébrale passagère, et ne peut, en aucun cas, s'allier avec le calme de la saine raison et de la vertu. Le préjugé appelle courage cette stupide et sauvage énergie, cette impétuosité aveugle et brutale qui opprime l'esprit et laisse triompher l'organisme, à tel point qu'on peut dire que c'est l'animalité qui a vaincu. Mais cette victoire de l'organisme sur l'âme, qui ne permet à l'esprit ni la liberté, ni le courage de se défendre, ressemble trop à la victoire de l'esclave sur le maître ; elle est comparable à ce prétendu courage du lion, qui, enivré de fureur, se déchire les flancs. Le vrai courage, calme et tranquille, parce qu'il est réfléchi, est toujours maître de lui. Il rend l'homme supérieur aux coups de l'infortune et de l'adversité. Le vrai courage n'est donc pas un emportement aveugle ; c'est, avant tout, le sang-froid et la possession de soi-même dans le danger.

Au moment de l'accomplissement du crime, le malheureux retrouve parfois un calme factice ; mais ce

(1) Gœthe, Werther.

calme affreux n'est que le sommeil de mort d'une conscience étouffée et éteinte.

Cette abdication de soi-même et cette frénésie de la mort ne laissent qu'un calme apparent qui court au crime comme au refuge de la paix.

On peut donc conclure qu'il y a dans l'acte du suicide plus de faiblesse que de force, plus de lâcheté que de courage.

Que de gens qui prennent un lâche désespoir pour de l'héroïsme!

On a tort de confondre le courage d'action, qui est facile, avec la force intérieure de résistance, le courage de la patience et de l'adversité, le plus noble et le plus difficile de tous. Il n'est pas aussi pénible de se précipiter, tête baissée, dans l'épaisseur des bataillons ennemis, que de savoir se résigner à traverser de longues années dans l'infortune, ou à braver, avec une constance invincible, les outrages du sort.

Il y a quelquefois aussi, dans l'accomplissement de cet acte lugubre, quelque chose de l'impassibilité froide et calculée du disciple de Zénon, qui ne veut pas se départir, devant la mort, de son souverain mépris de toutes choses. Mais cette insensibilité stoïque est un effet contre nature ; c'est d'ordinaire le rôle final que s'imposent des natures pétries de sensualité, d'orgueil et d'égoïsme (1). Tous les hommes qui n'ont dans la vie

(1) Dans un pays de vanité, comme le nôtre, tout le monde veut poser. Cette prétention ne cède pas même devant la mort.

d'autre souci qu'eux-mêmes et la satisfaction des instincts inférieurs, arrivent inévitablement à ce point de mépris, d'inertie et de dégoût de la vie, digne des Romains du Bas-Empire, qui avaient si bien connu ce sentiment, et l'avaient résumé par un mot qui dit tout: *Tœdium vitæ.*

L'orgueil calme du stoïcien peut être un oreiller doux et suffisant à quelques-uns ; mais ce n'est qu'une exception, un cas particulier, infiniment rare ; l'immense majorité des têtes humaines est incapable de reposer sur cet oreiller ; car, qui sait :

« Peut-être le tombeau n'est-il pas un asile,
» Où sur son chevet dur on puisse enfin tranquille
» Dormir l'éternité. » (1)

Il y a aujourd'hui quelque chose au-dessus de la sauvage dignité de l'orgueil ; le monde n'appartient plus au stoïcisme, mais à l'Évangile.

Le suicide est la preuve de la survivance de l'âme.

A ceux qui prétendent que par la mort tout notre être, l'âme et le corps, devient la proie du néant, je réponds : Le suicide, ce terrible abus de la domination de l'âme sur le corps, n'est-il pas lui-même une grande preuve de la séparation de leurs destinées? La puissance qui tue peut-elle être la même que celle qui est tuée, et ne doit-elle pas lui être nécessairement supérieure et survivante? L'acte de l'âme, qui en ce fatal instant est, en un sens, un si grand acte de puissance, peut-il être, en

(1) Gautier: *La vie dans la mort.*

même temps, l'acte de son anéantissement ? La volonté tue le corps : mais qui tue la volonté?... (1).

Je sais qu'on peut objecter que l'opinion de la plupart de ceux qui commettent ce crime de disposer de leur vie, est qu'ils vont être complétement anéantis; mais je n'hésite pas à répondre que cette opinion n'est qu'une illusion de leur esprit malade, qui leur fait confondre la cessation de cette misérable vie avec l'anéantissement de toute vie, et qui est démentie, au fond, par le sentiment même qui les porte à chercher, par cette issue, l'affranchissement et le repos.

Cet aperçu a été admirablement développé par S. Augustin: « En vain m'alléguerez-vous, dit ce pénétrant génie, le jugement de ceux qui, pressés de la misère, se sont donné la mort ; car lorsqu'un homme croit qu'après la mort, il ne sera plus, et que pressé par ses misères, qui lui deviennent insupportables, il se sent poussé à la désirer, qu'il s'y résout, qu'il prend son parti, il y a en lui deux choses : l'opinion et le sentiment. Dans son opinion, ou pour mieux dire son illusion, se rencontrent l'erreur et le faux préjugé d'une destruction totale, et dans son sentiment, qui est l'effet de la nature, se trouvent l'idée et le désir du repos,.. c'est-à-dire d'avoir plus d'être. » (*De libero arbitrio*, liv. III. cap. 7.)

Ainsi tout, dans le phénomène complexe du suicide, jusqu'au sentiment de celui même qui en le commettant pense s'anéantir, implique la survivance de l'âme.

(1) Ainsi la force de volonté qu'exige le suicide trouverait sa source dans un être que cette force même anéantirait; en un mot, la force d'âme détruirait l'âme même.

« Crois-tu, quand le cerveau se brise,
Ou qu'on s'est déchiré le sein,
Crois-tu que cette courte crise
Altère un principe divin?.......
Crois-tu qu'un foyer de pensée,
Parce que la chair s'est glacée,
Succombe à la même torpeur,
Et que de parcelle en parcelle,
Tous deux s'en aillent pêle-mêle
Sous la bêche du fossoyeur? » (1).

Le désir du néant convient aux scélérats, a dit un de nos poëtes (2), et il ne convient qu'à eux seuls. Les méchants voudraient que le néant fût leur partage, et ils font ce qu'ils peuvent pour se le persuader, parce que malgré eux ils craignent un Dieu juste. Ils s'enivrent pour endormir leurs craintes, et finissent par se précipiter en aveugles, en forcenés ou en lâches, dans cette nuit éternelle qui va les engloutir.

Il ne faut pas le cacher: dans les luttes de la vie, l'homme pervers peut prospérer et l'homme de bien est souvent vaincu; mais alors il ne se désespère pas, comme Brutus, après la bataille de Philippes, et ne se perce pas de son épée, en s'écriant: « O vertu, tu n'es qu'un vain mot! »

Il sait que la vertu a, dans le ciel, un témoin suprême, qui ne lui demande pas de vaincre, mais de lutter jusqu'au bout, de grandir, par l'adversité, qui est la pierre de touche des fermes courages. Il sait que Dieu, l'auteur de l'œuvre sublime de la création, n'arrête, sur aucun des spectacles qu'elle présente, ses regards, avec autant

(1) Turquety: *Code sur le suicide.*
(2) Gresset: *Edouard* III, tragédie.

et aveugle fatalité que celui-ci brave lui est inconnue; il n'y a pour lui qu'une lutte, dont Dieu est le témoin, le juge et la récompense : voilà tout. Du haut des cieux, qui cessent d'être solitaires et vides, un rayon descend et éclaire cette scène qui, tout à l'heure, était sombre et désolée; au lieu du philosophe incroyant et désespéré, du stoïcien qui s'ouvrait les veines pour faire une libation ironique à Jupiter libérateur, nous apercevons le martyr, qui présente les siennes au bourreau, et dont l'âme sereine s'élance déjà vers Dieu, sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour.

L'énigme de la destinée devait rester insoluble et meurtrière, jusqu'à ce que l'Œdipe divin apparût pour la résoudre; alors le suicide change de nom, il s'appelle le martyre; il était stérile, il devient fécond ; il n'avait pu sauver une forme de gouvernement, il sauve le monde.

CHAPITRE IV.

Étymologie, définition, nature du suicide. — Fausse grandeur du suicide chez les anciens. — Le suicide est aussi variable que les causes qui le produisent. — Suicide chrétien. — Véritable définition. — Étiologie. — Vice ou folie. — Suicide réfléchi, criminel; — irréfléchi, irresponsable. — Son essence; sa racine dans le cœur humain. — Individualisme et égoïsme; culte de soi. — Négation de l'autorité. — Perte du respect. — Progression croissante du suicide; son épidémicité.

Etymologie et définition du suicide.

Le meurtre de soi-même, le meurtre dans toute son horreur, le suicide, du latin *sui cædes*, est un mot d'origine moderne et toute française, qu'on trouve, pour la première fois, dans le dictionnaire néologique du célèbre Guyot-Desfontaines, qui parut au commencement du dernier siècle (en l'an 1726).

Aucune autre langue, que nous sachions, n'a un terme particulier pour exprimer le meurtre de soi-même, ce crime de l'homme *seul*, cet horrible et dernier effort d'un être, qui, après s'être séparé de ses semblables, voudrait se séparer de lui-même. En effet, le suicide est le suprême effort d'un être que l'orgueil concentre en lui-même et qui rompt avec tout ce qui est; car l'orgueil, porté à son comble, est une sorte de désespoir affreux de l'intelligence, qui aime mieux régner sur le néant, sa possession propre, que de recevoir de Dieu l'être ou la vérité. (Lamennais.)

« Le suicide, dit le docteur Descuret, peut être con-

sidéré, en général, comme le délire de l'amour de soi, délire qui fait oublier les devoirs les plus sacrés et jusqu'au sentiment de sa propre conservation, pour se soustraire à des souffrances physiques ou morales, qu'on n'a pas le courage de supporter. »

D'après cette définition, le suicide est l'acte héroïque, l'acte suprême de l'égoïsme, qui rompt tout lien, annihile tout devoir et laisse toute chose sans garantie contre l'homme. C'est une défaillance en un mot, et une lâcheté.

Le docteur Leuret le définit ainsi: « Le suicide est, dans un grand nombre de cas, le résultat d'une maladie mentale; d'autres fois, il peut être considéré, suivant les causes qui le provoquent et les circonstances qui l'accompagnent, comme une faiblesse, une faute ou un crime. »

Le suicide est encore, croyons-nous, dans bien des cas, une erreur, un préjugé, ou un acte de fanatisme. Tel est celui qui prend sa source dans une croyance fausse, dans un sentiment exagéré de patriotisme, d'amour-propre, etc. C'est ainsi que, dans nos temps calamiteux, on a vu des citoyens honorables, notamment des militaires, se donner la mort, soit pour ne point survivre à l'asservissement de la patrie, soit pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. « Quand la patrie n'est plus, le citoyen doit mourir » (Napoléon 1er). Ces sentiments d'un patriotisme exagéré, de la personnalité, de la liberté et de la dignité humaine blessées, sont des sentiments erronés: ils dépassent le but, ils sont aussi faux que dangereux (1).

(1) Voilà pourquoi certains dévouements extrêmes sont des

Celui que des usages barbares, des idées fausses, ou des croyances religieuses erronées jettent dans la mort volontaire, commet un acte de fanatisme parce que cet acte s'adresse à des divinités mensongères.

Le Christianisme, en faisant cesser les sacrifices humains, a détruit partout l'erreur payenne qui permettait de se tuer pour honorer la divinité.

On aurait pu croire, à première vue, qu'il n'y a rien de plus simple à trouver qu'une définition exacte du suicide; nous avons cité celles des auteurs les plus autorisés; on a pu voir qu'aucune d'elles n'était capable de lever l'incertitude qui règne sur la légitimité et sur la moralité du suicide. Comment ne pas se troubler quand le disciple du stoïcisme antique ne cesse de vous dire que cet homme qui se tue fait un acte de calme et héroïque sagesse; tandis qu'un adepte du panthéisme mystique appelle cet acte, une pieuse et sainte immolation; qu'un enfant d'Esculape le traite d'accès de folie; pendant que le chrétien austère l'accuse de péché irrémissible, et le menace d'un châtiment exemplaire. Ainsi donc, si le malheureux succombe à un accès de délire, d'ennui, de découragement, de désespoir ou de frivole fantaisie, n'importe quel aura été le mobile de son action: faiblesse, crime, folie, ou encore poussé par l'amour de ses semblables, aura-t-il donné sa vie librement et volontairement? Comment se tirer de cette confusion, si l'on n'a pas eu le soin d'établir sa définition d'après des principes fixes et incontestables? Comment

fautes, quelquefois sublimes, et qu'il n'est permis à personne de les offrir, encore bien moins de les demander.

(Cousin, p. 357, du vrai et du beau.)

ne pas faire une différence entre le fou qui se tue parce qu'il est fou, et celui qui s'arrache librement et volontairement une vie déshonorée par le crime, afin d'éviter la honte du bagne ou de l'échafaud; entre celui à qui des souffrances physiques ou morales rendent le fardeau de la vie insupportable et cet autre qui se tue simplement pour ne pas vivre.

Entre le suicide de celui qui vient de commettre un assassinat, et le dévouement de Curtius ou du chevalier d'Assas, s'élevant à ce sublime mépris de la vie qui fait les héros et les martyrs, n'y a-t-il aucune différence?

Fausse grandeur du suicide chez les anciens.

L'orgueil antique parait d'une auréole de grandeur les tristes victimes du suicide. Les anciens se trompaient en croyant reprendre, au prix de leur sang, leur dignité d'homme, ils dépassaient le but; témoin cette pléiade d'hommes illustres dont l'histoire a conservé les noms et qui ont préféré se donner la mort, plutôt que de subir le joug d'un César; ils trouvaient dans la mort une fausse grandeur. Pour le vulgaire des temps modernes, l'orgueil antique s'est changé en vanité, en amour du bien-être, passions mesquines. En effet, de toutes parts débordent les vulgarités, les insignifiances, les sottises déguisées en ambitions superbes; partout des médiocrités; des supériorités, nulle part. Aussi notez que le motif pour lequel on se tue est souvent des plus futiles. Il n'y a plus que de petites passions. Le siècle n'est plus aux grandes choses; on ne meurt plus pour son pays, pour une cause, pour une croyance; il n'y a plus de héros, ni de mar-

tyrs. Les passions d'autrefois étaient sociales et grandioses, comme les intérêts qui les suscitaient; on savait mourir avec éclat, et de même que le mérite et la vertu avaient leurs chevaliers, la gloire avait ses héros, que dis-je, le crime même avait ses preux. Ah! c'est qu'on obéissait à de grandes passions, on cédait à leur empire; et s'il se commettait de grands crimes on voyait de grandes expiations; tandis qu'aujourd'hui, on vit avec indifférence et on meurt avec ignominie.

Voici à peu près dans quels termes le poëte Alfred de Musset met en regard le suicide des temps anciens et le suicide des temps modernes.

Un homme veut se tuer. Ce n'est ni un amoureux, ni un joueur, ni un hypocondriaque. C'est un honnête homme qu'un malheur accable et qui s'indigne de son destin. Cet homme raisonne faiblement si vous voulez; mais il a, par hazard, une grande âme et, malgré lui, sans qu'il sache pourquoi, cette âme inquiète se demande de quelle manière elle va partir.

A présent de quel temps est cet homme? Marcus Othon, qui avait vécu comme Néron, mourut comme Caton parce qu'il était Romain. Après avoir dormi d'un profond sommeil, le lendemain de sa défaite, il prit deux épées, les regarda longtemps et choisit la plus affilée. « Montre-toi aux soldats, dit-il à son affranchi, si tu ne veux qu'ils te tuent, pensant que tu m'auras aidé à me donner la mort. » L'affranchi sortit de la chambre. Othon se tue roide, appuyé contre le mur, disant qu'un empereur devait mourir debout. Voilà une vraie mort romaine et antique. Supposez-la d'hier, que vous en lisiez le récit dans le journal du soir, que le hé-

ros est un agent de change ruiné. Voilà un parfait ridicule (1).

Mais cet agent de change ruiné a tout rassemblé. Ce qu'il possède encore et un placement sur une compagnie bien connue assure, dans le cas où il viendrait à mourir, une somme considérable à sa famille. Il prend le prétexte d'un voyage en Suisse, fait ses préparatifs avec calme, calcule ses chances, compte ses enfants, embrasse sa femme et part. Un mois après, le journal du soir annonce que le pied lui a glissé dans un précipice des Alpes où il est tombé. Voilà une vraie mort de notre temps. Mais pensez combien elle est simple.

Le suicide est aussi variable que les causes qui le produisent.

Le suicide ne saurait donc être caractérisé d'une manière précise, car il revêt des formes multiples et ne doit être scientifiquement considéré que comme un phénomène *consécutif* à un grand nombre de causes. Il ne faut donc pas croire que nous placions sur la même ligne toutes les morts volontaires. Il en est de ce crime comme de tous les autres crimes ; il réclame, dans bien des cas, le bénéfice des circonstances atténuantes ; aussi ne pourra-t-on voir le même degré de perversité et par conséquent de culpabilité dans cet acte commis sous l'influence de telle ou telle passion. Nul doute que les motifs et les circonstances ne fassent varier à l'infini les cas particuliers.

(1) Delavigne, un autre poëte, a dit :

« Le ridicule cesse où commence le crime. »

Ce que nous avons flétri, et ce que nous voulons qu'on flétrisse avec nous, c'est la tendance, le penchant général, ou, si l'on veut, ce préjugé sauvage, cette mode horrible, qui rendent si faciles ces adieux à la vie, devenus aujourd'hui si fréquents.

C'est cet accroissement, de plus en plus progressif, du suicide que nous voulons qu'on arrête. Mais nous ne serons pas assez injustes pour confondre, dans un même sentiment et dans une commune réprobation, la mort de celui que des peines physiques ou morales, devenues insupportables, ont armé contre lui même, et celui qui, à tort où à raison soupçonné d'un crime entraînant après lui une peine infamante, se tue pour éviter le déshonneur. Il est des positions dans la vie qui la rendent si triste, si insupportable ; il est des circonstances si touchantes pour le malheureux que le désespoir obsède, qu'on ne saurait se défendre d'un sentiment de compassion. Quel cœur de pierre refuserait ses larmes au récit lamentable de ce pauvre jeune homme, dont le suicide est raconté par M. le docteur Lisle, dans son mémoire sur le suicide(p. 170) ? Le suicide est aussi, dans un autre ordre d'idées, un acte de courage, de dévouement, de vertu héroïque ; c'est lorsque les causes qui le produisent se rattachent à des sentiments nobles et généreux, c'est lorsque le but est bon et la fin est louable. Ce suicide est quelquefois permis ; il peut même être obligatoire. Mais dans ce cas, l'homme ne dispose pas de sa vie comme en étant le maître ; il se fait victime volontaire pour l'amour de ses semblables, pour le salut de la patrie, pour le bien de l'humanité. Le soldat qui escalade la muraille,

affrontant une mort certaine; l'homme charitable, qui brave la contagion pour secourir les malades; le missionnaire qui se résigne à vivre dans des climats insalubres et s'avance à la recherche des hordes féroces, ne disposent point de leur vie, comme en étant les propriétaires; ils la sacrifient à un dessein juste, grand et charitable. Quelle plus sublime immolation de soi-même que de donner sa vie jusqu'à son dernier souffle, de verser son sang jusqu'à la dernière goutte!

Héros et martyrs, membres de cette phalange sacrée, qui, dans le combat de la vie, marchent toujours en avant, pour l'exemple et le salut du monde! Chacun de ces hardis soldats a son cri de guerre; celui-ci, la patrie; celui-là, la famille; cet autre, l'humanité; mais tous suivent le même drapeau, celui du devoir; pour tous, règne la même loi divine, celle du dévouement. Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand; savoir vivre ou mourir en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux.

Suicide chrétien.

La fausse grandeur du suicide attendait aussi, comme tous les faux semblants des vertus païennes, une réhabilitation. La religion nous l'offre dans le généreux et légitime suicide chrétien. Mais il faut qu'un détachement complet s'ensuive, que l'homme religieux, comme le héros d'autrefois, ne demande à la terre qu'une sépulture, et pour apothéose, que la gloire du Ciel.

Il en a été du dévouement, de cette vertu morale, comme de toutes les autres: le Christianisme les a glo-

rifiées, ennoblies, transfigurées; sans méconnaître ce que la nature humaine a de vrai et de bon, il l'a élevée au-dessus de la terre pour chercher en Dieu lui-même le principe et la fin de notre activité morale.

Sur l'ordre purement humain, il est venu greffer un autre ordre d'idées et de sentiments, l'ordre surnaturel; par là, nos actes et nos facultés ont pris une direction plus haute, une direction supérieure aux affections et aux intérêts terrestres, et il s'est opéré une ascension de tout notre être vers l'infini.

Il y a donc un autre ordre de choses, une autre lumière que celle de la nature et de la raison: c'est celle de la religion, qui enseigne, non-seulement l'art de vivre, mais celui de mourir, de mourir en martyr, avec le sentiment, l'intelligence et l'aspiration du monde futur.

Ces morts volontaires, improprement appelées des suicides (expression qui ne devrait jamais être prise qu'en mauvaise part), ces morts, dis-je, suscitées par l'amour de ses semblables, par l'amour de la patrie et de la gloire, ne sont pas des morts vulgaires; ce sont les plus sublimes des suicides, inspirés par les plus nobles sentiments du cœur humain. Ces morts se présentent dans des circonstances où la vie ne pourrait être conservée qu'aux dépens de la dignité, et souvent pour atteindre, par le sacrifice de la vie, un but moral très-élevé. Ce meurtre de soi-même ne provient pas, comme dans le suicide ordinaire, de penchants sensuels ou d'un sentiment de lâcheté en présence des peines d'ici-bas, ou d'une conscience bourrelée ; il a sa source dans le courage et la ferme volonté de sceller, par la mort, une vie qui a été digne.

S'immoler à un devoir, à une conviction, à une croyance, est chose assez rare, par le temps qui court, pour ne pas le confondre avec ce qui, de soi, est immoral; mais c'est un spectacle bien consolant, qui dilate les plus nobles joies de l'âme et du cœur. Ce sont des sacrifices en tous lieux dignes des regards de Dieu et des hommes; loin de cacher ces glorieux suicides, l'histoire les enregistre avec orgueil; les familles et les cités les revendiquent avec un empressement mêlé d'une légitime fierté, comme des titres de gloire, et la postérité redit ces sublimes renoncements qui sont la domination sur soi-même, le plus difficile et le plus courageux de tous les efforts humains. En voici un exemple.

Le poëte Rotrou était à Paris pour la mise en scène de *Don Lope de Cardone*, lorsqu'il apprend qu'une fièvre pourprée a envahi Dreux, sa ville natale, où l'appelle son titre de lieutenant criminel. Il abandonne sa tragédie et court à Dreux, malgré son frère qui l'arrache de son carosse et veut l'emprisoner chez lui. Arrivé à Dreux, il écrit à son frère: « Quel spectacle et que faisais-je là bas! les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui. Ce sera pour moi demain peut-être; mais ma conscience a marqué mon devoir; que la volonté de Dieu s'accomplisse! » et la plume lui tombe des mains, et il meurt dans son dévouement.

Pour apprendre à vivre, il faut apprendre à mourir. La belle vie et la belle mort! Son œuvre en respire je ne sais quel souvenir fécondant.

Rotrou était un grand cœur et un grand esprit. J'ai choisi ce trait précisément à cause de la rareté du lieu où il se produit: il était un des quarante de l'Académie.

On comprend le philosophe chrétien; celui-là qui s'élance dans l'infini sans souci de ses guenilles corporelles; il commence à vivre ici-bas de la vie future; il a entrevu les radieux espaces où Dieu attend son âme immortelle; il frappe avant l'heure aux portes d'or des paradis rêvés. Mais le philosophe qui cherche et qui doute, celui-là qui ne voyage pas avec les aîles de la foi, qui va se brisant le front aux voûtes éternelles pour retomber sur la terre tout épuisé et tout sanglant, celui-là ferait mieux d'étudier les pages de la vie, dépouillées de tout commentaire humain; la vérité y resplendit toujours.

Se sacrifier à autrui, c'est sortir du cercle étroit et égoïste de soi-même, c'est obéir à ce que l'humanité peut commander de plus grand. Tandis que le suicide, sans autre mobile que celui des intérêts isolés et égoïstes, sans autres aspirations que le fini et le terrestre, n'est qu'un sacrifice de l'homme à lui-même, le plus mesquin et le plus coupable des sacrifices.

Il est donc un autre ordre d'idées plus élevé que la nature, plus haut placé que la raison, appartenant à des sphères qui n'ont, pour ainsi dire, plus rien de terrestre. Il y a des miracles de vertu, des sacrifices d'héroïsme, que ne peuvent expliquer les forces purement humaines, qui étonnent notre nature et confondent notre faiblesse, phénomènes surhumains dont la nature et la raison ne peuvent dire le secret (1). Oui, il y a des actes

(1) Telle fut la mort de Jeanne d'Arc; elle conquit la triple palme du martyre des plus nobles choses auxquelles on puisse donner sa vie: le martyre de son amour de la patrie, de sa pudeur et de sa foi.

sublimes et méritoires, des suicides qui peuvent s'appeler ainsi, tandis que les actes, dont la provenance accuse une origine terrestre, sont des actes sans valeur, quand ils ne sont pas insensés et coupables.

Il était important de bien s'entendre sur la signification du mot suicide, afin d'éviter une confusion dans les termes, qui n'est pas sans quelques inconvénients.

Véritable définition du suicide.

Ces définitions ne peuvent laisser aucune équivoque. L'homicide de soi-même, qui ne peut invoquer la pensée d'un grand dévouement, le sacrifice à une grande cause, une immolation à un grand intérêt, celui en un mot qui s'est laissé armer contre lui-même par des vues personnelles, n'importe lesquelles, celui-là, dis-je, est un suicide coupable.

C'est le suicide que nous avons principalement en vue dans cet ouvrage; suicide réputé libre, c'est-à-dire censé commis avec connaissance, réflexion et liberté, et par là-même plus ou moins criminel devant Dieu et devant les hommes. Il peut alors être défini: un acte par lequel *l'homme se donne sciemment et volontairement la mort* (1).

Quand le suicide a pour cause la folie, c'est-à-dire quand il est le résultat ou l'effet final d'une lésion in-

(1) Il n'est pas de crime sans volonté, dit M. Frayssinous, et devant Dieu nous ne sommes pas coupables quand le cœur est innocent. Il faut le dire, il faut le proclamer hautement: l'homme, au tribunal de Dieu, ne sera responsable, dans sa conduite, que des transgressions volontaires de ses devoirs.

tellectuelle ou affective (manie ou monomanie) qui prive l'homme de sa raison et de sa liberté morale, dans ce cas, dis-je, le suicide rentre dans le domaine de la pathologie ou de la médecine et son traitement est le même que celui de l'aliénation mentale. Ainsi la dénomination de suicide ne désigne point ici l'acte de quelques maniaques qui, heurtant tout ce qu'ils rencontrent, se tuent sans avoir même l'idée d'aucun péril, ou de ces monomaniaques qui, s'imaginant être poursuivis par leurs ennemis, se précipitent pour éviter la mort. Nous ne voyons là que des accidents de l'aliénation mentale. Nous ne reconnaissons de suicide que lorsqu'il y a conscience de l'action et qu'elle est le résultat funeste de la volonté.

Dans le cas de folie, le suicide devient souvent un acte automatique; il arrive quelquefois, qu'il y a encore volonté, mais elle est pervertie par le trouble de l'intelligence.

Étiologie du suicide. — Vice ou folie.

Par les définitions que nous venons de donner du suicide, on peut voir combien il est facile de se faire une idée nette et précise de la nature de cet acte.

Vice ou folie, telle est son essence, il n'a pas d'autre mobile, ni d'autres racines. De là cette division et cette distinction indispensable entre deux éléments divers, le crime et le malheur;

Entre le suicide, produit du vice, libre, spontané, réfléchi, volontairement commis, criminel et responsable, et le suicide produit par le dérangement des facultés mentales, irréfléchi, involontaire et pour ainsi dire fatal,

déterminé par des motifs imaginaires ou faux, par des terreurs chimériques, par des hallucinations ou des illusions maladives, qui obscurcissent la raison, oppriment la volonté et pervertissent les sentiments et les instincts les plus vivaces.

Cette distinction est essentielle, elle est en outre d'autant plus nécessaire qu'il s'agit de faire sortir du domaine des interminables disputes un acte qui, étant tout exceptionnel et n'ayant pas d'analogue parmi les autres actes humains, a par cela même échappé jusqu'à ce jour à la justice humaine(1). Le vrai moyen, croyons-nous, d'éviter une plus longue confusion devenue dangereuse, c'est de bien préciser la nature du suicide, en le faisant rentrer dans la classe des délits ou des crimes et en le rendant justiciable des tribunaux. Il suffira désormais de s'assurer des conditions morales dans lesquelles s'est trouvé le malheureux qui s'est donné la mort. A-t-il succombé à un accès de délire ou de folie? A-t-il cédé à un accès de frivole fantaisie, d'ennui, de découragement ou même de désespoir? Peut-être aussi n'a-t-il fait que succomber à cette misérable maladie de notre époque, qui pousse un grand nombre d'individus à se débarrasser de la vie, sans être bien à même de s'en expliquer parfaitement les motifs.

Cette distinction faite, la question s'éclaircit et les mille et une opinions qui s'agitaient autour d'elle restent à jamais fixées. On n'aura plus qu'à s'enquérir du

(1) Ce qui donne au suicide l'apparence d'une folie, c'est que réellement c'est un acte extraordinaire, en dehors des lois naturelles, anormal, et dès lors repoussant et incompréhensible pour qui se place dans un état ordinaire, naturel et normal.

mobile qui a causé l'accident, c'est-à-dire à déterminer son vrai caractère et sa physionomie propres. En effet la nature morale d'une action n'est-elle pas constituée tout entière par les motifs de cette action, et la connaissance de ces motifs n'est-elle pas une condition indispensable pour apprécier l'état normal de celui qui a fait cette action?

Suicide réfléchi, criminel. — Suicide irréfléchi, irresponsable.

Une tendance de notre époque, devenue générale, est de ne pas faire une assez large part à la responsabilité humaine dans les divers fléaux qui nous accablent. Des médecins, imbus de doctrines matérialistes ou vivant au milieu des fous, n'ont vu dans le suicide qu'un acte se rattachant au dérangement des facultés mentales (1); ils l'ont étudié comme une maladie individuelle, comme un malheur partiel, et non comme un fait général d'une importance capitale, comme un acte toujours parfaitement raisonné et accompli avec une pleine liberté de pensée et de volonté et laissant à l'homme toute son imputabilité. Il faut se hâter de protester de toutes nos forces contre l'admission d'une doctrine aussi fausse que dangereuse en affirmant l'existence de deux actes essentiellement divers : l'un réfléchi, criminel, effet funeste des passions et du vice, constitue le suicide responsable; l'autre, dû au dérangement des organes, est un acte irréfléchi, malheureux, irresponsable (2). En

(1) Le Dr Lisle : ouvrage cité.

(2) Le suicide involontaire est celui qui a sa source dans un état maladif du corps, exerçant sur l'esprit une influence irrésis-

son à lui-même, et après s'être complu dans la contemplation de sa supériorité maladive, comme il faut donner satisfaction à sa pensée, il se tue. L'individu s'était fait tribunal, il avait prononcé un arrêt dans son impitoyable infaillibilité, il fallait que cet arrêt fût exécuté. Il s'était fait son juge, il était naturel qu'il se fît son bourreau.

Telle est l'essence du suicide, telle est sa nature. C'est un acte d'orgueil insensé, qui naît de l'esprit d'indépendance ; c'est un crime qui a été engendré par la révolte contre le Catholicisme qui représente au plus haut degré l'autorité sur la terre. Il a un caractère d'immoralité ignominieux, qui atteint les lois essentielles de l'intelligence et outrage la civilisation. Il est venu quand le respect s'en est allé et quand les férocités du *moi* se sont intronisées parmi nous.

Négation de l'autorité.

La négation de l'autorité et, par opposition, la souveraineté de l'homme, son esprit d'indépendance, est une erreur principe. Serait-on même loin de la vérité, en disant que c'est la maladie distinctive de notre siècle. Je ne sais quel empire étrange et quelquefois effrayant ce mot seul d'indépendance exerce sur un grand nombre. Cette maladie, au reste, n'est ni récente ni accidentelle, pourquoi le nier? Elle a son germe dans les plus intimes replis du cœur humain, qui renferme la révolte contre tout ce qui l'enchaîne ; elle est née aux premiers jours du monde : c'est la maladie du premier homme, qui tour à tour a atteint tous les peuples.

Cette pensée de l'homme, source de toute erreur et de tout désordre, est bien la même que celle qui a commencé au moment où l'homme succomba pour la première fois à la tentation de savoir.

On dirait en effet qu'un génie funeste est venu de nouveau tenter l'homme et lui souffler à l'oreille ces paroles qui descendirent si avant dans le cœur de notre premier père: *Et toi aussi, tu es Dieu.*

Oui, tu seras libre, indépendant, souverain et même Dieu, dit l'esprit mauvais à l'homme; c'est-à-dire tu seras à toi-même ta propre lumière; tu trouveras en toi la vérité; ta raison ne dépendra que d'elle-même; maintenant tu sauras et tu ne croiras que toi.

Ainsi l'homme qui possédait la vérité parce qu'il croyait, ne se contente plus de croire: il veut raisonner, il veut savoir, et à l'instant le doute et l'erreur entrent dans son esprit.

La négation de l'autorité et par opposition, avons-nous dit, la souveraineté de l'homme, son indépendance, la suprématie de sa raison, érigée en dogme, c'est-à-dire le rationalisme, est donc l'erreur principe, l'erreur mère, la négation la plus vaste et la plus complète du système révélé, et le principe général dont toutes les erreurs contemporaines ne sont que des applications diverses.

Il est certain qu'en affranchissant la pensée des vérités éternelles, en enfermant la raison en elle-même au lieu de l'illuminer aux splendeurs de la révélation et de la tradition, on l'obscurcit, on la rend inféconde, car dans son isolement la raison devient stérile. En outre cette suprématie, cette intronisation de la raison

personnelle conduit à l'individualisme, lequel, à son tour, conduit à la folie ou au suicide. Croire ou mourir, telle est l'alternative.

Il n'y a donc qu'une erreur dans le monde, la souveraineté de l'homme, et qu'un crime, la révolte contre Dieu. Tous les désordres du cœur et de la raison sortent de là, comme l'effet de sa cause. C'est donc à cette erreur qu'il faut rattacher tous les maux que nous voyons et en particulier les suicides nombreux qui nous étonnent et nous effraient à si juste titre.

« La porte la plus grande et le plus vaste seuil
« Par où passe le plus de monde, c'est l'orgueil;
« Oui l'orgueil est la voie entraînante, insensée,
« Qui de nos jours conduit presque toute pensée
« Au morne idiotisme, à l'aveugle fureur... »
(Barbier: Iambes, Bedlam.)

Qu'on nomme comme on voudra cet ancien levain, ce vieux péché; peu importe le nom nouveau qu'on lui donne, la forme nouvelle dont on le revête, on arrive toujours à cette erreur primordiale, originelle: la souveraineté de l'homme ou Dieu méconnu, et l'homme mis à sa place. Elle est l'écho le plus universel, le plus multiple et le plus continu des voix du siècle, parce que la parole qui flatte l'orgueil trouve toujours mille échos. C'est toujours l'antique serpent qui nous fascine: *Draco ille magnus serpens antiquus.... qui séducit universum orbem.* (Apocalypse.)

C'est toujours le même reptile dont les anneaux brisés se renouent et se soudent sans cesse, qui, reprenant sa queue et sa tête, se redresse pour repéter encore ces paroles fatidiques: *Vous serez comme des Dieux; eritis*

sicut dii. Toujours et partout, l'humanité semble avoir poursuivi, à travers toutes ses misères, l'accomplissement de cette promesse qui entraîna son chef, et s'être fait passer de bouche en bouche le fruit fatal si doux à l'orgueil qui devait la réaliser.

Que voulez-vous ? des livres couronnés par les Académies apprennent à l'homme qu'il n'y a d'autre Dieu que lui-même, qu'il est l'*alpha* et l'*oméga* de toutes choses, l'être supérieur et la réalité la plus réelle ; par conséquent, qu'il joint à tous les droits celui de disposer de lui-même comme bon lui semble, de se tuer incontinent, si cela lui plaît.

Cette revendication du droit de vivre dans la pure sphère de l'ordre naturel, qu'on nomme l'esprit moderne, est un droit moral, absolu et tellement terrestre et humain qu'il ne cède en rien devant une révélation ou une autorité divine quelconque. Il y a tant de raisons secrètes qui poussent l'homme à dire dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu », que les visées les plus absurdes de l'athéisme et du panthéisme ne laissent pas de faire leur chemin dans une foule d'intelligences et de volontés intéressées à les accueillir.

Perte du respect : cause du mal social.

Le suicide est venu, avons-nous dit, quand le respect s'en est allé. Le respect pour soi-même précède tous les autres, parce qu'il est fondé sur la haute origine de l'homme ; mais comment se respecter soi-même, lorsqu'on ne se croit que le premier des mammifères, le produit de la matière échauffée, une plante vivante née

sous un ardent rayon de soleil? Quoi de respectable dans ce qui naît d'une force aveugle, sans liberté, sans responsabilité?

Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est l'effigie divine qu'il porte avec lui; c'est l'âme immortelle dont il est le tabernacle; c'est l'invisible trésor dont il doit être le fidèle gardien. L'homme pénétré de ces pensées respecte en lui ce que Dieu y a mis, ce qu'il lui a confié, ce qu'il lui demandera un jour; mais l'homme singe, l'homme plante, peut se dispenser de reconnaître les lois supérieures, les lois de l'ordre et du bien; il songe peu à sculpter en lui la beauté morale et n'accepte le temps que comme une occasion de faire en tout ce qui lui plaît. Est-il besoin de dire qu'il n'incline pas à la soumission, et que toute idée d'autorité et d'obéissance le révolte?

Ainsi perte du respect et mépris de l'autorité, voilà deux raisons profondes du mal social.

Progression croissante du suicide. — Son épidémicité.

C'est pourquoi le suicide nous est apparu avec le caractère d'un fait malheureusement trop commun, et dénotant au sein des sociétés modernes un malaise profond et caché qui les ronge jusqu'au fond de leurs entrailles.

Ce crime, autrefois si rare qu'il était presque inconnu, s'est tellement multiplié de nos jours, sa progression est devenue si effrayante et si rapide, qu'il n'est plus possible de prévoir le terme où elle doit s'arrêter: c'est un penchant funeste qui se développe, se propage et se vulgarise pour ainsi dire à vue d'œil; c'est une

plaie *hideuse* qui s'envenime et s'étend chaque jour davantage sur le corps social. Tous les rangs, toutes les classes, toutes les conditions sociales, sont frappés de cette même contagion morale, et ce qu'il y a de plus alarmant, c'est qu'elle atteint jusqu'aux âges les plus extrêmes de la vie. Tandis qu'autrefois les âges moyens, c'est-à-dire critiques, seuls inspiraient des craintes, maintenant jeunes et vieux, également fatigués du poids de l'existence, s'en vont au suicide (1).

Et cela n'a rien de surprenant, parce que lorsqu'une maladie prend un caractère épidémique, elle acquiert une force d'expansion qui fait qu'elle étend bien loin ses ravages; non-seulement on la voit attaquer un plus grand nombre d'individus, mais elle sévit aussi sur ceux que leur tempérament et leur âge semblaient mettre à l'abri de ses mortelles atteintes. Devenu en Europe, par sa constitution épidémique, un fléau social, le suicide offre tous les signes d'un état pathologique habituel et semble incurable. On dirait que ses progrès sont soumis à une loi inconnue; il s'avance d'une façon constante et régulière, et d'année en année, il voit augmenter le pâle troupeau de ses victimes. Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marche à grands pas sur la terre. C'est en un mot une *mal'aria*, espèce de maladie morale nouvelle

(1) Si l'on rapproche les suicides par âge des vivants du même âge, on arrive à cette singulière observation que la marche du suicide est ascendante jusqu'aux âges les plus élevés de la vie. Ce n'est qu'à 80 ans que commence la période décroissante, et encore le nombre proportionnel des suicides à cet âge extrême est-il égal à celui que l'on constate entre 60 et 70 ans.

de notre siècle, qu'il faut constater *comme telle* et à laquelle il faut pourvoir(1).

Il n'y a pas de jour en effet où le récit de quelque suicide ne vienne consterner l'âme et nous éclairer sur la profondeur de la plaie que des doctrines impies ont faite aux mœurs publiques. Les faits ne sont que les reflets extérieurs des idées, la logique des événements suit toujours la logique des idées. Car avant qu'on eût ébranlé l'empire des idées religieuses, *le meurtre de soi* était un crime presque inconnu, et aujourd'hui même on en trouverait à peine des exemples chez les nations que l'impiété n'a pas encore perverties. Mais lorsqu'un peuple tombe dans l'irréligion et dans les désordres qui en sont la suite, il perd jusqu'à la force de supporter les maux qu'il se fait lui-même; ses doctrines et ses mœurs ne laissant aux infortunés d'autre refuge que la tombe, ils s'y précipitent aveuglément; et dans leur effrayante aliénation, ils cherchent la fin de tout là où tout commence pour ne finir jamais; car cette mort où ils arrivent par un chemin d'ignominie sera éternelle comme leur crime, comme la justice qui les punit, éternelle comme Dieu même.

(1) L'état des sociétés modernes est tel depuis trois siècles que tous les maux qui s'y produisent acquièrent un caractère de généralité et par conséquent une gravité qui les distingue de tous les maux du même genre survenus à d'autres époques et dans un état social différent.

C'est que les idées, les mœurs, les formes politiques d'une nation, réagissent sur celles d'une autre nation ; rien ne reste isolé en Europe; tout se généralise et tout acquiert, par l'expansion, une force terrible. Une révolution dans un pays affecte tous les autres pays. Les peuples se lient, les relations s'embrassent et se croisent. Ceci explique, je crois, suffisamment la propagation du suicide dans les divers États de l'Europe.

SUITE DU CHAPITRE IV.

L'irréligion, source de tous les crimes. — A cause de sa fréquence le suicide n'excite plus de surprise. — Régicide et suicide: deux crimes caractéristiques du temps. — Le régicide, c'est la haine et le mépris de l'autorité. — Suicide et régicide, deux crimes de même nature.

Le suicide propagé par l'étude de l'antiquité. — Prétention à faire inhumer par l'Église les suicidés. — Le suicide n'est-il autre chose qu'une maladie? — Cette maladie est-elle caractérisée par une lésion cérébrale? — D'après cette théorie, il faudrait innocenter tous les crimes.

L'irréligion, source de tous les crimes.

L'irréligion mine profondément toutes les bases de la société, relâche les liens de famille et livre l'individu au caprice de ses passions, *sans autre frein, sans autre guide que les conseils d'un bas égoïsme.* Il ne se commet donc pas dans le monde un seul crime dont nous n'ayons droit de demander compte à l'incrédulité.

« Malheur aux générations impies! elles sont maudites; à elles, les angoisses et l'éternelle nuit! »

A cause de sa fréquence, le suicide n'excite plus de surprise.

Les récits de suicide reçoivent, chaque jour, dans les journaux, l'accueil le plus facile et le plus indulgent. La curiosité publique, corrompue elle-même, se repaît froidement de tous ces récits épouvantables: se tuer, pour elle, n'est plus rien, s'il ne se mêle au meurtre

certains actes horribles, dont on ne rencontrerait peut-être pas d'exemple parmi les hordes sauvages.

Ainsi à Belleville(Seine), sur les indices d'une lettre anonyme, la police découvrait, au fond d'une pièce obscure, un malheureux jeune homme âgé de 19 ans, nommé Arthur Fréval, qui depuis longtemps était tenu dans un état de séquestration continue; on l'a trouvé couvert de haillons, les ongles convertis en griffes et dévoré par la vermine. (1)

Le régicide, autrefois si rare, suit la même progression que tous les autres crimes: « en moins de dix ans il a fait deux fois le tour de l'Europe. »

Ce crime qui forme avec le suicide un des caractères particuliers et distinctifs de notre temps, qui en a popularisé l'idée et diminué l'horreur? (2) N'est-ce pas là un sujet de graves réflexions? Une société qui offre un pa-

(1) En fait de grands crimes, on n'a que l'embarras du choix. L'autre jour un jeune berger de douze ans, dans le département des Basses-Alpes, arrondissement de Forcalquier, assassinait son camarade pour deux sous. Aujourd'hui, comme on le verra par le compte rendu de nos tribunaux, une jeune fille de quinze ans assassine, pour le simple plaisir de tuer, deux enfants confiés à sa garde !

Malheureux sont les temps qui offrent de pareils et de si nombreux exemples de précocité dans le crime ! A l'heure qu'il est la cour d'assises des Bouches-du-Rhône ne retentit-elle pas encore du crime des empoisonneuses de Marseille? La ville de Montauban n'a-t-elle pas été souillée par les mêmes crimes ?

(2) La doctrine du régicide a reparu en Europe vers le milieu du 16ème siècle. Buchanan et Mariana réunirent en un corps de doctrine ces idées éparses dans divers écrits. Après eux Milton, l'auteur *du Paradis perdu*, se montre aussi le défenseur de ce crime *énorme*. On a de lui un ouvrage intitulé : *Le droit des rois et des magistrats.*

reil spectacle, n'inspire-t-elle pas de grandes craintes?

Soit que ces attentats, qui se renouvellent sans cesse contre la personne et la vie des souverains, soient attribués à la frénésie isolée d'un fanatique ou d'un scélérat, sans complicité, sans ramifications, soit qu'ils sortent de ces ténébreuses associations qui ont déclaré la guerre à la société organisée, et qui du fond de leurs mystérieux conciliabules, lancent de temps à autre, contre les têtes couronnées, leurs sanguinaires séides, il n'en est pas moins vrai que ces attentats contre les personnes royales doivent être l'objet d'une réprobation aussi vive que générale, parce qu'il s'agit ici de la morale éternelle, des principes fondamentaux et conservateurs des sociétés humaines. Tous ces forcenés, tous ces fanatiques politiques, ne poursuivent pas une de ces vengeances privées ou une de ces haînes personnelles, qui arment les assassins vulgaires; ils s'érigent tous en exécuteurs de l'idée révolutionnaire. Ce sont les fausses doctrines qu'ils croient servir, ce sont les théories subversives qui égarent leur jugement, ce sont les exemples funestes qu'ils reçoivent de leur temps. La pensée *scélérate* qui les inspire se trouve en germe dans l'état général de la société. Il sort de temps en temps, des foules ainsi endoctrinées, des furieux qui se croient appelés à mettre en pratique ces théories de la haine des rois. Quand le crime a sa gloire, il est tout simple qu'il soit un objet d'émulation; on a vu ces faiseurs de conspirations contre les rois recevoir des prix de vertu(1).

Ces sinistres avertissements du crime n'ont pas dis-

(1) N'a-t-on pas vu Agésilas Milano, l'assasin du roi de Naples, recevoir les honneurs de l'Apothéose, et sa mère, une pension civique ?

continué, depuis une soixantaine d'années, de frapper l'Europe ; devant les lueurs douloureuses qu'ils projettent, l'histoire se demandera avec terreur quelles têtes couronnées en ont été exemptes.

Il y a là, nous ne saurions trop le répéter, de tristes, mais de féconds enseignements pour notre siècle.

Le crime sans doute est de tous les âges, il tient à la perversité de notre nature déchue, mais son intensité, sa nature, ses récidives sont pour la société où il éclate des symptômes redoutables et des accusations qui ne se peuvent écarter au tribunal de la conscience universelle. Or le crime qui s'attaque aux chefs d'État, aux princes et à leurs ministres, l'assassinat politique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est une des plaies contemporaines *les plus hideuses*. Les générations antérieures n'en étaient point infestées à ce degré. Il y apparaissait comme un forfait monstrueux et il y était maudit par les plus unanimes exécrations. (Voir la note statistique dans *l'Unittà cattolica* du 30 avril 1865.)

Le régicide prend sa source dans la haine et le mépris de l'autorité.

En nous élevant un peu haut, en cherchant, dans la sphère des idées, l'inspiration qui a tant de fois égaré des esprits faibles, enivré des âmes sombres, armé des bras fanatiques, ne devons-nous pas accuser les doctrines funestes, qui, sans le vouloir assurément et sans le prévoir, ont causé la ruine du respect et la perte du sens moral dans un trop grand nombre d'intelligences? Ces forfaits sont l'œuvre isolée de fous ou de furieux ; — soit, il n'en est pas moins vrai que leur multiplicité est

un opprobre pour notre temps et qu'elle nous doit inspirer, avec la détestation naturelle du crime, la réprobation des doctrines funestes qui ont sapé, dans tant d'intelligences aigries et malades, le respect du pouvoir et le prestige de l'autorité. Prêcher la souveraineté du but, déverser le mépris et la haine sur l'autorité et sur le droit, exalter les sentiments de révolte et d'orgueil qui sont le fond de notre caractère, ne sont pas chose innocente. Il n'est pas possible de renverser les bases de toute subordination et les principes de tout pouvoir sans rencontrer des gens sans scrupule qui, se perdant dans les fumées d'une détestable ambition, se dressent, dans leur imagination troublée, le piédestal d'une gloire infâme, et finissent par passer des rêves de la théorie à la pratique du crime (1).

Il se fait dans la pensée des mystères de génération que l'homme politique autant que le moraliste ne doit pas ignorer: le poignard est trop souvent l'âme d'une idée. Si la culpabilité est personnelle, la responsabilité est doctrinale, elle remonte du bras à la tête et de la tête aux opinions. Nous n'insistons tant sur ces idées que parce qu'elles se rattachent d'une manière intime à notre sujet.

Le suicide et le régicide sont deux crimes de même nature.

Le régicide politique et le suicide sont comme deux frères jumeaux dont la ressemblance physique et morale est frappante. Nés en même temps, ils ont grandi ensemble ; ils affectent les mêmes allures. On ne saurait nier la connexion intime et la parenté profonde

(1) Laurentie : *Union*.

qui unit le suicide au régicide ; et celą n'a rien qui doive surprendre si l'on considère que celui qui méprise sa vie, ne doit pas faire un bien grand cas de celle d'autrui.

Le suicide et le régicide sont deux crimes qu'on ne peut séparer. L'individu qui a résolu de se tuer est le plus dangereux et le plus redoutable des hommes. Qu'est-ce qui peut l'arrêter s'il veut attenter à la vie de ses semblables? à coup sûr, ce n'est pas la crainte de la mort.

Dès que la vie n'est plus rien pour un homme, il est le maître de celle des autres ; il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir à celle de tuer.

> Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
> Qui méprise sa vie est maître de la tienne.
>
> (Tragédie de Cinna.)

Ces deux fléaux, dont l'un porte l'épouvante dans les sociétés, et l'autre, la désolation dans les familles, ont suivi les mêmes phases. Ils reconnaissent les mêmes causes, leur histoire est la même. En effet l'un et l'autre de ces crimes sont très-communs dans l'antiquité ; inconnus au Moyen-Age, ils reparaissent tous deux à la Renaissance, avec le prestige des anciens jours. Mgr Baluffi, cardinal archevêque évêque d'Imola, dit en parlant du Moyen-Age : « Certains crimes finirent par disparaître entièrement. Le suicide paraissait si ignominieux que dans tout le cours du 13e siècle il ne fit peut-être pas deux victimes ; le blasphème fut entièrement extirpé, etc. » (Traduction par l'abbé Portal.)

Écoutons maintenant Monseigneur Gaume : « Il y a

quatre siècles, dit-il, le suicide, cet attentat suprême qui annonce chez ceux qui s'en rendent coupables l'extinction du sens moral, était inconnu des nations chrétiennes; aujourd'hui ce crime, qui aurait épouvanté nos pères, est devenu si commun, qu'on n'y fait plus attention et que même il a ses apologistes. »

Le suicide est propagé par l'étude de l'antiquité.

Si les temps sont changés, quelle en est la cause? La lutte du bien contre les instincts pervers de l'homme est de tous les siècles; ceux où la voix de la religion est la plus puissante sont aussi ceux où la civilisation est la plus assurée, le bonheur des hommes plus grand, parce que la charité est plus abondante.

Le 14e siècle, malgré ses profondes misères, se maintient fidèle, pour la majeure partie, aux traditions chrétiennes que les âges précédents avaient implantées dans les mœurs; mais arrive le 15e siècle; la vie chrétienne s'éteint; le principe surnaturel s'affaisse et décroît sensiblement.

La Renaissance remet en honneur l'antiquité grecque et romaine, et avec elle revient le suicide.

Si nous ouvrons l'histoire, nous voyons, depuis la Renaissance, que l'Europe envoie l'élite de sa jeunesse se former à l'école de l'antiquité païenne. La même histoire nous apprend que depuis quatre siècles, au contact de l'antiquité, la jeunesse des colléges se prend d'admiration pour les institutions, les hommes et les idées antiques. Les professeurs, dans leurs leçons, se font un devoir d'exalter les grands modèles, un mérite

d'y réussir et une gloire de passionner leurs élèves pour le génie, le caractère, les actions éclatantes des orateurs, des poëtes, des héros de la Grèce et de Rome. Or partout l'antiquité a présenté le suicide comme un noble spectacle offert au monde par ses grands hommes. Pas un des auteurs dont on nourrit l'enfance qui blâme le suicide ; au contraire tous l'approuvent, et les meilleurs comblent d'éloges ceux qui le commettent.

Il est un nom surtout qui, depuis la Renaissance, est devenu l'objet d'un véritable culte et le modèle de l'orgueil blessé : c'est celui de Caton.

Caton se tue; aussitôt le plus grand orateur de Rome, l'oracle de nos colléges, l'objet constant de l'admiration des maîtres et des élèves, Cicéron, écrit ces lettres, prononce ces harangues, compose ces traités que toute la jeunesse lettrée de l'Europe traduit, explique, admire depuis trois siècles.

Courage ! jeunes Catons, « vous êtes, non des héros, mais des Dieux ! une gloire éternelle vous attend ! » (1) Après l'orateur vient le moraliste : « Le Dieu qui a sur nous un pouvoir souverain, dit encore Cicéron, ne veut pas que nous quittions la vie sans sa permission ; mais lorsqu'il nous en fait naître un juste désir, alors le vrai sage doit passer avec plaisir de ces ténèbres aux lumières célestes. (*Ad Tuscul. lib.* 1er)

Fille de l'antiquité, l'Europe continue de jouer, comme sa mère, avec la destinée de l'homme; les erreurs les plus monstrueuses sont soutenues avec une audace inouïe: le

(1) *Nostri illi heroes sed dii futuri quidem in gloria sempiterna. — Cic. ad Attic.* 14.

rationalisme, le panthéisme, le naturalisme, le matérialisme, le mépris de toute religion positive et la haine de toute autorité ; toutes ces énormités inconnues du Moyen-Age et renouvelées de la philosophie grecque et romaine, on les voit aller se développant avec la connaissance et l'admiration de la belle antiquité.

Redevenus souverains à l'instar des peuples païens, les peuples modernes ne connaissent plus d'autre autorité, d'autre frein que leur fantaisie et leur caprice.

On apprend dans des milliers de maisons d'éducation, qui ont entre les mains des milliers de livres, l'apologie du suicide, on en exalte les exemples par de pompeux éloges : le danger vient de là. Caton est mort et son esprit vit.

A ce courant d'idées perverses suscitées par la Renaissance, vient se joindre le souffle de la Réforme et celui de la Révolution, nouveaux affluents qui viennent grossir le fleuve, et par les passions qu'ils soulèvent ils ajoutent de nouvelles excitations à ce besoin de se détruire que l'homme éprouve depuis ce temps. Nous reviendrons en son lieu sur l'influence de ces causes.

De la prétention qu'on a de faire inhumer par l'Église les suicidés.

Depuis quelques années, les idées saines se sont tellement effacées ou corrompues qu'on a cru que la justice sociale devait être étrangère ou indifférente au genre de meurtre qui nous occupe ; et parce que la loi humaine a cessé de le punir, on s'est cru obligé de lui trouver une excuse devant la loi divine. On a voulu que la religion fût complice de cette indifférence, et que sur le

cadavre encore sanglant du malheureux qui vient de se tuer, elle appelât les bénédictions de Celui qui a dit : *Tu ne tueras point*. Comme si l'homicide était une action qu'il fût utile de *consacrer au nom du ciel*, ou qu'il fût nécessaire, pour l'exemple, d'attirer la pitié sur l'infortuné qui n'est plus ! triste pitié qui ne sauve que l'amour-propre d'une famille en préparant peut-être le désespoir de plusieurs autres.

Cessons d'entourer ce crime de compassion ; ce serait enseigner aux hommes à attenter à leurs jours avec une conscience calme. Craint-on qu'il n'y ait pas assez de suicides ? Cet homme qui meurt laisse un exemple qui ne meurt pas, et cet exemple, on doit en prévenir les effets en détournant, autant que possible, les autres hommes de l'imiter. Il y a moins de suicides dans le monde quand les lois flétrissent ceux qui se tuent (1).

Le journal le *Siècle*, dans un de ses numéros du mois de mai 1865, accuse d'intolérance un curé qui a refusé d'admettre un suicidé à la sépulture catholique. Est-ce bien le curé qui est intolérant ? Ne serait-ce pas plutôt le *Siècle* ? Le suicide est un danger social et un exemple immoral. Loin de l'honorer, l'Église catholique le flétrit et le condamne. Le suicidé est sorti de l'Église en même temps que de la vie. Par quel motif le *Siècle* veut-il forcer le culte catholique à recevoir dans son sein ceux qui ne sont pas catholiques ? C'est une atteinte à la liberté des cultes, garantie par la loi.

Le suicidé est très-certainement mort hors de l'Église ; pourquoi donc les libres penseurs qui nient la sé-

(1) Lamennais. *Nouveaux mélanges : Passim.*

pulture religieuse veulent-ils forcer l'Église à lui accorder cette sépulture? Si l'homme n'a qu'une existence civile et terrestre, ce n'est pas à l'autorité religieuse qu'on doit s'adresser pour le faire enterrer, c'est à l'autorité civile.

Le *Siècle* est donc tout à la fois inconséquent et intolérant, et il justifie cette assertion que rien n'est intolérant comme un certain libéralisme moderne.

Derechef le *Siècle* et le *Phare de la Loire* fulminent à qui mieux mieux, dans un de leurs numéros de novembre 1865, contre un refus de sépulture fait à Dunkerque par un curé, et sanctionné par l'Évêque. L'Église rend les honneurs funèbres à ses enfants, et elle ne fait pas acte d'intolérance en les refusant à ceux qui n'ont pas ses croyances. L'intolérance, c'est de vouloir lui imposer ce que les lois lui défendent de concéder. Il serait bien temps de finir cette guerre usée, qui prétend forcer l'entrée des sanctuaires, et faire de l'Église la vassale obligée de ceux qui, vivants, n'ont pas eu la foi, et qu'on veut enterrer croyants après leur mort (1).

Le suicide n'est-il autre chose qu'une maladie?

Des gens qui ne voient dans les actions de l'homme, que des résultats nécessaires de son organisation physique, prétendent que le suicide n'est que l'effet d'une maladie. Mais d'après quoi juge-t-on que le suicide, hors certains cas très-rares, n'est que l'effet d'une maladie ? Parce que cet acte violent est contraire à la raison. Mais quel crime n'est pas, dans le même sens, un acte contraire à la raison? Il ne manquerait plus que de les excuser

(1) Journal *l'Union*. 12 novembre 1865.

tous, comme une suite involontaire du dérangement des organes; mais alors qne devient la morale, si l'on déclare que se tuer est toujours un acte de folie et n'est jamais un crime? La moralité des actions n'est plus qu'un vain mot; rien n'est bon, rien n'est mauvais en soi, puisque tout est également nécessité. L'unique bien est le plaisir, l'unique mal, la douleur, et l'unique devoir, de fuir l'un et de rechercher l'autre, jusqu'au moment fatal où un néant éternel vient engloutir cette frêle et abjecte existence.

Cette maladie est-elle caractérisée par une lésion cérébrale ?

De nos jours on cherche uniquement dans l'encéphale ou ses points d'irritation, la source des dérangements intellectuels et des dispositions meurtrières ou criminelles; voilà pourquoi le suicide n'est qu'une maladie du cerveau *sui generis*, une altération pathologique de cet organe. C'est ainsi que quelques physiologistes ont voulu rattacher le suicide à certaines conformations cérébrales. Gall l'attribuait à l'épaississement et à la densité des os du crâne. Cabanis a avancé que le cerveau des aliénés et des suicidés contenait plus de substance phosphoreuse que celui des autres hommes. Suivant Récamier et d'autres médecins, la dure-mère a été trouvée ossifiée et l'arachnoïde opaque est beaucoup plus épaisse dans une partie de son étendue.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, nous demanderons qu'on nous montre cette lésion organique, cette modification matérielle, palpable, toujours la même; jusque-là, il nous sera permis d'être incrédule et de rejeter la doctrine désastreuse qu'elle consacre.

D'après cette théorie il faudrait innocenter tous les crimes.

En effet, d'après les théories de la physiologie moderne, il faudrait innocenter la plupart des vices, des crimes même ; ils ne seraient que l'effet irrésistible d'une monomanie, d'une protubérance cérébrale. L'homme est comme la brute précipitée dans de violents instincts.

Placés ainsi sous le joug de fer de la fatalité, les moindres caprices d'une imagination délirante, suscités par tant de dissolutions sociales, passeront pour des excitations invincibles d'un centre cérébral malade, contre lesquels la justice humaine elle-même n'a nul droit de sévir. Il faut se contenter de plaindre ces individus, comme les fous qui pullulent, d'autant plus que les liens de la civilisation se dissolvent davantage dans la putréfaction générale des mœurs.

Que résulte-t-il de ces enseignements? Nul homme, ne faisant désormais de vertueux efforts pour rompre des penchants criminels, pour réprimer des tentations pernicieuses, laissera croître, dès l'enfance, cette rage indomptée ; elle se développera en effroyables excès avec l'âge, puisque les vices grandissent comme les individus, qui en nourrissent les germes. Triste et funeste effet des doctrines matérialistes, qui en accoutumant l'homme à ne penser, à n'imaginer que des corps, en lui persuadant qu'il n'y a de réel que ce qu'il peut voir de ses yeux et toucher de ses mains, ont fini par étouffer entièrement le sens moral ! A force de représenter l'homme comme un pur automate, une statue, *une matière organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'entoure et de ses besoins* (Cabanis), à force de lui répéter qu'entre lui

les habitudes sociales de notre époque, et ce fait est de nature à modérer l'orgueil de la génération actuelle; c'est le progrès effrayant de la folie marchant de pair avec d'autres progrès. Depuis quelques années surtout, le nombre des aliénés augmente d'une manière extraordinaire et inquiétante (1).

Ainsi en 1836 le nombre des fous traités ou entretenus dans les établissements départementaux était de 10, 525, tandis qu'en 1856 il s'élevait à 26,286 et aujourd'hui on en compte plus de 40,000. Enfin le nombre des aliénés qui en France était environ de 12,000 par an est aujourd'hui de 60, 000 (2).

Vainement on a nié, dans les derniers temps, la provenance commune du suicide et de la folie : le fait est certain. La progression ascendante des deux affections, leur marche parallèle dans tous les pays du monde, accusent la même origine et ne laissent aucun doute sur leur affiliation. En même temps que les suicides se multiplient les maisons d'aliénés se remplissent et l'on en construit partout de nouvelles.

(1) En 1861, il y avait à domicile : 53, 160 aliénés.
Dans les asiles spéciaux : 31, 054 id.

Total : 84, 214 aliénés.

C'est donc, dit le rapport officiel, de 1856 à 1861 une augmentation de 39 pour cent.

(2) Pour réduire à sa juste expression ce que les chiffres ont d'excessif, nous devons consigner ici l'opinion d'un des médecins aliénistes les plus éminents de notre époque. M. le Docteur Campagne, médecin de l'asile public d'aliénés de Montdevergues près d'Avignon, dont l'amitié m'honore, pense qu'il faut avoir égard à la manière dont on soigne aujourd'hui les fous ; en prolongeant leur vie, ils figurent plus longtemps sur les registres et ainsi le nombre se trouve accru. — Le genre de folie le plus en progrès, c'est la folie apoplectique.

Les médecins aliénistes avaient depuis longtemps signalé ces analogies; la statistique, l'observation, étaient d'accord sur ce point, et la saine raison trouvait au fond du cœur humain les liens de consanguinité des deux affections. Mais cette identité d'origine ne doit pas faire confondre deux éléments bien distincts, le crime et le malheur. On a voulu à propos de suicide assimiler les passions humaines à l'aliénation mentale; on a demandé si une passion exclusive et dominante ne pouvait pas être considérée comme un accès de monomanie, et si cette passion ne peut pas exciter momentanément un état d'aliénation mentale. Il importe de repousser une doctrine qui nous paraît aussi erronée qu'elle est dangereuse.

L'aliéné obéit, comme une machine, à une force motrice, dont il ne peut combattre la puissance. L'homme qui agit sous l'empire d'une passion, a commencé par laisser corrompre sa volonté, et c'est sa volonté emportée par la passion qui s'est précipitée dans le crime. Le premier subit un pouvoir irrésistible, l'autre a pu résister et ne l'a pas voulu.

Dans le paroxisme de la passion la plus délirante, l'homme ne cesse pas d'avoir la perception du bien et du mal et de connaître la nature des actes auxquels il se livre. Il peut être subjugué par l'amour, la haine, le désespoir etc., céder à leur entraînement, mais il trouverait en lui la force de les combattre. Les passions violentes abrutissent le jugement, mais ne le détruisent pas. Elles emportent l'esprit à des résolutions extrêmes, mais elles ne le trompent, ni par des hallucinations, ni par des chimères. En un mot il n'y a pas suspension temporaire des facultés in-

tellectuelles. L'homme agit sous l'empire d'un sentiment qui le maîtrise; mais il a accepté cette domination, il agit volontairement (1).

Un déréglement d'un instant peut produire une folie temporaire; mais celui qui se fait l'esclave d'un vieux penchant, opère sur lui-même un suicide volontaire.

Le coupable peut paraître digne de pitié, il n'en est pas moins coupable. Il doit en effet se reprocher d'avoir nourri un désir, qui s'est peu à peu changé en indomptable passion, ou de s'être imprudemment placé dans une position qui a dominé sa volonté et lui a fait du crime une sorte de nécessité.

On nous pardonnera de nous appesantir si longuement sur la criminalité et par conséquent sur la responsabilité du suicide. La question est plus importante qu'on ne pense, surtout à un moment où tout semble remis en question, où les mots de vice et de vertu ne sont, pour la plupart des hommes, que de vains mots, où les notions les plus élémentaires de la morale publique sont entièrement méconnues et sans application possible. Il y a ici plus qu'une question d'immoralité, destructive de la société humaine, il y a le piége le plus insidieux qu'on puisse concevoir pour l'existence de l'individu; car ce qui tue la sociabilité immole aussi l'homme.

On ne saurait donc, pour innocenter le crime, invoquer d'irrésistibles penchants. Toute propension funeste, fût-elle originelle, n'obtient d'ascendant que par sa répétition, qui l'enracine en nous-mêmes. S'élevât-elle encore

(1) Devergie: *Médecine légale*. t. 2. art. *Aliénation mentale*.

plus puissante, par une plus longue série de faiblesses, rien ne peut la rendre irrésistible à une volonté constante, à une résolution déterminée, soutenue par l'autorité sévère du devoir.

Nous comprenons ce qu'aurait de commode cette opinion sacrilége, qui nous exempterait de tout blâme et ouvrirait une large porte aux passions désordonnées, sans la moindre responsabilité. La scélératesse serait trop facilement transformée en malheur. On ne saurait mettre le crime plus à l'aise.

Résurrection du panthéisme de l'Orient.

Cette ignorance volontaire et cette confusion qui règnent dans le monde moral, ne sont pas un des signes les moins effrayants de l'époque ; et voilà pourquoi il importait d'autant plus d'être fixé sur la nature du suicide, qu'une philosophie sceptique et rêveuse est venue de nos jours ressusciter toutes les folies d'un panthéisme aussi mystique qu'abject.

On sait quels accents faisait entendre le panthéisme antique. Écoutez ceux du 19e siècle : « Le monde n'est rien, la vie n'est rien ; ce sont des songes, des chimères, Dieu lui-même n'est pas. Tu travailles, tu te fatigues, tu t'épuises et pourquoi? Insensé! viens à moi qui connais le vrai bien et te le donnerai ; et ce bien, c'est l'éternel repos, c'est l'anéantissement, c'est la *Nirvana Bouddhique.* » Ainsi parle Arthur Schopenhaüer, enivré de raisonnements et de systèmes ; il ne sait plus rien de ce monde, encore moins de l'autre. Tel est le langage de tous ces philosophes panthéistes ; ils aboutissent tous à cette désolante philosophie du néant. Privés de toute es-

pérance, ils n'ont à présenter à l'homme qu'un présent sans consolation et un avenir désespéré.

Oui, philosophes, vous avez justifié ce crime, car vous l'avez fait naître de la fatalité. Poëtes, vous avez embelli le suicide, car vous avez placé le cadavre de votre héros sur les ondes bleues du lac, au milieu du parfum des fleurs et des brises matinales.

(Georges Sand, *Lélia.*)

Écoutons encore quelques-unes de ces voix, dont les accents sinistres donnent le frisson. Pour une certaine école le suicide est « un acte de calme et héroïque sagesse, un acte de pieuse et sainte immolation, un acte, en un mot, sanctifié, revêtu d'un caractère religieux, assimilé aux sacrements de l'Église du Christ»; pour ceux-là, c'est « un ange de délivrance qu'on adore ».

Tous ces apologistes de trépas volontaires, n'ont pas cependant le même jargon et leurs victimes le même râle. Il en est qui se tuent en mêlant effrontément aux extases de la volupté, aux délires de la passion, des idées mystiques, des phrases de religion, des sentiments de *piété tendre* et réfléchie, comme ils disent. Les uns se frappent en se raillant de l'enfer; les autres se ménagent une voluptueuse agonie « pour remonter vers ce Dieu adorable qui est tout amour. »

Qui ne croirait entendre la lecture d'un poëme de Lucrèce ? N'est-ce pas la même philosophie qu'aux beaux temps de la décadence romaine? « Si un jour, disait ce poëte, ce qui pourrait arriver, on se lasse de cette sagesse sublime (de vivre de l'esprit de famille), il reste une dernière libation à faire à la mort et à l'oubli ; avec une goutte de poison subtil, tel que celui qui est sous

le diamant de cet anneau, il reste à fermer mollement les yeux à la lumière, et à glisser en souriant dans l'éternelle nuit, d'où tout est sorti et où tout doit s'engloutir. »

Tels sont les rêves de la religion nouvelle ; ce qui fait la principale supériorité de l'homme sur la brute, c'est de comprendre où est le remède à tous ses maux. Ce remède, c'est le suicide. Oui, voilà le sceau de la grandeur de l'homme, le signe de sa puissance, le triomphe de sa raison. Vivre sans autre mobile que ses passions, sans autre but que le plaisir ; vivre pour jouir et se tuer quand la vie s'assombrit, que le plaisir se retire et que la douleur vient faner les roses dont on se couronnait ; voilà le dogme nouveau, voilà la marche du siècle ; marche lugubre et funèbre ! On semble voir la fatalité antique se dresser de nouveau sur son trône d'airain, et de son pied dédaigneux, pousser les mortels avilis dans le gouffre du néant (1).

Indifférence et sécurité en présence de ce fléau.

On se rassure, je le sais, sur un pareil état de choses et l'on dit : pourquoi tant s'effrayer ? Ce mal n'est pas si nouveau. N'y a-t-il pas toujours eu des suicides ? Et d'ailleurs leur nombre n'est pas encore innombrable ? Il est vrai qu'il y a toujours eu des suicides, et malheureu-

(1) Le scepticisme, la volupté, le blasphème jouant et s'agitant confusément sur un fond de désespoir, voilà l'abîme où se débattent les âmes que la corruption et l'impiété ont dévastées. Dans ce monde sans Dieu, l'homme livré à de hideux instincts, hurle des chants de désespoir en attendant le néant qui le réclame et le dévorera demain.

Les tigres et les ours ne philosophent pas. Comment l'animal pourrait-il se porter à un acte ou à une fin qu'il lui est impossible de connaître? Le suicide est un acte de réflexion, un acte raisonné, un acte d'un être intelligent et qui distingue l'homme de l'animal. Cette triste prérogative n'appartient qu'à l'homme, à ce mélange de passions, d'intelligence et de volonté. Attribut distinctif de l'espèce humaine, le suicide met le sceau de l'évidence à la liberté.

Il n'y a que l'homme qui soit capable de porter le délire de l'amour de soi jusqu'à l'oubli du sentiment de sa propre conservation.

O homme, qui parles avec tant d'orgueil de ta dignité et de ta grandeur, descends donc du trône où tu t'élèves dans ta pensée! descends et viens te ranger à la suite des animaux sans raison, plus éclairés et plus nobles que toi!

Ne pas sentir l'horreur de la mort, cet instinct si vif dans tous les êtres, c'est une défectuosité, un état contre nature; éprouver cette horreur, mais céder à une passion qui domine l'âme; aimer la vie et se détruire, c'est ressembler à ce frénétique qui plonge un poignard dans le sein d'une mère qu'il adore (1).

L'affectation, la vanité, l'égoïsme et les plus misérables intérêts président à cette horrible résolution.

Suicide aigu. — Suicide chronique.

Considéré d'une manière générale, le délire-suicide, comme la mélancolie dont il n'est souvent que le dernier

(1) Falret (*L'Hypocondrie et le Suicide*) Paris 1822 p. 138.

degré, est susceptible de revêtir, comme toutes les autres maladies, deux formes principales et opposées : il est aigu ou chronique.

L'un, remarquable par une forte excitation au physique et au moral, est aussitôt exécuté que résolu, et le médecin n'est appelé que pour en constater les terribles effets.

L'autre, caractérisé d'ordinaire par une tristesse profondément concentrée, un état d'abattement et de crainte, un penchant particulier pour la solitude, affecte une marche lente. L'observateur peut en suivre les caractères et en arrêter les progrès.

On arrive donc au suicide, ou par une pente insensible, ou par une brusque secousse. Celui qui dans un moment d'exaltation, dans le paroxisme d'une passion délirante, se donne incontinent la mort, est victime d'un suicide aigu ; la réflexion a souvent peu de part à ces morts instantanées.

Celui, au contraire, que des passions tristes, des chagrins prolongés, l'ennui de la vie dévorent en secret ; qui, après de longues luttes intérieures, arrive aux résolutions les plus funestes, et finit par succomber lentement à son désespoir, celui-là meurt de suicide à l'état chronique.

Les passions concentrées ou tristes dépriment nos forces, refoulent le sang vers les viscères ou les gros vaisseaux, disposent aux affections mélancoliques, ruinent les fonctions digestives, engorgent le foie, la rate, les veines hypogastriques, suscitent des idées sombres, désespérantes et furibondes. Une telle existence noircie d'images funèbres, infectée de déboires ou surchargée d'insupportables souffrances de corps et d'esprit, invoque sa ruine.

Voici très-bien décrits par Octave Feuillet dans *le Roman d'un jeune homme pauvre*, page 51, les prodromes d'un suicide ou ce qu'on pourrait appeler une tentation suscitée par des peines morales jointes à la faim.

« J'éprouvais surtout une forte irritation nerveuse que j'espérais calmer en marchant; la journée était froide et brumeuse; comme je passais sur le pont des Saints-Pères, je me suis arrêté un instant comme malgré moi. Je me suis accoudé sur le parapet et j'ai regardé les eaux troubles du fleuve se précipiter sous les arches. Je ne sais quelles pensées maudites ont traversé en ce moment mon esprit affaibli et fatigué. Je me suis représenté soudain sous les plus insupportables couleurs, l'avenir de luttes continuelles, de dépendance, d'humiliation, dans laquelle j'entrais lugubrement par la porte de la faim. J'ai senti un dégoût profond, absolu et comme une impossibilité de vivre. En même temps un flot de colère sauvage et brutale me montait au cerveau. J'ai eu comme un éblouissement et me penchant dans le vide j'ai vu toute la surface du fleuve se pailleter d'étincelles......

« Je ne dirai pas, suivant l'usage, Dieu ne l'a pas voulu; je n'aime pas ces formules banales, j'ose dire : Je ne l'ai pas voulu! Dieu nous a fait libres, et si j'avais pu douter auparavant, cette minute suprême où l'âme et le corps, le courage et la lâcheté, le bien et le mal se livraient en moi, si clairement, un mortel combat, cette minute eût emporté mes doutes à jamais.

«Redevenu maître de moi, je n'ai plus éprouvé vis-à-vis de ces ondes redoutables, que la tentation fort innocente et assez niaise, d'y étancher la soif qui me dévorait. »

Les individus ambitieux, moroses, soupçonneux, sont

rongés perpétuellement d'irritations des viscères qui rendent le caractère épineux, font qu'ils tourmentent les autres, comme ils sont bourreaux d'eux-mêmes. Il n'est donc pas toujours nécessaire, pour se détruire, d'en venir à des actes prémédités, inspirés par la fureur ou le désespoir ; les passions, les vices, les excès auxquels nous nous livrons volontairement, et qui nous conduisent à des maladies ou à une mort prochaine, sont autant de suicides indirects et coupables.

Ce sont ces suicides-là qui sont les plus nombreux, dont les statistiques ne peuvent rendre compte, et qui passent inaperçus aux regards du commun des hommes.

Les vices causent autant de suicides que le poison et le poignard.

Les hommes commettent donc un suicide indirect, ils sont coupables d'homicide envers eux-mêmes, lorsqu'ils fomentent chaque jour des vices mortels, lorsqu'ils abdiquent l'empire sur les passions. Quelle digue et quel remède reste-t-il contre l'ambition, l'avarice, contre les élans de la luxure, de l'ivrognerie et tant d'autres dégradations meurtrières ? Que d'efforts pour se faire périr ! Tous hâtent le terme de leurs années ; ils se rongent d'avance. Quiconque dérobe le feu du ciel, comme Prométhée, est exposé, comme lui, à sentir son foie dévoré par les vautours.

Cette mort que la Fortune ou la Renommée viennent nous apporter en nous leurrant de séduisantes espérances, n'est pas moins fréquente que celle qu'appellent les chagrins, le désespoir de la perte des biens et les irrévocables vicissitudes des destinées sur cette terre.

Quelle folie insigne n'est-ce pas aussi de nous immoler par les terreurs mêmes du trépas !

Quiconque cède, en se jouant, à ses vices, à ses intempérances, exerce sur son organisme le même suicide que quiconque avale un poison ou se frappe d'un poignard.

Chacun ne devrait avoir peur de rien tant que de lui-même. Tout désordre, tout excès qui ruine le corps avant la vieillesse, qui gaspille la vie, est une énormité : de même que toute austérité qui ne garantirait de rien, serait une duperie.

Apprenons de l'âme à sauver le corps ; puisqu'elle a le pouvoir de le détruire, elle peut le conserver.

SUITE DU CHAPITRE IV.

Quelles sont les causes du suicide? — Importance et multiplicité de ces causes. — Ces causes sont générales et particulières. — Causes générales dites éloignées ou prédisposantes. — Tache originelle, orgueil. — Vice ou folie. — Manque de foi positive. — Négation de l'autorité. — Athéisme. — Idolâtrie, panthéisme et sensualisme. — Individualisme, désespoir, suicide.

Quelles sont les causes du suicide?

Nous avons dit qu'on ne parviendra à éteindre la frénésie des morts volontaires, qu'en détruisant les causes qui les produisent, qu'en les déracinant du cœur de l'homme et du sein de la société (1).

Quelles sont donc ces causes? D'où vient ce nouveau fléau social, à une époque où l'on ne parle que de progrès, de haute civilisation, de lumières, d'émancipation intellectuelle, de puissance de l'esprit humain; que sais-je, encore, de quelles formules sonores et banales ne se sert-on pas pour louer ce siècle régénéré? On s'applaudit d'avoir repoussé tous les préjugés, toutes les erreurs, et tous les préjugés, toutes les erreurs, semblent déchaînés. On a proclamé l'empire de la raison, et tout l'univers est frappé de délire. En quel temps en effet les éga-

(1) *Ille solus morbum curavit qui ejus causas cognovit; noscere enim causam morbi est arcanum.* (Haller.)

Celui qui est parvenu à découvrir les causes d'une maladie, celui-là, dis-je, a trouvé le secret de la guérir.

rements furent-ils plus grands, les agitations plus désordonnées, les crimes plus hideux! Ne dirait-on pas une orgie universelle! Que de tempêtes politiques, que de trônes renversés! Que de gloires et de renommées détruites! Que de fortunes abattues! Que de sueurs inutiles et d'espérances trompées! En un mot, que de ruines et de calamités !!!

Cette recrudescence de crimes et cet envahissement continu du suicide, au sein des sociétés modernes, malgré le développement des idées civilisatrices, malgré la diffusion des lumières, du bien-être, de l'instruction, n'appellent-ils pas l'attention la plus sérieuse du médecin, du publiciste, du moraliste, de l'homme d'État? C'est dans ce but que l'Académie de médecine, en 1848, prit pour sujet de prix fondé par Mme Bernard de Civrieux, la question du suicide; et que plus tard une société de médecine du Nord, mit au concours la question de savoir: quelles sont les causes de la fréquence du suicide dans les temps présents, et les moyens d'y remédier?

Importance et multiplicité de ces causes.

Nous nous appliquerons donc tout d'abord à rechercher ces causes, à en saisir l'ensemble pour en montrer toute l'importance, parce qu'il est hors de doute qu'une maladie est d'autant plus facile à guérir, que son origine est mieux connue, sa cause mieux étudiée. Il ne suffit donc pas seulement d'indiquer le mal et sa gravité, il faut encore découvrir les lois générales suivant lesquelles il se développe et se propage chez l'individu, et dans les différentes parties du corps social; prouver enfin que l'ac-

tion de ces causes doit être nécessairement ce qu'elle est. D'ailleurs sonder intrépidement la plaie, n'est-ce pas quelquefois l'art suprême de la guérir? Ce sont par conséquent ces causes autant que le suicide en lui-même que nous devons étudier.

Cette étude mérite d'être approfondie, parce qu'elle nous conduit à rechercher et à découvrir l'origine d'un crime aussi mal défini jusqu'ici que fréquemment observé.

Il serait peu raisonnable de chercher les principes générateurs d'un si grand mal dans des faits de peu d'importance en eux-mêmes. Ce serait une erreur de supposer que de très-grands effets puissent être produits par de très-petites causes. Ce qui est général doit avoir des causes générales; ce qui est durable et enraciné, doit en avoir de durables et de profondes. Nous avons sous les yeux un crime affreux, un fléau horrible qui menace de destruction la société entière. C'est un effet terrible qui doit avoir pour cause un principe éminemment destructeur; car il ne saurait y avoir dans l'effet que ce qui est contenu dans la cause. Cette loi est constante dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique; mais les applications n'en peuvent être aperçues qu'avec une extrême difficulté, particulièrement dans l'ordre moral, où ces causes sont cachées, où chaque effet se trouve lié à tant de causes à la fois, et y tient par des fils si délicats, qu'il peut arriver à l'œil le plus attentif et le plus perçant de laisser échapper complétement, ou d'amoindrir un fait, un événement dont les conséquences peuvent avoir plus d'importance et de gravité qu'on ne croyait de prime abord.

Ces causes sont générales et particulières.

Ce serait méconnaître aussi, et atténuer singulièrement la gravité du mal, que d'attribuer la principale influence de son développement à des causes superficielles, qui ne sauraient être le plus souvent qu'une occasion, ou un prétexte. Il faut remonter à celles qui, par leur étendue et leur importance, sont mieux en proportion avec l'intensité du mal. Ces principes posés, nous disons que les causes du suicide sont multiples et de nature complexe; parce qu'il faut voir dans ce mal l'ineffaçable empreinte de notre misère originelle et de nos misères acquises. Ces causes sont les unes à fleur de terre; on les rencontre dans tous les sentiers malaisés de la vie; les autres plongent à de très-grandes profondeurs dans le cœur humain. Nous les diviserons en causes originelles, générales ou primitives, et en causes particulières et secondaires. Les premières sont dites éloignées ou prédisposantes; les secondes sont prochaines, déterminantes et immédiates ou occasionnelles.

Quelles sont les vraies causes du suicide? Quelles sont les principales sources qui ont fait dériver sur nous ce mal chronique des sociétés modernes? Telle est la question à laquelle le sujet lui-même nous somme de répondre tout d'abord.

Nous rechercherons donc les causes profondes du mal dont nous avons constaté l'existence; nous signalerons les influences qui concourent secondairement à créer et à propager ce mal. Nous verrons ensuite comment le Christianisme, remède divin de nos blessures sociales, s'applique lui-même et par lui-même sur le vif du mal, et

en l'attaquant dans ses principales racines, comme toute thérapeutique salutaire guérit le mal lentement, peut-être insensiblement, si vous voulez, mais sûrement et infailliblement.

Causes générales dites éloignées ou prédisposantes.

Tout mal social est accompagné de quelque erreur qui le produit ou le fomente. Le suicide ne pouvait échapper à cette loi. On ne saurait concevoir les ravages que l'erreur ou le vice de la pensée cause dans l'intelligence humaine. Elle la dessèche peu à peu, elle l'énerve et finit par la détruire entièrement, c'est-à-dire qu'elle conduit inévitablement l'homme à la folie ou au suicide.

. . . . Au suicide
Où l'un vient pour avoir vécu trop hors de soi .
. . . .
L'autre, parce qu'il a regardé sans mesure
Dans l'abîme sans fond de sa propre nature ;
Et de ce vaste cercle où toute tourbe humaine
Tourne au souffle du sort comme une paille vaine.
(Barbier. *Iambes*, Bedlam)

Les effets que l'erreur opère sur le cœur ne sont pas moins désastreux ; nous prouverons de même qu'elle conduit fatalement et irrévocablement l'homme au suicide. Il n'y a rien là qui doive surprendre, si l'on considère qu'à chaque opinion de l'esprit, répond un sentiment du cœur ; si la pensée est viciée, l'acte l'est également, puisque l'acte est fils de la pensée. L'erreur enfante donc le crime, et il n'y a point de crime qui n'ait été une pensée ou une erreur, avant d'être une action.

Celui donc qui s'égare est sur la route du crime (1).

Ainsi le suicide naît de la corruption du cœur et de l'orgueil de l'esprit. Comment cela? Si nous considérons bien attentivement les erreurs qui ont existé dans le monde, nous verrons qu'elles se réduisent toutes à la négation de l'autorité. Les conséquences d'une négation, qui pourrait dire où elles peuvent s'arrêter? Chacun, fidèle à son principe d'erreur, qui est de ne point reconnaître d'autorité supérieure à sa raison personnelle, fait de celle-ci l'unique règle de ses actions. Le désordre de l'intelligence se traduit en déréglement de la volonté (2).

L'homme devient fou ou suicide; et si un grand nombre d'hommes sont atteints à la fois de cette maladie terrible qui les force à désobéir, on a le spectacle d'un peuple en délire ou qui se tue. « Lorsque les peuples ont secoué le joug, il n'y a plus rien qui les contienne; ils vont jusqu'où l'on peut aller et ne s'arrêtent qu'au fond de l'abîme. » Comment s'en étonner? Dès que l'esprit ne reconnaît point d'autorité à laquelle il doive obéir, la vérité pour chacun n'est que sa pensée. La raison, juge unique de tout, ramène tout à l'individu. Des opinions particulières remplacent les croyances générales; les intérêts remplacent les devoirs, le désordre va croissant, les liens se rompent et l'on peut dire, comme Horace:

(1) Les principes se traduisent en faits et les erreurs en crimes. Le vice est toujours le fils légitime d'un sophisme. L'erreur n'est pas seulement une mauvaise pensée, elle est surtout une mauvaise action.

(2) L'homme adore son orgueil sous le nom de raison; il l'adore aussi sous le nom de volupté, car l'orgueil n'est que la volupté de l'intelligence, de même que la volupté ou l'indépendance des appétits n'est que l'orgueil des sens.

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

De toutes les causes des perturbations politiques et morales, dit M. Laurentie, la principale est la défaillance de l'autorité. Lorsque l'autorité manque aux hommes, ils courent aux extravagances, s'ils ne courent pas aux crimes.

Tache originelle, orgueil, vice ou folie.

Depuis que la foi s'est affaiblie, et qu'une atteinte profonde a été portée à l'autorité dont le Catholicisme est la véritable expression, le nombre des suicides s'est prodigieusement accru, de même que celui des fous, puisque le suicide et la folie reconnaissent les mêmes causes.

Cette défaillance de l'autorité qui ouvre la porte à tous les vices, qui favorise toutes les passions, est la cause radicale du suicide; nous étudierons plus particulièrement cette cause, quand nous parlerons de la philosophie, où cette erreur prend le nom de rationalisme; nous la suivrons dans ses effets. On se convaincra que son action se manifeste uniformément chez tous les peuples, à mesure que cette cause s'y développe, c'est-à-dire à mesure que les esprits, s'affranchissant davantage de la croyance aux vérités révélées et de l'obéissance à l'autorité, se font indépendants. On verra qu'il y a d'autant plus de suicides dans un pays que les croyances religieuses et le principe d'autorité y sont plus affaiblis, les esprits y étant moins défendus contre eux-mêmes.

Henri Farel se tue, dit-il, « parce qu'il a secoué l'au-

torité des vieilles coutumes, l'autorité de son culte, l'autorité paternelle. Il ne se serait pas tué, s'il avait conservé la foi simple et naïve qu'il avait saluée des premières palpitations de son cœur » (1).

Depuis le règne de Henri VIII, le nombre des fous et des suicides a augmenté prodigieusement en Angleterre; il augmente de même chaque année en France; l'Espagne et l'Italie, pays catholiques, qui en avaient le moins, les voient se multiplier à mesure que l'irréligion et l'esprit d'indépendance y font des progrès plus sensibles.

Le docteur Virey qui aime à rendre hommage à la vérité, tout dissident qu'il est, dit, dans son 3me livre d'Hygiène morale: « Cependant les catholiques les plus religieux, soit qu'ils trouvent des consolations dans les exercices de piété, soit qu'ils écoutent davantage le précepte de ne point attenter aux yeux de la Divinité, au meurtre de son image, se livrent moins au suicide que les protestants, ou que les autres communions libres. »

(Virey, *Hygiène philosophique appliquée à la politique et à la morale*, 2e partie, p. 272.)

Les négations et les affirmations du rationalisme moderne, peuvent se résumer par un mot: l'athéisme, l'irresponsabilité individuelle, ou le fatalisme.

L'extinction de toute religion, de toute morale, de toute espérance sainte; la solitude et le vide au dedans et au dehors, et dans cet affreux désert fait autour d'elle la raison humaine s'idolâtrant comme le seul Dieu et s'appauvrissant de plus en plus par son refus de com-

(1) Journal le *Temps*, 1834.

munication avec la source éternelle de la vérité et de la vie, telles sont les fins de la philosophie de ce siècle. Cette fausse philosophie ravale Dieu à l'homme, c'est-à-dire le supprime, rend l'homme orphelin, ne lui laisse d'autres ressources, d'autres espérances, d'autres lumières, que celles qu'il peut puiser en lui-même, c'est-à-dire dans une nature évidemment imparfaite, finie, portée au mal, à l'erreur, à la souffrance, horrible à elle-même, qui ne peut trouver une ombre de repos qu'en se fuyant.

Manque de foi positive. Négation de l'autorité. Athéisme.

Qu'est-ce que notre âme? Faut-il, selon l'expression énergique du poëte Alfred de Musset, la renier, et en dépit du cri universel de la conscience humaine croire que nous mourrons tout entier? (1) Ou bien cessant de voiler les cieux, jetant au contraire dans les profondeurs immenses un regard interrogateur, y apercevoir Dieu

(1) Le poëte n'a-t-il pas exprimé la même pensée quand il a dit :

« Lorsque la foi brûlante a déserté les âmes,
« Que le pur aliment de toutes chastes flammes,
« Le nom puissant de Dieu, du cœur s'est effacé
« Et que le pied du vice a partout repassé,
« La vie à tous les dos est chose fatigante ;
« C'est une draperie, une robe traînante,
« Que chacun, à son tour, revêt avec dégoût
« Et dont le pan bientôt va flotter dans l'égout,
« Quand on ne croit à rien, que faire de la vie?
« Que faire de ce bien que la jeunesse envie?
« Quand le cœur est sans foi que faire de la vie?
« Alors, alors il faut la barbouiller de lie.
« . . . .

dans ses splendeurs infinies et l'adorer?..... Dieu? mais qu'est-ce que Dieu? Voilà plus de 18 cents ans que cette question semblait irrévocablement résolue, tant la lumière s'était produite éclatante ; elle revient, de nos jours, sous les formes les plus tristes et avec des solutions qui feront du 19e siècle, tout éclairé qu'il se dit, un siècle de profondes ténèbres.

Ce n'est pas dans les livres seulement que cette question revient avec une effrayante actualité; on discute Dieu presque journellement dans nos feuilles politiques, dont quelques-unes s'en vont ainsi répandre, sans contradiction possible, les idées les plus fausses et les plus désorganisatrices. Heureux encore si on se bornait à discuter Dieu dans ses attributs et dans son action sur le monde; la démoralisation, ou l'égarement de certaines intelligences va déplorablement plus loin. On nie Dieu hardiment, et tout haut.

Dieu ne pouvant être au-dessus de la raison, dit l'un, c'est la raison qui est Dieu, et conséquemment il n'y a pas de Dieu (1).

L'homme est Dieu, écrit un autre, et la raison humaine est la source unique de toute autorité, de toute vérité, de toute justice, de toute morale (2).

La matière s'est engendrée toute seule, déclare-t-on ailleurs ; il n'y a pas de Dieu, il ne faut plus de culte, plus d'église, plus de mariage (3).

Tous ceux qui nient Dieu ne le font pas sans doute avec un tel cynisme. Il en est qui enveloppent leur pen-

(1) Poulin. — Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'homme ?
(2) *Revue du Progrès.*
(3) *Les Solidaires belges.*

sée d'une certaine obscurité; mais si la forme varie, le fond est le même, et le danger n'est que plus grand.

L'athéisme contemporain a subi quelques modifications de langage et de forme; au fond c'est toujours la même négation. Les antithéistes du jour ne refusent pas à Dieu l'existence, ils lui refusent la personnalité et ils ne voient pas qu'ils se contredisent. Ce Dieu mutilé, décapité, qu'ils espèrent conserver comme montre, n'est plus un Dieu. La personnalité divine constitue l'essence divine par excellence; car la personnalité, c'est la vie élevée à sa plus haute puissance; c'est la vie consciente d'elle-même, s'affirmant elle-même, c'est la plénitude de l'être, excluant toute limite.

La personnalité constitue la dignité de l'être; ou plutôt, c'est le sommet, le faîte de l'être. Enlever à l'être sa personnalité, c'est le découronner, c'est l'anéantir, c'est le supprimer.

La nature humaine, toujours la même, réclame toujours et atteste de toutes ses forces le même Dieu, le Dieu personnel, vivant, le vrai Dieu. Un Dieu vague et impersonnel, un Dieu sourd et aveugle, ne pourrait entendre le cri poussé par toute notre âme: *Mon Dieu!* La nature qui nous l'inspire ne peut pas mentir, et le Dieu éternel du Ciel se révèle dans l'éternelle aspiration de nos cœurs.

Voilà le Dieu qu'il nous faut, celui de l'humanité qui souffre et qui pleure.

Philosophes au Dieu froid et desséché, comme votre cœur; vous qui n'avez jamais tari une larme, croyez-moi, laissez à l'humanité et prenez aussi pour vous-mêmes le Dieu de la religion.

Telles sont les doctrines du jour; elles se propagent, elles se vulgarisent, et les conséquences n'en sont, tôt ou tard, que trop manifestes.

Que cette erreur se cache sous le nom de scepticisme, de matérialisme, de naturalisme ou d'athéisme, peu importe; ce ne sont là que des variantes que l'esprit humain dévié reproduit sans cesse, et qui se traduisent dans la pratique par l'abandon de la foi positive, la perte et le mépris de l'autorité, l'affaiblissement du sens moral.

Idolâtrie, Panthéisme et Sensualisme.

L'homme n'a jamais cessé de poursuivre sa destinée, de courir après un bien perdu, quoique par la voie qu'il avait prise, il s'en écartât de plus en plus (1).

Cette voie qui est celle dans laquelle a erré le genre humain, consiste pour l'homme à se faire Dieu par lui-même, à se constituer le rival de Dieu, l'usurpateur de ses attributs; à en tirer la nature de sa propre nature, ou à l'y faire entrer. L'orgueil le plus effréné en est le principe; l'athéisme en est le sens; l'idolâtrie et le panthéisme en sont l'expression; et l'asservissement de l'homme à ses brutales passions que par lui-même il n'a plus la force de contenir, en est le résultat inévitable (2). Pour vouloir ainsi se poser à la place de Dieu, l'homme tombe au-dessous de lui-même.

(1) Le premier péché de l'homme consiste essentiellement à avoir voulu se faire égal au Créateur, en cédant à cette suggestion du mal, *eritis sicut dii* (*Genes.* ch. 3. v. 5.)

(2) La révolte des sens contre l'esprit est sortie tout armée de la révolte de l'esprit contre Dieu.

Le commencement de tous les égarements de l'homme, s'écriait le Prophète, c'est l'apostasie de Dieu : *initium superbiæ hominis apostatare a Deo*. Oui, quand l'homme se sépare de Dieu et quand, conservant toujours le noble instinct, l'impérieux besoin de trouver la justice dans une personnalité vivante, il la cherche et croit la trouver en lui-même, il a posé la base de tous ses égarements.

Car reconnaître le *moi* comme fin dernière, comme premier principe de l'activité personnelle, ce n'est pas seulement lui donner l'intérêt pour terme, c'est lui assigner le vice pour but. C'est dire que tout, dans nos actes, doit tendre à développer et à glorifier ce qui est dans l'homme la racine la plus cachée et l'épanouissement le plus élevé du mal, l'égoïsme et l'orgueil.

Ce qu'une seule négation peut causer de ruines est digne des lamentations de Jérémie. La négation de l'autorité implique le régicide, le suicide et la folie ; car la négation de l'autorité ou l'athéisme, n'est pas seulement une doctrine meurtrière, une opinion sauvage, c'est un désordre mental, le terme extrême de l'égarement de l'esprit, ou l'extrême folie ; et l'on ne doit pas plus argumenter contre celui qui nie Dieu, que contre l'insensé qui se croit roi. L'athéisme n'est en effet que le désespoir d'une raison aliénée, et le suicide de l'intelligence (1).

Qu'on oublie Dieu ou qu'on le renie, peu importe ; il suffit qu'on le chasse de la terre pour que quelque chose vienne l'y remplacer ; l'idolâtrie n'est pas un fait inconnu et de vieille date. Qui ne se rappelle ces jours, à peine écoulés, jours d'athéisme si bien nommés la *Terreur*,

(1) *Essai sur l'indifférence.*

où une prostituée, sous le nom de déesse Raison, trônait sur nos autels? Qui ne se rappelle encore ce désordre effroyable qui se manifesta à la vue de ces hommes sans Dieu, cette épouvante qui saisit les peuples et cette horreur profonde qu'ils manifestèrent, horreur aussi naturelle que celle du meurtre? Certes jamais crime plus grand ne put être conçu; il renferme en soi une perversité si grande, si étonnante, que l'imagination a de la peine à le concevoir.

Individualisme, désespoir, suicide.

Enfin voilà où l'homme peut en venir à force d'orgueil, quand il ne reconnaît plus d'autorité, d'autre loi, d'autre Dieu que sa raison; il peut donner le spectacle de tous les crimes, sinon de toutes les extravagances.

Oui, l'athée en viendra à ce point de prendre l'Auteur de la vie et la vie elle-même en haine. Aveugle et lâche jusqu'à se flatter de vaincre ses immortelles destinées, on le verra, s'isolant de tout ce qui est, travailler ardemment dans les ténèbres à se creuser un sépulcre éternel.

Un pauvre qui connaissait l'incrédulité de Henri Heine, et qui voulait l'exploiter, vint un soir frapper à sa porte, en lui disant: Donnez, s'il vous plaît, quelque chose à un homme qui n'a rien pour souper, et qui ne croit pas en Dieu. Le philosophe lui répondit: « Ou tu ne crois pas ce que tu dis, et alors ton propos n'est que le propos d'un fanfaron; ou tu crois ce que tu dis, et alors tu ne dois pas être en peine pour ton souper de ce soir; tu n'as qu'à te brûler la cervelle. »

CHAPITRE V.

Influences générales génésiques du suicide. — La Renaissance, ou le retour au paganisme. — Panthéisme, Fatalisme, Métempsycose. — Néopaganisme, orgueil de la raison ; délectation des sens. — Esprit de révolte contre l'autorité. — La Renaissance est une rechute de l'humanité. — Renaissants : leur esprit d'irréligion et de libertinage. — Mépris de l'autorité et de la liberté. — Réforme ou abandon de la tradition. — Elle est le fruit du rationalisme. — Comment s'établit ce courant d'idées subversives.

Influences générales génésiques du suicide. — La Renaissance ou le retour au paganisme.

La souveraineté de l'homme érigée en dogme, et sa révolte contre Dieu, conduit donc au suicide. De tout temps, le pain du mensonge est doux à l'homme, mais il y a des époques où il semble ne pas en vouloir manger d'autre ; malheur quand Dieu permet qu'il en soit rassasié! (1)

Depuis quatre siècles la Révolution ou le mal social, c'est-à-dire la théorie de la souveraineté absolue de l'homme, se formule chez les nations modernes ; depuis la Renaissance, on ne cesse de proclamer la souveraineté absolue de l'homme sur tout ordre donné.

On a substitué à la parole de vérité, la déification de la raison humaine, vaste aberration qui rejette les peuples dans tous les plagiats et tous les abaissements du paganisme, cet élément si fécond en désastres, cette grande ombre qui voile les Cieux et dans laquelle s'as-

(1) *Suavis est homini panis mendacii.* (Écriture Sainte.)

soupissent et meurent les nations.

Nous retrouverons cette erreur à travers les doctrines que mirent en honneur, la Renaissance, la Réforme, la philosophie et la Révolution. Leurs fauteurs, ennemis du Catholicisme et ivres du paganisme, poussèrent jusqu'au fanatisme l'orgueil de l'indépendance. Toutes les erreurs qui ont suivi cette erreur-là, ne sont que les divers anneaux d'une chaîne qui arrive jusqu'à nous.

Cette cause de suicide originelle et universelle, n'exclut pas les causes secondaires. Celles-ci prennent leur source indistinctement dans les souffrances physiques et dans les souffrances morales. Le suicide est tout à la fois le fruit de notre éducation, de nos mœurs, de nos préjugés et des doctrines que nous devons à la Renaissance, à la Réforme, à la philosophie et surtout à la Révolution. On ne peut nier qu'il n'y ait un peu de tout cela dans la maladie sociale ; ce sont tout autant d'affluents par où coule dans la société moderne le mal, dont le suicide n'est qu'une hideuse et suprême manifestation.

Le quinzième siècle est appelé le siècle de la Renaissance, mot impropre qui n'exprime que d'une manière incomplète ce qui advint à cette époque. Ce qui renaît alors, ce n'est pas seulement la vie littéraire, la vie artistique ; c'est un orgueil indomptable, c'est un esprit d'indépendance et d'insoumission indescriptibles. C'est alors que la raison humaine, reprenant son antique orgueil qu'on avait cru pour jamais terrassé par la foi, osa de nouveau scruter et attaquer les traditions.

Panthéisme, Fatalisme, Métempsycose.

Le paganisme ancien est le père du paganisme moderne. Les doctrines philosophiques et religieuses qui avaient cours chez les nations païennes étaient toutes panthéistiques dans leurs déductions et dans leurs conséquences morales; elles sont l'abdication la plus complète de la personnalité, et le fatalisme le plus absolu qu'on puisse concevoir. Le suicide devait être et était en effet très-fréquent chez ces nations. La mort n'étant qu'un changement de forme, le suicide devait être, non-seulement une action indifférente, mais même louable. La félicité et la souffrance y conduisaient également. L'homme se tue soit pour partager le bonheur du *grand Tout*, soit pour éviter la douleur.

Le panthéisme admettait le suicide comme licite et même comme un acte de vertu et de religion (1).

Le stoïcisme en réservait le privilége à ses sages qui, le moment venu, se tuaient avec calme et réflexion. Cette fin était la plus belle que la divinité eût pu réserver à l'homme dans le malheur (2).

La Chine, le Japon et l'Inde qui sont adonnés au suicide, n'ont pas d'autres systèmes philosophiques et religieux que ceux qui ont pour base l'âme universelle comme principe de toutes choses et règle de l'univers: l'unité et l'identité du *Tout* obéissant à des lois nécessaires. Ajoutez à ces systèmes la métempsycose, et vous aurez un abrégé du paganisme oriental. En Occi-

(1) *Mori licet cui vivere non placet.* (Cicéron.)

(2) *Quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis.* Pline: *Natur. hist.* lib. II caput. VIII.

dent, la philosophie avait beaucoup d'affinité avec celle des peuples orientaux. L'Italie et la Grèce, ainsi que quelques autres contrées de l'Europe, sont adonnées au paganisme qui revêt une forme sensible par mille rites, et sous mille emblèmes différents.

Si nous examinons le néopaganisme, et si nous en pressons les déductions et les conséquences, nous trouverons que c'est un vaste système d'indépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu. C'est orgueil, révolte, sensualité; c'est, si l'on veut, un ordre de choses où tout est Dieu, excepté Dieu lui-même. En dernière analyse, c'est un système où l'homme est esclave, et dominé dans son indépendance par le dogme de la fatalité.

Dans l'ordre intellectuel, c'est l'émancipation de la raison; dans l'ordre moral, c'est l'émancipation de la chair; dans l'ordre politique, c'est le césarisme ou le règne absolu de l'homme sur l'ordre religieux et sur l'ordre moral.

I. Néopaganisme, Orgueil de la raison; Délectation des sens.

Ce triomphe de l'esprit de l'homme sur l'esprit de Dieu, la proclamation des droits de l'homme sur les droits de Dieu, commence au Paradis terrestre et aboutit au Calvaire, où le Rédempteur proclame à son tour les droits de Dieu. Mais le poison n'en continue pas moins de circuler au cœur de l'humanité. Le mal vaincu au sein des nations chrétiennes n'est pas entièrement détruit. Ce sera l'éternelle gloire du Moyen-Age, aujourd'hui tant décrié, d'avoir rendu toutes les tentatives du génie du mal inutiles, et d'avoir, au contraire, créé un

ordre religieux, philosophique, politique, artistique et littéraire, ayant dans son ensemble pour point de départ et pour point d'arrivée, pour esprit et pour boussole, la soumission à Dieu en toutes choses.

Les suicides cessent en Europe pendant cette longue période de mille ans, après laquelle apparaît de nouveau l'esprit d'orgueil et de superbe, *spiritus superbiæ, spiritus immundus*. Orgueil de la raison, délectation des sens; par ce double *virus*, l'homme circonvenu dans tout son être, est tenu tout entier.

Esprit de révolte contre l'autorité.

La première manifestation que fait le génie du mal, la première parole qu'il prononce et qu'il prononcera toujours, est la même que celle qu'il prononça au jour de sa première révolte, car il n'en a pas d'autres.

« Peuples trop longtemps esclaves, brisez le joug de la barbarie, de la servitude, de la superstition, c'est-à-dire de l'autorité! contemplez les beaux siècles où l'homme vécut émancipé; faites-les revivre, et vous serez comme des Dieux, *eritis sicut dii*. »

L'Europe chrétienne, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, des milliers de voix font écho. On brise le joug; on livre au ridicule, au mépris, à la haine, l'ordre politique, l'ordre philosophique, artistique et littéraire des siècles chrétiens. On appelle barbarie, ignorance, esclavage, abus, superstition, les beaux siècles de Charlemagne, de Saint Bernard, de Saint Louis, de Saint Thomas, des croisades et des cathédrales. Les académies, les gymnases retentissent de ces définitions, de

ces appellations chaque jour répétées ; elles deviennent des axiomes en passant de bouche en bouche, et la dernière génération qui en est empreinte, n'est pas encore près de les oublier.

Pendant que les uns insultent au passé chrétien, les autres poussent l'homme à son apothéose, exaltent sur tous les tons l'antique époque de son prétendu triomphe, époque où le génie, les lumières, les vertus, la civilisation, la liberté, l'éloquence, la poésie, les arts, les sciences, les grands hommes et les grandes choses, ont régné avec un éclat sans égal (1). Et cette époque, où l'homme était Dieu, où la chair était Dieu, où la force était le droit, où la vertu était presque éteinte, où les trois quarts du genre humain étaient esclaves, où l'homme répandait le sang de l'homme comme l'eau ; où les arts étaient prostitués, les théâtres et les temples souillés, les cirques convertis en boucheries, les villes des Sodomes, où la vie religieuse et sociale telle qu'elle excitait le dégoût de Dieu ; cette longue débauche de Satan avec l'âme humaine, s'appela et s'appelle encore la belle antiquité. Et les philosophes, et les orateurs et les poëtes qui chantèrent ce monstrueux ordre de choses, furent présentés comme les plus grands génies que le monde ait jamais vus. Telle est l'antiquité, telle est la Renaissance.

La Renaissance est une rechute de l'humanité.

Cette époque peut être définie une époque de crise, de

(1) Tout cela vu à deux mille ans de date, et embelli des fleurs de rhétorique.

chute ou mieux encore de *rechute*; ce qui se passe en ce temps-là n'est qu'un nouveau faux pas, une nouvelle *chute* de l'humanité qui avait été réparée par l'Évangile. Nous assistons depuis quatre siècles à cette *rechute* qu'on appelle Renaissance, Réforme, progrès; depuis quatre siècles, nous sommes voués à ce travail de ruines dont nous sommes tout à la fois les témoins et les victimes.

L'homme monté jusqu'au faîte, aspire à descendre; la raison s'étant révoltée contre la foi, les sens à leur tour se révoltent contre la raison (1). Dans sa *chute*, l'humanité descend de la vie divine ou chrétienne à la vie purement humaine ou raisonnable; de la vie raisonnable, à la vie animale et sensuelle; au règne de l'homme universel, céleste, ou du Christ, succède le règne de l'homme individuel, terrestre, déchu. La raison privée et dégradée remplace la raison catholique et réparée.

Dans toutes ces décadences, le poids qui précipite l'humanité est le même; c'est le poids de notre propre néant, c'est l'indépendance appelée du beau nom de la liberté.

Tout ce que cet esprit antichrétien a produit est incalculable. Par le libre examen dont elle est la mère, la Renaissance attaque l'autorité religieuse, tandis que par la philosophie elle avait détruit l'autorité de la tradi-

(1) Elle commet le péché d'Adam, le péché de l'Ange. De même que par sa première révolte contre Dieu, l'homme avait vu, par contre-coup, sa volonté se révolter contre sa raison, ses sens contre sa volonté, la nature contre ses sens, et qu'ainsi il avait perdu sur toutes choses et sur lui-même l'empire qu'il avait le premier refusé à son Auteur.

tion. Elle produit l'anarchie politique en détruisant l'autorité politique, ou elle la dénature en donnant naissance au césarisme. Par la Révolution, elle renverse l'empire des lois, et par le triomphe de la force brute, elle nous conduit au socialisme et au communisme qui sont au fond de l'abîme.

Elle fait, en un mot, que le Christianisme n'est plus appliqué à l'individu, à la famille, à la société. De là, suicide de l'individu, mort de la famille, renversement de la société.

La Renaissance ne fut pas autre chose dans son esprit que le mépris des siècles chrétiens, et surtout le mépris du Moyen-Age et l'exaltation de l'antiquité païenne. Elle nous a fait rétrograder jusqu'au matérialisme et jusqu'au panthéisme antique.

« La rétrogradation, dit l'illustre Donoso Cortès, a commencé en Europe avec la restauration du paganisme littéraire qui a amené successivement les restaurations du paganisme philosophique, du paganisme religieux, et du paganisme politique. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations, du paganisme socialiste. »

La Renaissance, selon M. Aubin, est une époque néfaste. L'esprit humain prend un essor à rebours de l'esprit de foi. Le Christianisme est abandonné pour courir après des innovations qui ne sont qu'un plagiat de l'antiquité païenne. Tellement il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; la vérité et l'erreur demeurent éternellement fidèles à leurs principes, la forme change, le fond est le même.

Qu'on vante tant qu'on voudra l'époque de la Renaissance, ses prétendus progrès ne sont que décadence. Il n'y a là qu'aveuglement et aberration d'esprit, révolte des sens et de l'intelligence contre tout frein et toute règle. C'est une revanche de la matière, dit un publiciste, retrouvant ses titres de noblesse dans le paganisme. En effet, la Renaissance est la revanche furieuse de la chair mortifiée par le Christianisme ; c'est le règne de l'homme mauvais, sensuel, rebelle, gouverné par ses penchants, et fatigué d'obéir et de croire. En un mot, c'est une de ces crises violentes, pareilles à ces maladies dont on guérit, dont on sort même, avec une apparence de force renouvelée et rajeunie, mais dont on garde pour un avenir plus ou moins prochain, un germe délétère et une chance de rechute.

— A quelle époque de l'histoire et par quels moyens s'opèrent tous ces changements, cette Renaissance?

Depuis le milieu du 15e siècle, la pensée s'était enhardie peu à peu, en France, et dans le reste de l'Occident. Elle se dépouillait de ses langes. La tutelle rigoureuse où la dureté du Moyen-Age l'avait si longtemps retenue, touchait à sa fin. L'année 1500 marque le point culminant d'une des plus grandes périodes de l'histoire des sociétés chrétiennes. Elle indique la fin du Moyen-Age et le commencement de l'ère moderne.

L'humanité, lasse d'une immobilité trop longue, s'éveille, reprend courage, s'avance, et tout aussitôt voit de nouveaux horizons se dérouler devant elle.

Elle fait éclater une force d'expansion prodigieuse; l'im-

primerie mettait dans ses mains une puissance infinie pour la propagation de la science et de la pensée. Une sève, une fécondité, un éclat dignes de cette conquête se manifestaient dans le développement des sciences, des lettres et des arts ; et si ces forces n'avaient pas été soumises à de fatales déviations, on ne sait à quel degré de splendeur se fût élevée la société moderne. Mais avec ce siècle une révolution générale s'opère dans les opinions, les relations sociales, la littérature et les arts. La manie du suicide, bornée d'abord à quelques exceptions, se ranime comme un souvenir des temps antiques, et pénètre dans toutes les classes de la société. Cette recrudescence se lie au retour des études vers l'antiquité, au relâchement des croyances religieuses, à la liberté d'examen, aux apologies du suicide. Toutefois elle ne se généralise que lorsque les théories sont descendues dans les faits et finit par éclater dans le cours du 18e siècle, favorisée par l'esprit de doute qui est le caractère de cette époque.

L'invention de l'imprimerie ne fut pas un jet de lumière isolé. D'autres événements annoncèrent avec le même éclat l'ère des sociétés modernes.

L'imprimerie, cet art nouveau, et l'étude des langues, vinrent favoriser ce mouvement intellectuel qui entraînait l'humanité, et exercèrent sur la civilisation du 15e et du 16e siècles une influence immense. En facilitant l'étude des grands génies de l'antiquité, elles fournirent à l'esprit humain comme un point de départ dans toutes les directions, et lui imprimèrent un ferment de vie inconnu de toute l'antiquité. L'effet intellectuel que cette tendance classique eut sur l'époque ressemble à ce-

lui d'un breuvage enivrant et magique. C'est comme une nouvelle aurore qui commence à resplendir sur les sociétés humaines, et ouvre les portes de la libre pensée. En effet, dès ce moment les voies à la pleine indépendance de la pensée sont ouvertes, un changement total s'opère dans les doctrines qui deviennent panthéistes. On tente de reconstruire à neuf le paganisme sur les ruines du culte chrétien. Cet essai eut le sort ordinaire des travaux des hommes; il aboutit au gouffre de l'irréligion et de l'impiété. Le monde ancien retrouvé par les savants de l'époque était un monde tout sensuel; en se passionnant pour les folies païennes et pour les auteurs de l'antiquité, le plus grand nombre des esprits conserve l'empreinte du déréglement de leurs idées et de leurs mœurs. Le mépris de l'autorité, les principes révolutionnaires et autisociaux accompagnent, chez tous les lettrés de la Renaissance païenne, l'esprit de libertinage et d'irréligion. Ainsi, impiété, lubricité, anarchie, voilà les trois furies dont l'union forme l'esprit général de la Renaissance.

Renaissants. — Leur esprit d'irréligion et de libertinage.

C'est là que devait aboutir ce philosophisme insensé dont les caractères n'étaient qu'orgueil, présomption, incohérence et contradiction, et qui avait trouvé un accès facile chez tous les esprits crédules, frivoles et serviles qu'animait par-dessus tout une grande haine contre le Christianisme. « Le 15[e] siècle, a dit un publiciste éminent, est un siècle d'or où les lettres à demi-mortes se réveillent et prennent un essor inouï. Mais dans ce tourbillon de voluptés intellectuelles, de rêves, de vanités et

de joies mondaines où s'étaient jetés les esprits supérieurs, plusieurs avaient oublié l'eau de leur baptême; un très-grand nombre, victime de cet enthousiasme insensé, y perdirent entièrement la foi et les mœurs, et ne rêvèrent plus que le rétablissement du polythéisme gréco-romain. »

Mépris de l'autorité et de la liberté.

Il importait de voir dans toutes ses phases, et sous toutes ses formes, cet esprit de renversement et de ruines; il était nécessaire de montrer par quelle porte, par quel pan de muraille, la destruction et la désolation étaient entrées, en se donnant la main, dans cette société moderne; nous comprendrons mieux désormais l'énigme de cette dissolution morale dont nous sommes les douloureux témoins, et qui n'est que le dernier terme d'un ébranlement immense qui date de plusieurs siècles. Nous toucherons du doigt le vice qui ronge le cœur de cette société d'où la vie morale et intellectuelle s'est retirée. Nous verrons les deux grands principes, ces deux immenses atlas qui soutiennent les empires, l'autorité et la liberté, couchées à terre, comme deux anges déchus, auprès d'un soleil éteint.

De cette audacieuse réhabilitation de la chair, de cette dépression de l'esprit jusqu'à la matière, de ces orgies du sensualisme, plongeant l'humanité dans le plus cruel des hébêtements, il devait sortir un nouveau monstre. De là, cet horrible entraînement vers le suicide qui naît des doctrines de la Renaissance comme l'effet sort de sa cause.

Réforme ou abandon de la tradition.

Nous allons étudier de la même manière la Réforme; elle nous fournira les mêmes éléments et les mêmes conséquences pratiques.

En jetant un coup d'œil sur la Réforme on retrouve les mêmes germes de révolte, la même fièvre d'indépendance, le même fond d'orgueil, de convoitise, d'insoumission, d'impatience, les mêmes ferments de discorde, de dissolution, et comme conséquence dernière de tous les désordres et de tous les crimes, le suicide.

Le 15e siècle vient de finir, la Renaissance a préparé la Réforme, les esprits épris du naturalisme, fanatisés par l'amour de l'antiquité, inclinent tous vers le sensualisme. Tout se corrompt au souffle de ces aspirations; littérature, théâtre, beaux-arts, modes, etc.; le rationalisme semait à chaque heure, contre l'autorité du passé, de nouveaux levains de révolte, qui n'avaient plus besoin pour éclore que d'un souffle puissant. Un bruit sourd de révolte depuis longtemps s'était fait entendre dans le nord de l'Europe, et avait retenti dans toute la chrétienté. Je ne sais quelle inquiétude séditieuse agitait en secret les esprits, las de toute espèce de joug, disposés à briser le frein d'une autorité gênante dont ils exagéraient les abus pour s'y soustraire avec moins de remords.

L'homme, qui observe, aperçoit dans le cœur humain et dans la disposition générale des esprits, à cette époque, une cause bien autrement puissante que la rivalité de deux ordres religieux, l'orgueil d'un moine et la cupidité d'un Pape.

C'est au libre penser, au rationalisme, fils légitime de la Renaissance, qu'il faut attribuer la négation des vérités catholiques.

Elle est le fruit du Rationalisme.

La raison, en se séparant de la foi, devient son ennemie irréconciliable; enflée d'un orgueil démesuré, elle aspire à une indépendance sans bornes, Et cette erreur qui était la colonne de l'orgueil, à cette époque, devait aboutir au chaos. Elle enivrait l'homme d'une confiance insensée, en attribuant une sorte de souveraineté dans l'ordre moral, et en mettant à la place de Dieu, la créature d'un jour à laquelle elle faisait croire qu'elle pouvait créer des religions et des sociétés, comme Dieu a créé les mondes et les soleils.

Comment s'établit ce courant d'idées subversives de toute autorité? Au commencement du 16e siècle, c'était la coutume, en Allemagne, qu'au sortir des écoles de droit et de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Ils revenaient d'Italie emportant des germes d'indépendance intellectuelle qu'ils allaient répandre dans leur pays. Le doute trouvait son compte à ces pèlerinages dont il entretenait le goût. Ce qui devait aider au triomphe du rationalisme, c'était l'état de la pensée qu'ils avaient laissée en Allemagne si soumise, si austère, si dévote, et qu'ils trouvaient à Venise, à Florence et à Rome, affranchie, ne relevant de personne, ne reconnaissant ni joug ni maître.

C'est par cet échange d'idées que s'alluma cette fièvre d'indépendance, dont le nom seul chatouille si a-

gréablement l'orgueil de l'homme et le remue jusqu'au fond de son être.

C'est ainsi que s'opéra cette révolution : par un changement total dans les doctrines. Au principe d'autorité, base nécessaire de la foi religieuse et sociale, on substitue le principe d'examen, de discussion, c'est-à-dire qu'on met la raison humaine à la place de la raison divine, ou l'homme à la place de Dieu.

Si l'individu est souverain, le peuple, cet individu composé, multiple, le devient à son tour, et la souveraineté du peuple mise en pratique, qu'est-ce sinon la Révolution?

Le 16e siècle a donc le triste privilége de donner naissance à une foule d'erreurs et de les propager, mais ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est cet esprit d'indépendance et de révolte, connu sous le nom d'hérésie. Rien n'est comparable à la rébellion du 16e siècle, de l'homme souverain, contre toute espèce d'ordre. On commença par l'affranchir de l'obéissance à toute autorité religieuse, c'est-à-dire qu'on le fit Dieu ; on l'affranchit ensuite de l'obéissance à l'autorité politique, c'est-à-dire qu'on le fit roi ; et ces deux choses sont inséparables. Livré dès lors à lui-même, sans règle et sans frein, il chercha et il cherche encore à se faire une religion avec des doutes, une morale avec des passions, un gouvernement avec des rêveries et des intérêts. Ce désordre ne saurait être plus profond. Cette anarchie spirituelle que le 16e siècle vit éclore, et qui devait nécessairement produire l'anarchie politique, est un fait anormal qui ne saurait se prolonger indéfiniment. Car ce

principe de libre examen, de libre pensée, qui a fait baisser la raison publique, n'est qu'une équivoque désastreuse, pour ne pas dire une absurdité meurtrière, qui depuis trois siècles nous a donné, dans l'ordre des doctrines, le droit d'affronter avec aplomb les plus ignobles folies religieuses, morales, philosophiques, politiques ; et dans l'ordre des faits, celui de tenter toutes les révolutions possibles au nom de tous les délires imaginables.

En résumé, l'affranchissement de la pensée des vérités éternelles, la suprématie, l'intronisation de la raison personnelle conduisent à l'individualisme, lequel, à son tour, s'il est conséquent, conduit à la folie et au suicide.

SUITE DU CHAPITRE V.

Philosophie ou sophistique. — Intronisation de la raison individuelle. — Ruine de l'autorité. — En résumé rationalisme, scepticisme et désespoir. — Folie et suicide. — Révolution ou rationalisme en politique. — Révolution produite par les doctrines de la Réforme et de la philosophie. — Philosophes révolutionnaires. — Bourreaux et victimes. — Luther. — Voltaire. — Mirabeau. — Proudhon.

Philosophie ou sophistique.

Le protestantisme dépossédé du domaine religieux glisse dans la philosophie ; c'est sa première étape. La Renaissance et la Réforme ont enfanté, comme on vient de le voir, des doctrines toutes négatives ou, ce qui est la même chose, destructives de tout ordre social. Ce sont ces doctrines qui sont en général la source de tous les crimes que nous voyons, et en particulier des suicides nombreux qui nous affligent à si juste titre. On accuse la philosophie, héritière unique de la Réforme, qui n'a eu d'autre postérité qu'elle, on l'accuse, dis-je, d'être, à son tour, cause des mêmes effets, et de procréer les mêmes désordres et les mêmes crimes. Ce reproche est-il fondé? La philosophie est-elle vraiment coupable? Comment une science dont l'objet est la recherche et l'amour de la vérité, n'aboutirait qu'aux abîmes de l'erreur? Elle, qui apprend la sagesse, peut-elle conduire à la folie, et à la folie suicide ?

Que ce soit un paradoxe ou non, il est certain qu'on arrive souvent à la folie par le chemin qui devait con-

riles labeurs, n'a plus la force de nier ou d'affirmer; ce qui fait qu'elle supporte toutes les erreurs; ou pour mieux dire la vérité et l'erreur sont devenues, pour elle, l'objet des mêmes défiances, et l'on vit comme s'il n'existait rien de vrai, ni rien de faux, ou qu'il soit impossible de les discerner. Tellement il est vrai, qu'après avoir soumis au jugement de la raison tous les problèmes de la destinée humaine, fatigué de ses vaines recherches et de ses vaines promesses, on a fini par perdre la confiance qu'on avait en elle. Je demande des guides, ô philosophe! et je ne trouve que des raisons qui chancellent sur tous les chemins de l'orgueil.

En résumé rationalisme, scepticisme et désespoir.

Qu'est-ce donc que la philosophie? ou plutôt qu'est-ce que la sophistique, son éternelle ennemie? scepticisme, rêve, délire ou négation insolente. Cette liberté de pensée, ce rationalisme, en un mot, est le dissolvant le plus actif de toutes les croyances. Il y a des vérités universelles, éternelles, qui sont le fond de la raison, la base des lois morales, la vie de toute société. Nécessaires à toute âme, nécessaires à tout un peuple, elles font la lumière, la consolation et la force du genre humain..... Ébranler ces assises profondes, c'est tout ébranler dans les âmes (1).

Le poëte anathématise ainsi les sophistes du jour:

« Or, c'est vous seuls que j'en accuse,
Rhéteurs effrontés de nos jours,

(1) *Avertissement à la jeunesse, à la famille*, etc. par Mgr d'Orléans.

Car l'âme se corrode et s'use
Au fiel amer de vos discours.
C'est vous, sophistes de notre âge,
Vous tous, que le siècle encourage
Et que repousse la raison,
Vous tous qu'un même instinct enflamme,
Vils fléaux du corps et de l'âme,
Inoculateurs du poison.
Vous avez brisé l'espérance,
L'espérance de l'avenir.
. . . .
Arrière donc, tourbe insensée,
Qui vit et qui meurt au hasard;
Arrière, ô vous dont la pensée
N'a de foi que dans un poignard! »

Le rationalisme est donc la racine de toute erreur. Cette racine a été, de nos jours, singulièrement féconde, et elle a pris de bien grands développements. C'est elle qui est le point de départ de toutes les doctrines erronées, de tous les faux systèmes qui ont cours; elle est la source première de tous les fléaux, de tous les désastres moraux, de toutes ces effrayantes maladies de l'âme qui ravagent les sociétés modernes et précipitent leur décadence. Elles prennent toutes leur origine dans le principe de la souveraineté de la raison, arbitre suprême et sans contrôle de ce que chacun doit croire, et de ce qu'il doit faire. C'est par cette porte que pénètre le démon de la fausse sagesse qui préside aux destinées des nations; c'est par elle qu'il entre dans cette cité de trouble et de deuil, où sévit une guerre sans fin: guerre de l'homme contre l'homme; guerre de l'homme contre la société et le pouvoir; guerre de l'homme contre lui-même, livré en proie à toutes les obsessions du doute, à toute l'anarchie des idées et aux sombres fureurs du désespoir.

Folie et suicide.

Cette philosophie implique le suicide; elle implique aussi la folie, et nous verrons qu'il y a d'autant plus de fous dans un pays que le nombre de ceux qui y sont adonnés est plus grand.

Comme la vérité est la vie de l'intelligence qui ne saurait vivre sans elle, l'homme la poursuit en lui-même, et ne pouvant l'y découvrir, il se crée mille mondes imaginaires; il franchit par la pensée des espaces incommensurables, et comme la soif augmente toujours, quand elle n'est pas satisfaite par une boisson appropriée, il continue de poursuivre ce qu'il prend pour des vérités; il finit de guerre lasse par s'arrêter dans ce qu'il trouve en lui-même de plus parfait et de plus intime, sa pensée et ses sensations, c'est-à-dire ses rêves; il s'endort dans ces délices intellectuelles et il se réveille aux petites maisons, quand il ne s'est pas tué avant d'y arriver.

D'un autre côté quand l'homme, bannissant de son âme l'idée de Dieu, est arrivé à déifier sa raison, son orgueil s'exalte jusqu'au délire; l'esprit d'indépendance s'empare de lui avec une force invincible; sa volonté devient son unique règle; tout joug lui est odieux; tout ce qui gêne ses penchants le blesse; tout ce qui dépasse son niveau l'offusque. Je ne sais quoi de violent alors se remue au fond de son cœur, qui bouleverse tout son être et lui fait perdre la raison. Je ne sais quelle haine implacable sortant impétueusement de ce cœur irrité, et entraînant avec elle tous les crimes déborde sur la société tout entière, et porte partout le désordre et la mort.

Le fanatisme philosophique rend non-seulement l'homme fou, mais il le précipite infailliblement dans le crime le plus ignominieux de tous les crimes : le suicide.

L'homme sur les pas duquel ne tombe point d'en haut le rayon qui doit éclairer ses immortelles destinées, privé d'un guide sûr, hésite, marche à tâtons, et dès qu'il entend résonner à ses oreilles les beaux noms d'indépendance, de liberté, ne tarde pas à éprouver je ne sais quelle fascination, qui s'empare de son âme et la jette dans une dangereuse ivresse. En même temps, son esprit se trouble et se confond ; il erre sans lumière et sans guide au sein de la nuit ; il lui semble que le monde matériel et le monde moral lui échappent à la fois ; qu'ils ne sont en lui qu'une image fantastique, un rêve désespérant. Emporté par le vague de l'idéalisme et de la spéculation dans des régions où il se perd, il se trouve bientôt dans la situation d'esprit où serait un homme qui s'éveillerait au sommet d'un pic escarpé, entouré de précipices sans fond. Comme cet homme, l'abîme l'environne au sein de ces théories qui creusent un vide incommensurable, où il ne rencontre de tous côtés que la solitude et le néant.

Sa propre existence ne lui semble plus qu'un fantôme tout près de disparaître à l'horizon de la pensée. Vainement il se penche sur le gouffre pour l'interroger, pour y chercher un écho à son appel désespéré, vains efforts ! des visions épouvantables l'assiégent et le livrent à toutes les angoisses du désespoir. Ah ! c'est que l'homme est vaincu dans les deux choses qui faisaient toute sa grandeur et toute sa dignité : il est vaincu dans sa foi, et il est désespéré dans sa raison.

En résumé, les doctrines philophiques dessèchent la vie; elles ôtent tout à l'homme hors le sentiment de sa misère et le conduisent à la mort entre l'inquiétude et le dégoût.

Révolution.

Renaissance, Réforme, philosophie, ne sont, sous ces différents noms, que la révolte de l'orgueil contre l'autorité, et par conséquent contre Dieu, source de toute autorité.

Toutes ces révoltes sont issues du sentiment de rébellion qui existe dans l'esprit humain depuis les premiers jours, et qui faisait dire à nos parents dans la scène qui s'ouvre au berceau du monde: *Nous serons semblables à des Dieux.*

Sans qu'il soit besoin d'insister sur cette cause primordiale, il reste démontré pour tous ceux qui ont étudié avec attention l'histoire des idées que le protestantisme, le philosophisme du 18e siècle et la Révolution française, sont trois étapes du même mouvement d'idées.

Les mathématiciens diraient que c'est le même chiffre élevé à sa 1re, à sa 2e et à sa 3e puissance.

Mais avant de parler de la Révolution française, disons brièvement ce qu'est la révolution en général.

Définition générale.

Révolution! ce mot, devenu populaire, se répète dans toutes les capitales des empires d'Europe, partout il retentit comme le bruissement de la tempête. L'avenir appartiendra-t-il à la Révolution? oui ou non, tout est là.

Ainsi la question intime qui tient tous les esprits en suspens, le triomphe ou la défaite de la Révolution, est vraiment à tous les points de vue la question de vie ou de mort.

Quelle est donc cette puissance redoutable et ténébreuse dont l'influence hostile ou favorable fait agir et parler tout le monde? (1)

Si, arrachant le masque à la Révolution, vous lui demandez: *Qui es-tu?* elle vous dira: Je suis la haine de tout ordre religieux et social que l'homme n'a pas établi et dans lequel il n'est pas Dieu et roi tout ensemble. Je suis la proclamation des droits de l'homme contre les droits de Dieu! Je suis la philosophie de la révolte, la politique de la révolte, la religion de la révolte; je suis la négation armée; je suis la fondation de l'état religieux et social sur la volonté de l'homme au lieu de la volonté de Dieu; en un mot, je suis l'anarchie, car je suis Dieu détrôné et l'homme à sa place. Voilà pourquoi je m'appelle *Révolution*, c'est-à-dire renversement; parce que je mets en haut ce qui, selon les lois éternelles, doit être en bas, et en bas, ce qui doit être en haut. En résumé, la Révolution est dans sa nature et ses attributs l'apothéose de l'homme et son règne sur la terre; elle l'y établit comme souverain et comme pontife (2).

Voilà la Révolution dans son essence, la Révolution proprement dite, celle qui menace l'Europe entière, et dont tous les genres de bouleversement ne seront que la mise en scène.

En effet, l'Évangile avait dit: Toute puissance vient

(1) L'abbé Gaume, *Passim. Du Paganisme dans l'éducation.*
(2) L'abbé Gaume (*ibidem*).

de Dieu; — la philosophie ou la pensée de l'homme répond : Toute puissance vient de l'homme. Là où il y a plus d'hommes, il y a plus de puissance. En d'autres termes, le peuple est la puissance suprême, nul pouvoir ne peut être au-dessus du sien, sans cela il ne serait ni souverain ni indépendant. En conséquence, sa volonté est son unique règle, *et s'il veut se faire du mal, qui a le droit de l'en empêcher?*

Ce principe implique le suicide des peuples et celui des individus.

Révolution, ou rationalisme en politique.

Base de la nouvelle politique rationnelle, le rationalisme en politique n'est que la Révolution en permanence.

En affranchissant la pensée, en la constituant dans un état d'indépendance absolue, on donne à l'individu le droit de penser ce qu'il veut et d'agir comme il l'entend, et dès lors tout principe d'obligation morale étant détruit, le pouvoir n'est plus que la force et l'obéissance que la servitude.

Qu'est-ce que le pouvoir sans l'obéissance?

Qu'est-ce que le droit sans le devoir?

Le rationalisme dit : Point de souveraineté légitime que celle de la raison (individuelle, bien entendu). Chacun est souverain absolu de soi-même, dans le sens absolu du mot. Sa raison, voilà sa loi, sa vérité, sa justice. Prétendre lui imposer un devoir qu'il ne se soit déjà pas imposé lui-même, par sa pensée propre et sa volonté, c'est violer le plus sacré de ses droits, celui qui les comprend tous, c'est commettre le crime de lèse-majesté indivi-

duelle. Donc, nulle législation, nul pouvoir possible, et la même doctrine qui produit l'anarchie des esprits, produit encore une irrémédiable anarchie politique.

Révolution produite par les doctrines de la Réforme et de la philosophie.

L'anarchie spirituelle que le 16[e] siècle a vu éclore, devait nécessairement produire l'anarchie politique. En affranchissant l'homme de l'obéissance à toute loi religieuse, on l'affranchissait de l'obéissance au pouvoir politique ; le même principe d'erreur qui a présidé à la Réforme religieuse a présidé aussi à la Révolution. Car si cette dernière peut être définie le mal inoculé à la société civile, la Réforme ou l'hérésie n'est que le mal inoculé à la société religieuse. Ce qui renverse la religion, renverse le fondement de toute société humaine, dit Platon, parce que la religion et la société ont le même principe qui est Dieu et le même terme qui est l'homme. Il y a donc des vérités et des erreurs à la fois religieuses et politiques, et une erreur fondamentale en religion est aussi une erreur fondamentale en politique, et réciproquement. Si donc il existait une erreur destructive du pouvoir dans la société religieuse, cette erreur la plus générale qu'on pût imaginer, devrait être également destructive du pouvoir dans la société politique, et c'est en effet ce que démontre sans réplique l'histoire de la Révolution française. En vertu de sa souveraineté, l'homme se soulève contre Dieu, se déclare *libre et égal à lui*. En vertu du même droit, le sujet se soulève contre le pouvoir, et se déclare *libre et égal à lui*. Au nom de

la liberté on renverse la constitution, les lois, toutes les institutions politiques et religieuses; au nom de l'égalité on abolit toute hiérarchie, toute distinction religieuse et politique; clergé, noblesse, magistrature, législation, religion, tout tombe ensemble. Il est évident qu'en attaquant l'autorité religieuse, le génie du mal les ébranlait toutes. Car ces autorités, quelque nom qu'elles portent et sous quelques formes qu'elles se produisent, sont solidaires; qui frappe une autorité, les frappe toutes à la fois. Ce qui donne aux sociétés modernes un caractère spécial, et les menace d'un danger suprême, c'est que toutes les autorités y ont été frappées et toutes ont subi le contre-coup de leurs mutuelles secousses. (*Conférences* du Père Félix.)

Tout se tient donc, dans la vérité comme dans l'erreur; tout s'enchaîne; les mêmes effets sont produits par les mêmes causes. — Après avoir prouvé que le suicide est un fruit amer des doctrines de la Renaissance et de la Réforme, ces doctrines s'appliquant de tout point à la Révolution, la thèse que je soutiens serait suffisamment prouvée, si d'ailleurs les statistiques et l'expérience, c'est-à-dire les témoignages et les faits, n'établissaient comme vérité incontestée que le suicide est produit directement par nos troubles révolutionnaires.

Si de la sphère des idées nous descendons à celle des faits, si des principes nous passons aux conséquences, — et ce n'est que dans l'appréciation et le développement de ces données, que se trouve la solution du problème de cette terrible et étrange époque de l'histoire, — nous verrons d'une manière distincte l'esprit de renversement dans toutes ses phases et sous toutes ses formes: pro-

testant d'abord, puis philosophique et enfin politique ou révolutionnaire, chaque siècle suivant son siècle et arborant son drapeau. On ne s'étonnera pas de voir ranger la Révolution au nombre des causes les plus actives du suicide, quand on saura d'où vient la Révolution. Elle est un des affluents les plus considérables du mal qui à l'heure présente tourmente les sociétés humaines ; c'est un fait inévitable, selon les uns, une inondation imprévue, selon les autres, à laquelle il aurait fallu opposer, au début, comme à tout fléau, une résistance inflexible, obstinée.

Philosophes révolutionnaires. — Bourreaux et victimes.

Pour élucider toutes ces questions de généalogie, et les résoudre de manière à ne laisser aucun doute, il faut interroger les acteurs et les témoins de la Révolution, les bourreaux et les victimes. Si les uns et les autres rendent un témoignage identique, on s'assurera mieux de la vérité que par des raisonnements ; car les faits bien constatés et les témoignages bien établis ont une valeur irrécusable.

Luther. — Voltaire. — Mirabeau. — Proudhon.

Il y a des invasions de barbares dans le monde matériel bien effrayantes sans doute, et qui ne l'ont pas été moins, lorsqu'elles se sont produites dans le monde des idées, et leurs suites ont été peut-être plus déplorables encore. Le règne des sectaires, des philosophes et des encyclopédistes a eu assez de retentissement ; qu'il nous suffise de prendre quatre noms pour résumer cette histoire et cette mystérieuse succession de ces quatre ter-

ribles dynasties de destructeurs: Luther, Voltaire, Mirabeau et Proudhon. Ils sont tous les quatre encore plus coupables de ce qu'ils ont préparé, que de ce qu'ils ont fait.

Entre Voltaire et Luther, malgré la différence des époques et des nations, c'est une ressemblance de caractères frappante: même orgueil chez le chef du protestantisme et le chef du philosophisme; même licence d'idées et même licence de mœurs.

Le premier coup et le plus profond porté à l'autorté dans les temps modernes est sans contredit la révolte de Luther. De tous temps on avait nié des dogmes protégés par l'autorité religieuse, mais jamais aucun n'osa nier cette autorité elle-même; Luther le fit d'une manière si absolue, qu'il se débarrassa de toute dépendance dans l'ordre religieux. C'est là la plus audacieuse protestation contre l'autorité religieuse, et la révolution la plus inouïe dans les fastes religieux qu'on connaisse.

Marchant de guerre en guerre et de destruction en destruction, ce génie révolutionnaire, après avoir nié l'autorité dans l'ordre religieux, la nie dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre politique et dans l'ordre social. Ses représentants ont dit:

Le premier: « Rome, c'est Babylone; le Pape, c'est l'Antéchrist; au nom de l'Évangile, plus de Pape. »

Le second a dit: « Le Christ, c'est *l'infâme*; au nom de la raison plus de révélation; au nom de la philosophie, plus de religion. »

Le troisième a dit: « Le roi est le fléau du peuple et la royauté une tyrannie; plus de royauté. »

Le quatrième a dit : « La propriété, c'est le vol et le propriétaire un usurpateur ; au nom de l'humanité plus de propriété. « (*Conférences* du Père Félix.)

Le protestantisme, en proclamant le libre examen et la suprématie individuelle en matière religieuse, a délié les liens les plus solides qui unissaient les divers membres d'une même société.

La philosophie du 18e siècle a continué l'œuvre du protestantisme, et a porté dans la politique et dans le gouvernement des peuples, les principes dissolvants que la Réforme avait introduits dans la religion. Nous sommes arrivés à une troisième phase de cette révolution ; le socialisme répand aujourd'hui dans les masses toutes les doctrines subversives qui sont nées du protestantisme et de la philosophie. Quelle force, je vous le demande, pourra-t-on opposer aux doctrines du socialisme ?

Il existait autrefois dans la société civile des principes conservateurs, où sont-ils ? Qu'est devenu le respect de l'autorité, l'amour de la loi, la fidélité désintéressée ? Hélas! ces nobles vertus s'en vont et que reste-t-il pour défendre, pour embellir, pour honorer la vie sociale des peuples ? Nous assistons à une grande révolution qui se poursuit depuis trois siècles ; en verrons-nous bientôt la fin? tout nous présage qu'elle sera prochaine : une régénération est nécessaire, indispensable; elle se fera.

SUITE DU CHAPITRE V.

Le voltairianisme et le 18e siècle. — Montesquieu. — Mably. — d'Alembert. — Condorcet. — Helvétius. — d'Holbach. — Amour de l'antiquité païenne. — Mépris du Christianisme. — En résumé rationalisme et sensualisme. — Les Girondins; leur suicide. — Les révolutions sources fécondes de suicides. — Elles suscitent des idées mélancoliques. — Chateaubriand. — Goëthe. — Me de Staël, etc. — Influence pernicieuse de leurs doctrines. — Le socialisme. — Le socialisme est un sensualisme raffiné.

Le voltairianisme et le 18e siècle.

Voltaire est le père de cette philosophie moqueuse, rationaliste, antichrétienne et antisociale qui avait envahi le 18e siècle.

Le voltairianisme a été une des causes principales de la Révolution française, ou, pour mieux dire, c'était la Révolution accomplie dans les esprits, en attendant qu'elle passât dans les faits.

Toutes les doctrines religieuses, sociales, politiques de la Révolution se trouvent dans les écrits de Voltaire et des autres philosophes du siècle passé. Ils doivent tous être regardés comme les principaux acteurs de ce grand événement. Pleins de mépris pour le Christianisme, ils ont tous une grande admiration pour l'antiquité païenne, pour ses institutions, ses idées, ses grands hommes, dont ils invoquent sans cesse les exemples et les maximes.

A l'exemple des philosophes d'Athènes et de Rome, ils font tous l'apologie du régicide et du suicide.

Voltaire sème des maximes par lesquelles il sape dans leurs fondements la religion et la monarchie ; et après avoir ébranlé dans le respect du peuple l'ordre religieux et l'ordre social, il fait des appels à l'insurrection, il prêche le suicide. Voici ses axiomes :

« Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
« La vie est un opprobre et la mort un devoir.
(*Mérope*, tragédie.)

Il glorifie les sentiments et les actes d'un républicanisme farouche :

« La vertu disparaît, la liberté chancelle,
« Mais Rome a des Caton, j'espère encor pour elle.
. . . .
« Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée
« Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée.
. . . .
« De César en tout temps il faut se défier.
« Méritez que Caton vous aime et vous admire. »

— Ses maîtres lui donnaient pour composition la mort de Néron, qui se tue lui-même, et il rapportait ce quatrain :

« De la mort d'une mère exécrable complice,
« Si je meurs de ma main, je l'ai bien mérité,
« Et n'ayant jamais fait qu'actes de cruauté,
« J'ai voulu, me tuant, en faire un de justice. »
(*Vie de Voltaire*, par le Marquis de Luchet.)

Rousseau.

Les deux patriarches de la philosophie du 18e siècle sont Voltaire et Rousseau. Détruire l'ordre religieux et social, tel est le but commun de leurs efforts. Mais l'his-

toire nous apprend que dans cette guerre insensée chacun d'eux a son rôle particulier. A Voltaire, la tâche de saper le Christianisme, à Rousseau celle d'ébranler la société (1).

A quelle école Rousseau a-t-il puisé les principes dont il est l'infatigable apôtre et les utopies révolutionnaires et sociales qu'il cherche constamment à faire prévaloir pendant sa vie? Il va lui-même nous le dire:

« A huit ans, dit-il, Plutarque devint ma lecture favorite. Des entretiens qu'elle occasionnait entre mon père et moi, naquit et se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie. Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes.... je me croyais grec ou romain ; je devenais le personnage dont je lisais la vie. »

Dans Rousseau, le premier pli demeure immuable; toute sa vie ne sera que l'épanouissement de sa première éducation.

A l'exemple de Voltaire, il commence à faire l'éloge de la Renaissance, sa mère, la mère des lumières et de la civilisation moderne.... Pour lui le Christianisme est non avenu; il a laissé tomber le monde dans la barbarie; il a fallu le retour du paganisme pour l'en tirer.

(1) Toutes les fautes de l'homme, toutes ses misères, toutes les défaillances des sociétés, toutes les folies des siècles, ne peuvent-elles pas être rapportées à ces deux causes générales, que personnifient ces deux grands pervertisseurs de la pensée : en Voltaire, la révolte de l'idée contre la vérité; en Rousseau, la révolte du sentiment contre le devoir?

L'Europe moderne, avec son art d'écrire et sa liberté de penser, est née des Grecs chassés de Constantinople, et recueillis en Italie. « Peuples modernes, dit-il, de petits que vous êtes, voulez-vous devenir grands? faites-vous Grecs et Romains. »

Après avoir ainsi attaqué l'ordre social, fondé sur le Christianisme, il prend pour point de départ de ses théories sociales l'existence d'un état de nature.

Pour lui comme pour les autres publicistes ses élèves, Dieu n'est pour rien dans la formation des sociétés humaines. Elles sont le résultat d'un pacte ou contrat synallagmatique, espèce de cercle vicieux par lequel l'homme se donne autorité sur lui-même.

L'état de nature est l'état primitif de l'homme. Sentant le besoin de se réunir, les hommes ont fait entre eux un contrat social; ce contrat est la base de tous les droits et de tous les devoirs. Comme Lycurgue, Plutarque, Cicéron et les autres grands hommes de l'antiquité, ses maîtres et ses modèles, Rousseau vécut en libre penseur. De là ses raisonnements pour et contre le duel, l'apologie et la condamnation du suicide.

La fondation des sociétés est un fait purement humain.

Montesquieu.

D'après Montesquieu, la religion dépend du degré de latitude; c'est le climat qui fait qu'on est catholique ou protestant. Le suicide est déterminé par la même cause. « Il est clair, dit-il, que les lois civiles de quelques pays ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même. Mais en Angleterre on ne peut pas plus le punir qu'on ne punit les effets de la démence. » (*Esprit des Lois*. liv. 14.)

Montesquieu louait la facilité du suicide chez les Romains. — « Il est certain, dit-il, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par cette puissance qu'ils prenaient sur eux-mêmes, échapper à toute autre puissance. » — On fut donc bien libre sous Tibère, bien courageux sous Néron, car ce siècle fut, de tous, le plus fécond en suicides.

Mably.

Après Montesquieu celui des philosophes qui mérite la place la plus honorable, c'est Mably. Ce jeune sous-diacre lacédémonien ne jure que par Lycurgue et Platon. De tous les hommes qui ont vécu depuis Adam jusqu'à lui, celui qu'il vénère le plus, c'est Caton, ce grand suicidé ; le gouvernement qu'il admire pleinement, c'est celui de Lacédémone.

D'Alembert.

Chez d'Alembert, comme chez les autres philosophes, le Christianisme se trouve absent de ses œuvres littéraires et philosophiques. Ce n'est pas assez : la haine du Christianisme marche de front, avec l'admiration pour l'antiquité classique. Sa correspondance, son discours préliminaire de l'Encyclopédie, ses éléments de philosophie, en offrent la preuve à chaque page.

Il ne cesse de redire, avec toutes les générations de collége, depuis trois siècles jusqu'à nos jours, que le Moyen-Age est un temps de barbarie, d'esclavage ; que le Christianisme n'a ni arts, ni littérature, ni philosophie. A force d'être répétés, ces mensonges grossiers sont aujourd'hui

rivés dans les têtes ; et pourtant la vérité est que le Christianisme a sa littérature, sa peinture, sa sculpture, sa musique, ses arts, sa philosophie, incomparablement plus riches, plus beaux, plus variés, plus en harmonie avec nos besoins intellectuels et moraux, que ceux de la belle antiquité: l'objet seul est différent. La littérature païenne et celle de la Renaissance, qui en est sortie, s'exercent sur les objets du monde matériel ; elles ont pour objet l'homme matériel, ou simplement raisonnable, ses sentiments, ses intérêts, ses joies, ses douleurs, ses passions surtout, sans jamais rattacher ces conditions ou ces faits de la vie terrestre à la vie surnaturelle ; tout se renferme, dans le paganisme, dans l'étroit horizon du temps.

L'art païen et l'art de la Renaissance, sans inspiration surnaturelle, s'exercent uniquement à reproduire la belle nature, et en vertu de ce principe, l'idéal céleste a été complétement écarté.

L'art païen est un fruit de la Renaissance ; nous lui devons de plus l'esprit philosophique, qui est un de ses plus grands bienfaits, selon d'Alembert, et qui n'est pas autre chose que la souveraineté absolue de la raison, ou, suivant le langage d'aujourd'hui, le *rationalisme*. La gloire de la Renaissance est d'avoir émancipé la raison comme elle a émancipé la société.

On puise dans l'étude des auteurs païens le rationalisme en philosophie, le naturalisme en religion, le républicanisme en politique, le communisme en société, l'orgueil du régicide, la folie du suicide, et une foule d'idées et de sentiments qui depuis la Renaissance ont rendu et rendent encore les générations de collége chrétiennement et socialement ingouvernables.

Dans une élégie que d'Alembert consacre aux *mânes* de Mlle de Lespinasse, il dit: « Je descendrai bientôt après vous dans la tombe en m'écriant avec Brutus au moment où il se donne la mort: O vertu, nom stérile et vain, à quoi m'as-tu servi, pendant les soixante années que j'ai traînées sur la terre! O nature, ô destinée, je me soumets à ce fatal arrêt de mon sort, je vois avec Horace la *fatalité* enfoncer ses clous de fer sur ma tête infortunée. » (*Œuvres* de d'Alembert. tom. 1. pag. 36.)

Condorcet.

Nous trouvons dans Condorcet les mêmes accents de désespoir, inspirés par ses souvenirs classiques. Il conserva les mêmes sentiments jusqu'à la mort. Dans les dernières lignes qu'il traça, il exprime la volonté que sa fille *soit élevée dans l'amour de la liberté, de l'égalité, dans les mœurs et les vertus républicaines. Quant à moi,* dit-il, *je périrai comme Socrate.*

En effet, lorsque le 8 avril au matin, le geôlier de Bourg-la-Reine ouvrit la porte de son cachot, il ne trouva qu'un cadavre. Condorcet s'était empoisonné avec une forte dose de poison concentré qu'il portait depuis quelque temps dans une bague. Ainsi, à part la ciguë, sa mort fut celle de Socrate.

Ce n'est plus ici le suicide en paroles, c'est l'autorité de l'exemple.

Helvétius.

Il passa sa vie à admirer les vertus, les maximes, et es actions éclatantes des Socrate, des Aristide et des Caton. Et il mourut comme un païen.

Maupertuis et bien d'autres encore les imitent.

D'Holbach.

De tous les philosophes celui dont la philosophie est la plus accentuée et la plus entachée d'idées païennes, c'est celle d'Holbach.

Disciple jusqu'au bout du paganisme classique, d'Holbach place le *suicide* parmi les titres à l'immortalité; il s'écrie: « Les Grecs, les Romains, et d'autres peuples que tout conspirait à rendre courageux et magnanimes, regardaient comme des héros et des dieux ceux qui tranchaient volontairement le cours de leur vie...... Eh! de quel droit blâmer celui qui se tue par désespoir? La mort est le remède unique du désespoir; c'est alors qu'un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux. Lorsque rien ne soutient plus en lui l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, et mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire. »

« Que cette désolante doctrine ne vous révolte pas: apprenez que c'est celle d'hommes plus sages que vous et en particulier du vertueux Sénèque. Vivre malheureux est un mal; mais rien n'oblige à vivre malheureux! Mille voies courtes et faciles nous sont ouvertes pour nous mettre en liberté. »

(*Système de la Nature.* tom. 1. chap. 4.)

D'Holbach a justifié, ainsi que les autres philosophes, cette parole divine, qu'on meurt comme on a vécu, et qu'on vit comme on a été élevé. Il mourut le 21 Janvier 1789, en disant qu'il allait, comme tous les animaux, *retomber dans le néant*.

Amour de l'antiquité païenne. Mépris du Christianisme.

On peut définir tous les philosophes du 18e siècle en deux mots : âmes vides de Christianisme, et ivres de paganisme.

Le voltairianisme peut ainsi être défini l'effort persévérant d'un siècle pour se débarrasser de l'ordre religieux et social, fondé par le Christianisme, afin d'établir un ordre religieux et social fondé sur la raison humaine.

Nous avons passé en revue l'armée philosophique, et nous nous sommes assuré que toutes ses doctrines antireligieuses et antisociales, se trouvent littéralement et exclusivement dans les auteurs païens dont elle avait été nourrie. On ne peut nier que l'ivraie ne vienne de l'ivraie. Pourquoi d'ailleurs contester aux philosophes une généalogie dont ils se font gloire et qu'ils connaissent mieux que personne ?

Cependant le paganisme qui avait envahi le monde lettré, qui parlait par l'organe des philosophes, qui se développait en articles scientifiques dans les mémoires des Sociétés savantes, qui du haut des théâtres s'introduisait par tous les sens jusqu'à la moelle des âmes, produisait des mœurs en rapport avec ses doctrines. Passons sous silence les soupers de la Régence, les soirées de Louis XV, les débauches des grands seigneurs, des courtisanes et des actrices, et toutes les infamies de la capitale.

Ne parlons pas non plus de cette noblesse corrompue,

de cette bourgeoisie désœuvrée et de cette classe lettrée qui, à l'imitation des Romains dégénérés, comme sous Tibère, jouait la comédie, à la ville et à la campagne, composait de petits vers galants, des madrigaux émaillés de Vénus et de Cupidon, et les récitait comme intermèdes dans ses soupers à la Lucullus.

La mort elle-même ne la tire presque plus du sybaritisme dans lequel elle est plongée. C'est alors que le suicide commence; alors qu'il devient de bon ton de mourir, comme mouraient les stoïciens et les épicuriens de l'antiquité: l'insensibilité dans le cœur et la plaisanterie sur les lèvres.

En résumé rationalisme et sensualisme.

Nous venons de voir que les doctrines des philosophes du 18e siècle ne sont que la reproduction fidèle des doctrines des philosophes païens. C'est toujours, sous un jour plus ou moins transparent, le rationalisme et le sensualisme les plus raffinés. Nous avons prouvé que ces philosophes étaient les pères de la Révolution française; ce sont eux qui l'ont préparée; elle s'est ensuite accomplie et perpétuée par l'enseignement classique, enseignement dont le caractère anti-religieux et anti-social était calqué sur l'enseignement des Spartiates, des Athéniens et des Romains. L'homme ne peut transmettre que ce qu'il a reçu; les adeptes de la Révolution, qui reçoivent cet enseignement, s'imprègnent des maximes et des idées païennes; ils ne savent plus parler que grec et romain; ils cherchent à les imiter en tout. De manière que, acteurs et promoteurs, témoins et victimes de cette révo-

lution terrible, le sort est le même pour tous, ils sont précipités aux mêmes abîmes. Pour les uns, tout finit avec la vie ; la mort n'est qu'un fantôme, ils la méprisent. Les autres ne savent pas toujours se résigner d'une façon aussi stoïque ; cette vie qui leur procurait tant de charmes, ils la quittent en désespérés. Telle est la fin lamentable de la plupart des révolutionnaires, des Girondins en particulier ; ils meurent presque tous avec l'insensibilité de la brute, sans remords et sans espérances.

Les Girondins ; leur suicide.

Les Girondins sur lesquels un grand poëte a répandu, de notre temps, les couleurs de sa palette et les illusions de son esprit, appartiennent à un type éternel des révolutions humaines; ils étaient de cette variété d'ambitieux, qui vont chercher dans les forces extérieures et déréglées, un bélier dont ils frappent et renversent le gouvernement de leur pays, lorsqu'ils n'ont pas réussi à le vaincre par le jeu régulier des institutions. Ils détruisent presque toujours les pouvoirs établis, et ils ne les remplacent presque jamais, supplantés qu'ils sont habituellement par leurs auxiliaires, devenus rapidement leurs maîtres.

La soif de popularité, l'ambition, le désir de renverser une opinion pour se substituer à elle, voilà le secret de tous ces grands bouleversements dont le peuple est dupe.

Le suicide ou l'échafaud étaient les deux termes où aboutissait la faction des Girondins. Tous ces révolutionnaires, nourris des idées de l'antiquité païenne, voulaient imiter en tout les anciens philosophes; comme eux ils finissaient par le suicide.

C'étaient des esprits ambitieux et chimériques (1), pleins de suffisance et d'orgueil ; on en cite trois ou quatre plus voués que les autres à l'étude de ce qu'on appelait la philosophie. C'était Condorcet, Roland et Brissot. C'est chez ces trois hommes qu'il faut chercher ce que ce parti des Girondins possédait de doctrines politiques ou morales ; on est convaincu après cet examen qu'il n'y eut jamais d'esprits plus inexpérimentés, plus fantasques et plus extravagants.

Ils reçurent du hasard des circonstances et non de leurs convictions, les rôles qu'ils jouèrent. Les rêves, les folies, les crimes qu'ils imposèrent à la France, ne doivent pas moins peser sur leur mémoire et les couvrir de honte et de malédictions.

« Les hommes qu'on a nommés Girondins, dit un auteur, ont laissé un souvenir noble et touchant dans l'histoire, pour des causes qui, mieux étudiées, les eussent fait couvrir de honte et de malédictions. »

Que vient-on nous dire de l'éloquence, de la sérénité des Girondins à leur dernière heure ? Quel est ce prétendu banquet où ils auraient parlé avec enthousiasme de l'immortalité de l'âme et de la vie future ? Que pouvait-il y avoir dans ces hommes, lâches, avides et hargneux, si ce n'est des sentiments analogues ? Au reste, voici comment la fin tragique de ces infortunés est racontée par l'histoire. C'était le 30 octobre 1793 ; il était onze heures du soir, lorsque Fouquier-Tainville, accusateur public, après la lecture de la déclaration du jury, requit l'exécution du verdict ; un témoin oculaire rend compte de la scène qui suivit cette scène, à laquelle l'heure de

(1) De Cassagnac, p. 480. vol. 4e

la nuit donnait un caractère sombre, imposant et terrible, et marquée par les violentes sorties des uns, et les cris de désespoir des autres.....

Valazé tire de sa poitrine un stylet et se l'enfonce dans le cœur; il se renverse et expire !....

Roland se donne la mort dans le bourg de Baudouin, sur la route de Paris à Rouen, à quatre lieues de cette dernière ville; il se tue avec une épée cachée dans sa canne (1). Son suicide fut déterminé par la nouvelle de la mort de sa femme. Mais madame Roland, son épouse, n'avait-elle pas dit? « Celui-là qui compte sa vie pour quelque chose en révolution, ne comptera jamais pour rien la vertu, l'honneur et la patrie. » (*Mémoires*, 1e part. p. 2.)

Clavière, ex-ministre des finances, prisonnier à la Conciergerie, se perce le cœur d'un coup de couteau, en récitant ces vers de Voltaire:

« Les criminels tremblants sont traînés au supplice,
« Les mortels généreux disposent de leur sort. »

Sa femme, en apprenant sa mort, consola ses enfants, mit ordre à ses affaires, et s'empoisonna.

Les députés Péthion et Buzot, traqués par les comités révolutionnaires, échappèrent à l'échafaud, mais ils périrent par le suicide. On apprit le 19 messidor, à la Convention, que leurs cadavres hideux et défigurés, à moitié rongés par les vers, venaient d'être retrouvés dans les landes de Bordeaux.

(1) On trouva sur lui un papier où il avait tracé ces paroles: *Passants, respectez les restes d'un homme vertueux*. C'est assez ridicule pour qui se tue.

En 1849, M. Michelet a trouvé dans les archives nationales deux feuilles en lambeaux qui peuvent être considérées commes les dernières pensées de Péthion et de Buzot. Dans une lettre à sa femme, Péthion la rassure, non sur sa vie, mais sur sa bonne conscience ; et Buzot proteste au moment de terminer ses jours contre les imputations dont on a voulu souiller l'honneur de son parti, contre le grief impie d'avoir songé à démembrer la France.

Péthion était avocat ainsi que Buzot. Le premier ne dut sa popularité qu'à l'exaltation de ses principes; comme homme politique, il était tout à fait nul.

Vergniaud s'était muni de poison, mais n'osa le prendre.

Louvet avait toujours un fusil armé pour s'en servir contre lui au moment du danger.

Lidon trahi à Brives, lieu de sa naissance, par un ami qui envoya contre lui deux brigades de gendarmerie, au lieu d'un cheval qu'il avait demandé pour fuir plus vite, se défendit en désespéré, tua trois gendarmes, avant de se tuer lui-même.

Condorcet fut trouvé mort, le matin, dans sa prison; il s'était empoisonné lui-même pendant la nuit, avec une substance toxique que lui avait remis son ami Cabanis. C'était à Clamart qu'il était tombé vivant entre les mains de ses ennemis ; il évita les désagréments de la procédure en se donnant la mort, et ne laissa aux gens du Comité qu'à verbaliser sur un cadavre.

La terreur de l'échafaud fait recourir au poison l'archevêque de Sens et l'évêque de Grenoble.

Ces membres de la Convention nationale se sont, dit-on, suicidés dans leur honneur. — C'est tout ce qu'on a pu trouver pour innocenter leur crime.

D'après les témoins oculaires, comment ces hommes (qui, *hier guillotineurs*, doivent être guillotinés demain,) passaient-ils les derniers instants qui leur restaient à vivre? à chanter l'amour profane, faire des orgies, étudier les auteurs païens, fabriquer du poison, se suicider en invoquant Brutus.

En effet, après les orgies et les vers galants, une des principales occupations des prisonniers dans toutes les maisons d'arrêt était de fabriquer du poison, et de se ménager quelque secret moyen de s'ôter la vie. « Mon existence, écrit un détenu de l'Abbaye, étant un fardeau que je ne pouvais plus supporter, je résolus de m'en affranchir. Toute mon attention tendit vers ce but désiré. J'avais un chandelier de cuivre, je m'étais procuré du vinaigre, je composai du vert-de-gris. J'avais déjà recueilli une forte dose de poison, lorsque mon projet fut découvert. »

A la Conciergerie, un autre écrit: « J'étais déterminé à me donner la mort aussitôt que j'aurais reçu mon acte d'accusation; je l'eusse fait, les *exemples généreux* ne me manquaient pas. Roland, Clavières, Buzot, Barbaroux, Valazé m'avaient ouvert la carrière, et, avant eux tous, Cassius, Brutus, Caton. Sur la même cruche avec laquelle j'allais chercher de l'eau pour ma provision, j'aiguisais, en *philosophant*, le couteau qui devait me délivrer de mes tyrans. » (*Mémoires* de Riouffe, p. 100.)

Tous les jours ces généreux exemples avaient des imitateurs dans les différentes prisons.

A Pélagie, Luillier se punit de ses propres mains, de ses fourberies et de ses crimes. La femme Duplay, maîtresse de Robespierre, se pend durant la nuit. A

l'infirmerie de la Conciergerie, Chabot s'administre du sublimé corrosif.

Aux Madelonnettes, Cuny se tue d'un coup de couteau; Girardot, ancien banquier, de sept coups de poignard; le marquis Lafare, d'un coup de couteau.

Au Luxembourg, *Sénèque* Luillier s'ouvre les quatre veines sous les yeux du public; Romme, Duquesnoy, Goujon, Bourbotte, Duroy et Soubrany se suicident avec des ciseaux. (*Prisons. Conciergerie.* p. 81.)

A la Force, Duchâtelet s'empoisonne avec de l'opium; Kersaint se perce avec une épée à l'Hôtel-de-Ville; Robespierre se tire un coup de pistolet; Lebas se brûle la cervelle; Henriot en fait de même. Ailleurs, c'est Leprêtre qui se brûle la cervelle au milieu des gendarmes; c'est Hyvert qui, en face du bourreau, se plonge un poignard jusqu'au manche; c'est Darthé et Gracchus Babœuf qui, en entendant leur arrêt de mort, se suicident en plein tribunal(1).

Ainsi partout: pas une voix qui flétrisse cette effroyable boucherie; pas une plume qui proteste au nom du sens moral, contre ce dévergondage du meurtre; au contraire, les assassins d'eux-mêmes sont des cœurs généreux, dignes des héros de l'antiquité dont ils se montrent les imitateurs.

Continuons encore cette revue de la mort, aussi horrible qu'instructive. « Je fus jeté en prison le 4 août 1793, écrit Champagneux... Les prisons furent bientôt encombrées; il y en eut au delà de dix mille..... A peine ce

(1) Charles Nodier, *Souvenirs*. (Pichegru p. 296.)

ramas de prisonniers se fut un peu assis dans les cachots, que l'on vit les *jeux, les repas, et la recherche de toutes les jouissances*, devenir l'objet principal des désirs et des sollicitudes de presque tous les riches. J'ai vu plus d'une fois un des acteurs des divertissements de la Force appelé au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à la mort, ne pas causer d'autre interruption dans les jeux, que celle du temps nécessaire pour lui trouver un remplaçant.

«Quand toute communication avec le dehors fut interdite, je vis Aubry dans le désespoir... Je dus à Achille Duchâtelet un secours bien précieux. Je savais que Miranda s'était procuré du poison, afin de demeurer maître de *son sort*. Un jour que *je portais envie à son bonheur*, Duchâtelet, qui était présent, promit de me satisfaire sous peu de jours. En effet, il ne tarda pas à me remettre une *dose d'opium*. Jusque-là j'avais été agité par des inquiétudes continuelles sur le sort qui m'attendait; du moment que je vis *ma destinée entre mes mains*, je respirai, et j'attendis avec un calme *vraiment inimaginable* le dernier coup de la tyrannie, bien sûr de lui échapper au moment où elle croirait me frapper. Aussi n'eus-je rien de plus pressé que de cacher ce *précieux trésor*; il ne me quitta jamais, et aujourd'hui même que les orages sont passés, je le garde avec un soin extrême, pour conserver dans toutes les situations de ma vie ce regard tranquille et serein avec lequel j'affrontais alors l'avenir.»

«Duchâtelet s'empoisonna le 20 mars 1794. Ce siècle n'était pas digne de lui; ses lumières, ses talents, ses *vertus* eussent honoré les plus *beaux jours d'Athènes et de Rome*. J'héritai de *son Sénèque*; ce souvenir me sera toujours précieux.»

Le classique Riouffe parle ainsi de la mort de Clavière: « Né dans une république ancienne et fils adoptif d'une république nouvelle, qui lui destine la *ciguë*, il s'enfonce un couteau dans le cœur, en récitant les vers de Voltaire que nous avons cités plus haut.

« Illustre Génevois ! je fus digne de toi ; je t'entendis, sans pâlir, délibérer sur ta mort ! *j'approuvai ta résolution républicaine* ! je vis le couteau se promener sur ta poitrine, et ta main assurée marquant la place où tu devais te frapper ! Je t'eusse imité ; mais comme toi je n'en avais pas reçu le signal » — On sait déjà que la femme de Clavière apprenant la mort de son mari, s'empoisonna. « *O étincelle de vertu républicaine* ! vous sillonnez ces longues ténèbres où la France a été plongée pendant plus d'une année entière ! » (*Mémoires*, p. 58.)

Appeler le suicide une *étincelle de vertu républicaine*, ceux qui s'en rendent coupables, des *hommes généreux*, se montrer fièrement résolu de les imiter, voilà, nous osons l'affirmer, un renversement de sens moral inconnu ailleurs que chez des païens... Si, comme quelques-uns de leurs classiques modèles, tous les prisonniers ne se donnent pas la mort de leurs propres mains, ils s'y préparent en vrais disciples, non de Jésus-Christ, mais de Socrate et de Platon.

Si nous n'avions hâte de clore cette revue historique, nous rappellerions quelques traits qui prouvent à quel degré de dégradation intellectuelle et morale étaient arrivés ces fanatiques de la belle antiquité. Grâce à leurs réminiscences classiques qui leur servent de consolation, de confession, de repentir, de prières des agonisants,

ils *s'enveloppent du manteau d'Anaxagoras et attendent l'échafaud comme ce philosophe attendait la mort.* (Riouffe, *Prisons.*)

Tandis que les uns cherchent leur consolation suprême dans les poëtes, les autres cherchent du courage pour eux, et des leçons pour leurs familles, dans les grands hommes de l'antiquité. Condamné à mort, Philippeaux écrit à sa femme : « S'il faut à *la patrie* une victime bien pure et bien dévouée, j'éprouve un certain orgueil à lui servir d'holocauste. J'aime à croire que tu te pénétreras de ces grandes idées; *Porcia et Cornélie doivent être tes modèles, comme j'ai toujours invoqué l'âme de Brutus et de Caton.* »

Tous ces Catons modernes étaient la fleur des lettrés révolutionnaires, la gloire des colléges, l'orgueil de leurs maîtres, toute l'éloquence cicéronienne de l'époque.

Nous ne poursuivrons pas plus longtemps cette énumération des exemples et des apologies du suicide ; tout incomplète qu'elle est, elle montrera suffisamment jusqu'où le mal était venu dans ces temps malheureux.

Ainsi la philosophie du 18e siècle, après avoir excité dans le cœur de l'homme les sombres fureurs du désespoir, lui met dans une main, un poignard, et dans l'autre, une coupe empoisonnée, en lui laissant le soin de tirer la suprême conclusion.

Les révolutions, sources fécondes de suicide.

La fâcheuse tendance au suicide est donc singulièrement favorisée par les révolutions. Toutes les perturbations sociales font naître des aspirations qui, ne pouvant être satisfaites, jettent dans la mort volontaire, un grand

nombre d'individus. Froissés dans leurs affections, leurs intérêts, le plus souvent réduits aux dernières extrémités, ils ne trouvent aux maux qui les accablent d'autres ressources que la mort.

Les hommes qui se jettent dans les mouvements révolutionnaires sont pour la plupart des esprits faux, des utopistes, des cerveaux malades, impatients de tout frein, et pour lesquels le sentiment est tout, le raisonnement rien. Leurs désirs déréglés, irréalisables, les portent au désespoir.

Idées mélancoliques engendrées par les perturbations sociales.

L'action des idées bonnes ou mauvaises, celle des doctrines régnantes, pénètre plus qu'on ne le pense dans les profondeurs de l'organisme humain. Cette action est immense, elle est de tous les temps et de tous les lieux, son empire sur les hommes est absolu, bien qu'il n'opère que lentement et ne devienne apparent qu'à la longue. Il y a, en effet, dans les doctrines, une vertu cachée, une force secrète, ou pernicieuse, ou bienfaisante qui ne s'aperçoit que par ses effets. Les idées sont semblables à ces grands courants qui traversent les airs, chargés de prospérités ou de fléaux. Comme les quatre vents du Ciel, elles soufflent l'abondance ou la stérilité à la terre. C'est par elles que s'engendrent ces épidémies de folies, de meurtres et de suicides que nous raconte l'histoire. Si l'on pouvait un moment douter de cette vérité par rapport à la question qui nous occupe, il suffirait de se reporter à cette époque où parurent en France, en Angleterre et en Allemagne, les romans intitulés *René*, *Obermann* et *Werther*; on pourrait alors se convaincre

de la puissance de l'idée sur les esprits. « On sortait en France, dit le docteur Brière de Boismont, d'une révolution qui avait renversé le trône et l'autel; des flots de sang avaient emporté le monarque, le prêtre et le noble. Point de famille qui ne comptât des victimes; pas de fortune qui n'eût été ébranlée ou anéantie; partout des débris, nulle part un refuge; les croyances étaient mortes, les espérances l'étaient également. Le désespoir, le scepticisme, la vengeance régnaient dans les esprits. Les crimes, les apostasies, les délations, avaient montré en maintes circonstances, jusqu'où peuvent aller les mauvaises passions, et tout ce qu'il y a de souillure au fond du cœur de l'homme. Un découragement immense avait succédé à la foi des siècles précédents. » Ce fut dans de pareilles circonstances que parut l'ouvrage de Chateaubriand. René, jeune homme à l'âme ardente, à l'âme inquiète et dévastée, entêté de chimères, à qui tout déplaît, qui s'est soustrait à toutes les charges de la société, qui a déserté tous ses devoirs pour se livrer dans la solitude à d'inutiles rêveries, hait les hommes et la vie, et consume ses jours dans une noire mélancolie. René était la personnification de cette jeunesse souffrante, que les horreurs dont elle avait été témoin, avaient dégoûtée de la vie. Aussi eut-il une immense influence, et il n'est point douteux qu'il ait beaucoup contribué à propager ce type de rêverie mélancolique, dont le germe avait été déjà jeté dans les esprits par la gravité des événements.

Chateaubriand, Gœthe, Me de Staël, etc.

La philosophie du 18e siècle et celle d'Allemagne en suscitant des sentiments nouveaux, des idées nou-

velles, avaient enfanté une littérature vaporeuse, métaphysique, sceptique, dont tous les caractères viennent se fondre dans le personnage de Werther. Ce roman qui avait eu un si grand retentissement en Allemagne, tourna toutes les têtes en France, et les moralistes se sont tous accordés pour signaler son influence sur les imaginations. « La lecture de Werther de Gœthe, dit madame de Staël, a produit en Allemagne une infinité de suicides ; autant, dit-elle, que ce livre a de caractères. »

« Il lit Werther, dit encore un auteur, le voilà tout monté pour le suicide. »

Gœthe ébranle profondément les imaginations avec les souffrances de son Werther.

Le suicide de son héros devient contagieux parmi les étudiants allemands. Cette fidélité trop scrupuleuse d'imitation, est une preuve singulière du danger des romans pour les têtes peu solides. C'était bien assez d'imiter de Werther les vagues désirs, les répugnances, le dégoût de la vie, comme l'a fait à la même époque l'italien Ugo Foscolo dans son roman de *Jacopo Ortis*.

Le *René* de Chateaubriand est l'expression la plus originale et la plus belle de ce vague des passions maladives du siècle qui commence à Rousseau et ne finit pas avec Alfred de Musset.

Désormais la mort volontaire est le dénouement de prédilection pour les romans et pour les drames que ces ouvrages ont mis à la mode, et dans lesquels les poétiques ennuis, les vagues désespoirs, les sauvages passions, les sombres désenchantements, sont autant d'éléments littéraires, autant de sources de dramatiques émotions.

Qui ne se rappelle d'ailleurs ce temps où la mélancolie était à la mode, où tout le monde voulait descendre de René ou de Werther? Cette déplorable manie ne parut d'abord que ridicule; Dieu sait les fruits qu'elle a engendrés. De nos jours les suicides sont taillés sur le patron des drames modernes; ils sont tous exaltés, mélancoliques, pleins de colère contre la société.

L'auteur de *René* a pu voir, de son vivant même, l'abus qu'on ferait de son œuvre. Il disait de l'école romantique, dont il s'avouait un des fauteurs: « Elle perd la langue et nous mène à la barbarie par l'extravagance ou par une ennuyeuse rêvasserie. » Il regrettait l'exemple qu'il avait donné: « Si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. »

Influence pernicieuse de leurs doctrines.

Tous ces sages ignorent que la vie est un combat quand elle n'est pas un martyre. Travail et douleur, douleur sans trève, lamentation qui jamais ne finit, voilà notre partage sur cette terre. Tout homme est un être souffrant, un symbole de la douleur et de la souffrance. La douleur est inséparable de la vie dans cette vallée obscure que remplit le bruit de nos sanglots, et qui est tout arrosée de nos larmes. Telle est la vie; notre tâche consiste à l'endurer patiemment, à l'accepter comme une expiation, à la supporter avec grand courage, afin qu'elle nous serve et ne nous devienne pas un mal de plus (1). Il faut donc sortir du vague qui nous tue.

(1) D'être heureux en naissant l'homme apporte l'envie,
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie,

Aujourd'hui ce n'est plus le rêve de René, l'orgueil de Manfred, l'égarement de Werther qui poursuivent un idéal tel quel, mais un idéal. Nos héros, tout hébêtés de matérialisme, veulent cueillir, ici-bas, un bonheur impossible. Ils tendent à la nature une coupe que celle-ci ne pourra jamais remplir.

Comme ils se sont fermé le Ciel, ils ne respirent pas de ce côté, ils étouffent sur la terre. Il leur faut à tout prix, des désirs, des émotions, des passions, une vie qui se sente et palpite; autrement comment secouer l'ennui qui les obsède? Odieux à eux-mêmes, à charge à tous, ils se contemplent dans leur insupportable personnalité, comme dans un miroir éternel; et comme le vide est creusé dans leur âme jusqu'à l'infini, tout se consomme et s'éteint : illusions, désirs, jeunesse, et toutes les facultés non moins que tous les sentiments. Blasphémant Dieu, haïssant les hommes, ils veulent tous mourir de ce mal qu'on appelle le vide, parce qu'ils ne veulent pas en accepter le remède qui est Dieu.

En un mot, il leur faut à tous des roses ou des poignards.

« Chose étrange! pour dégoûter l'homme de la vie, il suffit de la lui livrer tout entière, de le rassasier de ses plaisirs. Alors connaissant tout et ennuyé de tout, il saisit avidement la mort comme une dernière sensation ou une dernière espérance. » (Lamennais.)

Il lui faut d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
(Ducis, *OEdipe à Colonne.*)

Le Socialisme.

Renaissance, Réforme, philosophie, socialisme, voilà les quatres grandes étapes que s'est assignées le génie du mal. Les trois premières ont été franchies dans des espaces plus ou moins longs ; nous voilà arrivés à la dernière étape. Le cri de guerre, aujourd'hui, est socialisme, c'est-à-dire le bonheur social. On adore sous ce nom la raison humaine. Le bonheur social, pour certains esprits, est le Dieu de l'univers ; on n'a foi qu'en ce Dieu, on n'espère qu'en lui ; il doit renouveler la terre, et par de rapides progrès élever l'homme à un degré de bonheur et de perfection dont il ne saurait se faire une idée.

Cette religion du bonheur se développe; elle a ses dogmes, ses mystères, ses prophéties même et ses miracles. Elle a son culte, ses prêtres, ses missions, et ses sectateurs se flattent de la substituer à toutes les autres. Les conversions seront d'autant plus faciles que les esprits et les cœurs sont plus vides, et partant mieux préparés.

Le socialisme est un sensualisme raffiné.

Le socialisme n'est ni une idée, ni un principe, mais une grande convoitise, un amour effréné des plaisirs et de l'or, avec une indifférence profonde sur les devoirs et sur les croyances. Cette doctrine qu'on a prêchée partout, et qu'on a cherché à propager par tous les moyens possibles, est un sensualisme plus délirant que l'épicuréisme le plus raffiné. Elle n'a rien de généreux, ni de patriotique. (1)

(1) Cette doctrine est plus égoïste qu'on ne pense. L'égoïsme, c'est l'homme se complaisant en lui-même, se déifiant, s'adorant.

Dans les religions païennes on sacrifiait l'homme individuel à la société ; dans la nouvelle religion philosophique, on sacrifie la société entière à l'individu. Aussi pour faire un socialiste, il ne faut que deux négations et une affirmation : négation de foi et négation de fortune ; affirmation d'appétits à satisfaire.

Nous avons déjà parlé du travail de démolition et de ruines opéré par la Renaissance ; ce n'était là qu'un commencement. Le coup le plus profond porté à l'autorité dans les temps modernes est, sans contredit, la révolte de Luther.

Cette révolte en prépare d'autres ; le protestantisme enfante le philosophisme. L'homme ne veut pas plus de gêne dans sa raison que dans sa foi, soit religieuse, soit politique. Indépendant dans l'ordre religieux, il rêve son indépendance dans l'ordre politique. Il ne veut de soumission d'aucune sorte ; à tel point que la propriété même, la seule autorité qui soit debout, lui fait ombrage, et il veut la renverser. Depuis un demi-siècle, toutes les préoccupations du génie du mal sont tournés contre la propriété. En effet, tout propriétaire n'est-il pas un seigneur, un maître, un souverain ?

Or, comment l'homme pourrait-il admettre une autre souveraineté, que sa souveraineté personnelle ?

Tant que la propriété résistera à cette agression suprême qui s'appelle la guerre sociale, le règne du socialisme n'arrivera pas, l'autorité de l'homme ne s'établira pas. Victorieuse un jour, cette autorité précipiterait le monde de la civilisation dans la barbarie, et de la barba-

Quand l'égoïsme monte, c'est l'orgueil ; quand il descend, c'est le sensualisme. Le socialisme n'est pas autre chose.

rie dans l'état sauvage. Mais il était nécessaire que cette dernière guerre eût lieu pour montrer à ceux qui possèdent, la plupart égoïstes sans pitié, ce qui empêche, sur la terre, le riche d'être massacré par le pauvre. Voyez ce qu'ils font : ils dépouillent le malheureux des croyances saintes qui lui assurent l'espoir d'une vie meilleure ; ils flétrissent pour lui les joies pures du foyer domestique ; ils éteignent la foi dans son cœur, et ils sont surpris qu'une guerre impitoyable commence entre le riche et le pauvre désespéré !

CHAPITRE VI.

Système d'enseignement. — Statistique. — Instruction et moralité. — Leurs relations. — Vices de l'enseignement. — Publicité donnée par la presse. — Propagation du suicide par l'imitation. — Du pouvoir de l'exemple. — L'exemple devient épidémique. — Ce qu'il faut pour combattre l'imitation et l'exemple. — Le théâtre. — Le roman. — Toute la littérature légère. — La poésie. — Poésie lyrique. — La musique. — L'art.

Système d'enseignement.

Nous avons dit la cause première et originelle du suicide ; nous avons mis à nu sa racine dans le cœur humain ; nous l'avons suivi à travers les grands faits qui se sont produits, par la Renaissance, la Réforme, la philosophie, la Révolution, et nous avons vu la grande place qu'il y occupe, comme manifestation du mal social. Nous avons été amené à penser que tous ces affluents du fleuve du mal, cette pestilence des doctrines, ces vices et ces désordres de la pensée et de la volonté, avaient une origine commune, et étaient propagés et entretenus par voie d'enseignement dans les sociétés modernes.

Serait-il vrai, en effet, que notre caractère, nos mœurs, nos préjugés, ne fussent qu'un écho de cette erreur-principe, de cette défaillance de l'homme, de sa révolte perpétuée par le système d'enseignement ?

Si nous parvenons à prouver que le nombre des crimes, et surtout des suicides, progresse en raison directe de l'état de l'instruction, nul doute qu'il ne faille met-

tre au nombre des causes du suicide, nos vices d'éducation et notre système d'enseignement. Pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes effets? Pourquoi les fils seraient-ils exemptés des maux qui ont affligé leurs pères, s'ils ont persisté dans les mêmes errements? S'il en est ainsi, il est évident qu'on a fait fausse route, et qu'il faut rétrograder sans retard.

Changez la source d'un fleuve, vous en changerez tout le cours; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez son caractère et ses mœurs.

Quels sont donc les changements qu'il faudrait faire subir à notre système d'éducation ? — Contre un fléau si vivace, si prompt à s'infiltrer au sein de toutes les classes, et dont les plus hautes capacités se préoccupent, le remède unique est tout entier dans ce gouvernement des intelligences qu'on nomme *Enseignement.*

L'instruction publique est, de nos jours, la pierre de touche du progrès social. Prenons cette génération nouvelle, qui nous pousse déjà sur les bas côtés de la vie; dirigeons l'essor de ses jeunes inclinations; créons-lui une place dans une voie où elle se trouve environnée de bienveillance et de justice; et nous verrons éclore un peuple partageant, selon ses capacités et ses goûts, les inégales fonctions d'une société qui protége également tous ses membres.

Ainsi, de jour en jour, l'éducation philosophique, venant en aide à l'instruction littéraire, effacera des esprits le funeste paradoxe de l'égalité absolue. L'égalité relative prendra droit de cité; faisant du devoir un droit commun, flétrissant partout le monopole, imprimant aux masses une forte conviction de la noblesse de notre

être, elle rendra désormais indissoluble cette chaîne qui relie la terre au ciel, l'homme à Dieu.

Il faut détruire le mal à sa racine ; pour cela il faut non-seulement changer l'éducation, mais il faut aussi corriger les vices de l'instruction.

Tout homme instruit est un homme armé ; il est armé contre la société, s'il est instruit sans idée religieuse. L'instruction primaire, accompagnée de l'enseignement chrétien, est un bienfait immense ; l'instruction primaire sans religion, est le plus redoutable des fléaux.

L'instruction considérée d'une manière générale, exerce une grande influence sur la production du suicide ; c'est elle surtout qui développe ce funeste penchant.

On a longtemps prétendu que l'ignorance était la principale cause des crimes, et que pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, il suffirait de les instruire ; et on est allé jusqu'à faire de l'instruction une obligation. « Versez, disait-on, l'instruction sur la tête du peuple, vous lui devez ce baptême. » (1)

Si l'instruction est un bienfait, on a raison de la répandre ; mais cette opinion a trouvé des contradicteurs qui, s'appuyant sur les faits les plus concluants, ont prouvé que les crimes sont d'autant plus fréquents dans un pays, que l'instruction y est plus répandue ; que c'est à tort qu'on a prétendu que l'instruction ayant pour but, sinon pour résultat, de développer l'intelligence de l'homme, et de lui procurer un plus grand nombre de jouissances, elle devait le préserver infailliblement de prévarication, de désordre et d'envie de se détruire.

(1) *Almanach des bons conseils* (Epigraphe).

Les faits relevés par l'étude du suicide dans ses rapports avec l'état de l'instruction publique, protestent avec une grande énergie contre la direction qui lui a été imprimée en France dans ces derniers temps.

On a fait le relevé des cas de suicide, parmi les diverses professions ; celles qui supposent une instruction plus avancée, sont celles qui, toute proportion gardée, ont fourni le plus grand contingent aux morts volontaires. Nul doute sur ce fait. Les statistiques démontrent de la manière la plus évidente que l'instruction publique est en progrès constant. Mais si on divise la France par régions indiquant le rapport de l'instruction à la population, et qu'on compare ces chiffres avec ceux qui appartiennent aux suicides, dans chaque région, on trouve entre eux la plus grande concordance. Les pays qui ont le plus d'instruction sont ceux qui ont un plus grand nombre de suicides.

Il n'y a d'exception que pour la région du Nord. Dans l'ordre des suicides, elle occupe le premier rang, tandis que dans l'ordre de l'instruction elle en a le deuxième ; mais cela tient à l'influence désastreuse de Paris et de son voisinage, sur l'augmentation du nombre des suicides. Toutefois les petites différences partielles s'effacent devant ce fait capital : *que le suicide n'a pas cessé d'augmenter de fréquence à mesure que l'instruction se répandait davantage dans chaque région, aussi bien que dans toute la France.* Il y a entre ces deux progrès un parallélisme remarquable, et qui ne s'est pas démenti un seul instant depuis 30 ans ; et si l'un n'est pas l'effet de l'autre, on conviendra du moins que c'est là une coïncidence étrange. Il en résulte d'ail-

leurs de la manière la plus évidente, que si l'on n'est pas fondé à accuser l'instruction d'avoir contribué à augmenter le nombre des suicides, celle-ci n'a pas empêché non plus le rapide développement de ce funeste penchant.

Mais, dira-t-on, quoi d'étonnant ! la France est un pays qui abuse de tout, des bonnes comme des mauvaises choses; pourquoi n'aurait-elle pas abusé des bienfaits de l'instruction? Cette objection pourrait prouver quelque chose, si la France était le seul pays où ce fait capital se soit révélé; mais il s'est révélé, avec les mêmes caractères, en Prusse, en Autriche, en Russie et dans dans tous les Etats-Unis d'Amérique. En effet l'examen comparatif du chiffre des suicides et de l'instruction publique a donné partout les mêmes résultats (1). Le docteur Brouc a publié un mémoire et dressé un tableau qui permet de comparer entre eux, sous le rapport du nombre des suicides et de l'état de l'instruction, un certain nombre de pays placés sous des latitudes très-différentes et dans les conditions les plus variées.

Suicides daus divers Etats d'Europe.

Nous avons relevé nous-même quelques suicides de personnages considérables dans certains Etats de l'Europe qui prouvent que partout ce crime fait des progrès.

(1) *Annales d'hygiène publique et de médecine légale.* Paris, t. 16, p. 223.

Suisse.

On écrit de Bâle au *Courrier du Bas-Rhin :*
La ville de Schaffouse vient d'être cruellement affectée. M. Ziegler, président du tribunal, vient de se brûler la cervelle.

Piémont.

En Piémont, au mois de juillet 1861, le comte Gubernatis de Rivarolo, s'est suicidé à Turin. Il a choisi pour mettre à exécution son attentat le cimetière même.

Hongrie.

Le célèbre Magyar Téléki, révolutionnaire rendu suspect à ses amis, parce qu'ayant reçu l'assurance qu'il n'y avait rien à attendre de la France et de l'Italie pour la révolution hongroise, avait changé son plan. On l'accuse de s'être vendu ; il croit sa mission finie et il met fin à ses jours au printemps de 1861.

Même pays.

A Seged, le suicide a passé à l'état d'épidémie. La semaine dernière six personnes ont mis fin à leurs jours.

(*Gazette de France*, 22 juin 1861).

Nota. — Seged ou Szegedin est une ville forte de la Hongrie qui compte 30 mille âmes.

Autriche.

Gratz, 11 avril 1866.

Le malaise intérieur dans les affaires d'Autriche se traduit par de fréquents suicides qui prouvent aussi l'insuffisance de la foi dans la bourgeoisie de Vienne. Je ne vous ai pas parlé d'un haut employé du ministère du commerce, ni d'un caissier du baron Siva ; je ne vous parlerai pas davantage d'un libraire, qui viennent de se donner la mort; mais je ne puis passer sous silence le suicide de la famille Tuvora.

M. Tuvora était rédacteur de la *Correspondance autographe*, journal semi-officiel et entrepreneur de voyages en Orient. Des dettes pénibles et blessantes pour son honneur, des cautions perdues et des gages d'employés retenus, l'avaient réduit au désespoir.... Ayant renvoyé ses deux jeunes enfants de 6 et 7 ans chez ses parents, il s'enferma avec sa femme, sa fille aînée Aloyse et deux fils. En ouvrant la porte de force, on trouva l'horrible spectacle de toute une famille victime du poison. Le malheureux Tuvora avait voulu, par un papier laissé exprès, faire croire que sa famille s'était empoisonnée volontairement; mais l'opinion des médecins appelés à l'autopsie constate que le père était seul coupable.

Prusse.

Suicide d'un dignitaire de l'Eglise évangélico-prussienne.

On lit dans le journal le *Monde* :

Le 29 avril 1866, M. Bork, premier pasteur militaire à Posen, a quitté son domicile dans un accès de

mélancolie, dit la *Gazette de la Croix* ; il a gagné Moschin où il s'est jeté sur les rails du chemin de fer pour se donner la mort. Un employé de la ligne, en voulant le sauver de cette position, a eu lui-même une jambe enlevée par la locomotive.

Le pasteur a eu la tête séparée du tronc.

M. Bork était un homme très-considéré des autorités ecclésiastiques protestantes et très-influent parmi ses coreligionnaires, très-instruit et plein de zèle pour son ministère. C'était un ennemi violent des catholiques de la province de Posen.

C'est le deuxième dignitaire de l'église évangélico-prussienne qui se suicide depuis deux ans.

Italie.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire ce qui se passe en Italie : le suicide et le duel y font d'affreux ravages; nous n'y reviendrons pas.

Espagne.

On lit dans la *Epoca* du 20 octobre 1865 :

Hier, dans la matinée, Madrid a été mis en émoi par une nouvelle qui s'est répandue avec la rapidité de la foudre, celle de l'horrible catastrophe qui vient de frapper l'un des hommes les plus considérables de la haute banque et dont il serait inutile maintenant de vouloir taire le nom, M. Don Gregorio Lopez de Mollinado. (Suit le récit de la terrible tragédie, c'est-à-dire du suicide accompli).

Il est singulièrement remarquable que le suicide de-



vient fréquent chez les peuples à mesure que le Catholicisme s'en retire et qu'il est généralement inconnu dans les pays où la Religion catholique est exactement connue et pratiquée. Le suicide a été inconnu en Espagne tant que le peuple espagnol est resté sincèrement attaché à la religion catholique et surtout tant qu'il l'a exactement pratiquée.

C'est à partir de 1834 que le suicide prend en Espagne un accroissement considérable. Il y eut dans ces dernières années un suicide à Madrid qui causa un grand émoi. Les voltairiens crièrent bien, à la vue de cette mort, que l'Espagne commençait à se civiliser ; mais les vieux chrétiens s'effrayèrent et pressentirent tristement la ruine prochaine de leur culte et de leurs autels.

Nous n'avons pas de données précises sur les suicides en Espagne; mais nous pouvons juger de leur nombre par le nombre des fous, puisqu'il est avéré que ces deux maladies morales reconnaissent les mêmes causes et suivent la même progression.

D'après un rapport fait au congrès international de bienfaisance par M. le comte Alféro, délégué par le gouvernement, la bienfaisance publique soutient en Espagne 17 maisons d'aliénés dans les principales provinces. En 1860 ces maisons renfermaient 2,217 aliénés. Nous sommes persuadé qu'au commencement de ce siècle l'Espagne était le pays de l'Europe où il y avait le moins de fous. Ils s'y sont multipliés depuis que la foi a diminué. D'ailleurs des calculs statistiques ont constaté que la folie en Espagne est moins fréquente que partout ailleurs. L'éloquent rapporteur insiste spécialement sur

cette pensée que l'Espagne puise dans sa foi, dans ses pratiques religieuses, les habitudes et le sentiment de la véritable charité. Il fait remarquer l'immense distance qui sépare la civilisation antique de la civilisation chrétienne qui a consacré en principe l'expansion de la fraternité, qui, l'Evangile ou la croix à la main, accompagne l'homme pour lui prodiguer ses secours depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis la crèche jusqu'à l'hospice, dans tous ses besoins, dans toutes ses défaillances, dans toutes ses infirmités.

Statistique. — Instruction et moralité. — Leurs relations.

On ne parle que de progrès indéfini ; c'est là une idée séduisante sans doute ; mais si nous regardons au fond, nous voyons qu'il se rapporte surtout au côté matériel de la nature humaine ; que le côté moral y est peu ou point intéressé. Le côté moral se traduit sans contredit par l'instruction ; or nous avons un moyen certain de connaître la valeur de ce progrès dans l'état actuel de la société française.

M. Guerry a fourni sur ce sujet des chiffres irrécusables. Il a recueilli 80,603 cas authentiques *de suicide* et 158,725 attentats contre *les propriétés*. Eh bien ! ces attentats contre la propriété et ces suicides se sont produits dans un temps donné, et en plus grand nombre dans les départements où l'instruction publique est prédominante, et cela dans des proportions effrayantes.

Cela prouve-t-il que l'instruction pousse à l'immoralité ? non sans doute ; mais cela ne prouve pas, non plus, que l'instruction à elle seule empêche l'immora-

lité de se produire, et que l'emploi du maître d'école soit un remède souverain. Aussi jamais la statistique n'a infligé un démenti plus significatif à ses partisans, que cette constante relation des crimes invariablement en rapport direct avec l'instruction. C'est toujours la catégorie des illettrés; leur brute ignorance, moins chargée d'accusations que la catégorie des lettrés. C'est triste ! mais c'est conséquent. Ces lettrés n'ont rien su, rien appris des devoirs de l'homme; bien plus, ils ont eu en haine et en mépris systématique la religion, cette science souveraine de la vie.

L'instruction, ou ce qu'on appelle sottement et superbement de ce nom glorieux, ne suffit donc pas à prévenir les crimes.

Dans la nomenclature des crimes qui ravagent la société, M. le ministre de la Justice fait figurer les suicides. Dans sa pensée donc, le suicide est un crime, crime impuni, mais un crime, pour lequel, comme pour les autres crimes, l'instruction n'existe pas dans un rapport inverse, mais direct. L'instruction dégrade les mœurs, et la maladie du suicide suit infailliblement la dégradation des mœurs. Dans l'empire romain, époque de la ruine morale, l'homme quittait la vie avec une indifférence *bestiale ;* et la vue des meurtres était le plus joyeux spectacle du peuple. Quel que soit le jugement des moralistes sur cet acte exécrable, ils ne sauraient nier au moins que le suicide est un sanglant désordre ; et ce ne sera pas la propagation de leur instruction à demi athée, qui donnera à l'homme la force de porter la vie lorsqu'il l'a épuisée dans les vices, dans l'impiété pratique. Le mépris de la mort est quelque chose de

brutal, qui exclut toute idée de courage ; tandis que dans la vertu, la crainte de la mort est quelque chose de sérieux et de saint, qui donne du prix à la vie.

Ce qui ressort de ce tableau des crimes qui nous revient tous les ans, c'est que le progrès qu'on divinise, risque de n'être qu'une piperie. Sans la vertu qui vient consoler la terre, il faudrait désespérer de l'avenir ; en dépit des statistiques, elle serait la proie des criminels.

On peut donc poser comme une loi *loi générale, que depuis très-longtemps la fréquence des suicides est en raison directe de l'état de l'instruction.*

Vices de l'enseignement.

On apprend aux enfants à lire, à écrire, à calculer ; on y joint un peu de géographie, un peu d'histoire, quelquefois un peu de musique, puis c'est tout. Mais s'occupe-t-on de former leur cœur, à mesure qu'on développe leur esprit ? nullement, ou peu s'en faut. Uniquement occupés d'études positives, on a totalement négligé celles du cœur ; l'intelligence paraît seule préoccuper le maître. On instruit bien plus qu'on élève ; une partie seulement reçoit la culture, et la principale des facultés demeure dans l'oubli. Notre âme ayant la double faculté et le double besoin de connaître et d'aimer, il est évident qu'elle ne peut être satisfaite qu'autant que le sont ces deux facultés ; et ne pouvant se scinder parce qu'elle est indivisible, il ne saurait lui suffire de satisfaire tantôt son intelligence et tantôt son cœur ; mais il faut que ces deux facultés soient satisfaites simultanément, par la connaissance de ce qu'elle

aime et l'amabilité de ce qu'elle connaît. L'objet de notre connaissance et de notre amour ne doivent faire *qu'un*, comme notre intelligence et notre cœur.

Ainsi donc une instruction seule ou mal dirigée, celle qui n'est pas soutenue par une forte éducation morale et religieuse, loin d'être un bienfait n'est qu'un poison subtil, d'autant plus dangereux que cette instruction est plus avancée. A quoi sert l'instruction sans une bonne éducation, quand l'heure du découragement est venue, quand les mauvais jours sont arrivés, que la source des espérances est tarie ? Comment revenir au bien ? Où est la route qui y conduit, la route du devoir qu'on n'est pas assez fort pour chercher, parce que le caractère n'a pas été d'assez bonne heure trempé pour ce labeur ? On n'est pas prêt, en un mot, pour lutter avec avantage contre l'adversité et les grandes douleurs de l'âme.

Il y a longtemps qu'on a signalé les dangers d'une instruction incomplète ou fausse, d'une éducation vicieuse. Avec elles, toute foi s'éteint, le jugement se fausse, la raison s'égare, le sentiment du bien, du juste, de l'honnête, languit, ou prend une direction mauvaise. On a là tous les germes d'une corruption précoce qui réagit ensuite sur toute la vie. N'est-ce pas là la cause de cet oubli facile de tous les devoirs sociaux, de ce relâchement des liens de la famille, de cette démoralisation profonde dont nous voyons si souvent les tristes suites ? De là enfin, une haine sourde contre la société, un profond dégoût de la vie, un désespoir incurable qui amènent si souvent celui-ci au suicide, celui-là au crime, cet autre à la folie. L'instruction qui se fait par

les mauvais journaux, par les romans, par le théâtre, n'est pas de nature à former le jugement, à rectifier le sens moral ; au contraire elle exalte outre mesure l'imagination, développe la sensibilité à un trop haut degré. Cette instruction ne sert qu'à faire naître de mauvaises pensées, à donner de perfides conseils et à égarer la conscience.

Dans une sphère plus élevée l'éducation quoique plus complète est encore entachée des mêmes vices. Dans les établissements d'instruction publique et privée, on apprend aux enfants du grec et du latin, pendant les huit ou neuf des plus belles années de leur vie. On leur donne quelques éléments des sciences les plus utiles ; les mathématiques, la physique, l'histoire, etc. ; on les parque par centaines, dans des espaces étroits et quelquefois insalubres ; on les abandonne sous la surveillance de maîtres d'études, insuffisants ou incapables, à la fougue de leurs instincts naissants, à tous les dangers de l'exemple, dont la contagion funeste développe souvent, chez eux, les plus détestables habitudes. Qu'importe que leur santé languisse, que leur corps s'étiole, que leur cœur se perde, d'une manière peut-être irrévocable ! Qu'importe que quelques-uns s'épuisent dans un travail ingrat et au-dessus de leurs forces ; que d'autres s'abrutissent, si les fortes études et le développement complet de l'intelligence le veulent ainsi ! Et l'on abandonne au hasard le développement des facultés morales et la direction des passions ; mais lorsque de bonne heure le cœur est corrompu, quels fruits attendre des dons mêmes les plus brillants de l'intelligence ?

Est-il besoin d'aller chercher ailleurs l'explication de

ce fait inexplicable au premier abord, que le nombre des suicides est sept fois plus considérable aujourd'hui qu'il y a trente ans, chez les enfants âgés de moins de 16 ans, et douze fois plus, chez les jeunes gens de 16 à 20 ans. (Docteur Lisle, du *Suicide*, p. 85.)

Le système d'enseignement, suivi partout, dans les établissements de l'Etat, comme dans les établissements particuliers, est calqué sur l'enseignement des Spartiates, des Athéniens et des Romains; ce sont les auteurs païens qui sont mis journellement entre les mains des élèves; ce sont les institutions de l'antiquité païenne, les maximes et les exemples de ses grands hommes qu'on leur fait admirer; aussi est-ce cette éducation classique qu'on doit rendre responsable de tant de mal. C'est le collége, dit un témoin non suspect, qui a produit la Révolution, avec tous les maux dont elle est la suite.

« Notre éducation publique altère le caractère national ; elle déprave les jeunes gens ; elle remplit leur esprit de contradictions... On rend les hommes chrétiens par le catéchisme ; païens, par les vers de Virgile ; grecs ou romains, par l'étude de Démosthène ou de Cicéron ; jamais français. » (Bernardin de St-Pierre.)

Ce que deviennent l'intelligence, le caractère, le tempérament sous le souffle d'un pareil enseignement, ce n'est pas tout de le dire, c'est de le voir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sensualisme qu'il enfante et les vertus telles que la Foi, l'Espérance et la Charité, sont deux antipodes. Un orateur célèbre de notre temps a décrit les ravages de cette éducation en ces termes : « Allez, dit-il, dans un pensionnat, dans un collége,

nait dans toute éducation qui n'est pas chrétienne, cette mollesse pour la vertu, cette vague et incomplète notion du devoir, cet affaiblissement de la conscience.

On se contente d'instruire (ou pour parler plus juste on a l'air d'instruire); on ne forme pas, on essaie de faire des lettrés; on ne pense pas à faire des hommes, bien qu'on le dise; on favorise plutôt qu'on ne combat les vices et les fausses notions du monde, et l'on jette en face de l'entraînement universel des consciences que l'éducation n'a pas fait grandir, que la foi n'a point armées, que n'a pas nourries une énergique intelligence du devoir. De là naît aussi dans la vie et dans les mœurs, cette désaccoutumance de pensées plus hautes et d'une sphère plus intelligente, que celle qui se borne au soin de la fortune et aux jouissances du corps; de là cet affaissement du sens moral, cette facilité à composer avec le devoir, parce que le devoir n'est qu'obscurément compris; cette absence de sérieux dans la vertu, qui habituée à plier peut finir par se prêter à tout; symptômes effrayants parce qu'il n'est pas de danger, ni de mal dont ils ne décèlent le germe; symptômes que notre siècle reconnaît avec terreur et auxquels il ne sait pas apporter remède. « Le cœur se serre quand on voit que dans ce progrès de toute chose, la force morale n'a point augmenté. » (Michelet, *Hist. de Fr.*, t. 2, p. 622).

En résumé, 1° on sacrifie partout et systématiquement dans le régime intérieur des établissements d'instruction publique et privée, le corps à l'esprit et les facultés morales à l'intelligence.

2° Les deux sources qui alimentent la vie morale des nations, sont la religion, et une instruction primaire et

supérieure religieuse. Ces deux sources étant empoisonnées, les nations meurent peu à peu.

3° En laissant subsister dans les études classiques, l'esprit du paganisme, le cœur gâté par l'air qu'il a respiré, ne comprenant plus rien au sens élevé de la vie, devient la proie de toutes les erreurs et de toutes les passions. D'un autre côté en excluant le Catholicisme de l'enseignement on excluait cet esprit de soumission légitime, cette dépendance de la règle, ce respect de tout ce qui est sacré, qui doit être l'âme de toute éducation, et on amenait l'oubli, la haine ou le mépris de l'autorité dont le Catholicisme est ici-bas la plus haute expression.

4° Enfin s'il y a un vice dans l'éducation de ces derniers siècles, une cause dominante de l'universelle hésitation des esprits, de la trop commune faiblesse des caractères, c'est qu'on a, depuis trois cents ans, trop ôté à la famille et à la mère, trop donné au maître et à l'Etat.

L'influence de l'instruction sur la production du suicide est donc évidente.

Publicité donnée par la presse.

A cette première cause pour le triomphe du mal, la presse est venue joindre son action la plus funeste. La presse un des plus beaux dons que Dieu ait faits à l'homme; ce levier qu'il avait mis entre ses mains et qui devait soulever le monde est devenu le véhicule de l'erreur et du vice.

La presse destinée à porter la vérité, la science, la

civilisation jusqu'aux extrémités de la terre, détournée de sa fin, s'est prostituée au mal et porte le mensonge et l'immoralité jusque dans le plus obscur hameau. La publicité donnée par la presse et par les journaux aux faits de suicide est un mal qui a été déjà signalé, il y a plus de quarante ans. La liberté d'écrire, dit Esquirol, ne saurait prévaloir contre les vrais intérêts de l'humanité ; cet honorable écrivain va même beaucoup plus loin et il ne craint pas de réclamer contre la publication des ouvrages qui inspirent le mépris de la vie et vantent les avantages de la mort volontaire.

La presse de tous les pays enregistre, avec une avidité coupable, tous les actes de suicide. Qui pourrait douter que cette publicité ne soit pour beaucoup dans la multiplication de ces actes de désespoir et de démence? Combien de malheureux ont pris, dans leur journal, l'idée de se suicider! Si encore les journaux se contentaient d'enregistrer froidement ces faits, à mesure qu'ils se produisent; mais loin de là, ils en font souvent des récits très-pittoresques; ils en recherchent, avec soin, les causes plus ou moins cachées, et souvent les inventent, lorsque celles-ci leur échappent ; ils en arrangent les circonstances, même les plus futiles, de la manière la plus émouvante; ils les dramatisent avec un art infini. Tous ces récits familiarisent les masses avec l'idée de la mort, et entretiennent au sein de la population, dans les villes surtout, une véritable épidémie de suicides.

Combien ces récits ne doivent-ils pas affecter pro-

fondément les imaginations avides de l'extraordinaire ! c'est un fait grave, et de nature à fixer fortement l'attention. Tout le monde en parle, tout le monde s'en préoccupe, plus ou moins ; les esprits faibles et impressionnables, beaucoup plus que les autres. Dès lors l'impulsion est donnée, les imaginations s'exaltent ; l'homme porté à la tristesse, à la mélancolie, malheureux, souffrant, trouve dans l'exemple récent un aliment à sa passion. Que de suicides ainsi déterminés !

Les choses en sont arrivées à ce point ; il y a quelque temps, un journal de Paris, la *Gazette de France*, si je ne me trompe, a cru pouvoir donner le bulletin du suicide en même temps qu'il donnait celui du choléra-morbus. « Il faut, disait-il, traiter maintenant le suicide comme une épidémie. » Voici ce bulletin : « A la liste des quatre suicides parisiens (dont il fait connaître les noms, l'âge, la demeure et la profession) il faut ajouter le nom d'une dame anglaise, demeurant avenue des Champs-Elysées, qui, au sortir du temple protestant, s'est précipitée dans l'un des bassins du rond-point, la tête la première. »

La province n'en fournit pas moins de 15 tous nommés. Le même bulletin extrait du journal le *Monde*, le récit suivant :

« Un employé d'une grande administration, a été surpris, il y a peu de jours, dans des manœuvres frauduleuses qui ont nécessité l'intervention de la police. Pour se dérober à la flétrissure des débats judiciaires, il s'est fait sauter la cervelle. Lorsque dans ses bureaux on a appris ce fatal dénouement, une seule observation est sortie de la bouche de tous ses collègues : « Il s'est fait

justice lui-même ; en pareil cas chacun doit agir de la même façon. » A peine deux ou trois voix fort timides ont osé protester contre cette morale d'un nouveau genre.

« Rien n'est plus contraire au bon sens et au sentiment de la justice la plus vulgaire, que de penser qu'on peut échapper à la honte par le suicide. Pour les libres-penseurs, en face du déshonneur, il n'y a pas d'autre solution. Pour le chrétien, ou même pour l'homme simplement honnête, il y a bien mieux à faire : vivre pour expier, pour réparer. Mais ce malheureux était étranger, nous le craignons bien, à toute croyance révélée et par conséquent à toute pratique religieuse. »

Le même bulletin porte la rectification qui suit :

« Ce n'est point M. de Magny, mais bien M. Guyot, effectivement vice-consul de France à Bâle, qui s'est suicidé, le 27 septembre dernier. »

(*Union*, 10 octobre 1865.)

Propagation du suicide par l'imitation.

Le suicide n'est pas seulement un mal individuel, c'est aussi, avons-nous dit, un mal social, qui peut se propager par imitation, par enseignement, par une sorte de contagion morale, dont l'existence est tout aussi certaine que celle de la contagion de quelques maladies.

L'exemple a tout pouvoir sur notre imagination ; c'est là une observation de tous les jours et de tous les instants. L'exemple d'un individu qui se tue entraîne fatalement d'autres exemples ; l'homme est essentiellement imitateur. Il y a dans les faits d'imitation inexpli-

cables et pourtant incontestables, quelque chose de mystérieux, une attraction qui ne peut mieux se comparer qu'à cet instinct irréfléchi et tout-puissant, qui nous incite, à peu près à notre insu, à répéter les actes dont nous avons été témoins et qui ont agi vivement sur nos sens ou sur notre imagination. Cette action est si générale et si vraie, que nous en subissons, tous, plus ou moins, le joug. Il y a là une espèce de fascination dont certains esprits faibles ne peuvent se défendre.

Si l'on pouvait un moment douter de la puissance de l'exemple, il suffirait de se rappeler les épidémies de suicide qui eurent lieu à Lyon, où les femmes dégoûtées de la vie, se précipitaient en foule dans le Rhône ; à Marseille, où les filles se tuaient par dépit d'amour; à Rouen, où l'on observa en 1806 un grand nombre de suicides, attribués à une chaleur excessive et à des revers de fortune. Ces faits, et beaucoup d'autres, que nous pourrions y ajouter, sont connus de tout le monde; personne ne nie ces étranges épidémies. Il n'en est pas de même, quand il s'agit de les expliquer. Les uns croient à une influence mystérieuse, cachée dans l'atmosphère, et ils invoquent à l'appui de leur opinion cette circonstance, que les épidémies dont il s'agit, ont été observées, presque toujours, pendant l'été, et au moment des plus fortes chaleurs. D'autres les attribuent à des influences morales, agissant simultanément sur un grand nombre d'individus, telles que des bouleversements politiques, une longue disette, une épidémie meurtrière, les malheurs de la guerre, etc. Enfin un certain nombre y voient tout simplement le résultat de *l'instinct d'imitation* qui exerce si souvent une action

Ce qu'il faut pour combattre l'imitation et l'exemple.

Une réflexion m'a toujours frappé ; cette réflexion la voici : une tendance générale à peine sensible autrefois, prend chaque jour des proportions fâcheuses, je veux parler de la tendance à l'imitation. Elle est visible partout. C'est là un signe évident de la pénurie et de l'indigence de l'époque qui manque d'originalité et d'initiative, en même temps que de direction générale. Jamais ce trait ne s'était accusé avec tant de force que dans ces derniers temps ; on peut même dire qu'il en est un des caractères distinctifs. Cette pauvreté et cette détresse sont les résultats inévitables des conditions de plus en plus malheureuses dans lesquelles l'époque tout entière est jetée. L'imitation, l'exemple ont fait et feront encore bien des victimes ; eh bien, c'est par l'exemple qu'il faut essayer de triompher du mal. Il est certain que de nos jours l'originalité s'émousse, qu'une mollesse uniforme se répand sur les mœurs de toutes les classes et de tous les peuples. On ne saurait trop le redire ; dans notre siècle les hommes s'imitent et s'attendent les uns les autres, n'osent plus rien faire, rien entreprendre, rien dire, presque rien être par eux-mêmes : que costumes, coutumes et pensées tout devient un peu semblable, du haut en bas de la société et d'une extrémité à l'autre de l'Europe.

Il faut s'unir et s'armer, dit un publiciste dans un journal politique, la *France*, pour conjurer les périls. La

duit une mort de ce genre : Si pareille chose, disent-ils, me fût arrivée, c'est-à-dire un chagrin, un malheur, je me fusse tué comme lui. Les mêmes circonstances les auraient rendus suicides.

presse, qui est un phare élevé sur tous les écueils, doit entreprendre, au nom de la dignité humaine et du salut de tous, cette grande campagne du bien contre le mal... Elle doit dire à ceux qui sont placés aux degrés supérieurs de l'échelle sociale, que c'est à eux de donner l'exemple, et que la loi morale doit descendre de haut pour exercer une durable et profonde influence dans les rangs de la société.

Tous les jours nous voyons que les suicides qui ont eu un certain retentissement, ou ont présenté quelques circonstances bizarres ou extraordinaires, sont suivis d'un certain nombre de suicides semblables et accomplis dans les mêmes circonstances. C'est ce qui arrive à peu près infailliblement toutes les fois qu'un individu se précipite du haut de quelque rocher escarpé, de quelque monument, des Tours de Notre-Dame, par exemple, de la Colonne Vendôme, de la Tour de Londres et autres lieux.

Le théâtre.

Le théâtre n'est ni moins exempt de reproche, ni moins coupable que la presse. Le théâtre moderne, tel qu'il est, n'est ni une école de respect, ni une école de mœurs ; c'est, si l'on veut être indulgent et à demi vrai, un lieu de distraction et de plaisir ; nous ne disons pas qu'il est déshonnête et désorganisateur ; cela dépend du point de vue où l'on se place, comme aussi des temps et des circonstances où l'on se trouve.

Si l'on voulait étudier quelle est l'influence que le

théâtre a exercée sur la classe ouvrière, on pourrait dire tout d'abord que jamais il n'a exercé une action moralisatrice. Le théâtre peut ne pas être immoral ; il ne fut, il n'est, il ne sera jamais moral. La société ne le reflète pas, c'est lui qui reflète la société. Ce qu'on dit du gouvernement des peuples on peut le dire aussi du théâtre: ils n'ont que celui qu'ils méritent. Vicieux, lorsqu'ils sont vicieux, corrompu, lorsqu'ils sont corrompus, sceptique, lorsqu'ils sont sceptiques, incroyant, lorsqu'ils sont incroyants, léger de scrupules, lorsqu'ils ont jeté leurs scrupules par-dessus les mobiles de la délicatesse et de la probité. Loin de les instruire, de les corriger, de les guider, il se modèle sur eux, il les daguerréotype de son mieux. (1)

Les théâtres que fréquente d'ordinaire le peuple lui servent, le plus souvent, un breuvage malsain. Tantôt ce sont des lazzi de mauvais goût et de mauvais ton ; des mots à double entente ; la langue triviale de l'argot, ou, ce qui est pire, des gravelures, renchérissant sur celles de Pigault — Lebrun, qui charment les oreilles délicates. C'est en glorifiant l'adultère, en amnistiant la séduction, en excusant le libertinage, prétendu élégant, et en dénigrant le beau et le bon; en s'attaquant aux principes vrais, aux saines doctrines, aux saintes croyances; c'est en raillant ce qui est digne de toutes les sympathies; en tournant en ridicule ce qui devrait être respecté; en calomniant

(1) A propos de théâtre, il suffit de rappeler ce qu'en dit l'exposé de la situation de l'Empire « que le niveau littéraire et artistique n'est plus à la hauteur où l'avait placé la juste sévérité du public » ; le théâtre n'est même plus la débauche de l'esprit, ce n'est plus que la débauche du regard. (Eugène Pelletan : (*Discours au Corps Législatif*, séance du 20 mars 1866.)

ce qui devrait être honoré, que les théâtres demandent au scandale des retentissements qu'ils puissent escompter en fructueuses recettes.

Les suicides sur la scène sont représentés, sinon toujours comme des actes héroïques, le plus souvent du moins, comme le seul moyen de sortir d'une fausse position, et supposant *toujours* chez celui qui porte une main homicide sur lui-même, un grand fond de caractère et un courage au-dessus du vulgaire.

Cette habitude de glorifier ainsi en public et de mettre journellement en scène le suicide et le meurtre, est bien faite pour familiariser les hommes avec les idées de crime et de destruction, et pour induire en erreur des âmes déjà trop disposées à déposer le fardeau de la vie.

Dans les représentations dramatiques, le plus souvent, que d'aventures tragiques, que d'événements terribles, de catastrophes sanglantes, de scènes d'horreur, de désespoir, de sang, de meurtre, de suicide, qui frappent l'imagination, épuisent la sensibilité, détruisent la force de l'âme! Qu'après cela, les accidents réels et ordinaires de la vie arrivent, ils pourront aisément porter à une triste et funeste résolution.

Le suicide est devenu plus fréquent depuis qu'on a écrit en faveur du meurtre de soi-même, et que les uns l'ont représenté dans les livres et sur le théâtre comme un acte indifférent et même comme un acte courageux et honorable, et que les autres ont soutenu que ce n'était qu'une simple maladie. «Le mal moral, dit le docteur Pariset, s'introduit dans les âmes par des paroles ou des images; il s'y grave par des maximes, des exemples, des apologies; bientôt il est partout. »

Sans parler de tous les principes pernicieux et de toutes les maximes immorales, qu'on enseigne et qu'on débite sur la scène, nous voudrions pouvoir citer quelques exemples de ce dédain de l'existence, de ce mépris de la mort, si communs dans les jeux scéniques, nous les retrouverions par milliers dans la poésie byronnienne que les drames nouveaux ont mise à la mode. Nous y reviendrons en son lieu.

Le roman.

De nos jours le roman a conquis une importance capitale. Malheureusement ce qui devrait être pour l'intelligence un charme et un délassement, n'est que trop souvent pour elle un aliment malsain ; à tel point qu'une semblable lecture devient pour les passions mauvaises, le stimulant le plus actif et le plus puissant, loin d'être le passe-temps le plus doux et le plus légitime. D'où vient cela? de l'idée que le romancier se fait de son art. Si son idée s'arrête à la nature sans sortir de ses conditions normales ; si pour lui tout ce qui n'est pas contraire à la nature est vrai et légitime; si, en un mot, son idéal a sa source dans les passions du cœur; si même la passion débarrassée de toute espèce d'entraves est son seul idéal, cet idéal est faux, est malhonnête; au lieu de faire jaillir des sources les plus pures du cœur, des émotions qui l'ennoblissent, des rêveries qui l'apaisent, il n'excite en lui que des sentiments qui l'énervent. Ah! c'est que cette faculté créatrice qu'on appelle imagination, faculté merveilleuse qui lorsqu'elle prend carrière au delà des bornes légitimes, réduit toutes les autres facul-

tés en servitude, et ne laisse plus à la pensée d'autre liberté que d'errer à l'aventure dans le monde des chimères et des rêves.

Or, comme l'idéal est l'âme du roman, suivant que l'idéal est vrai ou faux, le roman est bon ou mauvais. Un bon roman n'est donc que l'idée du beau, du bon et du vrai; l'idée du bonheur réalisée dans le devoir par les plus nobles facultés de l'homme. En est-il ainsi de nos jours? tant s'en faut.

Le roman contemporain n'est ni moins corrompu ni moins corrupteur que le théâtre et la presse.

Ouvrez le dernier des mille et un romans dont l'Europe est inondée, et vous verrez comment ces moralistes d'une espèce nouvelle et inconnue ont présenté le suicide. C'est presque toujours un acte de courage, quand ce n'en est pas un de sublime vertu; se réfugier dans la mort est la fin ordinaire de tous leurs héros; ils descendent tous les degrés du crime et s'arrêtent au suicide; ils évitent l'opprobre par le plus grand de tous les forfaits, le meurtre de soi-même. Souvent dans la chambre du suicidé, on a trouvé à côté de l'instrument du crime, le livre qui l'avait provoqué. Nous n'en citerons qu'un exemple, il est tout récent. « Agée de seize ans à peine, douée d'une rare beauté, objet des soins et de l'affection de toute sa famille, Marie B... avait devant elle tout un avenir de bonheur, et déjà cependant elle se disait désenchantée, désillusionnée ; déjà les jours étaient vides et les heures ne lui apportaient que de l'ennui. Douée d'une imagination ardente, Marie la nourrissait de drames et de romans, qui l'exaltaient au plus haut degré. Elle se voyait l'héroïne de mille aventures

pleines d'émotions. Quand les nécessités de la vie matérielles venaient la distraire, elle souffrait comme le fumeur d'opium arraché à son rêve; alors elle maudissait l'existence. Hier, en l'absence de son père, qui était sorti pour affaires, elle s'est donnée la mort, par asphyxie carbonique. On l'a trouvée couchée sur son lit, vêtue de blanc. Près d'elle était ouvert le roman de *Belle-Rose* avec cet écrit: « Terre ingrate, je te quitte; la vie a été pour moi une marâtre, une débitrice insolvable qui n'a rien acquitté, etc. » Ce factum ampoulé se terminait par une malédiction.

Le roman, comme un hôte impur, a pénétré partout; le cabinet de lecture et l'estaminet lui ont ouvert leurs portes. Le journal lui cède une place au bas de ses colonnes; il fréquente la boutique du marchand, l'atelier de l'ouvrier; il entre dans la mansarde du pauvre, comme dans le boudoir de la grande dame; il s'assied au foyer de la famille. Les désœuvrés, les philosophes du carrefour, le lisent; il est pour tous un aliment à leurs passions, un charme à leurs ennuis. (1)

Le roman épuise toutes les ressources du talent, tous

(1) Les mauvais livres sont partout...

Mais qu'est-ce qu'il y a dans ces livres? Examinons ce qu'ils contiennent au fond.

Ou ils sont contraires aux mœurs, ou ils attaquent les dogmes, fondamentaux de la religion.

Ceux qui sont contraires aux mœurs, montrent à la jeunesse un monde idéal, qui l'exalte, le dégoûte du travail et des habitudes régulières; de là la misère, puis la honte, et enfin le désespoir. C'est alors que la poudre et le charbon se présentent à ces imaginations dévoyées; et c'est ainsi que le suicide fait partout, et à Paris surtout, d'affreux ravages.

(Mgr de Bonnechose : Séance du Sénat, du 18 mars 1864.)

les trésors de l'imagination, toutes les couleurs du langage, tous les prestiges de l'idéal, pour entraîner le cœur sur la pente du vice, en le faisant descendre à la vie des sens. Dans l'âme du voluptueux, passée ainsi tout entière dans sa chair, tout est langueur, tout est fadeur; c'est à peine s'il y reste assez de place pour la crainte et le *désespoir*.

Tantôt on est en présence de personnages, de mœurs, de peintures qui souillent de leur contact. Ici, c'est le vice, rayonnant au grand jour, dans toutes ses bassesses, dans toutes ses laideurs, dans tout ce qu'il y a de plus repoussant; là, c'est l'orgie qui hurle et qui blasphème, c'est le cynisme qui exalte ses turpitudes, et se glorifie dans son opprobre.

On pourrait dire que tous ces produits de la littérature contemporaine ne sont que des chefs-d'œuvre de dépravation et d'exécrables doctrines. La passion proclamée légitime et sainte, la vraie force n'est pas de l'étouffer, mais de la satisfaire.

L'institution du mariage est l'objet d'un torrent d'invectives; poursuivie des plus cyniques attaques à travers cent volumes, elle devient une infâme tyrannie de l'homme sur la femme, qui tremble et qui frissonne sous la main maritale, comme une colombe sous la serre d'un vautour. Mais sans mariage point de famille, point de société; la logique est inflexible, elle pousse à l'abîme.

Toute la littérature légère.

Le mal, le vice, le crime, dans ce qu'ils ont de plus bas, de plus vil, de plus féroce, voilà les sujets de prédilection de

cette littérature née sous le souffle d'un sensualisme brutal. Les bouges les plus infects, les existences les plus immondes; voilà des tableaux qu'elle aime à peindre; partout le mal triomphe, le vice règne, la scélératesse l'emporte et partout l'homme de bien succombe.... Enfin ce monde, tel que le représente le théâtre et le roman, n'est plus qu'un effroyable assemblage de toutes les hypocrisies, de toutes les abjections, de toutes les atrocités; et c'est dans le tableau de ces turpitudes et de ces horreurs qu'une foule avide et palpitante, vient chercher des émotions; c'est dans ces ténèbres et dans cette fange qu'elle vient éclairer sa raison et fortifier son cœur.

Et ce n'est pas là encore le dernier terme de ces honteuses orgies d'un art dégradé. Etaler avec complaisance dans toute sa laideur le vice et la corruption, exalter ce qui est odieux, intéresser à ce qui est horrible, c'est une œuvre ignoble sans doute; mais tourner en dérision la vertu, l'honnêteté, la probité; rendre plaisante l'infamie; rire de ce qui est immoral, de ce qui doit être flétri; faire des quolibets sur la vie, la mort, le tombeau; railler la famille, la paternité, le mariage, tout ce qu'il y a de pur, de vénérable et de sacré; c'est là une débauche du talent portée à son comble, c'est un cynisme insolent et brutal, outrageant tout ce que respectent les sociétés humaines, et préparant ainsi par l'avilissement de l'homme et de la société, ces grandes catastrophes qui ont ébranlé le monde et menacé toutes les institutions, toutes les lois qui servent de base à la civilisation. Aussi qu'est-il arrivé? Bientôt toutes les classes de la société, aussi bien les classes élégantes et dorées, que les classes populaires, ont pris goût à ces spectacles ignobles, à ces

violentes émotions, à ces âcres jouissances, que leur avait préparés le drame et le roman, et elles ont fini par ne plus trouver d'intérêt qu'à ces productions corrosives de l'esprit, qui surexcitent leurs appétits grossiers, et leur inspirent des goûts de ruine, de destruction, d'horreur, de sang et de *suicide*.

De là ce matérialisme pratique, cette recherche du bien-être, cette soif des jouissances matérielles, cette religion du plaisir et tout ce sybaritisme qui a envahi nos mœurs. Le roman a caressé tous ces raffinements d'un sensualisme effréné; il a déployé dans des tableaux de fantaisie, toutes les splendeurs de la fortune, toutes les merveilles du luxe, toutes les féeries d'Eldorado imaginaires, irritant ainsi à tous les degrés de l'échelle sociale, les cupidités insatiables et les plus brutales convoitises.

Aussi on peut se demander aujourd'hui où est le feu sacré? où sont les aspirations nobles et les saintes émotions? où est l'amour des grandes choses et des idées généreuses? Plus de spontanéité et d'élévation dans les sentiments, plus de sérieux dans les caractères! l'âme a perdu ses ailes, le cœur ses enthousiasmes. A toutes les gloires, à tous les parfums de la vie, ce siècle flétri a substitué les froids calculs de l'égoïsme, la soif des plaisirs vils, et l'adoration du veau d'or. Dans son stérile orgueil, il n'a conquis que le désespoir, embrassé que la mort, enfanté que le néant. (1)

(1) « Je lisais hier un rapport de M. le Ministre de la Justice, et je voyais que le nombre des suicides en France dépassait quatre mille par an, c'est plus de dix par jour. N'est-ce pas affreux au point de vue purement social? Et la source d'un pareil désordre,

A la vue des ravages causés par la presse, le théâtre et le journalisme, le célèbre conférencier de Notre-Dame de Paris, le révèrend père Félix, s'écrie : « Quand je vois au milieu de l'Europe tout un monde de lettrés, occupé chaque jour à écrire des mensonges, des calomnies, des insultes, contre n'importe quelle autorité, civile, politique ou religieuse ; lorsque je vois le mépris armé de la littérature, sortir des ateliers de la presse et monter chaque jour, par les colonnes du journalisme, à l'assaut de toutes les grandes autorités morales ; lorsque je vois vos théâtres, faisant du mépris des autorités l'amusement des multitudes, les livrer à la risée du peuple, dépouillées de leur prestige et découronnées de leur gloire ; vos dramaturges, cherchant aux sources de la démagogie, des inspirations antisociales, montrer sur la scène tout ce qui doit commander couvert de tous les vices, et tout ce qui ne doit qu'obéir orné de toutes les vertus ; lorsque je vois, aujourd'hui, un magistrat, demain, un prêtre, après-demain, un monarque, travestis sur la scène, sous les regards du peuple, et n'y paraissant que pour y recevoir, avec l'anathème que l'on jette au crime, le mépris que l'on accorde au ridicule ; lorsque je crois voir et sentir, partout, contre toute autorité, une conspiration permanente, universelle ; ah ! Messieurs, je me demande avec effroi où va votre société moderne, emportée par le vent du mépris, qui semble, depuis trois siècles, souffler de toutes parts ; et je me dis, elle va où

n'est-elle pas dans les romans qui démoralisent la famille, en même temps qu'ils démoralisent l'individu ? »

(Mgr le Cardinal de Bonnechose: Discours au Sénat, séance du 18 mars 1864.)

la Révolution la pousse, elle va où Satan l'entraîne par le mépris des autorités, à l'abîme où les sociétés périssent avec l'autorité. »

En résumé, la presse, le théâtre et la littérature sèment dans la société, la haine et le mépris de l'autorité, ce qui implique le suicide des sociétés, non moins que celui des individus, ainsi que nous l'avons démontré plus haut.

La poésie.

La littérature a donc influé plus qu'on ne pense sur la production du suicide.

La poésie vient à son tour représenter les mêmes maladies morales, les mêmes défaillances de l'âme, les mêmes ravages du cœur. En elle se reflète, comme dans un miroir fidèle, tout notre état social. On y voit confondus toutes les hontes du matérialisme, tous les désordres du sensualisme et les derniers anneaux de l'athéisme du XVIII[e] siècle. Car, quel que soit le nom que les rationalistes aient pris, panthéistes, positivistes, éclectiques et même athées et solidaires, ils n'ont pas dépassé l'atmosphère obscure et malsaine du doute. Oui, le doute est la maladie intellectuelle et morale de notre siècle; la corruption du cœur est venue au secours de la corruption de l'esprit. Le doute se complique d'un élément moral considérable. C'est souvent d'un cœur impur que sort cette épaisse fumée qui obscurcit l'entendement, et dans notre siècle, plus peut-être que dans tout autre, le sensualisme est le père du scepticisme. Ainsi à côté des sceptiques de l'idée, viennent se placer les scepti-

ques du sentiment. Ceux-là sont surtout des poëtes. Le premier d'entre tous, par droit de génie (tout le monde l'a nommé), c'est lord Byron; puis viennent Schiller, Léopardi, le poëte italien, qui renouvelle les confidences de Théodore Jouffroy. C'est Kleist, le disciple de Kant, qui se réfugie dans le suicide; puis les autres poëtes du doute en Allemagne et en France qui relèvent tous dans une certaine mesure de lord Byron; Alfred de Musset, Murger, Farcy, Gérard de Nerval, Hégésippe Moreau et Alfred de Vigny; ce dernier après avoir traversé en chantant les destinées, les sombres et tristes régions du doute, vint avant la mort se reposer dans la foi.

Les poëtes sont toujours l'expression des idées de leur temps qu'ils popularisent; c'est là leur destinée. Ils ont été, à travers les âges, les messagers de l'erreur plus aisément que ceux de la vérité.

A tout, l'artiste donne le mouvement passionné, violent, étrange, nerveux, morbide même et douloureux par moments, qui l'agite lui-même et qui semble l'essence même de notre temps; car il ne faut pas se lasser de le répéter, ces hommes sont les vrais peintres de leur temps, qui ressentant plus profondément que les autres les passions et les mouvements d'une époque, les renvoient en étincelles et en gerbes à leurs contemporains. Ils sont le résumé et le centre vivant de nos aspirations, de nos angoisses, de nos misères; ils les traduisent toutes d'une façon à laquelle il n'est pas possible de rester insensible. Aussi, sceptiques et froids comme presque tous les enfants de ce malheureux siècle, ils n'ont pu, ces poëtes-là, ni comprendre, ni exprimer la beauté et l'idéalité divines des types et des sentiments surnaturels. Ils ont tout rabaissé et ma-

térialisé dans notre ciel : Dieu, le Christ, la Vierge, les saints et les martyrs.

Désolés, violents, comme tous les cœurs sceptiques que Dieu avait marqués pour de grandes destinées, et qui subissent volontairement peut-être la misère des temps, tournent en amertume et en rage leurs aspirations et leurs besoins déçus. S'ils ne brillent pas par l'expression supérieure des êtres et des choses surnaturelles qu'ils ont représentés, ils excellent dans la peinture des êtres et des choses qui personnifient le désespoir et la violence humaine. Toutes les douleurs et tous les déchaînements de l'homme, ils les poussent à outrance ; ils se dépensent en emportements sans frein, pour retomber plus loin, en gémissements et en désolation.

On peut dire qu'ils ont trouvé et créé à leur usage un monde nouveau et qui leur appartient : c'est le monde moderne avec son doute et ses violences, ses tristesses et ses pleurs. Souvent la vie et les doctrines pratiques d'une époque se résument dans la vie et les écrits d'un seul poëte. Un seul homme suffit quelquefois pour donner le branle à son siècle, et lui imprime un caractère distinct. La poésie byronnienne est une poésie dont les accents pleins d'une noire mélancolie ont couvert toute une époque et répandu ce mélange d'ennui, de tristesse et de mélancolie, qui aboutit, en fin de compte, au suicide.

Au don du génie, il faut ajouter une singulière affinité avec les mœurs, les idées, les passions, les dégoûts du siècle où lord Byron a vécu, car on peut dire que s'il est anglais par le tour de l'expression et du génie, il est européen par les idées. Il représente au plus haut degré ce qu'après de grandes destructions sociales, les âmes

devaient éprouver d'agitation et de doute. Il est le dernier type, mais le type éloquent du 18e siècle, relevant le scepticisme par la mélancolie, et la philosophie sensuelle par l'imagination. Il a ressemblé à son temps, il en a été la vive et rayonnante image ; et comme dans son temps plusieurs nations étaient à la fois arrivées au même degré de raffinement et d'égoïsme, de lumière et de satiété, en étant l'homme de son temps, il a été le poëte de ces diverses nations à la fois.

Comme Chateaubriand il n'est pas de poëte qu'il faille considérer davantage comme le héros de roman de ses propres écrits.

Il fut atteint de bonne heure de cette misanthropie dédaigneuse, qui n'est qu'un grand fond d'égoïsme mécontent. Il n'avait qu'un mal, dit un de ses biographes, il s'ennuyait. C'est le mal aussi d'un grand nombre, dans notre siècle ; grands et petits, qui ne sauraient se résoudre à accepter l'infirmité de la vie, et qui, placés par la Providence dans des conditions faciles, souffrent impatiemment la part de bonheur qui leur est faite.... Ils souffrent, ces heureux, je le sais. Que de choses sont refusées même aux plus comblés, et quelle tête parvient au niveau où elle aspire ! Ils voient si promptement le fond de leur courte félicité ! Ils sentent la barrière et s'y heurtent ; comme Alexandre, ils étouffent dans le cercle étroit de ce monde qu'ils ont conquis. Plus heureux, s'ils savaient se tourner vers Celui qui seul peut donner le repos à l'âme inquiète, et seul peut faire disparaître le vide d'un cœur que rien de terrestre ne saurait remplir.

Le génie de lord Byron ne connaît pas ce préservatif de l'ennui ; il ignore le but de l'existence, il glorifie le néant et fait entendre un long cri de désespoir....

C'est moins par certains passages de ses œuvres que par leur tendance, que le matérialisme de ce poëte se fait sentir et devient dangereux. En tout lieu il se plaît à montrer l'homme, jouet d'une aveugle nécessité, d'un hasard capricieux, d'une destinée sans but, sans espérance et sans Dieu.

Partout il fait entendre les accents désespérés d'un orgueil gigantesque, qui brise le monde dans l'impuissance de le posséder, et qui dans son exaltation sauvage ne voit que lui seul.

Dansle poëme de Child-Harold qui est son image la plus intime, lord Byron s'est peint tel qu'il est dans ses rêves, dans son histoire intérieure, dans le vide inépuisable de son âme. Dans cette étrange conception, ce poëte s'est mis tout entier; il raconte comment après avoir parcouru le labyrinthe des vices, et cherchant à fuir, lui et les autres, il quitte l'Angleterre qu'il poursuit de sa haine, et s'en va par le monde cherchant des souvenirs, des impressions, des paysages. Il en trouve, en effet, mais il trouve aussi en tous lieux sa propre âme; et dans cette âme, comme il a semé du vent, il ne recueille que des tempêtes. L'ennui, abîme désolé, demeure toujours. C'est cet ennui fatal qui naît pour lui de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Il fuit comme le Juif de la légende, et ne peut s'exiler de lui-même. Partout, toujours, le poursuit le démon de la pensée. Il n'ose s'arrêter, ni regarder de peur de voir l'enfer.

Nul n'a proféré de pareils accents, nul n'a ouvert aux regards, cette profondeur d'amertumes, preuve des ravages que peut faire le vide dans un cœur que l'espé-

rance a délaissé.

Dans le poëme de *don Juan*, il dit à l'homme sur tous les tons : Que tu t'abuses, avec tous tes projets, tes croyances de vertu, tes rêves d'avenir! je sais décrire tes sentiments les plus purs, mais je les foule aux pieds ces fleurs, et j'en ris. Il dit à Dieu, auteur de l'homme : Qu'est-ce que la Providence dans ce désert universel de la nature et de l'humanité? et à la société : Tu n'es qu'une ironie sanglante.... est-ce un crime de rire de *tout*? qu'est-ce que *tout*, si ce n'est une *comédie?*

Byron a représenté pour son époque et pour sa nation, les derniers anneaux de l'athéisme du 18e siècle, longtemps persistants dans ce pays. Les écoles anglaises, issues de la métaphysique de Locke, ne s'étaient pas reprises au spiritualisme, et d'autres poëtes suivirent ou accompagnèrent Byron dans cette voie. Schelley, son ami le plus intime et son compagnon assidu, enlevé comme lui et peu avant, par une mort prématurée, avait célébré dans ses poëmes un athéisme sans voile et sans restriction. L'auteur anglais exerça une double influence sur le continent, sur notre pays en particulier. Il eut une part assez grande dans le romantisme, cette muse de la Restauration, vivante encore aujourd'hui, mais vieillie et qui se compose d'éléments si divers. C'est à Byron qu'il convient de rapporter en partie cette poésie d'alors, tour à tour rêveuse et désespérée, aspirant plus ou moins au spiritualisme, et retombant toujours dans les peintures réalistes, et dans les désordres du sensualisme.

L'école romantique crut avoir retrouvé à la suite de Goëthe et de Byron, les sources de la mélancolie et des tristesses inconnues. Si des hommes heureux par les con-

ditions de leur vie s'étaient donnés à ces douleurs sans nom, que devait-ce être de tant de jeunes gens déshérités du bien-être et du sentiment résigné qui console de son absence? Byron apportait à ceux-là une sorte de consolation égarée; il leur prêtait ses étranges formules à l'usage de ceux qui souffrent. Ils aimaient ce poëte, pour le jour sombre qu'il lance, par jets, dans les plis les plus mystérieux du cœur, pour l'art pénétrant avec lequel il met à nu ses fibres les plus voilées. Cet esprit règna dans le drame. Combien d'Antonys et de Chattertons mouraient de leur propre main, sur la scène, parce qu'ils avaient à se venger de Dieu, qui, à 20 ans, ne leur avait pas donné le monde. Cette littérature téméraire ne voyait d'autre aboutissant que le désespoir, d'autre ressort que l'orgueil, forcé de reconnaître son impuissance.

Poésie lyrique.

La poésie lyrique fut surtout en proie à ce faux goût. Que de poëtes vinrent, tour à tour, se briser à cet écueil: cœurs incompris, comme on le disait, âmes égarées, ici-bas, que l'idéal poursuivait, à qui l'air manquait, et qui mouraient nécessairement, dans leurs vers du moins, ou sur la planche des théâtres.

Écoutons quelques-uns de leurs accents :

> Adieu, trop inféconde terre,
> Fléaux humains, soleil glacé ;
> Comme un fantôme solitaire
> Inaperçu, j'aurais passé.
> Adieu, palmes immortelles

Vrai songe d'une âme en feu ;
L'air manquait, j'ai fermé les ailes ;
Adieu !

Cette histoire est celle de deux jeunes poëtes, qui, à l'âge de 21 ans, s'asphyxient, parce qu'une pièce de théâtre qu'ils ont faite en commun n'a pas réussi. On trouve sur la table de l'un d'eux cette note :

« Escousse s'est tué parce qu'il ne sentait pas sa place ici ; parce que la force lui manquait, à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière ; parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a. »

Tous ces génies précoces enflés d'un orgueil démesuré ne font leurs adieux à la vie qu'après avoir perdu leur raison dans des rêves irréalisables.

Il en est qui ont apparu à des hauteurs infinies par delà la région des étoiles, et là, s'enivrant de gigantesque et de fantastique, ils ont entendu des choses étranges, qu'ils ont essayé de redire à la terre, et la terre et le ciel et l'enfer en ont été également stupéfaits. Ils chantent l'aurore de la rédemption générale et le pardon universel; qui sait tout ce qu'ils chantent? Tous ces superbes génies, créés pour chanter, n'ont fait entendre que des cris étranges, parce qu'ils ont quitté les échos divins pour ceux du temps, et ils croient prophétiser encore, parce qu'ils redisent au lendemain le bruit de la veille.

La musique.

Ce qu'on a fait du théâtre, de la littérature et de la poésie, on l'a fait également de la musique. Au lieu de lui demander des émotions douces et agréables par des

effets naturels, on lui demande des tours de force. Quand l'homme a perdu le seul guide qui puisse le retenir dans l'ordre et dans la sagesse, il abuse de tout, il détruit tout et il se détruit lui-même. Littérature, musique, chant, imagination, pas une de ses facultés, ni un de ses produits, ne savent se défendre de l'excès. C'est un suicide indirect dont le ravage croît sans cesse et qui semble aboutir au suicide universel.

L'école matérialiste, dite romantique, qui ravale la musique à imiter les mouvements de la nature au lieu de reproduire ceux de l'âme, l'a fait ainsi tomber dans la matière de toute la hauteur de l'esprit. (1)

Une musique qui exclut en même temps tout raisonnement, toute tendance réglée, tout progrès et toute véritable élévation d'esprit, exclut par cela même tout art. En effet dans ce qu'on appelle concert, on peut dire que l'art n'existe plus. Où est l'art, je vous le demande, dans ce concert fou, qui vous brise la tête et vous déchire les oreilles, par tous les bruits incroyables, depuis le tam-tam du sauvage jusqu'à la clochette des bêtes? Où est l'art dans ce concert bouffon, se traînant à travers fantaisies et mélancolies pour aboutir à la chansonnette pour rire? etc.

La mélodie qui dans sa grâce simple et mystérieuse était quelque chose comme l'écho de la foi et de la piété a disparu. On l'a remplacée par une espèce de musique

(1) Dans tous les temps et à toutes les époques, la musique a eu sur la vie une grande influence; celle qui se plaît à exprimer des sentiments faibles, douloureux, mélancoliques est insipide, elle manque de sérieux, et dispose à la maladie qui nous occupe.

révolutionnaire qui néglige l'inspiration et s'appuie exclusivement sur la raison. C'est de la musique tout humaine, riche de calcul, de luxe, de sophisme et de bruit.

La mauvaise lecture, dit-on, gâte le cœur par la voie de l'esprit et de l'imagination ; la mauvaise musique, au contraire, s'empare directement du mouvement du cœur, y introduisant l'agitation, la mollesse, les vagues désirs, l'amour de la sensation, le tout sous forme d'émotions pures et nobles, de manière à nous livrer pieds et poings liés à l'influence du mal.

Oui, le monde assiste à une immense orgie; l'art dégradé, comme épris de la splendeur du mal et se passionnant pour l'horrible, s'est imposé l'abominable tâche de soulever dans les âmes, tout ce qu'il y a de grossier limon au fond de la nature humaine; de verser, sans mesure, le vin de la prostitution aux nations enivrées. La poésie, cette vie des beaux-arts, a péri dans cette région fangeuse, comme une flamme s'éteint dans une atmosphère méphitique. Tout un peuple a respiré ces vapeurs de corruption et de mort ; cette pâture immonde est devenue comme son pain de chaque jour. Ces poisons, dont il se sature, l'ont plongé dans une ivresse effrayante, dans de meurtrières hallucinations d'où il ne sort que par un lâche trépas.

L'art.

L'art est l'expression de la beauté morale. Le progrès dans l'art est impossible sans le progrès dans le bien, la vertu, qui est toute la beauté de l'âme. Les théories

de l'art dans ce siècle de vertige moral, sont de sanctifier la passion et de faire l'apothéose du vice. De cette corruption des cœurs, est née la corruption de l'art, la perversion du goût. Après avoir rejeté tout principe dans les mœurs, on a rejeté tout principe en esthétique; après avoir dit : *Le bien c'est le mal*, on a dit : *Le beau c'est le laid!* Alors la source des inspirations s'est souillée et tarie; devenu la terreur des familles honnêtes et des hommes de goût, l'art s'est fait scandale; il s'est mis au service de la perversité, il est descendu dans les orgies de la débauche, il s'est abaissé dans toutes les ignominies. Peinture, sculpture, littérature, poésie, musique, etc., ces vierges radieuses embrassant la honte, ont dépouillé leur robe d'azur et jeté leur diadème d'étoiles aux voluptés immondes, et les multitudes poussant (le hennissement des cœurs lascifs,) selon l'expression énergique de Bossuet, ont applaudi à ces infamies et leur ont tressé des couronnes.

Le beau progrès que d'atteindre aux dernières limites de l'obscène ou de l'horrible ! Que dire d'une génération si défaillante et qui fait de ses défaillances matière à poésie ! et quel exemple à opposer à toutes ces créations malsaines, qui depuis plus d'un demi-siècle sous prétexte de rêverie et de mélancolie viennent poétiser, que dis-je, justifier sinon prêcher la lâcheté, la désertion et l'abandon des devoirs durs et sacrés de la vie! Ne dirait-on pas qu'il n'y a plus pour tous ces chercheurs, ces penseurs, ces révoltés, d'autre issue que le désespoir ? Ils n'entendent plus, ils ne voient plus, ils ne sentent plus; on les croirait résolus à ne chercher de refuge que dans l'oubli ou dans la mort.

Si le roman, le théâtre, la poésie et les arts, inspirés par les sens, ont pour conséquence inévitable de mettre le feu aux imaginations et de faire éclater les cerveaux comme le tube d'un thermomètre dont l'alcool serait trop chauffé (car le phénomène du suicide n'est pas autre chose), si, enfin, en multipliant les jouissances de la vie, on altère, on empoisonne, on sèche la vie et on multiplie la mort, il est de la dernière évidence que tout cela ne saurait aller bien loin, que la moderne civilisation serait bien compromise et le sort à venir des sociétés mal assuré.

CHAPITRE VII.

— Science ou progrès matériel. — Le progrès matériel, père du sensualisme. — Le progrès matériel, père du matérialisme, de l'athéisme scientifique. — Application de la science. — Utilité pratique et matérielle, exclusive. — Sybaritisme. — Egoïsme etc. — Introduction des machines. — Crises industrielles. — Renchérissement des subsistances. — Industrie manufacturière. — L'industrie source de bien des crimes et d'incontestables périls. — L'industrie source de luxe. — Industrialisme et civilisation.

Science ou progrès matériel.

Il nous reste maintenant à examiner (comme causes générales et éloignées) quelle est l'influence de la science, du commerce, de l'industrie, des mœurs et de la civilisation sur la production du suicide.

On dit, progrès matériel, recul moral; tels sont les deux termes de la marche humaine, depuis l'insurrection religieuse du 16e siècle (1). C'est une loi fatale qui va s'accomplissant avec une rigueur désespérante: et de même que dans l'ordre physiologique tout organisme dégénère en pourriture, de même, dans un autre ordre, tout tend à la corruption: la science dégénère en orgueil, en matérialisme, en impiété; le commerce en cupidité insatiable; l'industrie en vices de toutes sortes.

Ces deux termes, de progrès matériel et de recul moral,

(1) Telle est l'infirmité lamentable des choses humaines que tout progrès dans le bien est toujours accompagné d'une recrudescence de la corruption originelle. (De Montalembert, *les Moines d'Occident*. Introduction.)

n'ont cessé d'être dans un rapport constant. Étrange spectacle! d'un côté abaissement des âmes, parvenu au dernier degré d'ignominie, de l'autre civilisation matérielle arrivée à son apogée, grâce au développement merveilleux des sciences naturelles. C'est l'application trop exclusive des sciences physiques à la satisfaction des besoins matériels de la vie, à ce que l'économie politique appelle la production de la richesse et du bien-être, qui est une des causes funestes de cette soif de jouir qui nous brûle, de ce luxe qui nous appauvrit, de cet égoïsme qui étend sur les âmes son suaire glacé, de ce sensualisme qui nous dévore, de cette indifférence religieuse qui nous fait perdre de vue le ciel, de cette satiété et de ce dégoût de la vie qui nous tue.

Un régime économique qui, en même temps qu'il augmente la richesse générale, développe les instincts de la brute, les viles passions de l'animalité, est un régime condamné par la morale. Il est donc impossible de le nier, notre société a marché, d'un pas rapide, vers deux progrès parallèles, mais en sens inverse. L'industrie, le commerce et la spéculation, par le développement qu'ils ont pris, ont enrichi la France, ont augmenté considérablement la richesse générale. L'instruction plus répandue jointe à la pratique journalière des affaires, a singulièrement développé l'intelligence et les aptitudes des Français ; malheureusement ce progrès, auquel du reste nous applaudissons en ce qu'il a de positif, a développé les appétits du bien-être matériel outre mesure ; et au milieu de ce mouvement désordonné qu'on nomme la libre concurrence, tous, forts et faibles, ont rivalisé d'adresse pour atteindre le but, la possession de la richesse;

Mais la morale a trop souvent sombré, parce que les principes religieux ont cessé d'être un frein aux passions. La foi a faibli et a été comme éclipsée par la passion des jouissances matérielles. Et comme rien ne pouvait suppléer la foi en Dieu, l'idée de renoncement à soi-même, pas même celle de justice commutative parmi ceux que la fortune a favorisés, il en est qui se sont livrés à tous les emportements de leurs vices; d'autres, moins heureux et plus découragés, se sont pris à désespérer et bientôt se sont suicidés.

Le progrès matériel, père du sensualisme.

Après avoir assujetti, perfectionné la matière; après avoir dérobé aux cieux le feu et la foudre, l'homme veut encore leur dérober une parcelle de ce souffle divin qui gouverne les mondes; il ne connaît plus de bornes à son génie; placé à cette hauteur, le vertige le saisit. Alors il s'adore lui-même dans ses facultés et dans ses œuvres; il concentre toutes ses préoccupations, tous ses enthousiasmes, toutes ses ambitions dans le développement de la matière; il se persuade que le seul progrès est le progrès matériel (1); il élève au premier rang de la hiérarchie des progrès, le progrès le plus inférieur. Ces pensées sont pleines de magiques espérances, de ravis-

(1) Nul peuple, comme nous, dans son humeur altière
N'a su plus fortement remuer la matière,
La mettre sous le joug et s'en couronner roi.
. . . .
Nous avons, en tout point, foulé notre planète,
Elle nous appartient de l'un à l'autre bout.
(Barbier, *Iambes*.)

santes perspectives de jouissance et de bonheur. Mais c'est une loi qui tient à la nature même des choses; l'homme se fait à l'image de ce qu'il touche, de ce qu'il contemple, de ce qu'il aime. Il monte ou il descend avec ses pensées, ses amours, ses ambitions; au lieu de prendre vers ce qui est en haut l'essor généreux de la vie progressive, il est descendu dans les régions basses, dans le monde des corps, il s'est affaissé dans le sensualisme; et c'est le sensualisme qui a produit et répandu le germe de ce mal hideux dont nous nous occupons.

Sans le progrès moral, ou le perfectionnement des hommes, tous les autres progrès ne sont, dans la mesure où ils se réalisent, que des acheminements plus ou moins rapides vers la décadence et la barbarie; ils se retournent contre l'homme, et deviennent entre ses mains des instruments de ruine.

Voyez ce qu'on appelle le progrès intellectuel ou scientifique: qu'est-il dans le siècle des lumières? Où aboutit cette grande agitation, qu'on remarque dans le domaine de la science? ces problèmes que l'on soulève, ces question que l'on pose, ces idées que l'on remue, ces philosophies que l'on crée? Est-il rien de plus vain, de plus stérile?

Que dire de l'étude des sciences physiques et naturelles? N'a-t-elle pas étouffé dans le matérialisme la science de Dieu et de l'âme?

Depuis un siècle, une science nouvelle essaie de se former en dehors de toute suggestion et de toute inspiration religieuse; elle prétend marcher seule et se passer de religion; que dis-je, cette prétendue science est elle-même une religion. Son dogme, c'est l'amour, la pas-

sion de la richesse ; sa morale, c'est l'égoïsme ; son enseignement, c'est la manière de s'enrichir par ce qu'on a nommé la libre concurrence, c'est-à-dire par l'exploitation des faibles ou des simples.

Le progrès matériel, père du matérialisme, de l'athéisme scientifique.

Nous avons dit que la science dégénère en orgueil, en matérialisme, etc. quoi de plus vrai ! La science qui n'est que la connaissance des œuvres de Dieu, dans leurs rapports avec l'homme, ne devrait jamais se placer en dehors de l'idée religieuse ; car Dieu n'a pas créé le monde seulement pour le corps, il l'a créé aussi pour l'âme, et l'étude de ses œuvres doit être encore plus utile à l'âme qu'au corps. Si la science n'élève pas à Dieu, elle est fausse et incomplète ; disons plus, elle est misérable, elle ne sert qu'à exalter l'orgueil humain et à nourrir les passions. C'est cette science-là qui, de nos jours, a acquis une trop grande influence ; répandue dans les masses, elle constitue un athéisme scientifique qui fait des ravages déplorables.

Application de la science. — Utilité pratique et matérielle exclusive.

On ne considère guère plus la science, maintenant, que comme un moyen d'arriver à des applications d'utilité toute matérielle ; on la fait servir, et l'on fait bien, à satisfaire les besoins de l'homme dont elle devient de plus en plus esclave soumise et obéissante. Mais qu'on nous permette de le dire, c'est la considérer par son côté le moins élevé, c'est la rabaisser injustement quand on la réduit à ce seul emploi, et elle se trouve alors

trop vengée par le résultat ; car elle matérialise ceux qui en abusent ainsi. Elle rabaisse leurs pensées et elle les rend incapables de rien comprendre en dehors de la matière. Ces esprits qui ne cultivent la science qu'en vue de son utilité pratique et matérielle, qu'en vue des jouissances sensibles qu'elle multiplie pour nous, ces esprits deviennent bientôt impuissants à connaître autre chose que la matière, et beaucoup finissent même par nier l'esprit et la cause toute spirituelle de ces lois, de ces propriétés qu'ils étudient avec tant de patience et de persévérance.

Ainsi nous savons reconnaître tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans les inventions et les découvertes nouvelles ; nous ne sommes ennemi d'aucun progrès. Chaque fois que la science fait un pas en avant, nous rendons grâce à Dieu qui a permis à l'homme de découvrir un nouveau mystère dans ses œuvres merveilleuses et qui lui laisse ainsi conquérir, pied à pied, tout ce qu'il a perdu par la chute originelle.

La vapeur, l'électricité, les chemins de fer, les machines de toutes sortes, voilà bien des choses qui sembleraient faire le bonheur de l'humanité, et qui, en effet, procurent des jouissances, de la fortune, de la puissance à quelques hommes ; mais comment se fait-il que la misère augmente en proportion de ces progrès ? qu'il y ait plus de pauvres à côté de ces riches qu'a élevés l'industrie et la science ? qu'il n'y ait pas moins d'agitations parmi les favorisés et qu'il y ait plus de mécontentements et de murmures parmi les déshérités ? Y a-t-il moins d'hommes qui meurent de faim ? Y a-t-il plus d'hommes qui soient contents de leur sort ? Il y a un

progrès qui devrait passer avant ceux dont notre siècle s'enorgueillit tant, c'est le progrès moral. Quand le progrès matériel vient seul, il se transforme en vrai fléau social ; il ne fait que creuser davantage l'abime qui sépare les malheureux des heureux de ce monde, en rendant ceux-ci plus durs et en excitant plus vivement les convoitises de ceux-là.

Au milieu de cette étonnante prospérité matérielle, quelque chose se remue au fond de cette société moderne, qui agissant à la manière des dissolvants, la flétrit et la décompose ; témoin ces crimes épouvantables et ces suicides hideux qui depuis quelques années augmentent dans une proportion effrayante.

Il semble qu'à mesure que la fortune publique et le bien-être général font des progrès, il s'accomplit dans les entrailles de cette société un travail de décomposition lente, mais tous les jours plus active, d'où naissent ce facile désespoir et ce dégoût profond de la vie, qui font un si grand nombre de victimes.

Un organe de la publicité disait naguère : « Nous assistons, tous les jours, au spectacle magnifique de la plus haute civilisation qui se soit développée à la surface du globe. Les locomotives sifflent à tous les points de l'horizon ; les fils télegraphiques couvrent l'Europe de leurs merveilleux réseaux ; l'industrie nous étonne par des miracles sans cesse renouvelés ; l'humanité, dans sa gloire et dans sa puissance, marche à la conquête d'un monde nouveau ; mais si haut qu'elle s'élève elle laisse traîner dans la boue un coin de son manteau, et si son front est pur, ses pieds sont toujours souillés. »

Depuis la destruction du paganisme, l'histoire n'offre

pas un second exemple d'une dégénération aussi générale et aussi complète. Jamais l'homme ne s'était si profondément enfoncé dans l'abjection de ses sens; jamais il n'avait perdu à ce point le sentiment de sa grandeur et l'instinct de ses hautes destinées. Jamais l'humanité n'avait atteint de telles hauteurs par les applications pratiques de la science; jamais elle n'était descendue aussi bas par la perturbation des âmes.

Sybaritisme. — Égoïsme, etc.

Une sorte d'engourdissement, de torpeur, s'empare des âmes; elles n'entendent plus, elles ne sentent plus; le remords même est éteint. Que parlez-vous aux hommes de devoirs? ils ne connaissent que des besoins et des plaisirs; tout le reste est nul pour eux. Ce qui les intéresse uniquement c'est leur bien-être physique; de là cet affreux égoïsme, cette cupidité dévorante, ce brutal mépris de l'honneur et de la probité, en un mot cette immoralité calculée qu'on cherche vainement à réprimer avec des lois. Mais que peuvent des lois dépourvues de sanction sur des hommes qui ont vieilli dans un athéisme pratique, et dont le cœur profondément perverti ne peut pas plus désormais s'ouvrir à la vertu que leur raison à la lumière?

Dieu nous garde toutefois de proférer des paroles de récrimination ou de blâme contre les améliorations matérielles et les perfectionnements qui sont le but de l'industrie. La recherche de l'utile a sa raison d'être et son impérieuse nécessité dans toute civilisation. Mais ce qu'on ne saurait trop rappeler et redire à l'industrie,

c'est qu'elle ne tient ici-bas que la deuxième place, c'est qu'elle ne représente que les instincts inférieurs, c'est-à-dire la partie la moins noble de notre nature : l'idéal divin de l'humanité est ailleurs.

Introduction des machines. — Crises industrielles.

Les causes de malaise, de détresse, de désespoir et enfin de suicide, suscitées par l'industrie et le commerce, sont complexes et multiples : il n'est pas aisé de les définir. C'est tantôt le manque de travail et de subsistances, tantôt les positions compromises ou perdues par suite d'entreprises ou de spéculations malheureuses.

Depuis un demi siècle, l'industrie, le commerce, le crédit, les chemins de fer, et par suite le travail, la richesse et le bien-être national, ont pris en Europe et surtout en France et en Angleterre un développement colossal ; mais, à côté des bienfaits de la civilisation moderne, à côté des progrès du régime manufacturier, des faits graves se sont produits, de nature à créer de vives souffrances et à donner à la situation des classes ouvrières une sorte d'incertitude, de précarité, d'*aléa* qu'elle n'avait pas autrefois, avant 1789. Les deux plus importants de ces faits sont l'introduction des machines et les crises industrielles.

On sait l'effet produit par l'introduction des machines dans les fabriques et les manufactures, c'est de jeter tout d'un coup sur le pavé une masse d'ouvriers forcés de changer de métier, de s'expatrier ou de recourir à l'assistance publique. Pourtant personne ne songe à

nier l'immense utilité des machines, au point de vue du progrès et de l'intérêt général.

Quant aux crises industrielles, commerciales ou financières, leur périodicité et les ravages qu'elles causent au sein des classes laborieuses déconcertent les plus habiles calculs, la prévoyance la mieux entendue. Il y a même cela de remarquable, c'est que l'intensité des crises augmente en raison directe des progrès de l'industrie. Si la situation des ouvriers s'est notablement améliorée par l'élévation des salaires, ils ont à redouter, tous les six ou sept ans, des crises et par suite des chômages qui les réduisent, tout à coup, à la misère ; ils ont encore à lutter contre le renchérissement des denrées et la hausse des loyers. Aussi le paupérisme se développe-t-il partout où le régime manufacturier est en progrès, et avec lui s'accroît le suicide.

Renchérissement des subsistances.

La prétention de notre époque est de donner au peuple la vie à bon marché. Plus nous avançons dans la civilisation, plus il paraît positif que le progrès du commerce et de l'industrie ne nous assure pas la vie à bon marché. Le renchérissement des objets de première nécessité est une cause active et puissante de misère, et d'une misère souvent extrême, quand les maladies ou les infirmités viennent s'y joindre; de la misère au désespoir et du désespoir à la péripétie tragique du suicide, il n'y a qu'un pas.

Je dis plus : l'industrie est hostile à l'esprit de concorde et de paix et au bien-être des masses, qu'elle

conduit au paupérisme, en détournant les bras de l'agriculture, pour les faire affluer dans les villes.

En un mot, partisan de l'industrie, admirateur de ses conquêtes sur la nature et sur le temps, nous louons tout ce qu'on invente ou qu'on pratique pour faire progresser les arts utiles. Mais nous nous indignons contre l'industrialisme effréné qui ne respecte pas la vie de l'homme, et nous dénonçons sa trace corrosive sur les principes et dans les mœurs, les vices et les misères qu'il engendre.

Industrie manufacturière.

L'industrie agricole est sous tous les rapports préférable à toutes les industries d'arts et de luxe de nos grandes cités, qui toujours amollissent et énervent plus ou moins les hommes, et trop souvent les corrompent, les pervertissent, les démoralisent et les préparent au drame suicide.

Il est statistiquement et expérimentalement prouvé que l'extension indéfinie de l'industrie manufacturière dans tous les pays d'Europe, et surtout en Angleterre et en France, est la cause la plus féconde de la misère et des souffrances physiques et morales des masses populaires, surtout si cette industrie manufacturière s'exerce au préjudice de l'industrie agricole, comme on le voit généralement en France. A la vérité, vous trouverez les plus grandes fortunes dans les pays les plus industriels; mais aussi vous y rencontrerez les plus profondes et les plus hideuses misères.

Les documents statistiques prouvent également que

plus le nombre des cultivateurs est grand, par rapport à celui des industriels, plus le bien-être général est considérable, et que plus au contraire une nation s'occupe d'industrie manufacturière, plus il y a de misère et de souffrance dans la masse de la population.

Il serait superflu de faire ressortir ici les immenses avantages que présente l'industrie agricole sur l'industrie manufacturière, au point de vue sanitaire, hygiénique, moral et intellectuel ; c'est là une vérité qui n'a besoin que d'être énoncée pour être démontrée et saisie par les esprits les plus vulgaires.

L'Industrie, source de bien des crimes et d'incontestables périls.

Ce n'est pas tout encore : l'industrie contemporaine a enfanté l'oubli de Dieu, le mépris de l'homme, la corruption de l'enfance ; elle est la source de bien des crimes et d'incontestables périls.

« Quiconque a fait sans Dieu de l'industrie, dit le Père Lacordaire, n'a réussi qu'à abrutir les hommes, à transformer le monde en chaudière, et les âmes immortelles en rouages souffrants et irrités, qui tournent, blasphèment et se brisent dans la nuit. » Il ajoute plus loin : « Quiconque a fait sans *lui* de l'autorité, a glissé dans le sang des victimes révolutionnaires. »

Qu'est-ce qu'un peuple qui broute la vie sans aucun souci ni d'un Dieu, ni d'un autel ? Qu'est-ce qu'un peuple qui ne songe jamais à raviver son entendement et son âme dans quelque inspiration supérieure ? Qu'est-ce qu'un peuple qui ne sait vivre qu'au milieu des convoitises de la matière et des cupidités effrénées ? La brute aussi mange et jouit de ses appétits grossiers.

La force morale, c'est la vie. Où puiseront-elles la vie, ces multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants que vous calcinez dans vos usines ?... Les corps ! vous les usez, vous les exténuez, vous les brisez sous le poids d'un travail incessant ; vous étouffez l'homme dans sa fleur, vous appauvrissez son sang, vous abâtardissez sa race par la précocité et l'exagération d'un labeur qui révolte la nature. L'homme dans vos ateliers n'est plus qu'une machine, parmi d'autres machines ; il y fonctionne à l'égal des roues et des essieux de fer ; il y subit toutes les brutalités de la matière qui le dévore comme une proie, et il vous crie avec le poëte, du fond de son angoisse : « Va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques ! » Les âmes ! ont-ils une âme ces troupeaux d'ilotes asservis au despotisme de la matière ? Pour eux, nulle culture morale ou religieuse, point de prédication, point de fête, point de dimanche ; aucun rayon ne tombe sur leur intelligence pour l'illuminer, sur leur cœur pour le réchauffer et le faire monter à Dieu. Le travail toujours, le travail sans fin, voilà le *Moloch* qui les étreint impitoyablement dans ses bras meurtriers. Voilà le Dieu qui nourrit dans leur sein, au lieu des instincts généreux qui relèvent l'homme, le mépris, la haine, l'égoïsme, la révolte et tous les vices qui le dégradent. Si parfois l'atelier se ferme, c'est à l'heure de la débauche ; il rend la liberté pour le cabaret, il ne la rend pas pour l'instruction morale et la prière publique... Société dorée, oui voilà le barbare, le voilà tel que vous l'avez fait, tel qu'il fonctionne à votre usage... Mais n'entendez-vous point comme un bruit de colère qui monte et gronde du fond de ces mé-

canismes redoutables, qui travaillent la matière ! Tremblez qu'ils ne vous saisissent un jour par votre robe soyeuse et qu'ils ne vous broient sous leurs dents de fer !

« De grâce, ne leur enviez pas un jour de repos. à ces infortunés que leurs besoins placent sous votre dépendance ; pour votre sûreté qu'ils aient des principes de morale, et que la religion les console, par ses immortelles espérances, du malheur de votre joug. Et ne dites plus de ceux que la nécessité fait vos esclaves : que m'importe que la débauche ou le glaive de la justice abrége leur vie ; d'autres les remplacent, je n'ai rien perdu. » (Lamennais.)

L'Industrie, source du luxe.

L'industrie éveille et généralise l'amour du luxe qui devient meurtrier pour les nouvelles générations. En effet le luxe, cette maladie des peuples corrompus, ce fard des sociétés vieillies et décrépites ; cette provocation insensée à toutes les convoitises, ce socialisme d'en haut qui appelle et justifie celui d'en bas ; le luxe égoïste et vaniteux, le luxe antisocial et anti-chrétien est devenu une cause fréquente de suicides.

Telle est la loi des choses et la nature de l'homme ; les idées qui deviennent dominantes dans une génération, y déterminent dans les âmes des aspirations qui leur répondent. Aussi le luxe qui avait déjà sa cause efficace dans le sensualisme et l'orgueil du siècle, a reçu du souffle puissant des idées un essor prodigieux.

Le luxe et la pompe attestent la grandeur et la dig-

nité de l'homme ; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand le luxe et la pompe sont à leur place (1); autrement ils n'accusent que la démence de l'orgueil, la plus triste des folies. Le peuple qui a le sens droit ne s'y trompe pas : il trouve tout naturel qu'un grand nom, qu'une famille illustre, étalent des richesses noblement gagnées, noblement dépensées. Mais ce qui l'étonne et le mécontente, c'est le spectacle des fortunes subites, le scandale des gains sans travail, l'insolence des jouissances égoïstes ; il se demande alors pourquoi lui aussi n'est pas appelé à ce banquet du hasard, et souvent sa pensée s'en va à de mauvaises convoitises.

L'ouvrier qui vit de ses mains ne jalousera pas ce capitaine illustre, auquel la patrie accorde le tribut de ses largesses il honorera le manufacturier ou l'industriel dont il a vu s'accumuler la richesse par le labeur, la prudence et la probité ; demandez-lui ce qu'il pense du spéculateur heureux qu'un tour de roue de la fortune a porté au pinacle ?

Ce qui effraie plus encore que ces exemples fameux dont le nombre est nécessairement borné, c'est la déplorable émulation que, bon gré, mal gré, ils excitent au-dessous d'eux. Dans un monde déclassé comme le nôtre, et comme le nôtre amoureux de l'égalité, on ne comprend cette égalité que par en haut. Nul ne consent à reconnaître de supériorité, et, la vanité aidant, c'est à qui fera assaut de somptuosité. N'entrons pas dans le détail ; mais qui ne sait, qui ne voit à quelles exagérations sont portés les ameublements, les toilettes,

(1) Henri de Riancey, journal l'*Union*.

tout ce qui est d'apparat, de dehors et d'extérieur, et cela, depuis la boutique où ruissellent les cristaux, les marbres, les dorures et les lumières, jusqu'à la mansarde où les oripeaux d'un luxe de hasard s'unissent si tristement aux livrées de la misère. Eh bien, chacun en conviendra avec nous, tout ce luxe est menteur et faux ; bien plus, il est profondément corrupteur, hors de proportion non-seulement avec les besoins, mais avec les ressources des fortunes diverses ; il recouvre la plupart du temps des plaies secrètes, des privations douloureuses ou de honteuses capitulations. On ne sait que trop à quelles mauvaises pratiques, à quelles déloyales combinaisons, à quelles indignités, à quelles ruines les âmes faibles se laissent inévitablement emporter. De là les désordres, le jeu, la spéculation effrénée, les détournements, les abus de confiance, la vénalité, la concussion et ces mille hontes qui, tout en flétrissant les réputations et en déshonorant les individus, mènent aux catastrophes et aux suicides (1). D'un autre côté on multiplie les fabriques d'objets de luxe, on encombre les magasins d'articles de mode, on excite à tous les étalages les convoitises des passants, on attire des campagnes dans les villes une multitude de bras qui auraient créé des richesses utiles à tous, au lieu de s'exténuer à façonner des bagatelles.

(1) Henri de Riancey. — Journal l'*Union*.

Industrialisme et Civilisation.

Il faut se hâter de protester contre ce fatal entraînement de l'industrie, car l'industrialisme n'est pas la civilisation. Le luxe, poussé au degré qu'il atteint, n'est pas une folie excusable, c'est une folie meurtrière pour les populations laborieuses.

L'influence du luxe ne s'arrête pas là ; que voyons-nous dans l'ordre social ? une tendance effrénée au luxe, à la dissipation, aux folles dépenses, un déplorable système de prendre pour base des budgets publics et privés, non pas les recettes, mais les besoins, c'est-à-dire tout ce que déguise sous ce nom factice la passion désordonnée du bien-être et l'amour des jouissances matérielles. Viennent ensuite, comme fruit et châtiment de ces odieuses folies, les désastres de l'honneur, la vénalité des consciences, les infamies de l'agiotage, les horreurs de la banqueroute et tous ces drames enfin dont les affreuses complications vont chaque jour trouver leur dénouement dans la criminelle lâcheté du suicide ou dans les arrêts des Cours d'Assises.

A ces incitations du luxe est venue se joindre une mobilité de caractère et une inconsistance sans égale. Devenus tout à fait cosmopolites, nous changeons à chaque instant de lieu, de climat, de soleil. On dirait que notre vie ne sait plus se fixer. Le mouvement qui nous emporte nous refait dans les splendeurs de la civilisation, dans le flux et le reflux des foules, une vie rigoureusement nomade. On change à volonté d'opinion, de gouvernement, sans se trouver mieux ; on n'en est pas plus satisfait que des modes et des habits. Dans

ce malaise et cette inquiétude perpétuelle on parcourt le monde pour l'envahir ou le ravager, et souvent après avoir amassé des monceaux d'or, un dégoût intolérable de la vie saisit l'homme, qui la termine par le suicide, sous l'extravagant prétexte qu'il en a épuisé toutes les jouissances.

SUITE DU CHAPITRE VII.

Amour effréné de la richesse. — Cupidité et soif des jouissances. — Amour de l'or. — La passion de l'or, source de maladies morales. — La sensualité. — Plaisirs ou folles joies. — Vraie et fausse civilisation. — Etat d'épidémicité produit par la fausse civilisation. — Causes diverses secondaires. — Conclusion.

Amour effréné de la richesse.

Une autre tendance de notre temps, devenue générale, c'est le dégoût d'un travail sûr et fécond, mais lent à produire la richesse, c'est la passion effrénée de la fortune, improvisée par les hasards de la spéculation, les chances du jeu ou les hardiesses des entreprises ; c'est le dédain, chaque jour croissant, de la propriété stable, et la poursuite immodérée du capital mobile. De ces soudainetés, de ces péripéties, et on pourrait presque dire de ces changements à vue de la fortune, naît une tendance au déclassement, c'est-à-dire au changement de la condition sociale.

Un mouvement désastreux emporte les hommes de notre temps à changer non-seulement la fortune, mais la condition, la sphère même de la vie ; c'est à qui de nos jours ne demeurera plus à sa place. L'homme des champs a les regards et le cœur tournés vers les grandes villes ; l'ouvrier des grandes villes cherche dans ses horizons agrandis les perspectives des carrières libérales ; ceux mêmes qui les ont héritées de leurs pères ne sont pas encore satisfaits ; ils cherchent la route qui

conduit à de plus hautes sphères. L'homme que la Providence destinait à tenir la charrue, à féconder la terre et à nourrir l'humanité du travail de ses mains, aspire à tenir la plume, à cultiver la pensée ; il pouvait être un cultivateur utile, il sera un penseur stérile, un écrivain vulgaire, corrupteur peut-être...

Il n'y aura bientôt plus sur la terre ni trève ni repos ; dans l'atmosphère générale qui nous environne, tous, plus ou moins atteints de la même contagion sociale, nous arrivons au temps où de grands changements se préparent dans l'avenir ; les destinées des peuples, comme celles des individus, vont subir d'étranges métamorphoses ; ce ne sont pas seulement les hommes qui s'émeuvent, les peuples aussi agités d'un sentiment inconnu attendent avec anxiété un avenir plus inconnu encore. Je ne sais quelle inquiétude vague les porte hors de leurs sphères ; je ne sais quel malaise général, quelle pénible difficulté d'être, les poussent au changement ; un vertige d'indépendance s'empare des intelligences, de celles même qui s'en défendent le plus ; elles aspirent à un bien-être inconnu, tant elles se déplaisent dans la situation forcée et tourmentante où elles s'agitent. Mille ferments secrets bouillonnent de toutes parts, pour ravir, à tout prix, un sort plus conforme à nos besoins acquis. On se consume, on se ronge, pour s'élancer au delà de ses rangs sociaux ; on veut briller, jouir avec fureur. Chacun ne reste plus soi-même spectateur routinier et stationnaire du mouvement prodigieux du monde, et comme tout s'anime et s'ébranle, les états sont plus précaires, les fortunes plus mouvantes. Tel tente des spéculations qui l'élèvent au faîte, ou le précipitent dans les abîmes.

La félicité gît dans ces jeux terribles, ces convulsions universelles, qui secouent violemment notre organisme et le dévorent. On ne meurt plus, on se tue et vite; les hommes passent de la vie à la mort sans prendre haleine. « Nous sommes, dit un publiciste, à une époque de crise et de douloureux travail; si notre société a ses gloires, elle a aussi ses maux. Elle n'est pas sans espérances, elle est encore moins sans périls. Les éléments de cohésion ne lui manquent pas, mais il est aussi bien des germes de décomposition qui fomentent et grondent dans ses entrailles. » La frénésie des morts volontaires est sans contredit un des symptômes les plus effrayants de cette dissolution qui menace la société moderne, telle que l'a faite une philosophie impie et matérialiste. Ce n'est pas précisément la fin *du monde* que pressentent quelques esprits élevés, quelques âmes généreuses, dans cette dissolution sociale, mais la *fin d'un monde.*

Cupidité et soif des jouissances.

Aussi l'amour exagéré, la passion immodérée de la richesse, ce que l'Ecriture appelle la concupiscence des yeux, émus aux scintillations de l'or, *la cupidité* règne partout en souveraine avec frénésie et ses péripéties n'arrivent que trop à de *tragiques* dénouements.

L'or devient ainsi le premier mobile, la première divinité du siècle, siècle vénal qui n'a de foi qu'aux chétives doctrines du bien-être et de la sensualité. On n'aspire, on ne croit qu'au plaisir, on ne craint que le glaive; encore pour échapper à ce dernier pouvoir les indépendants ont-ils la ressource du suicide.

De là ce matérialisme pratique, cette recherche et cette soif des jouissances, cette religion du plaisir et tout ce sybaritisme qui a envahi les mœurs.

En l'absence de tout dogme admis, les esprits n'ayant plus aucune route tracée dans les régions intellectuelles, sont descendus dans le monde des corps ; ils ne regardent, ils ne comprennent que le côté matériel des choses : le problème de l'homme, de ses destinées et de ses lois n'est pour eux que le problème du bien-être physique et la réalisation de ce bien-être, l'unique but réel de la vie.

Un caractère distinctif de l'époque, n'est-ce pas la fièvre des jouissances ? Pour une portion nombreuse de la société, la vie est-elle autre chose qu'une course au clocher vers l'or, les dignités et les plaisirs ? D'ailleurs là où il y a des richesses, il n'y a plus d'infamie, et le plaisir est le Dieu auquel on sacrifie tout.

Amour de l'or.

Le fait principal, le fait important de notre siècle, c'est l'avénement au trône de cette nouvelle puissance sociale à qui appartient l'avenir. Cette puissance c'est l'argent ; on n'en reconnaît pas d'autre. On dirait que nos pères nous ont légué, avec leur sang, toutes les expériences, toutes les désillusions, tous les doutes, tous les scepticismes accumulés de cinq ou six générations ; nous n'avons plus de foi qu'en une seule chose, l'argent ; nous n'avons plus d'autre Dieu que la richesse.

On déploie pour faire fortune une activité, une énergie, une assiduité incomparables. Rien ne trouble, rien

ne détourne du but ; nous voyons passer sans nous émouvoir les révolutions et les événements politiques les plus graves, sans que cela nous touche. Est-ce que cela nous regarde ?

Une soif de gain ardente qui éclate dans tous les rangs, plus forte que tous les sentiments, puisqu'elle les domine tous, devient le centre de tout, le foyer d'où part ce mouvement infini, cette activité effrayante, cette ivresse, cette démence, cette frénésie de lucre, qui absorbe et dégrade les âmes. A voir ce spectacle étonnant on ne peut se faire à une autre idée, sinon que l'argent est devenu l'âme de ce monde.

On dirait que les deux pôles, sur lesquels roulait la société ancienne, l'honneur et le sentiment religieux, sont changés, que tous les mortels reconnaissant la suprématie de l'argent aient prêté foi et hommage à la nouvelle puissance, après avoir abandonné le culte de ces deux grands principes sociaux et qu'ainsi s'est élevée la société des intérêts matériels, la société de l'âge d'argent.

« Quels sont, je vous le demande, les grands intérêts, les grandes passions du moment ? l'argent d'abord, l'argent, ce Dieu des âmes qui n'en adorent plus d'autre, ce blason suprême d'une génération nivelée, l'argent gagné rapidement à la pointe d'une idée entre un scrupule qui s'éteint et une convoitise qui s'éveille. »

(de Pontmartin.)

« En voyant recommencer, dit Mgr de Poitiers (1), cette fureur d'argent et de plaisir, ces agiotages, ces

(1) Instruction sur l'esprit de renoncement et de sacrifice.

spéculations, ces entreprises scandaleuses de l'ambition et de la cupidité, cette rage de faire fortune au plus vite; afin de jouir plus longtemps; en voyant les plus saintes lois de la religion de nouveau foulées aux pieds, les jours du Seigneur violés par les hommes d'affaires et de commerce, ses temples abandonnés, son sacrifice négligé, sa parole dédaignée par les chefs du peuple, par les gardiens de la loi et les dépositaires de l'autorité; témoins de ces excès renaissants, qui sont des crimes d'abord, mais aussi des fautes, nous ne pouvons contenir ni notre douleur, ni notre zèle... Grand Dieu! la société se meurt de matérialisme et vous la croyez sauvée parce qu'un nouvel élan a été donné à la matière! La cupidité est la cause de tous les maux et vous imaginez qu'en la surexcitant elle en deviendra le remède ».

Le vice de la puissance de l'argent qui domine tout l'édifice social, apparaît surtout en face des gouvernements qui ne trouvant plus aucun moyen d'action morale, sont obligés de s'appuyer sur cet aveugle et brutal instinct de conservation qui est la seule passion que l'indifférence n'ait point glacée.

La passion de l'or, source de maladies morales.

Les âmes amollies par les richesses et la corruption, tout en recherchant les émotions factices avec ardeur, n'ont plus l'énergie nécessaire pour supporter les vraies douleurs, lorsqu'elles les accablent. Ces temps sont les plus féconds en maladies morales. Le dégoût et l'ennui abondent chez la plupart de ces heureux de la terre, qui ne trouvent d'autre refuge contre les maux que dans

la mort. Lâches et corrompus par toutes les jouissances du luxe, ils s'arment du facile courage de se dérober à la fatigue de vivre. Les plaisirs, les affections même s'usent douloureusement et vite; tout passe et ne laisse après soi que le dégoût, l'anxiété et cet inexorable ennui, le pire des maux, celui qui révèle tous les autres. Qu'on diversifie, qu'on multiplie sans fin toutes les jouissances de la vie, vaine ressource, la maladie va croissant; parvenue à son terme extrême, elle conduit les infortunés qui en sont atteints à un crime exécrable, le seul crime irrémissible, parce que c'est le seul crime sans repentir. Relégués loin de la source de la vérité et de l'amour, ils se délivrent d'une existence devenue pour eux intolérable, et l'âme privée de tout bien essaie de s'ensevelir sous les ruines du corps, comme un roi dépouillé s'ensevelit sous les débris de son palais.

Ainsi parlait le célèbre abbé de Lamennais, avant d'avoir perdu la foi. Toute la sagesse du siècle peut donc se résumer en deux mots : matérialisme et sensualisme. On voit avec étonnement une multitude d'hommes, consumés au sein des plaisirs par une sombre mélancolie toujours en quête d'un bonheur qui les fuit, se dégoûter de tout. Repoussés en eux-mêmes de toutes parts, ils ne trouvent qu'un vide affreux que le désespoir creuse sans cesse ; ils se délivrent par le suicide d'une vie sans consolation et sans espérance (1).

(1) « Nous cherchons le bonheur, dit Pascal, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables de vérité et de bonheur. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions, de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent. » (*Pensées.*)

Voici à peu près comment l'auteur du livre de la consolation, qui avait une si grande connaissance du cœur humain, résume et décrit toutes ces péripéties maladives. Après avoir tracé un tableau des désirs de l'homme, de leur immensité, de leur variété... Jouissances de la vie clair semées; défaut de proportion entre ce que l'on espère et ce que l'on obtient; ambition, plaisirs, rêves insensés, il n'y a, dit-il, qu'une chose réelle, le malheur ! Il y a la vie de l'homme qui est un combat, *vita militia,* et ses jours qui sont comme ceux du mercenaire. La joie s'épanche et fuit ; d'ailleurs elle a l'accent triste et promptement se convertit en pleurs... Que faire, se jeter dans le tourbillon du monde ? Mais le monde a autre chose à faire que de vous consoler ; il vous regarde passer et il rit. Alors ayant trop bien appris ce qu'il y a de vain dans les amitiés, vous vous renfermez en vous-même dans votre orgueil ; mais là vous rencontrez la stérile mélancolie, la tristesse irritée, celle qui donne la mort : *Seculi tristitia mortem operatur.* Un degré plus loin c'est la folie, si souvent le résultat et le châtiment de l'orgueil. Au dernier terme enfin il y a le suicide, suprême folie d'une âme ignorant cette vérité sombre que le sépulcre où s'étend l'homme qui dispose de lui est creusé jusqu'aux enfers.

La sensualité, cause de suicide.

On sait que la sensualité est une cause fréquente de folie ; elle est une cause bien plus fréquente encore de suicide. L'esclave de ce vice tombe bientôt dans un état de décrépitude prématurée ; ses joies les plus viriles sont

empoisonnées ; il marche escorté d'une foule de misères imaginaires ; sa fin est triste, sa destruction prompte et pleine de remords. Il y a des hommes chez lesquels la source des sensations vitales est tellement épuisée, tout principe d'activité et de bonheur tellement anéanti, que la vie leur semble insupportable. Tristes victimes d'une passion désordonnée, ils ont le malheur de comprendre leur extrême dégradation ; l'existence leur devient un fardeau bien lourd à porter.

Beaucoup de cas de mort que les journaux enregistrent chaque jour doivent être attribués à la sensualité. Non-seulement ce vice amène une perturbation et une souffrance de l'appareil organique de l'estomac, du foie, des intestins et de plusieurs autres viscères, mais il retentit surtout sur le système nerveux, dont il diminue la force et l'énergie. La constitution en général se détériore, le cerveau s'affaisse, l'intelligence s'obscurcit peu à peu, et la stupidité la plus complète est le triste et fréquent apogée des effets sensuels.

Parmi les malheureux esclaves des plaisirs des sens, dit un savant confrère, j'en ai rencontré beaucoup qui ont eu une prédisposition à se détruire et beaucoup qui ont mis à exécution cette fatale tendance. Ils agissaient alors sous le coup d'une impulsion soudaine et momentanée, et comme atteints d'une espèce d'aliénation. L'abus des plaisirs des sens cause en effet souvent des douleurs de tête si violentes, que le malheureux est comme frappé de vertige. Cette cause est physique, elle peut être aussi morale. Les déceptions qu'il éprouve, le dégoût, l'horreur de lui-même, le désespoir et une sombre mélancolie peuvent produire ce résultat.

Plaisirs ou folles joies.

Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a que les malheureux qui soient enclins au suicide. Les peines de la vie, les passions tristes, les chagrins, y disposent bien plus que toutes les autres passions et tous les autres sentiments ; mais le bien-être et les folles joies entraînent aussi à leur suite des dégoûts insurmontables. Les plaisirs dont on abuse amènent un trop plein dans la vie, une espèce de pléthore morale, qui devient insupportable, et dont les heureux se débarrassent en s'arrachant la vie.

Les biens et les maux d'ici-bas fatiguent presque également les âmes vides d'avenir. On se repaît de chimères, on vit d'attente, puis on s'en va quand on s'imagine qu'il ne reste plus rien à désirer ou à souffrir. (*Essai sur l'Indifférence*, tome Ier.)

Chose étrange, pour dégoûter l'homme de la vie, il suffit de la lui livrer tout entière, de le rassasier de ses plaisirs. Alors connaissant tout et ennuyé de tout, il saisit avidement la mort, comme une dernière sensation ou une dernière espérance. Non moins faible contre l'adversité, la moindre traverse l'irrite et l'abat. Il oublie que cette vie n'est pas une jouissance, mais un travail, et il se croit libre de refuser une existence qui lui pèse. (*Ibidem.*)

Les philosophes chrétiens avaient fait cette remarque ; on la trouve dans Sénéque, et après lui Martial exprime la même pensée dans ces deux beaux vers si connus :

Rebus in angustis facile est contemnere vitam ;
Fortiter ille facit, qui miser esse potest.

Il est à remarquer que le suicide passe à l'état d'épidémie morale dans les siècles qui se distinguent par un plus grand développement de l'industrie et par conséquent de la vie sensuelle. Alors chez ceux qui jouissent trop, le dégoût; chez ceux qui ne peuvent jouir, le désespoir aiguise le fer ou prépare le poison.

Les suicides furent rares dans les beaux jours de la république romaine, mais ils devinrent nombreux chez les vainqueurs du monde, lorsque la volupté eut amolli et énervé les âmes. « Regarde les beaux jours de la république, dit Rousseau, et vois si tu trouves un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi de ses devoirs. »

Le paganisme en quatre mille ans avait enfanté, à Rome, la puissance la plus grande et la civilisation la plus brillante qu'on puisse imaginer, la civilisation la plus parfaite où le monde se fût encore trouvé, civilisation savante, recherchée, raffinée, pleine de toutes les jouissances du luxe et des arts. Eh bien! cette civilisation qui se donnait de si prodigieux divertissements et qui mourait d'un si prodigieux ennui était dévorée par toutes les ignominies et par toutes les abjections de l'esprit et du cœur.

La culture intellectuelle et littéraire était arrivée à son plus haut niveau; avec cela les conséquences infaillibles de l'ignorance et le mépris de la vérité se développaient, écrasaient l'individu et la société. Rome est morte de peur et d'ennui, le suicide la dévorait. On se tuait par peur de vivre, ou simplement pour ne pas vivre. César était le plus craint des dieux, la mort était le dieu le plus invoqué. *Toties invocata morte, ut nullum frequentius sit votum*, dit Pline, et Lucain plaignait les dieux de ne pouvoir mourir.....

Et jamais on ne vit pareille puissance dans cet esprit destructeur de l'humanité que porte en soi l'humanité. Si le Christ avait tardé quelques siècles, non-seulement les arts, non-seulement la civilisation, mais l'homme lui-même, la bête humaine aurait péri. La guerre, la tyrannie, le cirque, la débauche, le suicide épuisaient rapidement le genre humain.

Qui oserait nier l'analogie de cette époque de l'histoire avec l'époque présente ? Sommes-nous moins dégradés que ces Romains du Bas-Empire ? Le suicide fait-il parmi nous moins de ravages ? Ne faut-il pas un autre avénement du Christ ?

Dieu seul pourrait nous sauver et on l'oublie ; on n'a pas le temps de songer à lui, on passe à côté indifférent, sans même le saluer d'un regard, en allant à ses affaires ou à ses plaisirs. Tout ce qui rappelle le Christ et son règne est importun ou odieux. Non-seulement l'homme veut être son propre maître à lui-même, mais encore il veut être maître de la terre et la gouverner à son gré. Il relègue Dieu dans le ciel, il veut se passer ici-bas de sa providence, il se charge lui seul du soin des affaires de ce monde.

Ce spectacle si affligeant et si incroyable de l'homme qui dit à Dieu, son bienfaiteur : Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous, est là sous nos yeux ; aussi qu'advient-il ? Si nous prenons le dernier rapport officiel de la justice criminelle, nous trouvons une progression effrayante des crimes et délits, qui dans tous les temps ont été le signal de la décadence des Etats.

Tant que Rome a cru à ses dieux, a conservé une foi religieuse, elle est demeurée vertueuse et grande; sa

décadence et la dissolution des mœurs publiques, date du moment où elle a perdu la foi à ses principes.

Mais parmi ces crimes nous voyons croître dans une proportion bien malheureuse ceux qui accusent un caractère plus honteux d'immoralité. La pudeur publique et privée, cette gardienne sacrée de la famille et de la cité, reçoit chaque jour parmi nous des atteintes plus nombreuses, et le rapport officiel constate que le nombre de ces attentats s'accroît à mesure que deviennent plus rares les autres faits de violence contre les personnes, puisqu'ils s'élèvent seuls à la moitié de tous les autres. N'y a-t-il pas un symptôme inquiétant dans cette recrudescence de la qualité de crimes, la plus honteuse et la plus dégradée ? Rien n'atteste une véritable décadence des caractères, comme cette décadence des crimes ; rien ne saurait atteindre à ce degré d'ignominie qu'ont les faits que nous signalons.

Ce n'est pas l'homme *seul* qui chasse Dieu de la terre, les peuples et les gouvernements tiennent le même langage. *Notre* parole est à nous ; nous sommes le droit ; nous dirons, nous ferons, nous ordonnerons, nous défendrons suivant notre bon plaisir ; nous ne relevons de personne. Nous voulons qu'il n'y ait dans ce monde aucune autorité supérieure à celle de la loi, si ce n'est la nation elle-même, qui fait la loi, et que si un peuple veut faire son mal, personne n'ait le droit de l'en empêcher, de le blâmer, de le condamner, en quelque nom que ce soit, même au nom de Dieu.

Eh bien, depuis que l'homme s'est fait son maître, depuis qu'il a pris les rênes en main, l'Europe actuelle a offert le spectacle que voici : il y a eu plus de révolu-

tions et de révolutions sociales en un an qu'autrefois en un siècle. Les peuples jouent avec les couronnes des rois, comme les enfants avec des hochets. Depuis 70 ans, quarante trônes tombés, vingt-trois dynasties exilées voyagent à pied sur tous les chemins de l'Europe, vingt-cinq chartes et constitutions acclamées, jurées et déchirées... Le monde sur un volcan et tous ceux qu'on appelle encore princes, rois, empereurs, ballottés et chancelants sur leurs trônes comme le matelot au sommet du navire pendant la fureur de la tempête. Là en est l'Europe. (Laurentie. — Journal l'*Union.*)

Vraie et fausse civilisation.

Lorsque nous disons que la civilisation favorise la production du suicide, il faut s'entendre d'abord sur ce qu'on appelle civilisation. Si l'on veut comprendre par là un ensemble de principes immuables, transmis par la génération qui précède à celle qui la suit, avec tous les développements et les applications compatibles avec l'origine divine dont elles émanent, cette civilisation, je crois, ne serait pas très-propre à produire le mal que nous étudions. Mais si on entend par civilisation les idées, les besoins, les découvertes, les connaissances utiles, propres à chaque âge, qui n'ont plus leur source en Dieu et qui tiennent de toutes les imperfections, de toutes les faiblesses, de toutes les défaillances de l'humanité ; oh ! pour celle-là, non ! croyons à ses progrès dans le mal, et nous savons que les pays qui en sont dotés comptent aussi un plus grand nombre de fous, de suicides, de criminels, de naissances illégitimes et de

mendiants. Nous savons aussi que les plus grandes villes des divers royaumes qui ont cette civilisation en excès, ont aussi un plus grand nombre de fous et de suicides que les villes qui leur sont inférieures en population. Nous n'ignorons pas non plus que les campagnes comptent un bien moins grand nombre de suicides que les villes; le rapport, d'après les statistiques, serait de 19 à 5. Ainsi l'accroissement du suicide tient à l'influence morale des grands centres de population et à la prédominence de l'élément urbain sur l'élément rural. Telle est l'action exercée par une fausse civilisation, par une civilisation raffinée, trop avancée, portée au comble, qui corrompt tout ce qu'elle touche : véritable décadence morale. L'homme livré dès lors à lui-même, ne connaissant plus aucun frein, ni religieux, ni moral, se laisse entraîner par le torrent des passions, qui sont, dans le plus grand nombre des cas, les causes du suicide. L'influence de ces dernières est d'autant plus prononcée que leur caractère est plus dépressif. Aussi toute passion qui s'empare de l'homme d'une manière exclusive, le conduit presque infailliblement à sa perte par la folie ou le suicide.

État d'épidémicité produit par la fausse civilisation.

La fausse civilisation, celle, avons-nous dit, qui ne repose que sur le développement et la prédominance des intérêts matériels, celle où la vie sensuelle abonde, favorise le passage du suicide à l'état épidémique. La satiété et le dégoût de la vie arrivent chez ceux qui ont trop de jouissances, tandis que la misère et le désespoir

toujours correspondants arment la main de ceux qui ne peuvent jouir.

On dit donc improprement que la civilisation favorise le développement du suicide ; il faut s'entendre : parle-t-on de la fausse civilisation, de ce triomphe de la matière sur l'esprit? Oui. Veut-on, au contraire, parler de la prédominance des intérêts spirituels, religieux, sur tout ce qui tient ici-bas aux intérêts matériels et terrestres ? Non.

Indépendamment des causes générales et permanentes du suicide, il en est quelques-unes qui sont aussi funestes et qui peuvent être considérées comme des causes éloignées ; nous nous contenterons de les énumérer, parce que nous ne croyons pas qu'elles aient l'importance qu'on leur a attribuée.

La mélancolie avec entraînement au suicide est devenue si fréquente en France, dit le docteur Castel, qu'il est important de rechercher les causes qui la déterminent (1). Ces causes lui ont paru être : 1° la dégénération de la constitution physique, dégénération qui est continuelle chez les peuples civilisés et qui, selon le témoignage de Montesquieu, est encore plus rapide, à la suite des longues périodes de guerre. Il est certain que l'homme physique s'appauvrit en raison même des acquisitions qui sont faites par l'homme moral.

2° L'état d'inertie qui a succédé brusquement, pour une grande partie de la population, à des entreprises hardies et à des travaux pénibles. On a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; on aurait pu ajouter

(1) Supplément au grand dictionnaire des sciences médicales, tome IV, p. 208.

qu'elle est la mère d'un grand nombre de maladies.

3° Les grands changements politiques, qui déchaînent les passions et font que les intérêts se heurtent avec plus de violence, rendent les relations sociales moins expansives, moins affectueuses, introduisent les divisions dans les familles et font qu'on a moins de force pour supporter l'adversité.

4° L'accroissement du luxe et des besoins; trop d'inégalité dans la répartition de la fortune publique, qui bientôt ne pourra plus suffire à la cupidité de quelques familles ou à celle de quelques individus. Cette cupidité est un obstacle au rétablissement de l'ordre et une source d'usurpations; ce qui fait que la société est exposée à subir le joug d'autant de petits tyrans qu'il y a d'individus qui ont une soif immodérée des richesses et des distinctions.

5° L'agrandissement des villes au détriment des campagnes. Dans une grande cité la population est entassée; le froissement des passions est plus fréquent et plus dangereux: tous les genres d'intérêts sont constamment en scène, tous les ressorts sont tendus, tout est hors de la nature.

6° L'absence de bonnes institutions sociales, les courants délétères de l'opinion publique, sa versatilité, son impuissance, impuissance toujours fatale à la morale, parce qu'elle laisse le champ libre à l'audace et à l'intrigue.

7° Les mariages malheureux, les unions mal assorties, sont un mal dangereux qui se manifeste par les divorces et le suicide.

Si une affection sincère et réciproque est une des con-

ditions essentielles du bonheur en ménage, il est certain qu'une méprise sur la réalité et la réciprocité de ce sentiment ne peut produire qu'une union à jamais malheureuse. Lorsqu'il ne naît pas d'une estime méritée et bien comprise, l'amour est un guide faux et trompeur; c'est le sentiment qui dégénère le plus vite. On se fatigue d'abord de l'objet aimé; l'antipathie, puis la haine, finissent par remplacer l'amour. Est-il rien de plus digne de compassion que deux personnes réduites, par une fatale erreur, à l'horrible esclavage d'une union mal assortie ? Qu'importe d'où vient le mal, si l'on ne peut le faire cesser, s'il doit conduire infailliblement au dégoût, au désespoir et à son expression suprême, le suicide?

Causes diverses secondaires.

Des observateurs sérieux aperçoivent aussi dans certains faits qui n'ont jusqu'ici rien à démêler avec les codes criminels, certaines causes qui, sans être des crimes et des délits, selon la loi, n'en sont pas moins des causes très-actives de progrès vers le mal et ne produisent pas moins des désordres bien graves selon la morale, la conscience et la religion. Sans parler de cet effort désordonné qui à tous les rangs de l'échelle sociale se fait jour vers une indépendance impossible, laquelle a déjà changé les rapports sociaux et amené une gêne inconnue dans la classe supérieure, citons comme exemple, la domesticité ; elle ne se recrute plus, à cause du mépris qu'on attache, à tort, à cette profession. Les bras manquent au travail, à la ville comme à la campagne ; les ateliers ne font presque plus d'apprentis, le désir de l'indépendance déborde partout.

N'est-ce pas là une décadence dans les mœurs publiques ? Parmi ces causes nous signalerons le relâchement des liens de la famille, l'absence trop fréquente de toute surveillance de la jeunesse, le rapprochement des sexes dans les grands ateliers de création nouvelle, l'amour plus grand du bien-être matériel, l'excitation à la convoitise, développée par tous les scandales heureux, les exemples déshonnêtes et les mauvais ferments de l'opinion publique, l'impatience de faire fortune, le jeu, la débauche, l'ivrognerie, les falsifications, les fraudes, le charlatanisme toujours favorisé par la crédulité croissante en proportion que la foi disparaît, l'agiotage, les utopies politiques et sociales, etc. N'y a-t-il pas là autant de causes permanentes d'une fièvre pleine de dangers publics, d'abus, de vices intérieurs qui font baisser, quoi qu'on puisse dire, le niveau de la morale publique.

Faut-il s'étonner ensuite si le nombre des suicides va en progressant ? Ce serait un prodige qu'il en fût autrement. On demande des causes ; en veut-on de plus puissantes? Peut-on en trouver de plus actives que celles-là ?

Conclusion.

Toutes ces causes, plus ou moins éloignées, constituent le suicide en état d'épidémicité générale et permanente. Telles sont nos misères que caractérisent surabondamment les abaissements de la littérature, les honteux succès du matérialisme, la passion des spectacles, du luxe et des jouissances, la dégradation des ca-

ractères et des mœurs, et comme résultante, fatal et dernier anneau de cette chaîne de vices et de crimes qui souillent la terre, *le suicide*.

Comme conclusion des considérations que nous avons faites sur la génération du suicide, il est permis de formuler les propositions suivantes :

1° Le suicide est un produit direct des doctrines erronées qui, nées avec la Renaissance, sont parvenues jusqu'à nous ;

2° Sous l'influence des systèmes philosophiques, religieux et politiques, sous l'influence des idées dominantes, des mœurs et de la civilisation, le suicide a progressé, est devenu même un fléau social. Il nous reste à prouver que le suicide reconnaît encore pour causes éloignées ou prédisposantes certaines influences de sensibilité générale, de tempérament, de caractère et surtout d'hérédité ; les climats, les âges, les sexes, les professions, etc., jouent aussi un rôle très-actif.

CHAPITRE VIII.

Exaltation de la sensibilité générale, plus grande chez les habitants des villes et chez les riches. — Perturbations physiques ; influence qu'elles ont sur le caractère. — Modifications apportées par le régime de 1789. — Renaissance du paganisme. — Succession rapide des événements politiques.

Exaltation de la sensibilité générale, plus grande chez les habitants des villes et chez les riches.

Il est des époques où la sensibilité est exaltée, pervertie par un grand nombre d'impressions outrées, par des espérances déçues, par des souvenirs amers, par une suite de contrastes qui élèvent la susceptibilité du système nerveux au delà de toutes les proportions ordinaires. Telle est surtout la puissance des événements et des changements politiques considérables, des grandes calamités publiques, à la suite desquels il s'établit une succession rapide et une grande variété dans les impressions. Cette exaltation de la sensibilité donne alors aux désirs une si grande activité qu'on n'admet point de milieu entre le dégoût de la vie et l'impuissance de les satisfaire (1). Aussi est-ce surtout chez les habitants des

(1) La révolution italienne fournit, en ce moment, un exemple frappant de cette perturbation sociale. — Parmi tant de maux qui sont venus fondre sur l'Italie révolutionnée, nous n'en citerons que deux, parce qu'ils font d'incalculables ravages et qu'ils sont le produit d'une profonde démoralisation : nous voulons parler du suicide et du duel. Le nombre des suicides dépasse toutes les proportions connues...

villes que la sensibilité se concentre davantage, et quoiqu'ils n'aient pas reçu de la nature une plus forte dose de cet élément, ils sont plus sujets que les habitants des champs aux divers genres d'aliénation mentale, et surtout à celle qui entraîne au suicide. Par la même raison, les classes pauvres y sont moins sujettes que les classes qui sont accoutumées aux jouissances du luxe.

Perturbations physiques, influence qu'elles ont sur le caractère.

Des perturbations physiques peuvent aussi développer et modifier la sensibilité générale ; le caractère devient morose et sombre, et il est facile alors de concevoir pourquoi le suicide trouve tant d'accès près de lui. Qu'à

On écrit du midi de l'Italie, à la date du 21 mai 1862 :

Nàples est presque chaque jour affligée de nombreux suicides, chose qui lui était à peu près inconnue auparavant. Il est cependant vrai de dire que tous ces actes d'un lâche désespoir ont lieu dans les rangs garibaldiens, étrangers qui étaient venus s'abattre sur ce pays, et qui la plupart sont aujourd'hui condamnés au délaissement et à la misère...

En trois mots l'Évangile nous fait connaître le dénouement de la trahison de Judas : *Laqueo se suspendit.* Ceux qui trahissent la cause des peuples, en les poussant à la révolte contre l'autorité légitime, n'ont pas une fin différente. S'ils ne meurent pas tous par le suicide ou par un coup de foudre, parti d'en haut, tous sortent de la vie par la porte du désespoir.

Voici une nouvelle preuve de cette triste vérité :

Un journal unitariste annonce que Giovanni Rizzadoso, capitaine de Garibaldi, et un des mille de Marsala, s'est suicidé. Avant de se brûler la cervelle il a envoyé au comité garibaldien à Gênes, une lettre frénétique. Dans une des dernières phrases il souhaite que la malédiction de Dieu (s'il est vrai qu'il y ait un Dieu, ce que je vérifierai bientôt, dit-il,) retombe sur la vie et sur la mort du ministère piémontais.

ces causes d'incitation viennent se joindre un chagrin ou un accident physique, cette dernière impression pourra produire la catastrophe. Les individus nerveux, impressionnables, chez lesquels la sensibilité est très-développée, qui sont enclins à la tristesse, à la mélancolie, à l'hypocondrie, sont plus portés au suicide que les personnes d'un tempérament sanguin, lymphatique, d'un caractère égal, d'une humeur gaie.

Appauvrissement du sang, surexcitation nerveuse.

Parmi les changements politiques et les grandes calamités publiques, un premier fait nous frappe, et c'est un fait scientifique. Il a fallu renoncer à la saignée et à presque toutes les évacuations sanguines. Ce n'est pas affaire de mode, comme on l'a prétendu, mais affaire de nécessité. Il s'est opéré dans la constitution humaine une modification qui a eu pour effet l'appauvrissement du sang et l'exaltation du système nerveux. Témoin la multiplicité des affections cérébrales et des désordres provenant d'une trop grande surexcitation du système nerveux, et la diminution des maladies inflammatoires provenant d'une surabondance de vie.

Modifications apportées par le régime de 1789. — Renaissance du paganisme. — Succession rapide des événements politiques.

Cet état de choses a été amené par les révolutions qui depuis 1789 se sont opérées dans notre pays et ont modifié profondément la condition humaine et sociale. C'est depuis cette époque que la constitution morale de la nation et sa vie intellectuelle ont été altérées. Des courants d'idées et de sentiments s'établissent et emportent un monde vieilli. A cet écroulement succèdent le

doute, l'indifférence ; une rénovation religieuse et sociale s'affirme par un changement radical dans les destinées de la France et dans ses conditions de conservation et de vie. En un mot, c'est le paganisme qui renaît dans cette atmosphère morale et intellectuelle.

A peine échappés aux convulsions qui ont signalé la chute de l'antique monarchie, nous avons vu passer le premier Empire, les deux Restaurations, séparées par les Cent Jours, le gouvernement de Juillet, la seconde République, qui a fait place au second Empire.

Quelles agitations, quelles commotions l'organisme humain n'a-t-il pas ressenties, au milieu de tant de cahots, de tant d'avénements et de tant de chutes ! Et dans cette société nouvelle où toutes les ambitions sont enflammées, tous les appétits surexcités, toutes les espérances autorisées, toutes les craintes justifiées, où l'on a vu continuellement des fortunes nouvelles surgir et d'anciennes fortunes crouler, comment voulez-vous qu'il n'y ait pas une surexcitation cérébrale, continue et immense, un développement excessif du système nerveux ? Faut-il s'étonner ensuite du mal horrible que cet état social engendre ?

SUITE DU CHAPITRE VIII.

De l'hérédité. — Mode de transmission. — Saisons et température. — Climats. — Leur action est secondaire. — Sexes. — Séjour dans les grandes villes. — Suicides dans les maisons de détention. — Célibat. — Mariage. — Veuvage ; leur influence. — Mariages malheureux, causes de suicide.

De l'Hérédité.

Ce serait ici le lieu de discuter la question de l'hérédité. Je ne crois pas qu'on puisse nier qu'il existe des penchants presque invincibles, des dispositions innées au suicide. Il y a des faits qui prouvent qu'un père est susceptible de transmettre avec la vie une funeste tendance à l'abréger (1). Quelques auteurs mettent cette opinion en doute ; ils soutiennent que le suicide est très-rarement héréditaire, si tant est qu'il le soit, et seulement dans le cas d'aliénation mentale. Ils prétendent qu'ils n'ont trouvé, nulle part, une observation bien concluante, tous les faits prétendus probants pouvant être interprétés de tout autre manière.

Ils expliquent les faits de transmission du suicide dans les familles par cet esprit d'imitation, par cette espèce de contagion morale qui se propage avec rapidité et

(1) On peut citer l'exemple de Barthez, l'illustre professeur de Montpellier, qui disait : « Je m'en veux de n'avoir pas imité mon père, qui, à l'âge de 90 ans, se laissa mourir de faim, à cause de la perte de sa seconde femme. »

(Lordat.)

atteint quelquefois un très-grand nombre d'individus, plus ou moins étrangers les uns aux autres. Faut-il s'étonner qu'un fils ou un frère se tuent après avoir été témoins du suicide d'un des leurs ? Lorsque plusieurs suicides ont lieu successivement dans une famille, n'y a-t-il pas, pour ceux qui survivent, dans ces souvenirs de deuil et de désespoir, quelque chose de fatal qui tient constamment l'imagination en éveil et qui doit exercer la plus pernicieuse influence, même sur les caractères les plus fortement trempés ? Aussi cette transmission du suicide du père aux enfants, leur paraît-elle tenir beaucoup plus à cette influence morale et instinctive qu'à une prédisposition organique congénitale. Telle est la manière de voir de ces auteurs qui ne considèrent pas le suicide comme une maladie propre, mais comme un symptôme de maladie, un paroxisme critique qui la termine, « et, comme on l'a dit, une suprême folie ; c'est un des mille accidents qui signalent la maladie, mais qui ne la constituent pas *une*. »

Sans nier l'influence de l'imitation, qui doit être ici plus grande parce qu'elle vient se fortifier de toutes les peines du cœur, nous pensons que l'hérédité ne peut faire l'objet d'un doute.

Et d'abord l'hérédité dont on tient un si grand compte pour la partie matérielle de l'organisme, peut-on l'appliquer aux phénomènes intellectuels ? Oui, sans doute, les preuves en sont nombreuses. Les caractères et les penchants se transmettent comme les tempéraments. L'ivrogne et le libertin transmettent à leurs progénitures leurs goûts pervertis; cela se voit tous les jours et l'intelligence elle-même passe du père au fils. Combien de

familles dont tous les membres brillent par des aptitudes intellectuelles bien développées ! Combien d'autres, placées dans des conditions élevées, recevant les soins de l'éducation la plus complète, et dont les membres jouissent à peine de l'intelligence la plus vulgaire !

Mode de transmission.

Si nous examinons les principaux modes de manifestation de l'influence héréditaire, nous trouvons que tantôt la transmission de la folie, par exemple, a lieu purement et simplement, et alors il arrive quelquefois que la forme du délire n'est pas la même, ou bien, ce qui est plus curieux et arrive plus fréquemment, c'est que la folie se reproduit chez les enfants avec les mêmes caractères, les mêmes nuances qu'elle avait présentés chez les parents, et dans cette catégorie on observe encore, si surtout il s'agit de folie suicide, que la mort volontaire a lieu à la même époque et par les mêmes moyens que celle des ascendants.

A l'état normal, l'hérédité des facultés affectives est admise par tous les auteurs anciens et modernes. « Il y a, dit un auteur, des familles dans lesquelles le crime se transmet de génération en génération et qui ne paraissent exister que pour prouver la vérité de ce vieux proverbe : *Bon chien chasse de race !* »

Dans l'état pathologique cette voie de transmission n'est pas plus difficile à prouver, et souvent il arrive que les sentiments affectifs sont seuls malades, tandis que les facultés intellectuelles restent saines. Ce sont des monomanies raisonnantes qu'on a nommées mono-

manies affectives. D'où il faudrait conclure que la folie, et surtout la folie du suicide, est tout à la fois une maladie corporelle et spirituelle, et que le mot maladie mentale n'est pas une expression très-exacte. Quoi qu'il en soit du sentiment des auteurs sur la causalité du suicide par hérédité, il reste à peu près prouvé que la transmission chez les aliénés suicides est plus fréquente que chez les suicidés à déterminations libres.

Le plus ordinairement la transmission a lieu directement par le père et la mère ; elle peut remonter jusqu'aux aïeux et venir même par les branches collatérales ; cette prédisposition est quelquefois progressive d'une génération à une autre.

Les exemples d'hérédité du suicide sont très-nombreux ; tous les auteurs en ont cité ; nous n'aurions nous-même que l'embarras du choix. Parmi les faits désolants d'hérédité nous en avons recueilli plusieurs d'individus dont les parents s'étaient suicidés, avaient fait des tentatives de suicide, ou avaient eu à lutter douloureusement contre des idées de mort. En voici un exemple tout récent :

M. de C..., officier en retraite, célibataire, parvenu déjà à l'âge mûr, s'est suicidé avec son fusil de chasse.

Deux membres de la même famille l'avaient précédé dans cette funeste voie, à peu près au même âge que lui. Tous les trois se sont donnés la mort par une arme à feu. On peut dire qu'ils ont affecté de mourir de la même manière.

La sœur, Mlle de C..., mariée plus tard, nous a dit avoir été obsédée souvent par la même pensée, et c'était par la menace de se détruire qu'elle intimidait son mari

et le forçait d'user envers elle des plus grands ménagements.

Voici encore un exemple de suicide héréditaire :

Hier matin, rue la Roquette, on a trouvé, dit le journal le *Gaulois*, le sieur P..., vieillard de 70 ans, pendu à la flèche de son lit. Sur sa table de nuit étaient ces mots : « Qu'on n'accuse personne de ma mort. Je me pends volontairement *et parce que je n'ai pas pu faire autrement*. C'est comme ça dans ma famille. Mon grand-père s'était coupé le cou avec un rasoir ; mon père s'est tiré un coup de pistolet dans la tête et mon fils aîné aussi. Ma fille Marguerite s'est jetée à l'eau il y a deux ans, et moi je dois obéir *au sort* qu'on a jeté à la famille il y a déjà plus de cent ans. »

On a vu des familles entières, dit Esquirol, se tuer ou devenir aliénées, et il cite en effet des observations de membres de la même famille qui ont tous succombé, tour à tour, à cette fascination maladive de la mort.

S'ensuit-il que le suicide doive cesser d'être imputable ? nullement. Il rentre comme acte volontaire dans la catégorie des déterminations de la liberté humaine, et ne subit à ce titre de la génération que l'espèce d'influence commune aux actes libres et en laissant à l'homme l'imputabilité. L'impulsion ou le penchant à cette forme de suicide peut, en d'autres termes, être aussi réellement héréditaire que la disposition à tous les autres actes ; mais l'acte en soi ne l'est pas. Sans cela il faudrait admettre que la liberté humaine est détruite sur ce point et ramener invariablement le suicide à une loi de fatalité, ce qui répugne à la raison. (Docteur Lisle, ouvrage cité.)

Toutefois la culpabilité est bien diminuée. On comprend que les descendants ayant souvent présente à leur esprit la fin volontaire de leurs devanciers soient fascinés par cette triste idée. Ellis a observé qu'il n'y avait point d'affection de l'intelligence où l'hérédité eût plus de fidélité dans la répétition.

En effet ces idées fixes de destruction semblent innées chez quelques individus. Ces malheureux ne peuvent passer près d'un puits, d'une rivière ou d'un précipice, sans être tourmentés de l'idée de s'y précipiter.

Saisons et température.

Les influences climatériques et météorologiques contribuent à la propagation du suicide. Ce sont les extrêmes de température, le grand froid et la chaleur élevée, qui, dans les expéditions d'Égypte et de Russie, ont donné lieu à un certain nombre de suicides. Sous les Tropiques, il n'est pas rare de voir des hommes se précipiter brusquement à la mer, quand le soleil darde perpendiculairement ses rayons. Cette fièvre de feu, que les marins ont appelée mal d'enfer et que les médecins appellent *calenture*, détermine une congestion cérébrale, presque instantanée ; elle est accompagnée d'une vive réaction de tout le système nerveux ; un délire la suit, et cette puissance irrésistible de se précipiter à la mer n'est plus qu'un acte automatique, puisque ceux qui le commettent n'en ont pas conscience. Les peines morales, les fatigues de la guerre, les ennuis, les contrariétés du métier disposent mal les soldats à supporter les accidents de la température. Aussi qu'il y en ait un qui

donne un funeste exemple, on est sûr de voir bientôt ses camarades l'imiter. Il y a dans ces faits et dans bien d'autres qui se sont passés dans les campagnes d'Afrique, alors que la chaleur était étouffante et que le *Siroco* soufflait avec violence, il y a, dis-je, une influence physique qui est produite par la chaleur et une influence morale qui tient à d'autres causes qui ont préparé le sujet (1).

Saisons.

Les documents recueillis par l'administration sont unanimes à constater que le suicide s'accroît de janvier à juin, pour diminuer ensuite jusqu'en décembre, mois de son *minimum*. Ainsi la propension au suicide est véritablement favorisée par l'élévation de la température.

Climats.

Indépendamment de la religion et du génie propre des peuples, il y a un concours de circonstances physiques et morales qui viennent donner naissance à cette

(1) On en a eu de nombreux exemples, en 1836, dans les deux expéditions du général Bugeaud ; dans la province d'Oran on en compta jusqu'à 11 en quelques heures. « Les vents régnaient depuis deux jours et la chaleur était étouffante, dit le docteur Guyon, lorsque le 17 août cinq hommes se firent sauter la cervelle. »

En 1837 on en signale de nouveaux cas dans la même province. En juin 1840 il y en avait de Philippeville à Constantine. Le docteur Payen raconte que des soldats arrivés au dernier degré d'hallucination s'emparaient de leurs fusils et se donnaient la mort. Le docteur Larrey et d'autres chirurgiens militaires nous ont aussi assuré que l'élévation de la température et l'action du *Siroco* étaient des occasions fréquentes de suicide.

manie du suicide. Ce sont d'abord certains climats qui obligent les hommes à un genre de vie particulier, produisant chez eux une manière de penser tout originale et une manière d'être qui ne saurait convenir à des hommes d'une autre région. Les climats brûlants excitent une sorte de fièvre du sang qui éclate en transports d'imagination. Les climats froids, privés de soleil, portent à la mélancolie, à la rêverie, et développent à l'excès la sensibilité. Sous les premiers, on a de la prédilection pour les œuvres grandes, gigantesques ; sous les derniers, pour les œuvres maladives ; là on ne s'attache qu'aux choses extérieures ; ici la pensée est tellement intime qu'elle devient toute personnelle.

Leur action est secondaire.

Il faut réduire de beaucoup l'influence attribuée au climat sur la fréquence du suicide. C'est aux raffinements de la civilisation, aux événements politiques qu'il faut rapporter ce que Montesquieu, et plusieurs auteurs après lui, regardent trop souvent comme le résultat d'une condition atmosphérique. Le climat de Rome turbulente, si féconde en suicides, fut le même que celui de Rome inactive et paisible, où l'on préfère une vie misérable à la mort volontaire qui délivre de tous les maux présents.

Les Hollandais, qui habitent un sol ingrat, mènent une vie laborieuse et ne se suicident jamais, sous le même ciel que les Anglais, qui mettent souvent fin à leurs jours, dans un pays fertile et au milieu de tous les genres de prospérité.

Sexes.

Quant aux sexes, leur influence est incontestable. Le suicide est trois fois plus fréquent chez les individus du sexe masculin que chez ceux du sexe féminin. Cette infériorité numérique s'explique par la constitution faible et délicate de la femme, qui est moins portée que l'homme à prendre une détermination qui demande un certain degré de résolution et d'énergie. Chez elle aussi le sentiment religieux et celui de la famille, beaucoup plus prononcés, luttent avec plus de force contre l'idée de la destruction.

Ce rapport des sexes qui, d'après les données statistiques, est comme un à trois, est invariable. Il n'y a d'exception que pour l'époque de la puberté et l'époque de l'âge critique, c'est-à-dire de 12 à 18 ans et de 40 à 45 ans, pendant lesquelles la proportion des femmes subit un accroissement remarquable. Il en est ainsi non-seulement pour la France et les autres pays d'Europe, mais encore pour les pays d'Amérique.

Ces deux âges sont les deux extrêmes de la vie véritable de la femme. Le premier, c'est-à-dire celui de la puberté, peut être caractérisé par un sentiment d'inquiétude vague, de malaise indéfinissable, espèce de langueur chlorotique, mélancolie véritable, qui peut les porter au suicide; c'est aussi l'époque du réveil des passions. L'âge mûr compte aussi une proportion considérable de morts violentes. Si la femme n'a pas été imprégnée d'une éducation religieuse et morale, quand arrive cette période critique qui entraîne avec elle, non pas tant les

incommodités que les femmes éprouvent à cette époque, que la perte des illusions, l'abandon aux regrets, au découragement, au désespoir, elles éprouvent, parfois alors, un certain ennui et un dégoût de la vie qui inspirent le désir de la terminer par un suicide.

Séjour dans les grandes villes.

Le séjour des villes paraît favoriser chez les femmes le penchant au suicide d'une manière plus marquée que le séjour à la campagne. Dans les grandes villes les femmes se distinguent par la mollesse de leur constitution, la délicatesse de leurs sens et la prédominence des facultés affectives ; elles sont plus isolées, plus exposées aux séductions ; des malheurs plus nombreux les accablent : toutes ces circonstances expliquent jusqu'à un certain point cette augmentation des morts volontaires.

Une observation particulière a encore été faite ; on attribue plutôt à des causes toutes physiques qu'à des motifs intellectuels ou moraux le suicide chez les femmes et dans le bas peuple ; c'est le contraire dans les classes élevées.

La proportion des femmes par rapport aux hommes est plus faible chez les condamnées. On compte peu de suicides chez les prisonnières, soit qu'elles n'aient pas dans la prison les moyens qui leur sont familiers, la submersion et l'asphyxie, et qu'il faudrait pour se donner la mort recourir à des procédés douloureux auxquels leur faiblesse répugne, soit qu'elles tiennent plus à la vie ou qu'il faille pour prendre une pareille détermination, un degré d'énergie et de désespoir qui n'est pas en relation avec leur constitution délicate.

Suicides dans les maisons de détention.

La rareté du suicide dans les bagnes et dans les maisons de détention est un phénomène bien étrange. Le régime du bagne est dur et ceux qu'on y enferme ont le cœur ulcéré à plus d'un endroit ; cependant ce phénomène est avéré et tenu pour certain. Comment l'expliquer ? Serait-ce, comme on l'a dit, que passé une certaine somme de dégradation morale, le suicide n'est plus qu'une exception ? Serait-ce encore parce que l'homme semblerait se rattacher avec plus de ténacité à la vie, d'autant qu'il est plus misérable et plus corrompu ?

La saine raison contredit ces explications, qui sont d'ailleurs en opposition avec la nature de l'homme et contraires à tout ce qu'on a observé jusqu'à ce jour, à savoir qu'il y a d'autant plus de suicides parmi les hommes, qu'ils sont dans une position plus malheureuse et plus dégradée. Voici comment le prince de Metternich rend compte de ce fait important ; sa manière de voir nous a paru plus satisfaisante. « S'il n'y a presque jamais de suicides dans les bagnes, ni dans les prisons, la raison en est que les condamnés sont toujours vivement occupés d'une espérance.

« Les condamnés à temps ne se tuent pas, parce qu'ils doivent recouvrer leur liberté.

Les condamnés à vie ne se tuent pas, parce qu'ils espèrent ou leur grâce ou leur évasion. » (1)

(1) 2,106 se sont donnés la mort pour se soustraire à des poursuites judiciaires ou disciplinaires, tandis qu'on n'a observé que 204 suicides parmi les condamnés.

Il y a eu trente suicides en sept ans (1840-1846) dans les diffé-

D'où il suit que la liberté est le bien que les hommes désirent le plus, et dont la seule espérance est capable de leur faire supporter les plus grands maux. Mais en liberté ils se tuent. La religion seule leur enseigne à supporter la liberté et la vie.

Célibat, Mariage, Veuvage ; leur influence.

Il est statistiquement prouvé que les suicides sont plus fréquents dans le célibat que dans l'état du mariage ; c'est probablement que les liens du mariage et de la famille attachent plus fortement à la vie que l'état libre et isolé du célibat. (Debreyne.)

L'isolement doit donc être considéré comme une circonstance prédisposante, favorable à l'accomplissement du suicide, et cette remarque prend encore plus de force si l'on réunit dans la même catégorie les veufs, qui, dans une mesure donnée, doivent être rangés dans la classe des célibataires.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

« Quand on est seul sur cette terre,
Notre refuge est dans la mort. »

L'influence de l'état de mariage est d'autant plus prépondérante que les mariages sont mieux assortis, que le sentiment de la famille prédomine davantage.

rentes maisons centrales, sur une population moyenne de 15,111 prisonniers. La proportion a été encore plus faible dans les bagnes, où l'on n'a constaté que cinq suicides de 1838 à 1845, sur une population moyenne de 7,041 individus.

(Docteur Ferrus ; ouvrage sur les prisons.)

Le rapport des célibataires hommes est, à celui des femmes, dans le rapport à peu près de 3 à 1, et pour les veufs et les veuves à peine est-il, en faveur de ces dernières, comme 1 à 1,30.

La misère a toujours été considérée comme une cause puissante de suicide ; mais il est certain aussi qu'il y a eu en même temps d'autres motifs que la misère. Aussi la classe riche, aisée et gagnant sa vie a toujours fourni un contingent plus grand aux morts volontaires que la classe gênée, pauvre et misérable.

Mariages malheureux, causes de suicide.

Le mariage, pour porter ses véritables fruits, doit avoir ses racines, non-seulement dans les deux cœurs qu'il unit, mais aussi dans la religion qui l'a institué et qui le consacre. Le sentiment religieux, une foi commune, la fraternité des croyances élevées et des espérances éternelles, peuvent seules donner aux faibles amours de ce monde quelque chose de la solidité et de la durée des amours divins.

En dehors de ces conditions les mains s'unissent, les fortunes se rapprochent, mais les âmes restent séparées ; et au bout de quelques mois de surprise et d'ivresse, ces unions éphémères ne laissent que des larmes et des regrets, quand chacun des époux étonné du vide de son cœur et de l'isolement de sa vie ne passe pas à la mélancolie, au désespoir et à son expression suprême le suicide.

Quand le mariage n'est qu'un calcul d'intérêt, un caprice de passion ou un misérable jeu d'enfant, il est à

peu près inévitable qu'il aboutisse à des conséquences désastreuses. N'est-ce pas ainsi qu'ont commencé la plupart de ces unions à la fois scandaleuses et infortunées, dont le tragique dénouement remplit tous les jours tant de pages dans les fastes du suicide ou de la Cour d'Assises ?

SUITE DU CHAPITRE VII.

Les divers âges. — Vieillesse. — Suicide de l'enfance. — Progression croissante. — Quelle est la cause de cette progression. — Égoïsme de l'enfance et suicide. — Jeunesse, son suicide. — Age mûr, vieillesse. — L'homme physique et l'homme moral. — Age critique. — Vieillesse, son suicide.

Les divers âges.

Quel est l'âge qui favorise le plus le penchant au suicide ? Cette question est encore obscure et très-controversée parmi les auteurs. On a dit, et c'est une opinion assez généralement adoptée, que le suicide est plus fréquent de 20 à 40 ans qu'à toute autre époque de la vie. Ce mal affectant de préférence cette période de l'existence où les passions sont dans toute leur force, la mort volontaire en deçà ou au delà de ces âges ne devrait être qu'une exception rare. D'autres ont pensé que c'était l'âge mûr ou critique qui en fournissait le plus grand nombre, c'est-à-dire l'âge de 40 à 50 ans. C'est incontestablement dans l'âge mûr que les ambitions déçues, les amitiés trahies et toutes les perfidies familières au cœur humain, inspirent le plus de dégoût de la vie et le désir pressant d'y mettre fin.

D'après ces données, il semblerait établi que le suicide va en augmentant depuis l'adolescence jusqu'au déclin de l'âge mûr, pour diminuer ensuite et devenir aussi rare dans la vieillesse qu'il l'a été dans la jeunesse Mais il n'en est rien : des documents statistiques plus récents

et plus complets, et en même temps plus en harmonie avec les observations, prouvent que le nombre des suicides augmente constamment depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

Vieillesse.

Il est évident que l'époque de la vie sur laquelle s'entassent le plus d'épreuves est la vieillesse. Le sentiment universel en fait foi. *On n'est plus heureux à nos âges,* disait Louis XIV au maréchal de Villeroi.

La vieillesse, c'est la vie désenchantée, solitaire, désillusionnée, mélancolique, dégoûtée, désespérée; vie pleine d'*agitations* et d'angoisses, et d'autant plus vide qu'elle a plus duré.

La vieillesse, en effet, entraîne avec elle, en même temps que son cortége d'infirmités physiques et morales, un dégoût profond de la vie, l'hypocondrie et un désespoir incurable qui trop souvent aboutit au suicide.

Il est peu de vieillards qui n'aient connu cette tristesse, qui fait qu'en déclinant, la vie devient silencieuse. Tout se décolore, et l'âme elle-même reçoit de cette ombre qui s'étend sur toute chose, une teinte mélancolique, premier symptôme de la maladie qui nous occupe (1).

Plus l'homme s'avance vers la tombe, plus il augmente la somme de ses misères ; mais plus le fardeau de la vie devient lourd, plus il est tenté de le rejeter.

(1) Et les frêles vieillards qui n'avaient plus qu'un pas
Pour atteindre la tombe, et reposer leurs bras.

Il est donc légitime de conclure que le suicide doit être plus fréquent dans l'extrême vieillesse qu'à toute autre époque de la vie. L'observation et les données statistiques concordent sur ce point.

« Le temps marche, le jour s'achève, le soir est venu, a dit un auteur qui avait une grande expérience de la vie.

« Une longue vie est semblable à une belle journée. Au *matin* tout est frais et agréable, le soleil en se levant colore les objets d'un mystérieux éclat, rempli de magiques promesses. Vers *midi*, cet éclat du soleil dans toute sa splendeur éblouit souvent et fascine quelquefois ; plus il est ardent, plus il attire ces nuages qui forment les tempêtes ! Le milieu du jour et le milieu de la vie ont des épreuves qui accablent les faibles ; si les forts en triomphent, si les habiles en profitent, les plus délicats y périssent. Combien, et des meilleurs, dans nos jours orageux, n'ont pas atteint le soir ! Que de belles fleurs se fanent ou se brisent avant le coucher du soleil !

« Mais le *soir* apporte-t-il le calme à ce qui reste ? L'éclat brillant qui éblouissait fait-il toujours place à des teintes paisibles ? L'ombre s'étend petit à petit, le bruit cesse et l'on sent que la nuit est prochaine. Des mécomptes douloureux, des blessures secrètes, des mélancolies profondes, des peines cruelles viennent assaillir l'homme à ce moment suprême. »

Suicide de l'enfance.

Le suicide fait de nombreuses victimes parmi les enfants, depuis quelques années ; les comptes rendus de

la justice criminelle en enregistrent un certain nombre. Cette démoralisation précoce tend à se multiplier tous les jours davantage. On a publié plusieurs observations de suicides de l'âge le plus tendre ; ils se sont produits sur des enfants de 7, 8 et 9 ans, tandis qu'autrefois ils ne se voyaient guère avant l'âge de 15 ans.

En effet cette malheureuse épidémie de suicides exerce une si maligne influence que les enfants eux-mêmes et les vieillards n'en sont pas préservés.

Cris d'alarme de la presse qui enregistre les suicides de l'enfance comme un signe du temps.

Le plus grand fléau du siècle, ce n'est pas le choléra, ce n'est pas le typhus, ni les mille maux qui déciment l'espèce humaine, c'est le suicide ! Cette épidémie morale avait jusqu'ici épargné l'enfance et la jeunesse, mais malheureusement des faits trop nombreux sont venus attester depuis quelque temps que l'enfance elle-même en est infectée. Voici un cas entre mille de ce terrible mal, et ce n'est pas le moins affligeant de tous ceux que nous pourrions citer :

Un garçon de treize ans s'est pendu à Braisne ; son père l'avait menacé de le châtier pour une faute qu'il avait commise, et la peur du châtiment l'a amené à mettre fin à ses jours par la strangulation.

(*Union*, 6 octobre 1865.)

Suicide d'un enfant de trois ans et demi.

La presse entière, à la date du 20 janvier 1866, a retenti d'un fait de suicide inouï dans les fastes du crime ;

c'est une tentative de crime qu'elle a qualifiée de déplorable. Voici ce fait, précédé de quelques courtes observations.

C'était d'abord des enfants de quinze ans, puis de dix, puis de sept, qui, pour des motifs futiles, voulaient en finir avec la vie ; aujourd'hui le mal atteint encore des âges plus tendres. On adresse de Langeais au *Phare de la Loire*, le récit d'un acte étrange de la part d'un enfant de trois ans et demi :

Avant-hier Pierre Lamy, âgé, comme nous l'avons dit, de trois ans et demi, ayant répondu irrespectueusement à sa mère, celle-ci le corrigea, surtout pour qu'il ne prît point une mauvaise habitude.

L'enfant fut tellement affecté de cette correction qu'il dit à sa mère : « Tu me bats, je vais me noyer. » La mère ne prêta pas une attention sérieuse aux propos de son fils ; mais quelques minutes après celui-ci sortait de la maison et allait se jeter dans un étang voisin.

Heureusement une personne qui passait près de cet étang entendit le bruit de la chute dans l'eau, s'inquiéta, accourut et arriva assez à temps pour sauver le jeune Lamy, qui fut rapporté à sa mère.

A la question qui fut posée à l'enfant sur le motif de cette résolution de s'ôter la vie : « J'ai voulu me noyer, répondit-il, parce que ma mère m'avait battu, et les poissons m'auraient mangé. »

Suicide d'un enfant de douze ans.

Je cite encore un fait entre mille que j'ai sous la main :

La triste manie du suicide, dit encore un journal, fait chaque jour de nouveaux progrès et n'épargne même pas l'enfance. Hier à midi (25 mai 1866), un jeune garçon de douze ans, nommé Julien L..., a été trouvé pendu dans un caveau dépendant de la maison dans laquelle demeuraient ses parents, rue des Artistes, à Montrouge. On pensait d'abord que sa mort était le résultat d'un crime, mais la suite des investigations a prouvé qu'il avait volontairement mis fin à ses jours en apportant dans cet acte déplorable tout le sang-froid d'un homme profondément dégoûté de la vie. On explique cette funeste résolution par un accès de jalousie auquel les enfants sont souvent sujets.

On sait qu'une jalousie tenace fait sécher et périr les jeunes enfants qui en sont atteints. Cette cruelle passion de l'envie qui n'a, dit-on, qu'un bon côté, celui de faire crever l'envieux, atteint l'enfant jusqu'à la mamelle et vient empoisonner la vie jusque sur le sein de la mère. Ces petits êtres ne peuvent voir donner le sein à un autre enfant sans entrer dans un violent accès de colère qui va des convulsions à la mort. Les auteurs en ont rapporté plusieurs exemples arrivés en Angleterre, en Prusse et en Belgique. L'envie est la passion qui, dans le bas-âge, fournit le plus de victimes à la mort volontaire.

Progression croissante.

Ainsi la pensée du suicide paraît avoir fait des progrès depuis quelques années chez les enfants. Cette triste tendance, plus commune dans les grandes villes qu'ail-

leurs, accuse les influences sociales de l'époque. Les statistiques les plus récentes prouvent qu'il y a maintenant, à Paris, plus de suicides avant l'âge de vingt ans et après l'âge de soixante. C'est apparemment qu'il y a plus de précocité d'une part et plus de perversité de l'autre.

L'imagination des *enfants* se développe d'une manière trop hâtive et acquiert une impressionnabilité extrême dans ce milieu trop chauffé par le spectacle des drames modernes où on les conduit, par la lecture des *romans*, des *journaux*, où sont racontées les histoires de suicides. Leurs cœurs ainsi disposés au mal n'attendent qu'une contrariété, un chagrin un peu vif, et alors ils se donnent la mort, quelquefois d'une manière si prompte qu'elle paraît instinctive.

En effet le suicide des enfants s'accomplit d'une manière rapide, instantanée, sans qu'ils paraissent comprendre la gravité de l'acte ou être effrayés par les terreurs de la mort. Cela tient incontestablement à ce que, chez eux, le raisonnement et la réflexion sont presque nuls, tandis que les sentiments sont très-vifs.

Quelle est la cause de cette progression ?

L'impressionnabilité de l'homme, dans sa plus tendre enfance, est un sujet de graves réflexions. Cette forme de la surexcitation nerveuse, cette impulsion à la fois obscure et puissante, dont le meurtre doit être le résultat, qu'est-ce qui la produit ? Est-ce un pur automatisme ? Est-ce une impression affective qui a vicié le cœur et l'esprit ? Qui le sait ?...

Une éducation mal soignée peut devenir l'occasion d'une infinité de maux ; l'expérience prouve, dit le docteur Falret, qu'une éducation efféminée rend les enfants chagrins, irascibles, impérieux dans leurs désirs. C'est surtout dans les rangs élevés de la société qu'on remarque ces lâches complaisances, cette molle éducation pour les enfants, qui corrompt leur cœur et empêche le développement du corps et de l'esprit. Tous les serviteurs de la maison accourent à l'appel de ces petits tyrans; ils ont reçu l'ordre de contenter leurs plus légers caprices. On vante leur esprit ; on cherche même à les faire briller dans des cercles nombreux ; ce sont des enfants qui doivent jouer un grand rôle...

Qu'obtient-on d'une telle éducation ? A quinze ans ils sont blasés sur tout, et cet esprit qu'on admirait chez eux, dans la première enfance, est remplacé par un état voisin de l'imbécillité. En effet, plus on a excité ces jeunes têtes, plus complète est la nullité dans laquelle ils tombent. Cette culture trop précoce, démesurée, excessive, pervertissant la sensibilité et les fonctions du système nerveux, peut produire des anomalies, ou des perturbations mentales ou affectives, qui portent au suicide. Le moral, d'ailleurs, en reçoit une fâcheuse influence ; le caractère en est altéré et le sentiment dépravé. Ces petits êtres n'étant point façonnés aux contrariétés de la vie, au moindre revers, au moindre reproche, à la moindre infortune, deviennent aliénés ou suicides.

Qu'arrive-t-il quand l'éducation n'a pas été religieuse? « Sous le toit paternel, dit un publiciste du jour (1),

(1) Eugène Brun, (*Revue méridionale*, 4 mai 1858.)

l'enfant grandit à peu près sans aucune culture morale. Quelques démonstrations extérieures de piété, voilà tout le bagage de son éducation religieuse ; quelques maximes banales que nous lui jetons à la tête et que dément presque aussitôt notre propre exemple, voilà l'unique nourriture de son cœur !

« Dans cette terre aride, échauffée par les premières ardeurs du printemps, les mauvaises passions, ces plantes empoisonnées du cœur humain, développent en liberté leurs germes précoces. Comment ne pas s'alarmer de la démoralisation, chaque jour croissante, de l'enfance, attestée par les statistiques criminelles ? PLUS D'ENFANTS ! tel est le cri d'étonnement et de stupeur qui s'échappe de toutes les bouches ! C'est qu'une vapeur funeste, produite par la fermentation prématurée des passions, ternit promptement en eux cette brillante auréole de candeur, qui semblait en faire des créatures du ciel plutôt que des créatures de la terre ! Sous le poids de cette atmosphère de mort, leur âme se décolore, les fibres de leur cœur s'endurcissent, et leur bras saisit en se jouant l'instrument du crime. »

L'enfant déjà malade n'a pas encore atteint l'âge adulte que l'éducation publique se charge de lui porter le coup mortel. L'insecte ronge les jeunes roses du printemps souvent même avant que leurs tendres boutons soient épanouis ; c'est dans le matin de la jeunesse, à l'heure des douces rosées, que les souffles contagieux sont les plus fréquents.

Cette existence à peine commencée, ce matin de la vie, où tout devrait être calme, serein et pur, comme le matin du jour, est déjà traversé par l'inquiétude vague,

l'ennui mortel. Cette aurore de la vie est déjà empoisonnée, remplie d'amertume comme celle du vieillard qui a dévoré un siècle. A peine nés, ces infortunés sont déjà perdus dans le vide de leurs jours ; à peine entrés dans la pénible carrière de la vie, la première contrariété, la première pierre qu'ils rencontrent dans le sentier,les fait trébucher. Le dégoût de la vie, un sentiment profond d'ennui, ont dévasté cette âme avant l'orage des passions, ou plutôt c'est une vapeur funeste, un poison qui s'est infiltré au cœur, au contact d'une civilisation épuisée ; aussi ne pouvant plus supporter le fardeau de leurs quinze ans, ils ont brisé la vie comme un mauvais jouet.

« Grand Dieu ! quél avenir nous réserve cette génération en décadence ! Effrayant prodige ! s'écrie Madame de Genlis ; quoi ! l'enfance même, dépouillée de l'innocence et de l'espoir, renonce au doux instinct de la nature, rejette avec horreur la coupe de la vie que ses lèvres à peine ont touchée et creuse sa tombe si près de son berceau ? »

Mourir vieux d'ennui et de dégoût de la vie, à l'âge de douze ans, c'est une chose qu'on n'avait pas encore vue !

Égoïsme de l'enfance et suicide.

Nous avons parlé de l'égoïsme comme d'une plaie de notre temps ; qui le croirait ? ce mal atteint aussi l'enfance. Plusieurs ont de la peine à comprendre l'égoïsme chez l'enfance. Que des hommes jetés dans le pêle-mêle de la vie et qui se heurtent à la dissolvante maxime du

CHACUN POUR SOI se replient eux aussi sur eux-mêmes ; que, froissés dans leur besoin d'expansion, blessés au cœur, ils en viennent à leur tour, par une logique trop naturelle, à ne rien voir que leur personnalité, cela se conçoit. Mais être égoïste à douze ans, à dix ans, plus tôt peut-être, être égoïste dans cette phase fortunée de la vie, où nous ne trouvons sur notre chemin que caresses et indulgences, où tout semble se disputer le bonheur d'obtenir de nous un sourire, est-ce possible ? Il est fâcheux de le dire, ce vice déplorable entre tous les vices, à cause de sa bassesse, sans être universel chez l'enfance, n'y est malheureusement pas assez rare. Un enfant égoïste, quelle anomalie ! Qui l'expliquera ? Est-ce un souffle de contagion, ou ne serait-il pas plutôt vrai que dans les choses de l'âme comme dans la nature, des causes opposées entre elles amènent quelquefois des effets identiques ? Ce que produit chez les membres actifs de la société, l'influence d'une atmosphère de glace, les exagérations sans limites de cette tendresse aveugle qui entoure l'enfant, le produisent en lui.

Comment donc ne s'adorerait-il pas lui-même ? Comment ne croirait-il pas que le ciel et la terre sont faits pour lui plaire, quand du matin au soir il voit ses volontés obéies, ses désirs prévenus, ses caprices acceptés comme des lois ? Qu'attendre, qu'espérer de ceux qui se sont ainsi énervés dans l'amour d'eux-mêmes ? Âmes nonchalantes, sans générosité, sans ressort, qui pourra les enlever à ce *moi* humain qui les absorbe, les abaisse et les dévore ? Les voilà toutes façonnées pour l'acte héroïque et suprême de l'égoïsme, le suicide.

Jeunesse, son suicide.

Puisque l'esprit d'indépendance est la maladie distinctive de notre époque, on ne nous accusera pas de paradoxe, si nous disons que cet esprit est une des grandes erreurs de la jeunesse. Je ne sais quel empire étrange et quelquefois effrayant ce mot seul d'indépendance exerce sur un grand nombre. Cette maladie, nous l'avons dit, n'est ni récente, ni accidentelle ; pourquoi le nier ? Elle a son germe dans les plus intimes replis du cœur humain, qui renferme la révolte contre tout ce qui l'enchaîne.

Toute âme lasse du devoir aspire à l'indépendance, car le devoir est humilité, dévouement, sacrifice. L'indépendance brise ces liens sacrés et laisse la volonté à son égoïsme.

La jeunesse ne pouvait rester à l'abri de cet entraînement. L'enfant, comme l'homme, respire l'air de son siècle ; lui aussi il parle de liberté et d'indépendance ; lui aussi il rêve de chaînes brisées, de tyrannie qui pèse sur lui, d'esclavage qui finira pourtant un jour. Pauvre enfant ! ces discours feraient sourire s'ils n'inspiraient pas terreur ou pitié. Mais il ne s'arrête pas toujours à de vains discours pour maudire un joug abhorré, souvent il passe aux actes. N'a-t-on pas vu dans notre temps quelque chose d'inouï et d'incónnu au passé, je veux dire des révolutions de collége. Funeste symptôme ! terrible essai pour l'avenir.

Il n'y a rien là qui doive étonner. Cet adolescent a appris de bonne heure que divinité et paternité ne sont que tyrannie. Comment ne mépriserait-il pas l'autorité

civile, lui qui a méconnu les deux plus augustes autorités! Ce sera surtout contre celle-là que ses instincts pervers se déchaîneront. Quand on refuse l'obéissance à Dieu, on ne l'accorde guère aux hommes, et si on l'accorde, ce n'est que contraint et forcé, et l'anathème sur les lèvres.

Faut-il s'étonner qu'on ait vu des écoliers mettre fin à leurs jours, victimes de cette éducation vicieuse ? Dès leur bas âge, on leur avait appris que le néant est par delà la tombe et que l'homme peut disposer de la vie, quand elle lui déplaît. En naissant ils étaient philosophes. Qui parmi nous n'a pas connu quelque exemple d'une existence de jeune homme, dévastée, flétrie, qui s'est terminée par le désespoir au printemps de la vie ? Mourir ainsi, descendre dans la tombe, ne laissant après soi que des regrets mêlés du dégoût, que des amis ne peuvent s'empêcher d'éprouver en pensant à nous, n'est-ce pas une honteuse et affreuse mort ?

Age mûr, vieillesse.

Nous venons de considérer les deux premiers stades de la vie, dans leurs rapports avec le suicide ; il nous reste à examiner les deux autres périodes : l'âge mûr et la vieillesse. Est-il vrai qu'à mesure que les passions se calment, que les facultés intellectuelles faiblissent, l'homme se moralise ? Sans nous occuper de ce que l'homme perd physiquement, pour ne distinguer que ce qu'il gagne ou perd *moralement* en parcourant les divers âges de la vie, il est à remarquer qu'il y a pour l'esprit, comme pour le corps, le temps de l'enfance, qui est

l'âge de la foi ; celui de la jeunesse, qui correspond au développement de l'imagination ; celui de l'âge mûr, qui est l'époque à laquelle on voit la raison prendre le dessus et se rendre maîtresse de l'imagination. Puis les facultés intellectuelles s'affaiblissent, elles baissent graduellement et souvent il arrive que le corps continue de végéter, quand déjà l'esprit a perdu tout son ressort : c'est la vieillesse.

L'homme physique et l'homme moral ; âge critique.

Ainsi les facultés intellectuelles semblent suivre dans leur développement, ainsi que dans leur décroissance, la même marche que la constitution physique. Il n'en est pas de même sous le rapport moral ; l'homme a plus à perdre qu'à gagner en progressant suivant le cours de la nature. Peu d'hommes s'améliorent en s'avançant dans la carrière de la vie. Les égarements de la jeunesse donnent souvent lieu de regretter l'innocence du premier âge. Les froides passions de l'âge mûr ont quelque chose de moins noble que les élans de la jeunesse, et l'égoïsme glacé du vieillard est précisément l'opposé de la vertu. Ainsi le sentiment moral, qui est ce qui distingue l'homme, ce qui constitue sa prééminence, ce qui lui donne droit au bonheur, semble aller en déclinant à partir du jour qu'il a conscience de lui-même.

La moralité ne suit donc ni le corps, ni l'esprit, dans son mouvement progressif. L'être moral est fort irrégulier dans sa marche, et s'il est soumis à une loi, c'est une loi de dégénération plutôt que de progrès, qui le fait incliner vers le mal.

Cette disposition malheureuse dont l'homme apporte le germe en naissant, influe considérablement sur ses destinées. La corruption qui est dans le cœur s'infiltre facilement dans l'esprit, qui bientôt se remplit d'erreurs, prend en dégoût la vérité et veut l'anéantir. D'un autre côté, les passions mauvaises traînent à leur suite la souffrance morale, les angoisses, le désespoir; en sorte qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de voir l'homme, à mesure que la vie s'écoule, s'éloigner, tourner le dos au bonheur et s'affranchir de toutes ses misères en tranchant lui-même le fil de ses jours. Le suicide se montre surtout à cet âge où les passions commencent à s'apaiser, où la question d'avenir se présente tout entière; âge fatal ou de *retour* où l'homme a connu toutes les injustices des hommes et de la fortune, où souvent il a compromis par ses penchants et ses vices antérieurs une existence assurée, et où il se trouve quelquefois réduit à la misère, sans espoir de réparer un jour ses désastres. Alors les idées tristes s'emparent de son esprit, alors tout lui porte ombrage; il prend les hommes en aversion et la vie en dégoût, et il est insensiblement et machinalement conduit à une perversion d'idées et de jugement qui constituent chez lui une véritable manie de suicide. « Au moment où l'homme a dépassé son plus haut point, dit le Père Gratry, et commence à descendre vers la vieillesse, il hésite; il y a là une époque de crise où l'âme se reprend à la terre, où les sens se ravivent et développent toutes leurs plus dangereuses délicatesses. La science médicale le comprend et l'enseigne, c'est une leçon que la nature nous donne (1). Quand

(1) Burdach, *Physiologie*.

l'homme s'est élevé au plus haut point, a conquis sa hauteur naturelle et a gravi jusqu'où les forces humaines pouvaient aller, il doit monter plus haut, il doit aller à la divinité; s'il ne le fait, il redescend vers l'animalité... Si l'homme ne veut pas cette triste fin, il faut qu'il accepte et qu'il traverse par en haut, et par un héroïque effort, la grande crise du milieu de la vie... S'il ne l'ose; s'il ne sait pas enfin quitter la terre et toutes ses vanités; si sa recherche de la sagesse était mêlée de ruses et de sensualité; s'il recule devant l'indispensable et total sacrifice, il retourne à l'animalité. » L'homme est tenu à s'élever, car s'il veut rester fièrement dans ce qu'il appelle sa nature, il tombe au-dessous d'elle. Singulier état que le nôtre, puisque pour garder intacte notre nature nous sommes obligés de la transformer. Si nous voulons rester simplement des hommes, nous devenons des démons ou des brutes. « Nous sommes condamnés à la grandeur ou à la ruine. » (M. Nicolas, *Études philosophiques.*)

Vieillesse, son suicide.

On avait cru que le suicide était très-rare dans la vieillesse, par cette raison qu'à cet âge on se cramponne de toutes ses forces à la vie, qui menace à chaque pas de s'éteindre (1). Cependant on rencontre encore beaucoup de vieillards moins avares de leurs jours que de leurs écus. Les recherches statistiques les plus récentes

(1) L'homme, à cette époque, est avare de sa vie comme il est avare de ses biens. Il persiste dans l'existence par la crainte d'en sortir. (Falret, p. 16.)

prouvent qu'il y a maintenant plus de suicides de quarante à soixante ans qu'il n'y en avait autrefois.

L'instinct de conservation, bien puissant sans doute à toutes les époques de la vie, devrait l'être encore davantage dans la vieillesse, parce que plus on a vécu, plus on tient à la vie. C'est là un fait qu'on n'a jamais songé à nier. Comment ce fait reçoit-il dans ce temps-ci un démenti aussi fâcheux ?

Il ne faut pas aller chercher ailleurs que dans l'affaiblissement des croyances religieuses et le manque de foi positive et pratique, l'explication de cet étrange phénomène. S'il n'y a rien au delà du tombeau, n'est-il pas indifférent d'être, comme de n'être pas ? Le philosophe Pyrrhon, l'un des plus grands partisans de l'art de douter, soutenait un jour que c'est presque la même chose de vivre ou de mourir. «Et pourquoi ne mourrez-vous pas ? lui dit quelqu'un ; c'est, répondit-il, parce que je ne vois aucune différence entre la vie et la mort.» Montaigne disait aussi que tout revient à un, que l'homme se donne sa fin ou qu'il la souffre, qu'il courre au-devant de son jour ou qu'il l'attende.

Et puis la vieillesse a-t-elle donc tant d'attraits ! N'est-ce pas l'âge des infirmités et des plus grandes misères de la vie ? Pauvre navire de la vieillesse, tu es tout délabré, ta carène a touché si souvent ! Et quand le vaisseau fait eau de toutes parts, que sa charpente est usée et ruinée, que les mâts sont brisés, les cordages rompus, les voiles déchirées, est-il bien à désirer de continuer la navigation au milieu de l'hiver et des tempêtes, et de prolonger ainsi un triste naufrage, quand on peut avoir l'affreux courage d'arriver d'un seul coup au port ?

Et en réalité il n'y a plus souvent à détruire chez le vieillard que quelques organes usés, dont les causes naturelles achèvent chaque jour la décomposition. « Il n'y a plus en mourant à perdre que la vie. » Selon le monde, la vieillesse est une dégradation successive; le temps est son ennemi direct, naturel, et tous ceux qui le reconnaissent pour unique maître deviennent les exécuteurs de ses arrêts, relativement à elle. Prise du côté du monde, la vieillesse est un malheur; gardez-vous d'une longue vie. Le vieillard de son âge a tout le malheur; quand son cœur est devenu vide de consolations et d'espérances, que le remords ne trouble plus son sommeil, quand les peines et les récompenses d'une autre vie ne lui paraissent plus que des préjugés puérils, que la religion a perdu pour lui ses terreurs, et qu'il en ignore également les dogmes et les préceptes, sans désirs comme sans regrets, il fait ses adieux à la vie en brisant le frêle instrument qui lui fut donné pour une autre fin.

Quelle cruelle chose que de ne croire à rien! On a vu des vieillards épuisés de jours, plier sous le poids de l'infortune, et s'arracher la vie parce qu'ils n'avaient trouvé en elle que des douleurs et le néant; abjurant toute lumière supérieure, pour eux l'existence n'était plus que simple végétation ou sommeil de mort. En dehors de la religion, les hommes savent-ils pourquoi ils vivent et pourquoi ils meurent? « Le vieillard incroyant condamné dans son court passage ici-bas à maudire son existence, et cet inutile rayon d'intelligence qui n'a servi qu'à mieux lui faire comprendre sa misère profonde et irrémédiable, n'entend que la sagesse humaine

qui lui crie, d'une voix mal assurée : Résignez-vous ! résignez-vous ! Oh ! oui, résignez-vous, pauvre infortuné ! Résignez-vous dans le fatalisme ; résignez-vous sans Dieu et sans avenir ; car vous irez, demain, à votre tour, combler le gouffre qui dévore la vie et y dormir sous le sceau du néant, votre éternel sommeil! »

Chose étrange et triste ! des hommes accablés par les ans se précipitent dans le suicide avec plus de fureur que des jeunes gens emportés par la fougue de l'âge ; déshonorant ainsi leurs cheveux blancs, abaissant la majesté de leur âge et livrant à l'opprobre une vieillesse qui par elle-même aurait droit au respect. Ah ! c'est que, selon l'énergique expression d'un publiciste, tous ces trépassés volontaires sont de pauvres victimes à qui l'on a ravi les espérances immortelles ; aux jours du malheur ces adorateurs du néant sont jaloux du repos des morts ; ils ne veulent plus se laisser condamner à vivre ; toute leur ambition est d'être poussière. (1)

«Que sont devenus ces temps où la famille humaine, éclairée par le flambeau de la foi, se courbait sans effort sous son joug béni ? Ses devoirs réglaient le sage emploi de ses jours et ne lui concédaient jamais le droit d'en abréger le cours.» En plaçant la perspective du tombeau à l'extrémité de sa carrière, le sage ne cherchera jamais à l'accourcir :

Vivit et est vitæ conscius ipse suæ.

Ah ! n'est-ce pas assez que l'avare nature
Nous redemande à tous une dette si dure,
La vie, à tous, la vie ? Et faut-il donc encor
Nous-mêmes dans le gouffre enfouir le trésor ?
Oh ! n'est-ce pas assez de la pâle vieillesse,
De tous les rongements de la vie en faiblesse,

(1) Poujoulat, *Littérature contemporaine.*

Du venin dévorant des soucis destructeurs
Et de la maladie aux plaintives douleurs ?

. . . .

Affreux suicides chez les vieillards ; une femme de 76 ans.

Le *Courrier de Poitiers* raconte que, mercredi soir, 20 septembre 1867, une femme de 76 ans s'est jetée du haut de la Tour à l'Oiseau. On ne s'explique pas encore les motifs qui ont pu, à ce grand âge, pousser la malheureuse Françoise Thabuteau, veuve Jutant, à cet acte de désespoir. Ses voisins assurent que ses facultés intellectuelles n'étaient nullement altérées ; elle était même douée d'une certaine énergie qu'on rencontre rarement à cet âge, et il faut en effet qu'elle ait eu quelque énergie (si l'on peut appeler ainsi le triste et assurément très-condamnable sentiment qui pousse l'homme à s'arracher une vie dont il n'a pas le droit de disposer). Pour remédier d'avance aux obstacles qui auraient pu l'arrêter dans l'exécution de son funeste dessein, elle s'était bandé les yeux, elle avait croisé ses jupes, qu'elle avait ramenées en forme de pantalon, de façon à lui laisser toute facilité pour accomplir ce saut épouvantable.

Suicide d'un vieillard âgé de 85 ans.

Les suicides, cette plaie honteuse de notre époque, sont nombreux et affligent toute âme honnête. Jusqu'à présent on se contentait d'ensevelir le mort en silence ; aujourd'hui, on le glorifie. C'est le journal le *Siècle* qui nous le révèle ; on a dit qu'un pensionnaire de Sainte-Périne s'était tué, c'était un républicain, M. F... Jean-Baptiste ; il était, dit la *Gazette du Midi*, l'oncle d'un ex-ministre de l'instruction publique et n'avait pour vivre qu'une petite pension que lui avait légué un de ses

amis. Pourquoi s'est-il tué ? c'est ce que va faire connaître un de ses amis, M. Flotard, chargé de prononcer un discours sur la tombe de son ami.

« C'est de sa mort que je veux ici vous parler. Le peu que je vous en dirai suffira, je l'espère, pour prouver que nous tous, qui l'avons tant aimé et respecté, et qui pouvons nous tenir pour solidaires avec lui devant Dieu et devant les hommes, nous n'avons pas à rougir pour lui de cette mort.

« Oui, chers amis, F... n'a plus voulu vivre.

« F... a eu le malheur de désespérer de la France révolutionnaire, de croire que la génération qui s'élève répudiera l'héritage de la Constituante et de la Convention.

« Voilà pourquoi il s'est tué !

« Il me disait, il n'y a pas huit jours, en des termes que j'attribuais à ses souffrances physiques, dont pourtant il ne se plaignait jamais et ne voulait pas qu'on le plaignît : « Vois-tu, mon ami, ce monde n'est vraiment « plus tenable pour moi, qui ne peux plus être utile à no- « tre pays, et que le temps a vaincu. Quant à toi, tu as « quatorze ans de moins que moi, tu peux encore être « bon à quelque chose ; tu peux espérer de voir le ré- « veil de la nation, si tant est qu'elle doive se réveiller ; « tu n'as pas le droit de désirer la mort ! »

« Et en parlant ainsi il me renouvelait son baiser du bonsoir.

« Ainsi donc, chers amis, F... a désespéré de l'avenir !

« Cette faiblesse, si c'en est une, ne vient qu'aux grands cœurs, et c'est la seule que je lui ai connue ;

cette faiblesse a été celle de ce Romain qui ne voulut pas voir la chute de ses idées. » (1)

Suicide d'un vieillard de 84 ans.

La manie du suicide atteint depuis quelque temps, avec une recrudescence désespérante, les enfants et les vieillards. Un pensionnaire des petits Ménages, à Issy, le sieur D..., âgé de 84 ans, a été trouvé pendu hier matin à un balcon d'une galerie conduisant à la chapelle. Il avait cessé de vivre. (Octobre 1867.)

Tous les jours les journaux relatent de pareils drames; on n'a qu'à parcourir le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*; ils nous dispenseront de citer d'autres exemples.

(1) Nous ne ferons pas au *Siècle* le reproche de prêcher des doctrines qu'il serait peu disposé à pratiquer. Voici comment un de ses collaborateurs, l'auteur d'une histoire populaire et nationale de France, M. Amédée Gouet, est sorti de la vie. Son frère qui habitait avec lui étant très-malade et le médecin ayant prédit qu'il ne passerait pas la nuit, M. Amédée Gouet désespéré s'enferma dans sa chambre et se perça la poitrine de trois coups de poignard.

On a trouvé le lendemain les deux frères morts à côté l'un de l'autre.....

Le Figaro, qui raconte ce fait, dit que M. Amédée Gouet avait demandé un enterrement civil.

En effet, le lendemain l'enterrement civil avait lieu au cimetière Montmartre, et le président de la société des gens de lettres, dont M. Amédée Gouet faisait partie, après avoir fait l'éloge des qualités personnelles et du talent littéraire du défunt, a cru devoir également faire l'apologie de son genre de mort. « Glorifions ici, a-t-il dit, tant de conscience et tant de vertu et sur la tombe de ce grand cœur ... etc. »

Excuser le suicide n'est-ce pas déjà un défi jeté à la raison comme à la religion; mais l'exalter comme un acte *de conscience et de vertu*, n'est-ce pas un outrage au sens moral?

(Journal l'*Union* 24 et 25 mars 1869.)

CAUSES

PARTICULIÈRES OU DÉTERMINANTES

DU

SUICIDE

CHAPITRE IX.

Causes déterminantes ou occasionnelles du suicide. — Les passions. — Tableau des causes occasionnelles du suicide. — La souffrance. — Influence des passions sur la progression du suicide. — Douleurs, chagrins, regrets, souffrances. — Maladies physiques. — Ennui (*spleen*). — Tristesse, mélancolie. — Mélancolie souffrante, native.

Causes déterminantes ou occasionnelles du suicide. — Les Passions.

Après avoir étudié le suicide dans son principe, dans sa cause première et dans ses causes prédisposantes, il nous reste à le considérer dans ses causes déterminantes. Ces causes, ce sont les passions ; elles jouent dans la vie de l'homme un rôle immense ; on peut même assurer qu'elles sont pour ainsi dire toute sa vie. Ce sont elles qui la remplissent, qui la font ce qu'elle est, libre ou esclave. Dans ce dernier cas elles aboutissent, le plus souvent, au délire, à la folie et au suicide. Filles de l'orgueil qui immola des milliers de victimes dans l'anti-

quité, les passions sont encore aujourd'hui les plus puissants incitateurs du suicide. Elles entraînent après elles la souffrance, les angoisses et le désespoir, la souffrance surtout; tout homme qui subit leur influence est soumis à la souffrance, et l'homme la trouve insupportable. Sans doute la folie entraîne beaucoup de suicides, mais au fond on y trouve la souffrance; c'est elle qui les a déterminés; on l'y trouve constamment associée; on pourrait même dire que c'est elle qui contient tout le secret de l'univers.

Madame de Staël, dans un mémoire qu'elle fit sur le suicide, attribue la mort volontaire à la douleur de la vie. Les données statistiques viennent confirmer cette opinion; sur 45,651 suicides, dont les causes prochaines ont été constatées par les rédacteurs des comptes rendus de la justice criminelle, 20,700 ont eu pour point de départ une maladie ou un état habituel de malaise physique ou moral. C'est presque la moitié et selon toutes les probabilités ce chiffre est encore au-dessous de la vérité. D'un autre côté, ces causes sont, à très-peu d'exceptions près, les mêmes que celles qu'on reconnaît généralement à la folie, et c'est ce qui explique l'opinion des médecins, qui, à l'exemple d'Esquirol, regardent le suicide comme une maladie et le rangent à ce titre dans la classe des affections mentales.

Les passions s'exerçant sur l'individu, les causes prochaines de suicide sont plus bornées; nous leur garderons le rang et le caractère qui leur ont été attribués par les comptes rendus de la justice criminelle. Ces documents, qui remontent à 1836, présentent un tableau détaillé des motifs présumés, des causes au moins

apparentes que la notoriété publique assignait à chacun des suicides, que les procureurs généraux étaient appelés à constater. Bien des erreurs se sont sans doute glissées dans ces tableaux. Les véritables motifs des suicides ont dû échapper bien souvent aux investigations des officiers du parquet, surtout lorsqu'il s'agissait de quelqu'une de ces infirmités physiques ou morales qu'on cache soigneusement à tous les yeux. Il a dû encore arriver bien souvent que les motifs indiqués n'ont pas suffi seuls pour amener une résolution funeste, et qu'ils en cachaient d'autres plus intimes dont l'existence aura passé inaperçue. Ces réserves faites, nous suivrons l'ordre et la division adoptés dans les tableaux statistiques officiels, bien que cet ordre et cette division ne soient pas irréprochables.

TABLEAU DES CAUSES OCCASIONNELLES DU SUICIDE.

1836—1852.

Motifs présumés des suicides.	Hommes.	Femmes.	Totaux.
N° I			
Misère.	2355	587	2942
Affaires embarrassées, dettes.	2809	195	3004
Perte au jeu.	157	1	158
Perte d'emploi.	137	26	263
Perte de procès (et crainte de).	137	19	156
Autres pertes.	332	59	391
Crainte de la misère.	264	55	319
Revers de fortune.	280	45	325
Regrets d'avoir disposé de tout ou partie de sa fortune.	63	17	80
Espoir d'une donation d'un établissement non réalisé.	53	12	65

Motifs présumés des suicides.	Hommes.	Femmes.	Totaux.
N° II			
Chagrin de l'exil.	26	0	26
Douleur causée par la perte d'ascendants, d'enfants.	373	193	566
Douleur de leur inconduite, de leur ingratitude.	137	74	211
Douleur causée par le départ d'enfants.	20	20	40
Douleur de vivre loin de sa famille.	35	16	51
Douleur d'enfants maltraités ou grondés par les parents.	159	72	231
Discussion d'intérêt entre parents.	110	26	136
Jalousie entre frères, ou frères et sœurs.	19	7	26
Chagrins domestiques non autrement spécifiés.	3355	1242	4597
N° III			
Amour contrarié.	938	627	1565
Jalousie entre époux, entre amants.	229	118	347
Grossesse hors mariage.		239	239
Dégoût du mariage, dissension entre époux.	38	18	53
Honte d'une mauvaise action, remords.	190	77	267
Paresse.	76	4	80
Inconduite, débauche.	1569	233	1802
Accès d'ivresse.	656	82	738
Ivrognerie habituelle, abrutissement.	2105	359	2464
N° IV			
Dégoût de sa position sociale.	68	9	77

Motifs présumés des suicides.	Hommes.	Femmes.	Totaux.
Désir de se soustraire à des poursuites judiciaires.	1741	365	2106
Désir de se soustraire à l'exécution d'un jugement.	383	21	204
Désir de se soustraire à des poursuites disciplinaires (milit.).	266		266
Désir de se soustraire à la calomnie.	37	27	64
Désir de se soustraire à des souffrances physiques.	3522	1165	4687
Dégoût de la vie.	1547	374	1921
Mélancolie, hypocondrie.	640	211	851
Dégoût du service militaire.	214		214
Discussions avec des maîtres, reproches de leur part.	106	41	147
Chagrin de quitter un maître, une maison.	53	24	77
Rivalité de métier.	8		8
No V			
Aliénation mentale	6744	3982	10726
Monomanie.	603	244	847
Idiotisme, imbécillité, faiblesse d'esprit.	510	307	817
Fièvre cérébrale (accès de).	507	177	681
Colère (accès de).	51	17	68
Exaltation politique.	34		34
Terreurs religieuses.	40	28	68
Suicide après meurtre, assassinat, incendie, etc.	299	28	327
Motifs inconnus.	5121	1354	6475
Total général.	39302	12824	52126

La souffrance.

Comme on peut le voir par les chiffres, les misères de la vie, les chagrins domestiques, l'ivrognerie, l'inconduite, les souffrances physiques et le dégoût de la vie sont des causes très-actives de suicide, de toutes les causes celles présumées les plus actives, si l'on en excepte la folie qui occupe la plus grande place dans cette nomenclature.

L'histoire de l'humanité n'est qu'un long cri de souffrance. Aujourd'hui, comme autrefois, la douleur est le lot du genre humain ; en quelque lieu que se rencontre un homme, on est sûr d'entendre un soupir, une plainte.

La souffrance morale, telle est donc en dernière analyse, dans la plupart des cas, l'origine du suicide. Dans cette immense mêlée de la vie, tous souffrent, mais ceux-là surtout que la nature a doués d'une organisation nerveuse, impressionnable, susceptible à l'excès. La prédominence du tempérament ne se perd presque jamais à travers les vicissitudes de la vie ; il n'est pas rare de la retrouver à la fin de la carrière telle qu'à son origine. Si cette prédominance pèse trop sur le caractère, il devient morose, sombre, perd son activité, son énergie et engendre l'idée du suicide.

Lorsque la douleur est arrivée à sa dernière période, qu'elle n'a plus de relâche, qu'elle a brisé les forces, les consolations humaines sont des mots vides de sens ; car le cœur ne les entend plus, et le desespoir n'a d'autres issues que la folie ou le suicide.

Influence des passions sur la progression du suicide.

On ne saurait donner trop d'étendue à ces réflexions sur les causes de la multiplicité des suicides ; on ne saurait trop approfondir l'étude des passions qui sont des maladies, et de toutes les maladies les plus redoutables.

C'est surtout au médecin qu'il appartient de signaler leur influence et d'avertir que si l'on ne se hâte d'opposer à la dépravation générale des antiseptiques capables d'en arrêter les progrès, bientôt il sera impossible d'empêcher le corps social de tomber en dissolution.

Mais le moment de proposer un remède est-il bien choisi ? Le médecin pourra-t-il se faire entendre, alors qu'un égoïsme insensé a glacé tous les cœurs, alors que les esprits sont entièrement livrés à la sécheresse des calculs arithmétiques ou à l'attrait des plaisirs des sens ?...

En jetant les yeux sur les dernières pensées qui ont agité les suicidés, en touchant du doigt ces souffrances variées du cœur humain, ces adieux fiévreux à la vie, on se demande involontairement si le meurtre de soi-même ne se rattache pas uniquement aux égarements du cœur, aux orages de la vie privée, en un mot à l'histoire des passions et de l'esprit humain, ou s'il faut y voir le témoin irrécusable des déchirements politiques et des tourmentes sociales !

Douleurs, regrets, chagrins, souffrances.

Que dire alors des profonds ravages qu'on laisse s'accomplir, de ces transports violents, de ces regrets qui

dévorent et dévastent, de ces douleurs convenablement portées au dehors, mais qui n'en poursuivent pas moins une œuvre de destruction, à laquelle la volonté assiste comme impassible, ou même en en calculant les effets, en y applaudissant d'une sombre joie intérieure ?

Quand l'excès de la souffrance fait que la mort, même comme anéantissement, nous semblerait encore une délivrance, cela ne nous révèle-t-il pas le caractère coupable d'une douleur qui nous fait abjurer toutes nos espérances ? Ce suicide négatif, qui a presque la gravité de l'autre, conséquence d'une douleur continue, énervante, usant incessamment les ressorts de la vie, n'est-il pas un ennemi auquel nous devons résister de toutes nos forces, quand il abrége et tranche évidemment des jours où Dieu, sans doute, avait déposé mille germes de salut ?

Songe-t-on bien à quel degré mourir de chagrin est une mort impie ? Y a-t-il un saint qui soit mort de chagrin ?

« Quel que soit le respect du silence ou de la parole, cet abandon à la douleur, cette souffrance sans contrôle, n'a qu'un nom pour la conscience et ce nom c'est murmure, et ce murmure n'est pas seulement une plainte; quoique inarticulé, ce murmure est accusateur.

« En effet, cet abattement consenti, tout déférant qu'il puisse se montrer, n'en est pas moins une défection coupable et une silencieuse protestation contre les décrets de Dieu. » (Mme de Swetchine, p. 375 *Journal de sa conversion.*)

Maladies physiques.

Indépendamment des affections morales, en dehors des chagrins et des préoccupations de la vie, dont personne n'est exempt, les maladies corporelles, telles que celles des voies urinaires et du tube digestif, sont le point de départ de tristesses profondes et de découragements inouïs, qui brisent les volontés les plus fermes et les énergies les plus robustes. Quel praticien n'a pas eu à combattre ces désespoirs vivaces, sans cesse entretenus par un catarrhe vésical, les coliques néphrétiques, la dyspepsie, la gastralgie? etc.

Ennui (*spleen*).

Il est encore des causes de suicide que nous avons signalées, causes pour ainsi dire très-prochaines. Nous voulons parler du *spleen*, de cet ennui qui n'atteint pas seulement l'Anglais, mais qui fait des victimes nombreuses chez les peuples d'Europe les plus divers de langage, de mœurs, de climat et de tempérament. Cet ennui originel, inhérent à la nature humaine, ce mal qui nous travaille, n'est pas dans les lieux où nous sommes, il est en nous. Il atteint de préférence les âmes adonnées à la rêverie, à l'idéalisme qui les étreignant dans un cercle égoïste prive le cœur de toute affection douce et ne laisse d'autre issue que le désespoir. Cet ennui, l'homme de bien, l'homme vertueux le connaît également; mais au lieu de céder à son action délétère, au lieu de subir son ascendant, il le sanctifie, pour ainsi

dire, en le transformant. Au lieu de tourner son regard et son cœur vers la terre, il se relève, et par des aspirations héroïques, il remonte vers les cieux, vers la patrie.

Tristesse, mélancolie.

La vie humaine, en général, se compose d'espoirs et de découragements, d'enthousiasme et de défaillance ; c'est comme le flux et le reflux des vagues d'un océan. Un jour on monte avec ses aspirations vers les sphères supérieures ; le lendemain, une espèce de lassitude morale ou intellectuelle nous fait redescendre ; c'est un va-et-vient que l'âme exécute avec cette tristesse native que nous lui connaissons, avec cette inquiétude, cette défiance d'elle-même, qui fait que sa nature n'est pas exempte d'inconvénients, nous pourrions même dire de dangers. Il est en effet des temps où le courage semble défaillir, où, à chaque inspiration, la poitrine soulève le poids d'un immense ennui. La tristesse, quand on ne la surmonte pas, a quelque chose de malsain ; elle énerve les forces de l'âme, elle la rend impropre à l'action et au combat.

Personne, que nous sachions, n'a scruté plus profondément les mystères de l'âme humaine, ni sondé avec une pénétration plus grande les abîmes où ne pénètre pas toujours le regard intellectuel, comme le célèbre Ozanam.

« Il y a selon moi, dit-il, deux sortes d'orgueil : l'un plus grossier et auquel on échappe aisément, c'est le contentement de soi-même ; l'autre, plus subtil, plus

facile à se glisser inaperçu, plus raisonnable, se cache dans le déplaisir qu'on a de ses propres misères, déplaisir qui se tourne en dépit. Nous sommes désolés de ne pouvoir nous reposer en nous-mêmes ; notre conscience est un témoin à charge que nous entendons malgré nous ; nous enrageons d'être si peu de chose, parce que nous avons hérité du premier sentiment coupable du premier père, et que nous voudrions être des dieux. Dans cet état, nous nous reprochons surtout les imperfections qui dépendent le moins de notre volonté ; nous aimons mieux nous désespérer que nous condamner. Nous nous en prendrions volontiers au Créateur de ne nous avoir pas plus avantageusement doués... Ainsi l'amour s'affaiblit et l'égoïsme se cache sous cette trompeuse austérité de nos regrets. Nous ne nous déplaisons si fort que parce que nous nous aimons trop. Et en effet regardez combien on se complaît dans la mélancolie. Premièrement, parce que c'est une manière de s'occuper de soi ; secondement, parce qu'à défaut des mérites qu'on voudrait trouver en soi pour les admirer, on est heureux d'y montrer du moins le chagrin de ne pas les avoir... et puis il est plus commode de rêver que d'agir ; les larmes nous coûtent moins que la sueur, et ce sont nos sueurs que la sentence inexorable nous demande. »

Enfin si le malheur des temps veut que les hommes sans foi, les corrompus, prévalent dans le monde ; si toute inspiration doit périr sous le souffle impur du ricanement ou des cupidités ardentes du jour, ce que fera l'ennui si on n'y met obstacle, le poëte va nous le dire :

Amour et poésie, anges purs de beauté,
Reprenez votre essor vers la divinité. . .
. . . .
Partez, car ici-bas vous laissez après vous
Un terrible fléau, qui vous vengera tous.
Oui, vous laissez un mal dont les rudes épines
Feront jaillir du sang des plus fortes poitrines;
Un mal, sans nul remède, une langueur de plomb
Qui courbera partout les têtes comme un jonc.
. . . .
L'ennui ! l'ennui prendra les races au berceau,
Et d'un vertige affreux frappant chaque cerveau,
Sous le manteau de soie ou la robe de laine
Il pourrira les cœurs de sa mordante haleine.

Mélancolie souffrante, native.

Et puis, on le nierait en vain, il y a quelque chose dans notre nature qui incline vers la souffrance comme une sorte d'écho perdu d'une justice primordiale qui nous voue à l'expiation.

Ainsi, malgré notre avidité de bonheur, malgré notre répugnance pour des épreuves trop nécessaires, la satiété est au bout de toutes nos jouissances; il n'est pas un sentiment élevé, profond et pur qui n'ait pour volupté une sainte tristesse.

Cet attrait secret vers l'indicible inquiétude se mêle aux affections de toute âme d'élite. Les éléments de joie et de mélancolie existent dans un même cœur, et souvent bien près l'un de l'autre; ils s'y confondent, et s'ils présentent une contradiction, cette contradiction ne signale que mieux l'heureuse inconséquence qui ressort de notre double nature.

« Au milieu de toutes les recherches de l'ambition et du plaisir, au sein de toutes les appréciations factices et

vaines, ce sont encore ceux qui courent la carrière des prospérités, que dévore le plus sûrement, sous les yeux du public frivole qui les envie, le dégoût prématuré. »

(Mme Swetchine, p. 420.)

L'homme a toujours souffert, il a toujours vu ses volontés traversées, et c'est toujours, à forces plus ou moins inégales, qu'il lutte avec la destinée.

La souffrance, tel est le cri suprême de l'humanité, telle est la vie ; une grande douleur, une conviction forte, une passion menacée, changent, refont et rehaussent les cœurs jusqu'à ce qu'elles les brisent. Ah ! mon ami, ne supprimons point la douleur, c'est elle qui nous ennoblit et nous relève. Elle naît de nos faiblesses, mais elle est fille de la foi trompée, du dévouement trahi, de l'amour qui désespère...

Mélange éblouissant et triste de misère et de grandeur, d'opprobre et de gloire, idole de lui-même, créature de Dieu, l'homme s'illusionne ! Le bien règne en ce monde, on peut le croire, mais le mal y gouverne ; c'est ainsi qu'ils ne vont point l'un sans l'autre ; sans doute cela devait être.

Il ne saurait être question ici de cette mélancolie grande, qui est le signe et le privilége du génie sentant et portant en lui des abîmes de vide, et dans ce vide *l'inexprimable ennui* ; non, il s'agit ici de cette mélancolie misérable qui se consume elle-même en des chagrins égoïstes et des tristesses stériles.

L'ennui, l'horrible ennui est le grand racoleur de la mort. Souvent l'ennui de n'être rien sut abattre des cœurs que n'avaient pu amollir ni le plaisir, ni la crainte, et que les longues dérisions de la fortune semblaient devoir laisser debout.

SUITE DU CHAPITRE IX.

Le jeu. — La passion du jeu généralisée. — Nouveaux faits ou exemples. — L'ivrognerie. — Des funestes effets de l'absinthe. — Observation de meurtre et de suicide causés par un accès de folie ébrieuse. — Le spiritisme. — Le spiritisme jugé par ses fruits. — La franc-maçonnerie jugée par ses œuvres.

Le jeu.

La proportion de ceux que le jeu a menés et mène encore au suicide est trop considérable pour que nous n'en parlions pas ici. Cette affreuse passion entraînera toujours ceux qui y sont adonnés, parce que l'expérience prouve qu'elle est plus forte que les plus fortes résolutions : le jeu ne rend jamais ses victimes.

On aurait cru qu'après la suppression des jeux publics le suicide compterait de moins nombreuses victimes ; il n'en est rien. La passion qui a perdu un aliment dans les tripots publics, où venaient se perdre tant de gens inexpérimentés, a retrouvé toutes ses fureurs dans les jeux de Bourse, les jeux clandestins et les *jeux de société.*

Il y a plus de quarante ans des vaudevillistes (ceux-là étaient plus moraux que ne le sont leurs successeurs) stigmatisaient les maisons de jeu dans un couplet qui se terminait par ces vers :

Il est trois portes à cet antre,
L'espoir, l'infamie et la mort ;

C'est par la première qu'on entre,
C'est par les deux autres qu'on sort.

Les maisons de jeu ont disparu, mais la Bourse et les paris sur le Turf sont restés, et le danger est encore plus grand sur ces terrains glissants qu'il ne l'était même dans les salons de la roulette et du 30 et 40. Les petits y passent comme les grands.

La passion du jeu généralisée.

La manie du jeu a gagné les classes les plus humbles. Un modeste employé des docks de Sainte-Catherine, à Londres, vient d'en être la triste preuve. John Tonge était depuis quelques jours en proie à une agitation extrême, à laquelle sa femme ne comprenait rien. Le malheureux était allé aux courses du Derby; il avait perdu au delà de ses ressources et, ne pouvant payer, il s'est empoisonné avec l'acide prussique. Voilà où l'a conduit une frénésie si répandue.

Malheureusement cet exemple n'est que trop commun, et il passera sans servir de leçon à personne. Les passions, quand elles ont pris un certain empire, ne se corrigent pas :

. . . . Certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

La loi devrait interdire tout acte qui porte un cachet aléatoire. Les lois romaines appelaient tous ces jeux, toutes ces conventions, *sinistres* et pleines du plus dangereux avenir, *plenæ periculosissimi eventus.*

Nouveaux faits ou exemples.

Voici un autre exemple :

« On mande de Rustrel au *Mercure aptésien* que dans la journée de mercredi, 10 avril 1861, un jeune homme de 28 ans, habitant seul avec sa mère, le nommé Joseph Cornille, après avoir perdu au jeu une somme de trois cents francs est allé se pendre dans un bastion isolé et à 1,500 mètres du village. Il a laissé en mourant deux écrits qui nous sont communiqués et que nous croyons devoir reproduire. Ils portent avec eux leur enseignement et nous les livrons aux méditations de ceux qu'entraîne la funeste habitude du jeu, si répandue dans nos campagnes, où elle amène le désordre, la gêne, la misère et souvent la fraude et le vol.

« Je m'en vas et crains mon jugement ! je meurs.
« C'est le jeu qui me coûte la vie. Prenez exemple sur
« moi, jeunesse ! ne vous tournez pas au jeu. La mort,
« la mort est là pour moi. *Signé :* Cornille. »

P. S. « C'est le jeu, rien que le jeu, qui me coûte la
« vie. »

Puis, le malheureux jeune homme ajoute plus loin :

« Je vous prie, chère mère, de tout retirer ce qui
« m'est dû et de ne rien faire perdre à personne de ce
« que je dois. J'ai fait trois billets que l'on présentera.
« *Signé :* Cornille. »

Deux circonstances sont à noter : la première, c'est qu'il est allé se pendre dans la même masure où les joueurs de la localité allaient se cacher pendant l'hiver pour dépister les recherches de la police ; et la seconde,

c'est que d'après les renseignements recueillis par M. le commissaire de police cantonal, le jeune homme en question faisait partie d'une bande de joueurs effrénés, tous compromis comme lui dans les événements politiques de 1851.

Et voilà où mènent l'inconduite, l'oisiveté volontaire, le désir de vivre sans vouloir demander au travail les ressources honnêtes qu'il procure. Voilà les conséquences de la fréquentation des cabarets et des tripots, de ces maisons où le jeu met presque toujours en présence les fripons et les dupes.

L'ivrognerie.

S'il est un fait certain, c'est que l'ivrognerie, qui est une source féconde de démence, est aussi une cause très-fréquente de suicide (1). Dans l'ivresse, l'être le plus raisonnable n'est plus qu'une brute qui tranche sa destinée de la manière la plus honteuse. L'ivrognerie entre pour un sixième dans les causes du suicide, selon le docteur Descuret, et pour un huitième, selon le docteur Brière de Boismont.

L'habitude de l'ivrognerie produit de si déplorables conséquences, que beaucoup d'individus mettent fin à leurs jours par le regret que leur cause l'impossibilité de vaincre leur funeste penchant ou le chagrin qu'ils éprouvent de leur triste position.

Une surexcitation ébrieuse peut déterminer tout à

(1) Pythagore avait dit que l'ivrognerie était l'apprentissage de la folie. On peut dire aujourd'hui qu'elle est la grande route du suicide.

coup l'idée du suicide chez un individu qui n'y était nullement enclin.

L'accroissement du nombre des fous et des suicides nécessite une législation spéciale contre les hommes qui fréquentent les cabarets ou qui sont trouvés surpris dans un état d'ivresse. On a déjà constaté aussi les bons effets des sociétés de tempérance. L'excès du mal n'amènera-t-il pas le remède? Les États-Unis nous ont déjà précédés dans cette voie. La législature de l'État du Maine a rendu une loi qui défend, sous des peines sévères, la vente en détail de toute boisson alcoolique. Plusieurs autres États ont suivi cet exemple.

(New-York, 21 avril 1855.)

On ne saurait parler d'ivresse et de tentatives de suicide sans rappeler le fameux repas d'Auteuil.

Pour échapper aux soucis et aux ingratitudes de ce monde, le grave Boileau, le bon Lafontaine, le mélodieux Lulli et Chapelle, l'épicurien boursouflé, faillirent, un soir, sous les fumées du vin, aller se noyer dans la Seine. On sait par quelle présence d'esprit Molière les sauva, presque malgré eux.

Voici les vers que met dans la bouche des célèbres convives, le Père Georges Longhaye, de la Compagnie de Jésus :

Chaque instant de la vie est un pas vers la mort (1),
A dit Monsieur Corneille, et s'il faut qu'on arrive,
En dépit qu'on en ait, à l'infernale rive,
Sans attendre en moutons qu'on nous vienne chercher,
Au-devant du trépas il est beau de marcher.

(1) *Tite et Bérénice*, (acte v, scène 1re.)

Allons, avant le temps, d'une façon gaillarde,
Dérouter les destins et narguer la camarde,
Platon n'y verra goutte. . . . .

LULLI.

. . . . Oui, morbleu ! c'est bien dit;
Rien n'est, ma foi, plus sot que mourir dans son lit.

Cet entraînement vers la mort n'est souvent que le fruit d'un faux raisonnement, d'un coup de tête.

Des funestes effets de l'absinthe.

Voici un exemple des terribles effets de cette boisson:

«Depuis quelque temps déjà, le nommé X..,concierge d'une maison de la rue Blanche, s'adonnait à l'absinthe, qui était devenue pour lui une véritable passion. Sous l'influence de cette liqueur corrosive, sa raison avait fini par s'altérer; il faisait des scènes violentes à sa femme et à sa jeune fille, âgée de quatorze ans, et les accablait de mauvais traitements. Il était, pour tous les gens de la maison, un sujet de continuelles terreurs.

«Odieux à lui-même,X... avait résolu de se détruire. Ce matin, vers neuf heures, il était monté précipitamment au cinquième étage dans un appartement vacant ; il s'est précipité du balcon dans la cour, où il s'est brisé le crâne. Sa mort a été instantanée.»

Autre exemple. — On lit dans le journal de Beaune:

« Un vigneron, de Nuits, âgé de 39 ans, le sieur Symphorien X..., a mis fin à ses jours en avalant un litre d'absinthe. La mort a été instantanée. Des discussions de famille l'auraient, dit-on, poussé à cette extrémité. »
Août 1867.

Un trio d'ivrognes. — Un trio de pendus.

On a remarqué qu'une grande partie des individus qui ont l'habitude de s'enivrer avec de la mauvaise eau-de-vie et des liqueurs plus ou moins corrosives, sont en proie, dans leur ivresse, à des accès de mélancolie, d'où résultent souvent des tentatives de suicide. Sujets à ces quarts d'heure de misanthropie bachique, un certain nombre d'employés des halles avaient formé entre eux une sorte d'assurance mutuelle contre les éventualités fâcheuses des libations trop prolongées.

Le nommé B... appartenait à cette intéressante association. Hier, ayant fait de fréquentes stations dans les cabarets, il se trouva le soir en ébriété complète. Les diables noirs s'emparèrent de son esprit et lui soufflèrent la pensée de se pendre. Rentré chez lui il fit ses préparatifs, se passa au cou une corde attachée à un clou fixé à la muraille et renversa la chaise sur laquelle il était monté.

Dès qu'il fut suspendu dans le vide, il s'agita, et ses pieds frappèrent à coups multipliés la cloison. Derrière cette cloison était une chambre habitée par le nommé P..., un de ses confrères. Éveillé par le bruit, il se douta de ce qui arrivait et il avertit un de ses camarades, nommé C..., demeurant sur le même palier.

Tous deux pénétrèrent dans la chambre de B... et le trouvèrent pendu, mais vivant encore; ils s'empressèrent de le décrocher. F... lui donna des secours, tandis que C... allait avertir le commissaire de police. Ce magistrat se rendit promptement sur les lieux, assisté d'un médecin.

Le curieux de l'affaire, c'est que F..., dans une circonstance semblable, avait été décroché par C... et que ce dernier, à son tour, avait été dépendu par B... Plusieurs de leurs confrères avaient eu occasion de se rendre des services analogues.

Lorsque le pendu eut été mis hors de danger, le commissaire adressa à ces individus une verte semonce, en leur faisant voir les suites funestes de l'ivrognerie. Ils ont promis de ne plus se laisser aller à de semblables excès. (*Union*, mercredi 18 février 1863.)

Observation de meurtre et de suicide, causés par un accès de folie ébrieuse.

On écrit de Marolles à l'*Observateur* d'Avesnes :

« Dimanche dernier (avril 1863), notre commune a été le théâtre d'une scène qui a jeté la consternation parmi tous ses habitants. Vers cinq heures du matin, des cris de détresse partis de la maison du nommé Evrard Sculfort, boucher, attirèrent l'attention des voisins. Ils virent presque aussitôt la femme Evrard en chemise et couverte de sang, se précipiter par la fenêtre de sa chambre à coucher pour se soustraire aux poursuites de son mari, qui déjà l'avait frappée mortellement à la gorge d'un coup de couteau. Peu d'instants après, Evrard, ouvrant une fenêtre du côté opposé, se jeta sur le pavé de la rue.

« La femme Evrard fut relevée expirante et baignée dans son sang. Quant au mari, étourdi par sa chute, quand on le releva on reconnut qu'avec le couteau qui lui avait servi pour frapper sa femme, il s'était fait au

cou une large blessure. Son état, sans être désespéré, est néanmoins de nature à mettre ses jours en danger.

« Une instruction judiciaire a été ouverte, le jour même, sur ce déplorable événement. Mais l'opinion publique s'accorde à attribuer ce meurtre à un accès de folie furieuse, causée par des habitudes d'ivrognerie presque constantes.

« Evrard est âgé de 33 ans; sa femme en avait à peine 29. »

Le spiritisme.

Le spiritisme, ou l'évocation des âmes des morts, est une espèce de divination qui n'est qu'une variété du magnétisme.

C'est toujours cette même ardeur de savoir qui, après avoir fatalement cueilli le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, dépassant maintenant toutes les bornes du spiritualisme chrétien, se jette dans les témérités les plus effrénées du spiritisme.

Les conséquences de cette misérable superstition sont loin de produire la lumière des esprits et l'apaisement des cœurs. Beaucoup de têtes, au contraire, y ont perdu le sens, et les maisons d'aliénés d'Amérique, d'Angleterre et de France, remplies de ses trop nombreuses victimes, témoignent de ce magnifique et suprême résultat.

Il est étonnant de voir au dix-neuvième siècle des hommes qui se croient sérieux, *se ruer* à de pareilles inepties. Tellement il est vrai que l'homme est bien près de tout croire quand il ne croit plus à rien. « Incrédules, a dit Pascal, les plus crédules de tous. »

Notre génération sceptique aime à rire de la crédulité des vieux temps et prend en pitié nos pères, qui croyaient aux manifestations du démon, et la voilà depuis quelques années en présence d'une série de faits qui déroute complétement la science et qu'elle ne peut expliquer physiquement.

La critique moderne avait essayé de prouver que la croyance des peuples au surnaturel n'était que le résultat de l'ignorance et de la superstition, et le surnaturel chassé de l'histoire par les savants du jour, reparaît plus audacieux que jamais, comme pour jeter un défi à ceux qui l'avaient nié. N'est-ce pas un contraste vraiment étrange que cette apparition de spiritisme en face du naturalisme contemporain ? Ainsi Dieu se venge de l'erreur : il la réduit à se diviser pour se combattre elle-même.

Le spiritisme, depuis quelque temps, s'est entouré comme à dessein de silence et de mystère ; mais ses développements n'en sont que plus rapides. Au début, beaucoup de gens se proposaient seulement de satisfaire leur curiosité; puis entraînés bientôt par cette passion du merveilleux, si naturelle à l'homme, ils ont vainement essayé de s'arrêter sur cette pente fatale qui aboutit si souvent à la perte de la raison, de la santé et même de la vie.

Un publiciste de Rome fait sur le spiritisme les observations que voici : « Le spiritisme conduit à la folie plus encore que la politique, et nous ne croyons pas qu'à aucune époque les maladies de l'intelligence aient été aussi répandues. Les grandes commotions sociales d'abord sont toujours précédées ou accompagnées de ces

invasions diaboliques. Ne faut-il pas que la raison humaine soit ébranlée pour pouvoir accepter les doctrines révolutionnaires ? Les anciens ont pratiqué les sciences occultes et entretenu un commerce sans entraves avec les esprits, dieux impurs de leur Olympe impur, et quand l'Empire romain courait à sa perte, César n'avait plus de foi que dans la magie. Il avait ses esprits frappeurs et ses augures, qu'il ne négligeait pas de consulter, et ses augures, disciples du prince des ténèbres, comme les *Medium* de nos jours, étaient marqués d'un sceau fatal. Mesmer, Cagliostro et la légion coupable des magnétiseurs ont inauguré l'ère de la liberté ; ils peuvent disputer à Voltaire, à Rousseau et aux écrivains philosophes du dix-huitième siècle, l'honneur d'avoir préparé les intelligences aux principes modernes. »

Le même auteur ajoute :

« A cette heure les ravages épouvantables du spiritisme nous annoncent les plus grands malheurs. Le monde est peuplé d'hommes qui acceptent les contradictions les plus flagrantes, qui confondent tout et se livrent tout entiers aux influences du mal. On voit ce que le spiritisme a fait du peuple américain et de sa civilisation si vantée. Près de cinq millions de personnes s'occupent en Europe d'expériences spirites, avec une avide curiosité. La France, l'Allemagne, la Russie surtout, sont en proie à cette misère. Tout cela prépare une contagion de maladies mentales et une affreuse pluie d'âmes dans ce que l'Ecriture appelle les abîmes inférieurs. »

Le spiritisme jugé par ses fruits.

Dans la journée du 14 février 1863, s'est accompli à Tours un fait qui renferme de graves enseignements et que le *Monde* raconte en ces termes :

« Deux époux fort avancés en âge, M. et Mme ***, encore bien portants, et jouissant d'un revenu qui leur permettait de vivre à l'aise, se livraient depuis bientôt deux ans aux opérations du spiritisme. Presque chaque soir se réunissaient chez eux un certain nombre d'ouvriers, hommes et femmes, et des jeunes gens des deux sexes, devant lesquels nos deux spirites faisaient leurs évocations ; du moins ils prétendaient en faire. Nous ne parlerons pas des questions de toute espèce dont on demandait la solution aux esprits, dans cette maison. Ceux qui connaissent de vieille date ces deux personnes et leurs sentiments sur la religion, n'ont jamais été surpris des scènes qui pouvaient se produire chez elles. Étrangères à toute idée chrétienne, elles s'étaient jetées dans la magie, où elles passaient pour des maîtres habiles et consommés. Leur foi et leur croyance aux communications des esprits ne connaissaient point de bornes. Fallût-il sacrifier leur vie pour suivre les oracles venus de ces êtres incorporels, ils n'auraient point hésité. L'expérience, du reste, est venue démontrer ce fanatisme diabolique.

« L'un et l'autre étaient convaincus depuis peu de temps que les esprits les engageaient vivement à quitter la terre, afin de jouir dans un autre monde, le monde *supra* terrestre, d'une plus grande somme de bonheur...

Ne doutant pas, en effet, qu'il en serait ainsi, ils ont avec le plus grand sang-froid consommé un double suicide, qui fait aujourd'hui un grand scandale dans la ville de Tours.

« Voici un ou deux détails qui ont trait à cette abominable action : après avoir pris, le 11 février au matin, du lait comme à l'ordinaire, ils avertirent la laitière que le lendemain elle ne les trouverait peut-être pas, parce qu'ils avaient l'intention d'entreprendre un petit voyage.

« Donnant suite au projet bien arrêté, sur l'ordre des esprits, de se donner la mort, ils employèrent toute la journée à mettre leurs affaires en ordre. Ils choisirent eux-mêmes les draps qui devaient leur servir de suaires et les placèrent dans un lieu qu'ils désignèrent dans le testament qu'ils écrivirent ce même jour. C'est dans cette pièce qu'ils ont consigné de leur propre main et hautement manifesté la nature des motifs qui les faisaient renoncer à leur existence ici-bas. Plusieurs voisins qui avaient soupçonné que les deux époux avaient pu s'abandonner à quelque acte extraordinaire et dangereux pour leur vie, s'avisèrent de frapper à leur porte en les appelant. Comme on n'obtenait aucune réponse, on prévint la police, et quand on entra dans le logement de nos deux spirites, après avoir brisé la porte, qui se trouvait fermée en dedans, on vit deux cadavres étendus sans mouvement sur le plancher. Le mari seul était mort ; la femme donnait quelques signes de vie, et grâce à des soins empressés, elle vivait encore au moment où l'on nous écrivait ; mais on ne conservait aucun espoir de la sauver. Le corps du mari a été porté au cimetière

sous la surveillance d'un agent de la police, n'ayant pour l'accompagner que deux ou trois spirites. »

Ainsi, c'est aujourd'hui le suicide que l'on a à constater comme résultat du spiritisme et de sa doctrine. Hier, c'étaient des cas de folie, sans parler des discordes domestiques et des autres désordres auxquels le spiritisme a si souvent donné occasion. Cela ne suffit-il pas pour faire comprendre aux hommes qui ne veulent pas écouter la voix de la religion, à quels dangers ils s'exposent en se livrant à ces ténébreuses et stupides pratiques ?

La franc-maçonnerie.

On ne peut nier que la franc-maçonnerie exerce une funeste influence sur l'état social, par ses doctrines et par ses actes. Il suffirait pour s'en convaincre de citer quelques-uns des traits de ces libres penseurs. Dans une séance de maîtrise philosophique, donnée à Paris, le 23 octobre 1868, le président de la loge, le vénérable, dans un discours qu'il adressait aux frères et amis, s'appliquait principalement à leur démontrer que la franc-maçonnerie doit éliminer de plus en plus de ses enseignements et de ses symboles, les tendances et les idées surnaturelles.

Une revue maçonnique dit, en parlant d'un livre destiné aux enfants, « que l'influence de Dieu et de sa Providence, constatée à chaque page de ce livre, n'est propre qu'à leur donner une idée fausse de la vie, de leurs droits et de leurs devoirs. »

Le suicide devait trouver son apologie à la suite de

ces expressions de doctrines athées. C'est ce qui est arrivé. Une loge maçonnique du Grand-Orient a bien voulu traiter la question du suicide. Un frère, dont la pensée est affranchie de tout préjugé, M. de Clausade, a établi en principe que le suicide est permis dans des cas donnés, et que le droit de l'individu étant imprescriptible, l'homme peut disposer de son existence, pourvu que cet anéantissement volontaire ne nuise pas au droit d'autrui. Il ajoute : « Si les devoirs de la famille, certains rapports sociaux, peuvent faire de l'existence une obligation morale pour l'individu, celui-ci peut se détruire quand il juge la mort préférable à la prolongation de l'existence, dans la condition où il est placé. »

En lisant dernièrement une brochure maçonnique où l'athéisme est prêché sans aucuns voiles, nous nous attendions à ce que la suprême conclusion pratique en serait bientôt tirée, et que le suicide suivrait cette dégradante doctrine.

CHAPITRE X.

Objections et réponses. — Autre objection. — Malheur et perversité. — Penchants invincibles. — La volonté seule suffit-elle pour sauver l'homme ? — La douleur, le malheur. — Défaillance en face de l'épreuve.

Objections et réponses.

Nous avons déjà répondu à quelques objections qu'on fait pour justifier et légitimer le suicide ; il en reste encore quelques-unes qui se formulent à peu près ainsi et auxquelles nous répondrons : « Je crois que je ne peux plus vivre ; j'ai horreur de la société, et la solitude me rend insensé ; il n'y a plus de place sur la terre où je puisse me reposer. Je ne vois dans la mort que le repos ; ah ! que j'ai besoin de ce repos !.....

« Et que puis-je encore faire sur la terre ? que ferai-je ici-bas plus longtemps ? Je ne suis utile ni à moi ni aux autres. Pourquoi donc vivrais-je encore ? Je suis à charge à moi-même et je pèse sur les autres. La mort vaut mieux pour moi que la vie. »

Entendez aussi les accents d'un homme que la fatigue a gagné sur le chemin des passions.

« Mais que voulez-vous que je fasse avec moi-même ? c'est la plus détestable compagnie et le plus affreux séjour que je puisse rencontrer... Il règne au dedans de moi un désordre, une guerre effrayante ; toutes mes passions se soulèvent, se combattent ; elles me déchirent, me dévorent, sans que je puisse parvenir jamais à les

rassasier. Je cours, je roule partout pour chercher des distractions ou des plaisirs. Je cherche partout à me perdre et à m'oublier moi-même ; fatigué, accablé, je ne suis parvenu qu'à multiplier mes égarements et mes erreurs. J'ai invoqué le sommeil, image de la mort, comme un refuge et un consolateur ; mes passions et mes crimes n'ont cessé de le troubler, quand ils ne l'ont pas rendu impossible ! Ce sont comme autant de voix qui se succèdent au dedans de moi, qui m'avertissent, qui me menacent, qui m'épouvantent, et ne pouvant plus me supporter moi-même je deviens le tourment des autres. Un père et une mère me regardent en tremblant, et je lis dans leurs yeux leurs funestes pensées ; une femme et des enfants sont là devant moi saisis d'effroi, je suis pour eux un sujet d'inquiétude et d'angoisses. Je me hâte de fuir, je vais de nouveau chercher à vivre, et cette fois plus heureux, je trouverai la voie qui conduit au bonheur... » Ah ! l'infortuné, c'est la route qui conduit à la rivière pour s'y précipiter ou qui met un pistolet à la main pour abréger ses jours.

Rentrez plutôt en vous-même, malheureux, et apprenez à vous connaître au lieu de vous fuir sans cesse. « Oh ! mon Dieu ! que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même, » disait Saint Augustin, qui avait toujours condamné avec une sévérité si grande ces faciles adieux à la vie ; les prétextes pour cesser de vivre ont-ils jamais manqué ? qu'on en juge.

« C'est pour le peuple et les ignorants qu'on nous parle d'une autre vie ; qu'en savent-ils ceux qui le disent ? Qui y croit au fond du cœur ? Mourir, voilà la fin, le but. Chacun porte écrit au front la terrible sen-

tence : *Tu mourras*. Que dirait-on de moi si je venais à me tuer ? Je n'en entendrais rien ; un journal, peut-être, insérerait dans ses colonnes cet entrefilet : Octave Fr... s'est donné la mort, hier, et demain on n'en parlerait plus. Et moi, étendu dans les entrailles de cette fange d'un jour, je reposerais tranquille sans que le bruit des pas d'un monde qui s'agite pût m'éveiller. C'est un lit moelleux que la terre ; aucune souffrance ne nous y attend ; la mort est consolatrice et ce qu'elle noue ne se délie pas. Pourquoi le néant t'effrayerait-il, pauvre corps qui lui es promis ? Chaque heure qui sonne t'y entraîne ; l'air du ciel te pèse et t'écrase ; la terre que tu foules te tire par la plante des pieds. Descends, descends ; pourquoi tant d'épouvante ? Est-ce la mort qui te fait horreur ? Mais vivre n'est-ce pas là une grande fatigue dont il est doux de se reposer ? Comment se fait-il qu'on hésite, s'il n'y a que la différènce d'un peu plus tôt à un peu plus tard ? S'il n'y a pas une autre vie, si tout périt avec le corps, pourquoi prolonger une existence qui pèse ? Là est toute la question. »

« La matière est impérissable, dit-on encore, et si elle est la propriété du hasard, quel mal fait-elle en changeant de torture, puisqu'elle ne peut changer de maître ? Qu'importe à Dieu la forme que j'ai reçue et quelle livrée porte ma douleur ! La souffrance vit dans mon crâne, elle m'appartient, je la tue. Quel reproche puis-je encourir, et ce reproche qui me le ferait ? Quel juge inflexible viendra me dire que j'ai mésusé ? Qu'en sait-il ? Était-il en moi ? Je ne sais qui a jamais demandé à vivre, sinon Voltaire au lit de mort. Digne et dernier cri d'impuissance d'un vieil athée désespéré.

A quoi bon ? Pourquoi tant de luttes ? Qui donc est là haut ? Qui regarde et qui se plaît à tant d'angoisses ? Pourquoi noûs épuiser de fatigue pour nous prouver que nous jouons un rôle ; nous hésitons à nous tirer sur la poitrine un petit instrument de fer et à nous faire sauter la tête avec un haussement d'épaules. Il semble que si je me tue le chaos va se rétablir. »

« Cessons de lutter et de murmurer, et puisque la souffrance est la plus forte, envoyons-nous une pincée de poudre dans le sanctuaire de l'intelligence et il poussera une fleur sur notre tombeau (1). » Non, malheureux ! il y aura une âme de plus en enfer.

On objecte encore : « En quelque position que je sois placé, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, et pour en sortir dès que j'y suis mal. »

D'après cela quand on se croira mal sur la terre, il sera permis d'en sortir, et comme chacun juge à sa manière du bonheur et du malheur d'ici-bas, il s'ensuit que tous ceux qui se croient malheureux auront le droit de se tuer. Or, comme le nombre de ceux qui se croient malheureux sera toujours grand, immense, il s'ensuivra que la terre ne sera plus qu'un horrible charnier ou un vaste cimetière.

Autre objection.

Une objection autrement spécieuse est celle de ceux qui avouent que l'homme n'ayant pas sur sa propre vie un droit *arbitraire* peut toutefois, dans certains cas, dis-

(1) Alfred de Musset, *Confession d'un enfant du siècle.* — *Passim.*

poser de cette vie, quand, par exemple, il y trouve son propre avantage. Ainsi n'y a-t-il pas avantage à céder sa vie en présence de l'opprobre et du déshonneur ? La mort n'est-elle pas préférable à la tristesse, à l'ennui, au chagrin, à tels maux qui nous tourmentent ?

Je réponds que le principe qui défend de se tuer est un principe absolu, qui ne reçoit aucune restriction. A quelle horrible conséquence n'arriverait-on pas, si on concédait aux hommes le droit de céder leur vie dans tel cas particulier, dont ils seraient juges pour tel avantage, tel besoin ou tel goût dont ils auraient le choix ?

On trouve des prétextes pour vivre comme pour mourir. « Celui à qui la douleur ne laisse aucun instant de relâche, qui n'entrevoit point le terme d'une longue et cruelle maladie, impatient, subjugué par les souffrances qui l'affaiblissent depuis longtemps, ne peut-il se tuer pour mettre fin à des maux intolérables ?

« Celui que l'indigence, les vicissitudes de la vie, les peines de l'âme, etc..., ont placé au dernier degré de l'infortune, qui a subi toutes les angoisses de la misère et du sort, est-il condamné à vivre malgré lui ? Jusqu'à quand l'homme sera-t-il obligé de porter un fardeau qui l'écrase ? Et d'ailleurs ces êtres sont trop malheureux pour être comptés au nombre des coupables. Quiconque, en un mot, ne trouve que la voie du trépas pour échapper à l'infamie ou à la servitude, n'est pas tenu de les accepter au prix de ce peu, qui est la vie. Mourir alors, c'est devenir vertueux et libre. »

Non, c'est devenir coupable et lâche. La vie n'est pas ce peu de chose au prix duquel on doive tout concéder. Si de pareilles doctrines pouvaient prévaloir, la société

serait mise en danger. Elle ne subsiste qu'à l'aide des lois, par le respect ou la crainte qu'elles inspirent. Or, quiconque se croit maître de sa vie, quiconque est prêt à la quitter, est de fait par cela seul affranchi de toutes les lois ; il n'a plus de règle ni de frein que sa volonté. Les douleurs, les souffrances les plus cruelles n'autorisent pas à fuir l'existence ; les pertes de fortune, les chagrins peuvent être causés par des accidents réparables.

Malheur et perversité.

Nous savons tout ce qu'on peut dire pour excuser et légitimer le suicide ; aussi nous garderons-nous de confondre dans le même anathème le malheur et la perversité, le crime et la folie. Nous n'ignorons pas que la mort impatiente s'accompagne souvent de circonstances atténuantes, touchantes même quelquefois ; nous en citerons des exemples ; mais empêchent-elles ce crime d'être hideux et de mériter châtiment ? En général, tous ces suicides plus ou moins coupables ne sont que l'abandon de soi-même, le sacrifice de l'homme à lui-même et s'appellent amour-propre, individualisme, égoïsme, *enfants chéris de l'orgueil.*

Il est certain que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes dont elle est parsemée... Pour un jour tranquille et serein, il y en a cent où la douleur et la tristesse se font vivement sentir.

« S'il ne dépend pas de nous de rien ajouter dans notre destinée à notre bonheur positif, du moins nous pouvons agir négativement sur ce bonheur en ôtant à nos

peines, à leurs ravages, à leurs déchirements, sans rien enlever à leur profondeur, ni à leur durée. Rien n'est plus noble que la douleur ; nos cœurs dans cette vallée de larmes ont été faits pour elle ; mais par cela même qu'elle est l'essence de notre vie, elle ne doit en déranger ni l'ordre, ni l'économie. » (1)

Et d'ailleurs, ou l'existence est un supplice, ou elle est un don. Si elle est un supplice, il faut la subir comme une mystérieuse et méritoire expiation de nos fautes ; et si elle est un don, il faut la savourer jusqu'à la fin, comme un bienfait. « Mais qui oserait dire que l'existence n'est pas pour moi un bienfait. D'abord je la dois à un être éternel, infini ; je la dois à sa prédilection et à son choix. Ce corps organisé, vivant, est un prodige de sa puissance et de sa bonté. C'est le chef-d'œuvre de ses mains. Je sens en moi un principe intelligent, libre, maître de lui-même et de toutes ses opérations, et dirigeant tous les mouvements de mon corps. Je ne puis douter du bienfait de mon existence sans en méconnaître la source admirable. L'existence est non-seulement un bienfait, mais un assemblage de bienfaits merveilleux. Cependant bien des voix s'élèvent pour combattre une proposition si évidente, et j'entends un grand nombre d'hommes me dire que la vie est pour eux une source féconde d'ennuis, un fardeau insupportable, et combien qui poussent le délire au point de se détruire et de se tuer eux-mêmes (2). C'est ainsi que la fureur et l'aveuglement se montrent à découvert. » Non, ce n'est pas leur existence qu'ils maudissent, mais les

(1) Madame Swetchine.
(2) *Encyclopédie catholique* (article *Suicide.*)

peines qui troublent leur existence. Insensés ! ils croient tuer leurs chagrins ; ils se tuent eux-mêmes ! Considérez ce joueur qui vient de perdre sa fortune et qui s'arme contre lui-même d'un fer homicide ; voulez-vous savoir si dans son malheur il aime encore la vie, rendez-lui sa fortune et vous verrez sa joie?...

Ceux qui méprisent l'existence ou la maudissent ne savent pas que l'honneur, le savoir, la vertu, ennoblissent la vie et laissent après elle, dans l'avenir, un long parfum d'immortalité attaché à notre tombe et à notre nom.

Nous sommes toujours sous l'empire de la phrase. La vie est, dit-on, un présent funeste. Est-ce parce qu'elle est mélangée de maux ? Avez-vous mis dans la même balance les biens qui l'accompagnent et ceux qui peuvent la suivre, lorsqu'elle est dirigée tout entière vers la fin pour laquelle elle nous a été donnée ?

Penchants invincibles.

Existe-t-il pour le suicide des penchants invincibles? On a voulu établir cette idée (1) et la rendre sensible par les émotions du théâtre, qu'il y a des êtres autour desquels il se forme comme une atmosphère fatale de mort, soit qu'ils soient nés avec une constitution trop faible et trop impressionnable pour pouvoir supporter les froissements de l'amour-propre, les mécomptes de l'ambition, la douleur, la maladie, les besoins et tous les maux connus qui viennent chaque jour assaillir l'existence ; soit qu'un concours de circonstances accablantes

(1) *Chatterton*, d'Alfred de Vigny.

leur fasse de la vie un trop lourd fardeau. Certainement, nous l'avons dit ailleurs, la philosophie qui dit aux malheureux, avec *l'indifférence du portique* : *Sustine*, est incapable de retenir le faible, tenté de fuir dans le tombeau. Mais il y a une philosophie plus saine, qui apprend à l'homme à régler ses inclinations, ses affections, ses penchants, à les modérer, les tempérer de la manière la plus conforme à la fin de son être. Mais un pareil travail lui est-il possible, et sa nature ne semble-t-elle pas soumise à des penchants invincibles, à l'influence des tempéraments et à l'action des climats et de tant d'autres causes, qu'il n'est pas possible de changer ni de détruire ? Telle est la difficulté. Nous répondrons que quelle que soit l'influence de toutes ces causes, elles ne sont ni indomptables, ni insupportables ! Elles peuvent nous rendre la vertu plus ou moins difficile, mais elles ne peuvent ravir entièrement l'empire de la raison, ni détruire notre liberté. L'expérience prouve qu'on peut se vaincre et se remonter, quand on le veut. Il ne dépend que de nous de prendre des habitudes vertueuses.

D'ailleurs, la loi naturelle nous en fait un devoir; elle nous oblige à nous aimer, à nous conserver et à nous perfectionner, et tout ce que l'homme fait pour dégrader, pour avilir sa nature, est un outrage envers Dieu, de qui il l'a reçue, envers la société dont il est membre, et envers lui-même dont il fait le malheur ; car si tout ce qui nuit à autrui est un délit, nous sommes encore plus coupables, dans ce que nous faisons contre nous-mêmes, puisque notre bonheur dépend bien plus de nous que des autres.

La volonté seule suffit-elle pour sauver l'homme ?

Mais, dit-on encore, cette bonne volonté pour acquérir la vertu fût-elle encore plus énergique, plus infatigable, plus invincible, si elle était seule, croyez-vous qu'elle fût suffisante ? Nous l'avons vu échouer si souvent ! Que d'efforts vains pour arrêter une résolution funeste ; combien de fois le désespoir a vaincu le devoir et la raison ! Il y a là un mystère inconnu des anciens ; pour que cette bonne volonté ne soit pas insuffisante, il faut non-seulement qu'elle soit énergique, mais humble ; qu'elle reconnaisse sa faiblesse, et que s'abaissant elle demande des forces à Celui qui seul peut les lui donner. Ce qui revient à dire que la prière seule est le secours de l'homme en cette misère étrange.

La douleur, le malheur.

Nous ne passerons pas en revue tous les maux sans remèdes ; qui ne sait qu'ils sont multipliés à l'infini et susceptibles de mille combinaisons inattendues et redoutables ? Il suffira d'observer qu'il n'en est pas un auquel le véritable esprit de soumission ne puisse s'appliquer pour le dominer et l'adoucir... « Nos malheurs, quels qu'ils soient, se résument, après tout, dans l'impression qu'ils nous laissent, et c'est précisément cette impression qui seule peut nous faire un mérite, puisque c'est le seul point sur lequel il nous soit donné d'agir. Les événements extérieurs nous envoient la douleur à l'état brut, et c'est à la transformer comme tout autre matière première que nous devons travailler. Un grand médecin, Stahl, a dit :

L'âme se fait son corps. On peut dire avec la même vérité : L'âme se fait sa douleur. Elle la modifie, elle lui fait porter ses couleurs ou plutôt lui imprime le caractère de la loi qui la régit. » (Mme Swetchine, p. 326.)

Défaillance en face de l'épreuve.

La douleur, la fatigue, le travail ou l'ennui de la vie, les rigueurs du sort, la perte des espérances, de grands chagrins, de grandes misères, la science des hommes, amènent dans certaines âmes une telle faiblesse qu'elles sont dominées par le découragement, et que perdant la force de souffrir elles renoncent au bénéfice moral de toute souffrance, pour tomber dans une lâche apathie, dans une noire mélancolie.

Il arrive donc un moment dans l'existence où quelques-uns s'arrêtent, le cœur usé d'angoisses, las de misères, afin de considérer un passé rempli de désastres, qui ont épuisé la vigueur, et de sonder l'avenir, pour lequel on ne se sent plus de forces. C'est là une grande tentation, car c'est le doute de soi-même, le doute de la consolation, de la prière, le doute de la puissance, de l'assistance, de la bonté de Dieu, qui n'éprouve jamais au delà des forces humaines.

«Le péché originel nous a jetés sous le joug de la douleur : elle est en nous tous. Notre tâche consiste à l'endurer patiemment, à l'accepter comme une expiation, à la supporter avec un grand courage, à nous en faire des

trésors de mérite, afin qu'elle nous serve et ne nous devienne pas un mal de plus. » (1)

Voilà la science de l'homme de bien ; aussi aujourd'hui les honnêtes gens, les gens de cœur souffrent et ne se tuent pas. Également prêts à la vie et au trépas, l'espérance et le courage ne les abandonnent point. Tranquillement résignés à leur sort, ils attendent l'éternité, dans laquelle ils ne s'endorment que lorsque l'heure est venue.

« O vous surtout, âmes insatiables, que la vie n'a jamais pu apaiser, levez les yeux..., le jour baisse... le soir se fait... les ombres déclinent... l'heure du repos approche. Ne vous asseyez pas avant le temps sur le bord de la route. Ce jour qui fuit, qui nous échappe, qui ne s'arrête pas plus dans la joie que dans les pleurs, n'est rien : l'avenir, l'immuable avenir est tout. Dites avec une résignation calme et sereine : Mon Dieu, que je ne sois plus tenté par mon mauvais génie de m'arracher la vie avant l'heure qu'il vous a plu de me fixer ! » (2)

(1) *Méditations à l'usage des gens du monde*, par M. Pauldage. — Éditeur, J. B. Pélagaud, à Lyon.

(2) *Idem.*

CHAPITRE XI.

Suicide ou fréquence de cette pensée chez les hommes célèbres. — Caton. — Napoléon; ses idées sur le suicide. — Rousseau, Goëthe, Chateaubriand, Lamartine. — Chateaubriand. — Benjamin Constant. — Mmes de Staël et Georges Sand. — Mmes Roland et du Deffand — Mme de Monnier. — Les docteurs Barthez, Pariset, Dupuytren. — Sylvio Pellico. — Le général Pichegru. — Suicides dans l'armée, leur épidémicité. — Autres faits, épidémicité. — Assassinats suivis de suicides. — Vol suivi de suicide.

Suicide ou fréquence de cette pensée chez les hommes célèbres.

Rien n'est plus grave ni plus propre à troubler la conscience humaine, quand les vrais principes religieux font défaut, que d'avoir à subir ce fait irrécusable, à savoir que des hommes tout puissants par l'intelligence, la volonté, le courage, ont néanmoins estimé que la mort était le seul remède aux blessures de l'âme.

Disons tout d'abord qu'il manquait à ces hommes la résignation et l'humilité, qu'on ne trouve que dans le christianisme.

L'intelligence, la volonté, le courage, qui les a eus à un plus haut degré que le grand Napoléon? Cependant il a eu ses faiblesses et ses tentations, parce que, comme il le dit lui-même, ses principes religieux ne le gênaient pas beaucoup; et parce qu'après tout il était homme, et homme de génie, exposé par conséquent plus que tout autre aux fautes et aux erreurs. Le génie va par sauts

et par bonds, et l'on dirait parfois qu'il ne sert qu'à donner le vertige au bon sens.

Nous ne devrions pas nous occuper des suicides de l'antiquité, puisque notre cadre ne comporte que l'étude des temps modernes. Toutefois comme tous les grands personnages semblent s'être autorisés, pour se tuer, de l'exemple des anciens et en particulier de celui de Caton d'Utique, nous discuterons tout d'abord le suicide de ce grand homme.

Caton.

Montaigne dit en parlant de Caton: «Ce personnage-là fut véritablement un patron que la nature choisit pour montrer jusqu'où l'humaine vertu et fermeté pouvait atteindre » (1).

Pour bien apprécier le suicide de Caton, il faut voir ce qu'en dit saint Augustin :

« Les amis de Caton, tout aussi éclairés que lui, s'efforcent de l'en dissuader, ce qui prouve qu'ils voyaient plus de faiblesse que de force dans cette résolution, et l'attribuaient moins à un principe d'honneur, qui porte à éviter l'infamie, qu'à un sentiment de pusillanimité qui rend le malheur insupportable. » (2)

En effet, l'homme qui attente à ses jours montre moins la vigueur de son âme que la défaillance de sa nature. Il avait, dit Plutarque, disputé longuement et contesté d'une affection merveilleuse, de sorte qu'il n'y eut personne qui ne comprit que Caton était tout résolu de

(1) Montaigne, *Essais*, chapitre 36.
(2) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. premier, chap. 26.

se délivrer des misères de ce monde, en mettant fin à ses jours. La preuve que Caton ne croyait pas qu'il fût honteux de vivre sous la loi de César triomphant, c'est qu'il donne à son fils le conseil de vivre et de tout espérer de la clémence de César. S'il avait pensé autrement n'aurait-il pas conseillé à son fils de se percer du même fer que lui, afin de sauver son honneur ? A ses yeux le suicide n'était pas un grand crime, si tant est qu'il en fût un. Séduit, comme tous les grands dignitaires de la cité et de l'armée, par l'autorité et la grandeur de la morale stoïcienne, il avait adopté ce fameux décret des législateurs de la république romaine: *mori licet, cui vivere non placet.* Caton subissait l'influence de cette école, comme Sénèque et tant d'autres disciples de Zénon, et comme tout ce qu'il y avait de grand et d'élevé dans le monde romain, pour qui la vie et la mort étaient rangées au nombre des choses indifférentes.

Comme chez les anciens, la patrie était tout et la famille presque rien ; il en résulta pour les morts volontaires une apparence de grandeur, d'héroïsme, de dévouement, dont l'orgueil était au fond le mobile, et qui explique l'éclat qu'elles eurent dans le monde.

Les anciens mettaient au premier rang des vertus la mort qui soustrait au pouvoir des oppresseurs.

Tacite ne montre de choix pour les Romains illustres, qu'entre ces morts éclatantes et stériles, par lesquelles les stoïciens du sénat sortaient de la vie comme d'un cachot, et cette soumission pour laquelle le grand historien demande une vigueur mêlée de savoir-faire. *Obsequium si industria et vigore adsint.* Un vrai tour de force.

Le suicide a été pour tout un monde, le monde antique, un acte raisonnable, une vertu, la résolution de la volonté, qui usait d'elle-même pour se détruire, du patriotisme qui succombait avec la liberté de son pays. Quand la patrie n'est plus, un citoyen doit mourir, disait Napoléon le Grand. Rousseau avait dit avec la même fausseté : « Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être ; ils n'avaient plus de patrie ; ils étaient en droit de disposer d'eux et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. »

Ce sont là des déclamations. Il y a quelque chose de séduisant pour l'imagination dans l'idée de ces patriotes, qui ne veulent plus vivre quand la patrie n'est plus, et dont les derniers soupirs se confondent avec les derniers soupirs de la liberté. Ainsi pouvaient agir des Romains qui, dans une appréciation étroite de la vie, avaient absorbé leur qualité d'hommes dans leur qualité de citoyens, et que cette fausse vue pouvait rendre féroces envers eux-mêmes, comme elle les rendait impitoyables envers le reste des hommes. Aujourd'hui même, dans les États où il y a le plus d'esprit public, l'homme sait bien que la patrie ne forme qu'une de ses relations ici-bas, qu'elle n'est qu'un objet de ses devoirs, et qu'il est plus beau de les servir tous que de s'enflammer pour un seul. Quand la liberté a succombé malgré nos efforts, l'humanité existe encore : Dieu existe encore comme objet et centre de tous nos devoirs moraux. En changeant la forme de notre existence, il n'en a pas détruit toutes les conditions ; en altérant toutes nos relations, il ne les a pas toutes anéanties ; il n'a pas détruit sur-

tout celle qui nous lie éternellement à lui, et même au sein d'une patrie esclave nous entendons sa voix continuer à nous dire : *Vous n'êtes point à vous-mêmes.*

La patrie ne réclame le bras et le sang des citoyens que pour sa légitime défense, et lorsque par le malheur des temps la patrie s'en va, le sacrifice de la vie de ses enfants devient inutile et ne servirait au contraire qu'à rendre impossible tout espoir de résurrection. Au reste, c'est une erreur de croire que hors le cas d'un danger évident, les membres de la famille doivent être à la disposition de l'Etat ; ils appartiennent à la famille avant d'appartenir à l'Etat, et s'il en est quelquefois autrement, c'est par un renversement des lois de la justice et du droit.

Ce qui fait la difficulté pour plusieurs auteurs quand il s'agit de classer le suicide de Caton, c'est le défaut de notions exactes sur la nature de cet acte. En lisant le récit de Plutarque, il est difficile de se méprendre sur le motif qui a déterminé Caton à se tuer de sa propre main.

Caton avait depuis longtemps la douleur d'être inutile ; sa vertu ne remédiait en rien à l'immoralité de son parti, ni la *douceur* de son âme à l'atrocité de la lutte (1). Dès le commencement de la guerre, il avait résolu de se tuer si César était vainqueur, de s'exiler si les Pompéiens triomphaient. On l'avait laissé à Utique.

(1) On parle de douceur d'âme chez un homme qui s'emporte avant de mourir contre un de ses esclaves qui ne lui en a point donné sujet, au point de le défigurer avec un coup de poing. Beaucoup de ces vertus antiques tant vantées seraient aujourd'hui justiciables de nos tribunaux.

Ce héros de la république mourante ne faisait plus guère que garder les bagages. Dans cette ville les indigènes étaient pour César ; les Romains, gens de finance, étaient pour la République, mais non jusqu'à affranchir et armer les esclaves comme l'aurait voulu Caton. Alors ne s'occupant plus que de ses amis, il procura des vaisseaux à ceux qui voulurent passer en Espagne ; pour ceux qui restaient, il composa un discours destiné à fléchir César, puis soupa, lut le *Phédon* (1) et le lendemain matin, comme on peut le voir avec détail dans Plutarque, il se tua, tant il craignait le pardon de César et la honte d'assister en vaincu à son triomphe.

Ce suicide tant loué des anciens et qui a séduit quelques modernes, n'est pas même logique. Caton ne pensait pas que par ce dernier acte il s'humiliait devant César et confessait que celui qu'il n'avait pu vaincre par les armes pouvait l'écraser par son pardon. Caton se tuait par dépit, car sa cause n'était pas vaincue. Sextus, fils du grand Pompée, la maintenait en Espagne et retarda de quinze ans l'établissement de la monarchie. Il y eut donc dégoût plutôt que désespoir de sa cause, et son suicide fut ce que le suicide est toujours, un

(1) Dans ce dialogue Platon s'élève contre le suicide. « Un philosophe, dit-il, ne se tuera jamais lui-même... Cela n'est pas permis même à ceux à qui la mort serait meilleure que la vie. Ils ne peuvent se procurer cet avantage qui leur serait si nécessaire, car Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission. Les dieux ont soin des hommes et les hommes sont une possession des dieux. Si un de vos esclaves se tuait sans votre ordre vous seriez en colère contre lui et vous le châtieriez si vous pouviez. » Malgré ces raisons, Caton persista dans sa résolution.

moyen soi-disant honorable de se soustraire à un devoir. La foi chrétienne a rendu un grand service au genre humain en le dispensant d'admirer de telles actions. L'antiquité elle-même les avait quelquefois flétries. Brutus dit qu'il a longtemps jugé la mort de Caton indigne d'un tel homme et entachée d'irrévérence envers les dieux. (Plutarque, *In Bruto.*)

M. de Lamartine, en nous faisant connaître sa pensée sur le suicide en général, a caractérisé celui de Caton d'une manière toute spéciale :

« Quelle affreuse chose, dit-il, de ne croire à rien ! et après avoir pris l'univers en dégoût, se prendre en dégoût soi-même et livrer son âme aux hasards de la vie future, comme un nautonier endormi livre sa barque au fil de l'onde qui le conduit aux abîmes de l'Océan.

« Quant à moi, je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton, mais je n'en suis pas : j'adore Dieu dans ses desseins. Je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille, est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée.

« Mourir, c'est fuir : on ne fuit pas.

« Caton se révolte, le mendiant obéit. Obéir à Dieu, voilà la vraie gloire. »

Lorsque la destinée est pour ainsi dire face à face avec nous, notre courage consiste à l'attendre et regarder le sort ; c'est plus fier que de s'en détourner.

Le crime est encore plus grand de se dérober à sa tâche que d'y faillir.

Voici l'opinion de Napoléon sur le suicide de Caton :

« Ce dernier, désespérant de sauver la ville, se tua

de sa propre main. Résolution fatale inspirée par la faiblesse d'une grande âme, ou,si l'on veut, par l'erreur d'un stoïcien, mais qui n'en a pas moins été une tache sur sa vie.

« Les magistrats d'Utique firent à ce généreux Romain de magnifiques funérailles. »

Napoléon semble vouloir trouver pour Caton une excuse dans l'exemple, car il ajoute : « Tous ces généraux malheureux se tuaient, quand ils ne succombaient pas sur le champ de bataille. » En effet, ce n'étaient pas seulement les chefs qui se tuaient, les soldats eux-mêmes obéissaient à ces fatales incitations.

A Thapsa, les soldats de César battent ceux de Pompée; ceux-ci, qui n'ont pas su combattre, savent se tuer.

— « Où est le général Metellus, demandent les césariens ?

— « Le général est en sûreté, répond Metellus, qui se perce de son épée. »

L'africain Juba avait son bûcher tout prêt dans Zama, sa capitale. Zama lui ferma ses portes et le priva du suicide qu'il rêvait. Lui et le romain Petreius se battirent pour recevoir la mort l'un de l'autre. Juba tua Petreius et se fit tuer par son esclave. Il y a dans ces morts quelque chose et de la barbarie africaine, et de cette rage impie du suicide qui appartient à la corruption de l'Empire.

Les poëtes païens chantent le noble trépas et l'atroce courage de Caton ; ils mettent ce fier républicain aux Champs Élysées à la tête des justes :

. . . . . *Et Catonis nobile lethum,*
Et cuncta terrarum subacta. . . . .
Præter atrocem animum Catonis. . . (Horace.)

Secretosque pios, his dantem jura Catonem (Virgile.) tandis que les poëtes chrétiens regardent la mort de ce grand homme comme ignominieuse et la flétrissent comme telle.

On s'est étonné que Dante ait placé Caton, ce grand suicidé, dans son *Purgatoire* (1) au lieu de le mettre dans son *Enfer*. Quoi d'étonnant ! pour le poëte chrétien, Caton n'est ni un élu, ni un réprouvé ; son suicide n'est ni un crime ni un péché capital, c'est le fruit d'une erreur, d'un préjugé ; il n'est digne ni de louange, ni de blâme ; il est de ceux que la justice et la miséricorde divine dédaignent au même titre (2). Caton s'est mépris sur la nature de son patriotisme et sur la portée de son acte qui doit être classé dans l'ordre des faits erronés. Dominé par son orgueil, il s'est tué pour ne pas assister en

(1) Le poëte, dans sa fiction, établit Caton prévôt du Mont du Purgatoire qui est à part des sept Cercles dans chacun desquels se purge un des sept péchés mortels.

(Dante ; *Purgatoire*, chant 1er, strophe 13.)

(2) Tous les poëtes n'ont pas la réserve du philosophe chrétien. Voici comment l'un d'eux traduit ce beau passage de Virgile, qui, tout païen qu'il était, condamne le suicide dans l'intérêt de la société, bien que les préjugés de son époque l'excusent moralement :

Là sont les insensés qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ;
Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie, imposé par les dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière ;
Ils regrettent la vie ; ils pleurent, et le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort.
L'abîme du Cocyte et l'Achéron terrible
Met entre eux et la vie un obstacle invincible.

(Virgile, *Énéide*, liv. VI.)

vaincu au triomphe de César. En nous plaçant au point de vue chrétien, son suicide est condamnable, le motif qui l'a provoqué étant tout humain. Dante a été fidèle à la doctrine de l'Eglise qui ne damne personne. Que si dans les pays chrétiens elle refuse la sépulture ecclésiastique, à cause du scandale, aux malheureux qui ont attenté à leurs jours, elle ne préjuge rien sur leur sort éternel ; elle s'en rapporte pour l'autre vie à la miséricorde et à l'équité du souverain Juge.

Au reste, pour ne laisser aucun doute sur la nature de ce suicide et pour enlever à nos adversaires l'autorité de ce fait, qu'ils invoquent sans cesse contre nous, nous citerons encore le sentiment de Lactance.

Lactance, après avoir blâmé les philosophes, tant grecs que romains, qui se sont donnés volontairement la mort, ajoute :

« Rien ne saurait être plus criminel, car si l'homicide est coupable parce qu'il tue un homme, celui qui se tue n'est-il pas également coupable ? Ne tue-t-il pas un homme ? Bien plus, ce crime doit être réputé d'autant plus grand qu'il ne peut être puni que par Dieu seul. »

Plus loin il ajoute : « Tous ces philosophes homicides d'eux-mêmes, et Caton lui-même, ce modèle de la sagesse romaine, qui ne se tue, dit-on, qu'après avoir lu le livre de Platon sur l'immortalité de l'âme et avoir cédé à l'autorité de ce philosophe, paraît n'avoir eu d'autre prétexte pour commettre cet horrible attentat que la peur de la servitude. Pour moi, ajoute Lactance, je crois que Caton s'est tué, non pas tant pour la crainte qu'il avait de tomber entre les mains de César, que pour obéir aux préceptes des stoïciens dont il était le sectateur et pour illustrer son nom par quelque grande action. »

Napoléon, ses idées sur le suicide.

En parcourant les biographies d'une foule d'hommes illustres, on y trouve la pensée du suicide et souvent même un commencement d'exécution. Le plus grand génie des temps modernes, Napoléon, cet homme aux instincts si contradictoires, après avoir blâmé sévèrement le suicide dans plusieurs circonstances de sa vie, n'a-t-il pas souvent cédé à cette fatale pensée et tenté de mettre lui-même fin à ses jours ? Comme Marc-Aurèle et plusieurs autres grands hommes, Napoléon condamne le suicide dans certains moments, et à certains autres, il est près d'y succomber lui-même.

Voici les idées par lesquelles il réprouve cet acte :

« Le suicide est l'acte d'un joueur qui a tout perdu ou d'un prodigue ruiné, et n'est qu'un manque de courage au lieu d'en être une preuve. »

Deux grenadiers de la Garde s'étant tués, le premier Consul fit publier l'ordre du jour suivant : (22 floréal an X.)

« Le grenadier Jobain s'est suicidé par amour ; c'était d'ailleurs un très-bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois. Le premier Consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre du jour de la Garde :

« Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions ; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les vraies peines de l'âme, qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

« S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner lâchement le champ de bataille avant d'avoir vaincu. »

Dans une note remise à un capitaine de marine anglais, pour son gouvernement, on trouve ces mots de l'Empereur sur le rocher de Sainte-Hélène :

« Il est propre à renouveler à chaque instant les angoisses de la mort. Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre la destinée quelle qu'elle soit, peuvent seuls l'empêcher de mettre lui-même un terme à une si horrible existence. L'Empereur met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle. Mais si le gouvernement anglais devait persister dans ses injustices et ses violences envers lui, il regarde comme un bienfait qu'il lui fasse donner la mort. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, p. 32.) »

Napoléon dit encore au gouverneur de Sainte-Hélène, dans un entretien : « Je ne me donnerai pas la mort, je pense que c'est une lâcheté. Il est noble, courageux de surmonter l'infortune. Chacun ici-bas est tenu à remplir son destin !... Mais si l'on compte me tenir ici, vous me la devez comme un bienfait. »

L'empereur Napoléon, vers les dernières années de sa vie, parlait ainsi du suicide : « J'ai reconnu la vérité de la maxime qui dit que l'homme montre plus de vrai courage en supportant les calamités et en résistant aux malheurs qui lui arrivent, qu'il n'en montre en mettant fin à sa vie. »

« Toujours seul, dit-il ailleurs, au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? du côté de la mort !...

« Dans l'aurore de mes jours, je puis encore espérer de vivre longtemps ; je suis absent depuis six ou sept

ans de ma patrie ; quel plaisir ne goûterai-je pas à revoir dans quatre mois et mes compatriotes et mes parents ? Des tendres sensations que me fait éprouver le plaisir de mon enfance, ne puis-je pas conclure que mon bonheur sera complet ? Et quelle fureur me porte donc à vouloir ma destruction ? Sans doute que faire dans ce monde ? Puisque je dois mourir ne faut-il pas autant se tuer ? Si j'avais passé soixante ans, je respecterais les préjugés de mes contemporains et j'attendrais patiemment que la nature eût achevé son œuvre ! Mais puisque je commence à éprouver des malheurs , que rien n'est plaisir pour moi, pourquoi supporterais-je des jours où rien ne me prospère ?...

« Le tableau actuel de ma patrie et l'impuissance de le changer sont une nouvelle raison de fuir une terre où je suis obligé par devoir de louer des hommes que je dois haïr par vertu. Quand la patrie n'est plus, un bon citoyen doit mourir ! La vie m'est à charge, parce que les hommes avec qui je vis et vivrai probablement toujours, ont des mœurs aussi éloignées des miennes que la clarté de la lune diffère du soleil. » (1)

Napoléon, apprenant qu'il doit être exilé à Sainte-Hélène, demande à Las Cases s'il serait possible d'y supporter la vie... « Mais après tout, est-il bien sûr que j'y aille ? Un homme est-il donc dépendant de son semblable, quand il veut cesser de l'être ? — Mon cher, a-t-il continué, j'ai parfois l'envie de vous quitter, et cela n'est pas bien difficile ; il ne s'agit que de se monter un tant soit peu la tête, et je vous aurai bientôt échappé ;

(1) *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*, par M. G. Libri ; manuscrit de la bibliothèque du cardinal Fesch.

tout sera fini, et vous irez rejoindre tranquillement vos familles... d'autant plus que mes principes intérieurs ne me gênent nullement. Je suis de ceux qui croient que les peines de l'autre monde n'ont été imaginées que comme supplément aux attraits insuffisants qu'on nous y présente. Dieu ne saurait avoir voulu un tel contre-poids à sa bonté infinie, surtout pour des actes tels que celui-ci; et qu'est-ce après tout? vouloir lui revenir un peu plus vite. » (Paroles de Napoléon sur le *Belléro-phon*, 3 août 1815. *Mémorial*, p. 10.)

Dans un autre passage, à propos de l'esclave Tobie, Napoléon dit à Las Cases : « Il ne saurait avoir ici le moindre rapport; si l'attentat est plus relevé, les victimes aussi offrent bien d'autres ressources. On ne nous a point soumis à des souffrances corporelles, et l'eût-on tenté, nous avons une âme à tromper nos tyrans. »

(*Mémorial*, p. 47.)

L'étrange animosité du citoyen Aubry met brutalement en retrait d'emploi le jeune officier d'artillerie, que le siége de Toulon vient de révéler à la France. « Dans une de ces situations nauséabondes qui suspendent les facultés cérébrales et rendent la vie un fardeau trop lourd — c'est lui-même qui parle — Napoléon Bonaparte part pour se noyer, lorsqu'il rencontre Desmazzis, son ancien camarade, qui lui prête une assez forte somme. L'or de cet ami sauve la famille du futur Empereur.

« Dans une autre circonstance j'ai voulu encore me tuer, vous le savez sûrement. — Non, sire, répond Montholon. — En ce cas, écrivez, car il est bon qu'on

connaisse un jour les mystères de Fontainebleau. » (1)

Les événements marchent; l'épopée impériale s'accomplit; nous sommes au 14 avril 1814, et l'homme qui faillit disparaître volontairement dans les flots de la Méditerranée, est au palais de Fontainebleau, livré à lui-même; général sans armée, empereur sans couronne ! Que se passa-t-il dans la nuit? Quelques années plus tard, Napoléon le racontait ainsi : « Depuis la retraite de Russie, je portais du poison, suspendu au cou, dans un sachet de soie; c'est Yvan qui l'avait préparé par mon ordre dans la crainte que je fusse enlevé par les cosaques... Ma vie n'appartenait plus à la patrie... Les événements de ces derniers jours m'en avaient rendu maître. »

« Pourquoi tant souffrir, me dis-je, et qui sait si ma mort ne placerait pas la couronne sur la tête de mon fils ? La France serait sauvée... Je n'hésitai pas, je sautai à bas de mon lit, et délayant le poison dans un peu d'eau, je le bus avec une sorte de bonheur, mais le temps lui avait enlevé sa valeur. D'atroces douleurs m'arrachèrent quelques gémissements; ils furent entendus, des secours m'arrivèrent. Dieu ne voulut pas que je mourusse encore... Sainte-Hélène était dans ma destinée ! » (2)

(1) *Histoire de la captivité de Sainte-Hélène*, par le général Montholon.

(2) *Histoire de la captivité de Sainte-Hélène*, par le général Montholon.

Nota. — Plus tard le grand homme a dû regretter d'avoir fait connaître les mystères de Fontainebleau. En ce moment-là, la force de vivre, qui fait essentiellement partie du génie, avait trahi

Dans un drame récent, dû à la plume de M. Victor Séjour, intitulé : les *Volontaires de* 1814, l'auteur a cru indispensable à son sujet la scène de la déchéance impériale. Cette scène est navrante, mais plus navrante encore est la scène de la déchéance morale qui la suit. A cette heure, Napoléon manquant de résignation pour supporter l'adversité, après avoir manqué de modération dans la prospérité, se sentit défaillir et chercha dans la mort un remède aux maux de son orgueil, sans avoir le courage de remplir jusqu'au bout un suicide qui n'eut rien d'antique. Il ne manque à cet abaissement dans la pourpre, pour être complet, que le spectacle plus affligeant peut-être de l'ostentation que mit le lendemain l'Empereur à se réserver une ombre de souveraineté et un lambeau de cette même pourpre qui lui échappait tout entière ; car s'il fut de ceux qui savent s'élever glorieusement, il ne fut pas de ceux qui savent tomber dignement.

Il est pénible de voir un homme qui fut grand dans la guerre et grand dans le gouvernement de ses États, quelques énormes qu'aient été ses fautes, s'affaisser ainsi sous le poids de ses infortunes, en même temps qu'il est en butte aux insolentes défections de ceux qui lui devaient leur élévation et se courbaient humblement devant lui la veille encore. Ces scènes sont historiques ;

son âme. Il explique ce découragement et cette défaillance par la longueur de la discussion qu'il avait eue avec ses généraux. Cette lutte l'avait, dit-il, fatigué. C'est que son âme avait été saisie d'une aigreur impatiente qui faisait que tout le choquait et le blessait, un mot, un geste, un regard. L'orgueil blessé des coups de lance de l'adversité était entré dans une rage concentrée.

mais laissons dans l'histoire ces défaillances diverses qui sont là à leur place, à côté des enseignements que l'on peut en tirer, et ne les étalons pas sur le théâtre, surtout avec la maladroite intention d'en faire un piédestal à celui qu'elles abaissent au lieu de l'élever.

Rousseau, Gœthe, Chateaubriand, Lamartine.

Personne n'ignore l'influence que Rousseau, Gœthe, Chateaubriand, Lamartine ont exercée par leurs écrits sur les générations au milieu desquelles ils ont vécu. Car St-Preux, Werther, René, Raphaël, ne sont que les faux noms des vrais héros du suicide rêveur et mélancolique. Comme poëtes et romanciers, ils résument les sentiments de leurs contemporains et mettent dans leur jour les tendances de leur époque. Caractères orgueilleux et faibles qui rêvent plus qu'ils n'agissent; qui n'ayant dans le cœur que des sentiments et dans l'esprit que des principes étranges, finissent par se croire des hommes originaux et au-dessus du vulgaire, et perdent le bon sens dans cette ivresse d'eux-mêmes. Tous ces aristocrates de la pensée ont été dupes d'eux-mêmes; car la pensée sans l'action s'évanouit dans la rêverie, et qui ne sait que la rêverie a inspiré de tout temps le dégoût du travail et mené au suicide.

Chateaubriand, Benjamin Constant.

Chateaubriand, malgré son éducation religieuse, a au fond de l'âme une teinte de scepticisme et beaucoup d'ennui; cet ennui l'obsède; il en fait l'aveu à chaque

page de ses Mémoires. C'est bien l'homme de cette génération amollie, de cette civilisation énervée qui s'absorbe en lui-même, fléchissant sous sa destinée, s'isolant de ses semblables et concentrant toute son existence dans un stérile et plaintif orgueil. Tel est Chateaubriand : qu'on le prenne dans n'importe quelle position, orateur, écrivain, ambassadeur, ministre, il n'est bien nulle part; tout lui pèse et il s'agite, chargé d'années et d'ennui, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus s'agiter. Alors il se renferme dans un dédaigneux silence.

Voici la confidence qu'il veut bien nous faire, confidence qu'il eût mieux valu, pour sa gloire, qu'il emportât dans la tombe.

« Me voici, dit-il, arrivé au moment où j'ai besoin de quelque force pour confesser ma faiblesse. L'homme qui attente à ses jours montre moins la vigueur de son âme que la défaillance de sa nature.

« Je possédais un fusil de chasse dont la détente usée partait souvent au repos. Je chargeai ce fusil de trois balles et je me rendis dans un endroit écarté du Grand-Mail. J'armai ce fusil, j'introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre terre ; je réitérai plusieurs fois l'épreuve, le coup ne partit pas ; l'apparition d'un garde suspendit ma résolution. Fataliste sans le vouloir et sans le savoir, je supposai que mon heure n'était pas arrivée, et je remis à un autre jour l'exécution de mon projet. Si je m'étais tué, tout ce que j'ai été s'ensevelissait avec moi ; on ne saurait rien de l'histoire qui m'aurait conduit à ma catastrophe ; j'aurais grossi la foule des infortunés sans nom ; je ne me serais pas fait suivre à la trace de mes chagrins,

comme un blessé à la trace de son sang. » (*Mémoires d'outre-tombe.*)

Nous avons dit combien Chateaubriand avait regretté d'avoir émis ces idées et combien il s'en était repenti. Son histoire est celle de bien d'autres. Si l'on parcourt la correspondance de Benjamin Constant avec Madame Charrière, on trouve la même disposition maladive. Des pensées de mélancolie, de désespoir et de suicide ne cessent de l'assiéger. Le roman d'*Adolphe*, son portrait fidèle, ne laisse aucun doute sur ses dispositions. « J'étais, dit-il, abattu, je souffrais, je pleurais. Si j'avais eu là mon consolant opium, c'eût été le bon moment pour achever en l'honneur de l'ennui le sacrifice marqué par l'amour. »

On sait que la France a perdu, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talents à leur aurore. Les deux poëtes, Malfilâtre et Gilbert, sont morts de misère et de désespoir ; le troisième, André Chénier, a péri sur l'échafaud après avoir laissé tomber de sa plume les vers suivants empreints d'une mélancolie désespérée :

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer, que l'on nomme la vie ;
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité.
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je la prie en pleurant d'oser rompre ma chaîne ;
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main.
. . . .

Mesdames de Staël et Georges Sand.

Au chapitre des grands hommes faisons figurer quelques noms de femmes célèbres.

Madame de Staël a fait l'éloge du suicide, mais plus tard elle en a eu du regret. « J'ai loué, ajoute-t-elle dans une note, l'acte du suicide dans mon ouvrage sur l'influence des passions, et je me suis toujours repentie depuis de cette parole inconsidérée. »

La célèbre Madame Georges Sand fut atteinte, à peine âgée de 17 ans, de cette mélancolie qui, jointe à des veilles prolongées, à une grande fatigue de corps et par-dessus tout entretenue par des lectures romanesques, telles que celles de Werther, de René et d'Hamlet, passa à une grande tristesse, à un dégoût de la vie qui lui donna le désir de la quitter.

Pour sortir de cette situation d'esprit, Mme Sand eut recours à la prière. « Je reçus, dit-elle, la force de résister à la tentation du suicide; elle fut quelquefois si vive, si subite, si bizarre que je pus bien constater que c'était une espèce de folie dont j'étais atteinte. Cela prenait la forme d'une idée fixe et frisait par moments la monomanie. C'était surtout l'eau qui m'attirait comme par un charme mystérieux... Ma religion me faisait partout regarder le suicide comme un crime; aussi je vainquis cette menace de délire, je m'abstins de m'approcher de l'eau...

« Je me croyais guérie, lorsque allant voir un malade avec Deschartres, il nous fallut passer un gué à cheval. Au beau milieu, le vertige de la mort s'empare de moi, mon cœur bondit, ma vue se trouble, j'entends le oui fatal gronder dans mes oreilles, je pousse brusquement mon cheval à droite, où il y avait vingt pieds d'eau, et me voilà saisie d'un rire nerveux et d'une joie délirante. A cette vue, Deschartres fit des cris af-

freux qui me réveillèrent, et je parvins à me mettre en sûreté en m'accrochant à un têteau de saule qui se trouvait à ma portée... Je pris le parti de lui dire la vérité comme à un médecin et de le consulter sur cette inexplicable fantaisie dont j'étais possédée; il n'en fut pas surpris. Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, elle aussi ! allons c'est héréditaire. Il me raconta alors que mon père était sujet à ces sortes de vertiges. »

L'attrait du suicide persiste sous d'autres formes; les armes, le poison et la faim donnèrent encore à cette tête des vertiges qui se dissipèrent d'eux-mêmes.

Madame de Monnier.

Le 9 septembre 1789, presque au moment où Mirabeau défendait à la tribune de la Constituante le *veto royal*, la marquise de Monnier, sa maîtresse, n'espérant plus rien des hommes et désespérant de Dieu lui-même, mit fin à ses jours au couvent de Gien, par le charbon, comme une vulgaire grisette. Madame de Monnier avait 36 ans et Mirabeau en avait 40; ils avaient l'un et l'autre payé par le sacrifice du repos de toute une vie, quelques mois d'un bonheur troublé.

Mesdames Roland et du Deffand.

Nous pourrions rappeler les principes en matière de mort volontaire professés par Madame Roland, la femme du célèbre girondin de ce nom, que l'échafaud priva peut-être de ce genre de mort, et la fin de Madame du Deffand, qui essaya de tout pour se soustraire à l'ennui

de l'amour, de la table et de la dévotion, et qui mourut en disant à son curé : Faites-moi grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. Elle ne désirait, disait-elle, ni les honneurs, ni la fortune, ni la santé, mais le don de ne pas s'ennuyer.

Les docteurs Barthez, Pariset, Dupuytren.

On pourrait passer en revue toutes les professions, et on ne serait pas en peine de découvrir parmi ceux que la fortune a le plus comblés et qu'on a cru les plus heureux de la terre, combien le découragement, l'ennui, le dégoût de la vie ont creusé profondément en eux des torrents d'amertume.

La profession médicale n'en a pas été plus exempte que tout autre. Sans parler de Barthez, que nous avons su être mort de faim, n'avons-nous pas vu Pariset recourir au même moyen pour en finir avec la vie ? Dupuytren n'était-il pas triste et mélancolique ; cette disposition maladive qu'il avait apportée en naissant, ne vint-elle pas souvent troubler son repos ? Combien de fois, dit le professeur Cruveillier, Dupuytren eut à lutter contre l'idée de sa destruction (1) !

Sylvio Pellico.

« A la vue de ce fléau (des essaims d'insectes, qui ne permettent pas au sommeil d'approcher de ses pau-

(1) Je ne parlerai que pour mémoire des docteurs que les déceptions, les ingratitudes et la misère ont conduits au suicide. J'en ai dit un mot ailleurs, et j'éprouve un certain dégoût à y revenir. (*Courrier médical*, 20 juin 1868.)

pières,) dit Sylvio Pellico, j'eus quelque tentation de me suicider. Grâce au ciel, mes fureurs ne duraient pas et la religion continuait à me soutenir. Elle me persuadait que l'homme doit souffrir, et souffrir avec courage. »

(*Mes Prisons*, chap. 29.)

Ailleurs : « J'eus la tentation de me soustraire au gibet par le suicide ; mais je chassai cette pensée. Quel mérite y a-t-il à ne pas se laisser exécuter par le bourreau, pour en faire soi-même l'office ou sauver son honneur ? » (*idem*. chap. 48.)

SUITE DU CHAPITRE XII.

Suicides dans l'armée, leur épidémicité. — Autres faits d'épidémicite. — Assassinats suivis de suicides. — Vol suivi de suicide.

Suicides dans l'armée, leur épidémicité.

Pour ceux qui seraient tentés de soutenir que la carrière militaire ne dispose pas au suicide, et qui ont toujours regardé la discipline comme un puissant préservatif, nous pourrions, indépendamment des considérations émises plus haut, rappeler quelques ordres du jour, entre autres deux du général Magnan, commandant l'armée de Paris, qui témoignent de la fréquence du suicide dans la garnison de cette ville ; ce qui prouve que l'épidémie du suicide règne aussi bien dans l'armée que dans la société civile. Nous en avons eu un exemple sous les yeux dans le 41e régiment de ligne, alors qu'il tenait garnison à Nimes, il y a à peine deux ans. Lorsque le premier fait eut lieu dans cette ville, nous demandâmes si rien de semblable ne s'était passé à Montpellier, que ce régiment venait de quitter. Il nous fut répondu qu'un soldat s'était suicidé peu avant de partir de cette ville.

Lorsque le sergent-major X..., du même régiment, se fit sauter la cervelle, nous faisions avec un de mes confrères, qui avait été appelé en même temps que moi, les réflexions que suggèrent de pareilles morts et nous prévoyions comme probables, dans un temps plus ou moins

rapproché, des accidents de même nature, tellement nous étions convaincus du pouvoir qu'exerce l'exemple sur les esprits faibles. Nos prévisions ne se vérifièrent malheureusement que trop tôt. Ces faits déplorables eurent de nombreux imitateurs. Deux mois à peine s'étaient-ils écoulés, qu'un jeune caporal, appartenant, dit-on, à une famille riche et aristocratique, mettait fin à ses jours de la même manière que le sergent-major. Il avait usé des mêmes moyens, des mêmes précautions ; couché sur son lit, il avait pris la même position que son malheureux camarade, comme s'il avait tenu à copier son modèle et à le reproduire fidèlement. A quelques jours d'intervalle, ces suicides sont suivis d'autres suicides, et l'on put en compter en moins d'un an sept ou huit qui tous furent consommés par l'arme à feu, excepté celui d'un sergent-major qui se précipita dans le grand bassin de la Fontaine pendant la nuit ; car le dernier qui manqua son coup avait eu recours aussi à son fusil et à une corde pour faire partir la détente avec le pied.

Nous n'avons pu découvrir le mobile qui avait porté tant de militaires de ce régiment à s'arracher la vie. Les seuls renseignements que nous ayons pu recueillir sur le sergent-major Constant Maupin, établissent que cet homme était d'une très-grande faiblesse de caractère ; tout lui faisait ombrage, disaient ses camarades ; tout l'affectait outre mesure. Il se plaignait souvent de maux de tête violents. On lui avait souvent entendu dire qu'il se brûlerait la cervelle. Les suicides cessèrent enfin, après les mesures que durent prendre les chefs de service ; nous savons que les derniers suicidés furent privés des honneurs militaires à leurs enterrements.

Voici d'ailleurs un exemple rapporté par la *Feuille de Provins*, qui prouve la tendance des esprits dans les corps d'armée :

« Un fait inoui dans les annales militaires de notre pays vient d'avoir lieu à Provins. Trois soldats se sont suicidés le même jour à l'aide de leurs pistolets. Le 7 octobre 1862, à trois heures de l'après-midi, B. Blanquet, âgé de 29 ans, maréchal-ferrant au 4e chasseurs, a été trouvé dans une écurie, la tête fracassée d'un coup de pistolet. L'embarras de payer 500 fr. qu'il devait, l'a, dit-on, poussé à se suicider.

« Le même jour deux ouvriers maréchaux au même régiment se donnaient la mort sur le rempart, J. Jacquemin et Hippolyte Cholley, tous les deux âgés d'environ 30 ans. La patrouille était sur le point d'atteindre ces deux hommes qui manquaient à l'appel depuis quelques jours, lorsque Cholley, se tournant vers le chef, lui cria : Ah ! tu veux me prendre, tiens... A l'instant une détonation se fit entendre et ce soldat tomba baigné dans son sang. Au même moment on entendit une autre détonation à trente mètres de là, et l'on trouva Jacquemin étendu sans mouvement, la tête à moitié emportée par un coup de pistolet.

« Jacquemin et Cholley étaient, dit-on, intimement liés; ils se livraient depuis plusieurs jours à des excès de boisson incroyables, et l'on attribue à la folie alcoolique leurs actes de désespoir. »

Autres faits.

Brest, janvier 1863.

« Un événement aussi triste que profondément regret-

table, a signalé la journée d'hier et à répandu la consternation dans toute la ville. On a appris que vers dix heures, sur le vaisseau l'*Ulm*, après la revue d'inspection ordinaire, un jeune officier du bord, M. R..., lieutenant de vaisseau, a mis fin lui-même à son existence. On ne connaît pas la cause de cette funeste résolution. »

(*Océan*.)

Ce n'est pas seulement dans la garnison de Paris que les suicides se produisent et que les généraux sont obligés de les flétrir par des ordres du jour très-sévères. Après Brest, voici Rouen et tant d'autres garnisons que nous pourrions nommer.

On écrit à la *Gazette du Midi*, le 28 mars 1864 :

« Plusieurs suicides s'étant produits récemment à Rouen parmi les soldats du 15e de ligne, M. le général baron Renaud, commandant la deuxième division militaire, a adressé au colonel du régiment une lettre dont la lecture devra être faite à trois appels consécutifs, et dans laquelle il flétrit le suicide comme un acte contraire à la religion, à la morale, et aussi à l'honneur et au courage militaires. »

Les suicides des militaires en province sont signalés par les journaux du jour (29 novembre 1864.)

A Lyon, un soldat se fait sauter la cervelle. A Bordeaux, un autre soldat se tire un coup de fusil, qui passant sous le menton va sortir à côté de l'oreille. Cet acte de désespoir est, dit-on, déterminé par le regret d'avoir détourné une somme de dix francs. A Cambrai, un dragon se brûle la cervelle avec un pistolet. Une demoiselle qu'il avait recherchée en mariage et qu'il n'a pu obtenir est cause de cette mort.

Assassinats suivis de suicides.

On ne peut voir qu'avec un sentiment douloureux les crimes qui deviennent de plus en plus fréquents parmi nos soldats, renommés par leurs sentiments d'ordre et de discipline, crimes qui commencent par une tentative d'assassinat et qui finissent par le suicide.

On lit dans le *Publicateur de la Vendée* (octobre 1862) :

« Jeudi dernier, vers dix heures du soir, une tentative d'assassinat, suivie de suicide, a eu lieu à la caserne de notre ville. Un homme attaché à l'atelier du maître-tailleur du 32e de ligne, après s'être muni de deux fusils chargés à balle, s'est rendu chez ce chef-ouvrier et lui a tiré presque à bout portant un coup de fusil qui a raté ; s'emparant alors de l'autre fusil, il ajuste de nouveau sa victime, qui, par un hasard providentiel, échappe une seconde fois à la mort. L'auteur de cet attentat, craignant de subir le châtiment qui lui était réservé, s'est fait lui-même prompte et bonne justice en se faisant sauter la cervelle avec un troisième fusil. On prétend que cet homme ne jouissait pas toujours complétement de sa raison. »

On écrit de Tulle : (*Union*, 2 mars 1865.)

« Un drame horrible vient de se passer dans la caserne de notre ville. Samedi à neuf heures du matin, le major Verstemer, du 23e de ligne, faisant fonctions de commandant, était venu à la caserne pour assister au *rapport*. Au moment où il traversait un corridor, une porte donnant dans la chambre occupée par l'adjudant sous-

officier Maire, a été subitement ouverte, et ce dernier, armé d'un fusil de munition, a couché le commandant en joue et déchargé l'arme sur cet officier supérieur.

« M. Verstemer est tombé atteint d'une balle qui avait perforé les poumons. La mort a été instantanée.

« L'adjudant Maire est aussitôt rentré dans sa chambre, a refermé la porte et introduit une cartouche dans le fusil avec lequel il venait de tuer le commandant. L'assassin a placé le canon de l'arme au-dessous du menton et s'est fait sauter la cervelle.

« Cette nouvelle, répandue sur-le-champ dans notre ville, a produit la plus douloureuse impression. M. Verstemer était un jeune officier qui avait fait les campagnes de Crimée, d'Italie et était décoré de plusieurs ordres.

« L'adjudant Maire avait été dégradé pour inconduite, et il pensait que M. Verstemer était l'auteur de la punition qui l'avait frappé. Telle est, dit-on, la cause de cet assassinat suivi de suicide. »

Vol suivi de suicide.

On lit dans le *Courrier du Gard* du 2 juillet 1867, ce qui suit :

« Un suicide a eu lieu hier à la caserne de notre ville. Un soldat appartenant au 67e régiment d'infanterie avait été enfermé dans la salle de police et une instruction se poursuivait contre lui pour une affaire de vol d'une somme de douze francs.

« Ce soldat, nommé Jérôme Semiac, âgé de 26 ans, né à Toulouse, a été trouvé pendu à une croisée de la salle de police, vers six heures du soir. »

Les pays étrangers nous ont suivis dans cette voie, s'ils ne nous y ont pas précédés.

D'après les données fournies par la *Gazette de Vos*, il n'y a pas eu en 1868 moins de 134 cas de suicide dans l'armée de l'Allemagne du Nord, où le total des décès a été de 1,344, ce qui donne sur 11 morts une mort volontaire. Cette proportion est réellement effrayante; elle est quatre fois supérieure à celle qui existe dans la Confédération pour les non-militaires. D'autres renseignements statistiques nous apprennent qu'il y a un suicide dans l'armée de l'Allemagne du Nord sur 2,238 hommes ; en Danemark, sur 3,900 ; en Saxe, sur 5,000; dans le duché de Bade, sur 9,000; en Norwège, sur 9,000; en Wurtemberg, sur 9,784; en France, sur 10,000 ; en Suède, sur 15,000 ; en Bavière, sur 15,600 ; en Belgique, sur 17,800 ; remarquons encore qu'en Prusse, de 1849 à 1852, la proportion n'était que de 1 sur 9,000. (*Le Courrier médical et la réforme*, n° du 30 juillet 1869.)

CHAPITRE XIII.

Du suicide en Angleterre, sa fréquence favorisée par diverses causes. — Le divorce et la décadence des mœurs. — L'industrialisme. — Le mercantilisme. — Le luxe et la misère. — La folie, sa progression — Troubles à Birminghan, ou le fanatisme religieux. — Crimes des corporations ouvrières. — Le fénianisme. — L'alcoolisme. — Le spleen. — La misanthropie. — Mauvaises doctrines. — Poésie dramatique. — Shakespeare. — Législation contre le suicide nulle.

Du suicide en Angleterre, sa fréquence.

La fréquence du suicide en Angleterre reconnaît plusieurs causes. Ce que nous venons de dire de la civilisation et des mœurs de notre France n'est rien en comparaison de ce que la politique inexorable et la soif des jouissances ont produit en Angletèrre.

En accueillant et en patronnant depuis quelques années tous les principes de la révolution, elle a provoqué chez elle un esprit de rébellion analogue. Tout a été mis en œuvre par son gouvernement pour aider les peuples du continent dans leurs révolutions : intrigues, manifestes, publicité de la presse, meetings, etc. ; elle leur a fourni des secours en argent, en hommes et en matériel de guerre. C'eût été chose contraire aux enseignements de l'expérience, si les conséquences de ces principes ne lui fussent pas retombés sur la tête.

Progression des crimes.

Aussi, à aucune époque, ses annales criminelles ne furent ni si chargées, ni si horribles.

Une incommodité, un soupçon, une contrariété suffisent pour pousser aux méfaits les plus diaboliques. Au meurtre succède le suicide; chaque jour la presse enregistre des coups de désespoir dignes du paganisme.

La probité commerciale est devenue un objet de risée, et la pratique de la sophistication est universelle. Boylei et la Cour des banqueroutes ont mis à nu les fraudes les plus étonnantes. Dans tous les coins du pays on parle d'administrateurs infidèles, de détournements de deniers publics, de machinations et de duperies innombrables.

Divorce et décadence des mœurs.

Il est, outre le vol, un autre mal qui exerce au loin ses ravages chez le peuple anglais, une plaie dont le développement va toujours croissant : la concupiscence de la femme du prochain. Ce crime est favorisé par la législature qui a créé en faveur de toutes les classes sociales une sorte de législature de l'adultère. Le Parlement a établi une cour de divorce dont les attributions ont dû être bientôt élargies pour satisfaire à tant d'immoralité (1).

En un mot la décadence des mœurs domestiques a suivi la décadence des mœurs publiques. Hommes et femmes ne connaissent plus de devoirs. Il n'y a plus ni obligations, ni principes : les passions ont tout renversé.

(1) En 1863 il n'y a pas eu moins de 255 demandes sans déclarations de nullités ; 43 séparations judiciaires de biens. L'année dernière il a été rendu 237 arrêts, tandis qne durant les six années précédentes il n'en avait été rendu que 1,059.

Un journal (1) prétend que tout ce mal doit être attribué à l'influence de cette politique immorale appelée libéralisme.

Industrialisme.

Tels sont les maux qui sont réputés le fruit de la politique anglaise : voici ceux que produit l'industrialisme :

L'industrialisme est le dieu de l'Angleterre, mais un dieu sans entrailles, qui se montre à nos yeux tel qu'il est : une main pleine de trésors et l'autre pleine de tempêtes. De celle-là il a laissé tomber, sur un petit nombre, la richesse chargée d'un alliage d'égoïsme impitoyable et d'aveugle injustice. De celle-ci il a inoculé aux masses la haine, l'envie et la vengeance. Ces passions n'attendent qu'une occasion pour éclater et emporter dans leur explosion un système industriel et économique qui fonde la grandeur du pays sur les souffrances du peuple (2).

Qui n'a pas entendu parler de cette extrémité des misères du peuple anglais, misères inconnues dans le reste du monde et qui sont là publiées, acceptées, sanctionnées par les lois et l'usage comme le sont la dureté surhumaine et l'égoïsme implacable qui les causent et les perpétuent ? Ces faits navrants, tous récents et essentiellement anglais par leur nature, montrent quel genre d'influence exercent sur la condition physique du peuple et les sentiments moraux des hautes classes, cer-

(1) *Le Tablet* de Dublin, (novembre 1867).

(2) Aurèle de Kervigan. *Seize ans d'observations, ou l'Angleterre telle qu'elle est*, tome premier, p. 331.

taines institutions politiques et certains systèmes religieux (1).

Dans le workhouse de Wertherby en Yorkshire, un homme, ne pouvant plus supporter le régime de fer de cet asile de charité, s'attache délibérément son mouchoir au cou et se pend à la colonne de son lit. Il se nommait Georges Robshau. Un de ses compagnons de misère comprenant trop le sens de cet acte, qu'il n'ose exécuter lui-même, regarde faire Robshau sans s'émouvoir ni faire un pas pour l'empêcher, puis va se coucher dans un lit voisin tranquillement.

Voici d'autres faits : un homme mourant de faim se présente à la porte d'un workhouse, on lui refuse tout secours. Il dit qu'il va se noyer; on le laisse faire. Le jury prononce ce verdict : « noyé pour cause de détresse » et exprime l'espérance qu'à l'avenir les gens du workhouse observeront mieux les règlements. Cette espérance est toute la protection offerte par la loi aux gens qui meurent de faim.

Quelques semaines après, un homme dans la même extrémité de détresse, implore quelque assistance à la porte d'un autre workhouse ; c'était un vieillard. Un des gardiens lui montre une charrette qui passait en disant : « Vous feriez mieux d'aller vous faire écraser sous les roues de cette charrette que de nous demander ici des secours. » Le malheureux, désespéré, court se jeter sous les roues et il est à l'instant délivré de toutes les misères de ce monde. Verdict du jury : « mort par accident (2). »

(1) Aurèle de Kervigan. tome premier, p. 95.
(2) *Idem.*, tome premier, p. 95.

Je lis dans une correspondance de Londres, à la date du 31 janvier 1868, ce qui suit :

« Tandis que la famine désole une partie du continent et que l'Algérie est en proie aux mêmes angoisses, ceux que Charles Dickens a surnommés « les Arabes des rues de Londres » ne sont guère mieux traités du sort. Une misère affreuse sévit dans les quartiers de l'est et sud-est de Londres, et le nombre des infortunés y est plus grand que les autres années. C'est ce que constate le chiffre des admissions dans les workhouses, ces pandémonium de la charité officielle. Il faut qu'un être humain endure une somme de souffrances bien grande pour se résoudre à entrer dans le workhouse, cette sorte de bagne où, dans ce pays de millionnaires, le pauvre expie son indigence. Là on sépare le mari de sa femme, l'enfant de sa mère. Il y a trois ans, deux septuagénaires, l'homme et la femme, à bout de ressources et poussés par la faim, allèrent frapper à la porte du workhouse ; ils avaient vécu cinquante ans côte à côte : on les sépara. Le lendemain les deux pauvres vieillards n'y tinrent plus ; d'un commun accord ils quittèrent l'établissement, et résolus à ne plus vivre plutôt qu'à vivre séparés, ils se prirent par la main et allèrent se jeter à l'eau. »

Le cruel égoïsme que font naître et que nourrissent toutes les institutions anglaises ; l'habitude de se croire au-dessus de toute autorité ; la répugnance bien connue de la justice à rechercher les coupables et des jurys à les condamner ; enfin, et plus que toute autre chose, l'impuissance d'une religion qui n'a prise ni sur le cœur, ni sur l'âme, telles sont les causes qui poussent

l'Anglais au crime du suicide, comme le vent pousse à l'écueil l'esquif sans gouvernail.

Mercantilisme.

L'Angleterre est une nation orgueilleuse dont toute la morale consiste à savoir gagner beaucoup d'argent. C'est la Réforme qui en faisant refluer toutes ses aspirations idéales et poétiques, a porté toutes ses forces et concentré tous ses efforts vers le mercantilisme.

Luxe et misère.

On trouve dans la société britannique l'assemblage de la plus étonnante richesse avec la plus étonnante misère, et le luxe des grands seigneurs marchands, dans ce pays, rappelle un peu les folles prodigalités de la Rome impériale. Mais derrière cet étalage de luxe suit la misère matérielle et l'abjection morale constituant un mal permanent, attaché comme une lèpre à une partie notable du corps social, phénomène singulier, étrange et vraiment moderne, qu'on appelle le paupérisme.

Aussi a-t-il fallu en venir à la ressource païenne des *frumentations ;* et, sous ce triste nom de *taxe des pauvres*, on s'est chargé, comme dans l'ancienne Rome, de nourrir par peur ceux qu'on n'eût pas nourris par charité.

Folie, sa progression.

La folie se développe en Angleterre d'une manière effrayante. La commission permanente des aliénés (*com-*

missioners in lunary) vient de publier son vingt-unième rapport, d'où il résulte qu'à la date du 1er janvier 1867, il existait dans le Royaume-Uni 65,000 aliénés officiellement déclarés, sans compter ceux qui sont à la charge de leurs familles.

En tenant compte de l'augmentation de la population, il s'ensuit que dans le même intervalle, en Angleterre comme en Écosse, le nombre des aliénés s'accroît quatre fois plus vite que celui des habitants. Le rapport des uns et des autres est comme 1 à 473, et pour l'Irlande, où la population a décru, le rapport est de 1 à 625.

D'où vient une si effrayante proportion qui nous révèle une des plaies secrètes de l'Angleterre à côté de tant d'autres qu'elle ne peut plus cacher ? Cette proportion ne serait-elle pas due à la haute pression exercée sur l'intelligence par l'activité dévorante de la vie active ? On a donné une autre raison. La folie est le résultat et souvent le châtiment de l'orgueil ; or, le protestantisme en faisant tout reposer sur la raison individuelle a exalté l'orgueil à un tel degré, qu'il s'est placé en dehors du sens commun. La médecine, aussi bien que la philosophie, constatent que la folie est la conséquence de l'orgueil poussé à un degré extrême.

Troubles de Birmingham, fanatisme religieux.

Parmi les maux qui viennent fondre chaque jour sur la riche Angleterre et qui sont un signe du temps, nous devrions une mention spéciale aux troubles qui ont ensanglanté la ville de Birmingham au mois de juin 1867.

Crimes des corporations ouvrières.

Ces scènes organisées par le fanatisme protestant ne pouvaient être égalées que par celles qui ont eu lieu à Sheffield parmi les corporations ouvrières (*trade unions*). Ces crimes sont la conséquence de ce détestable esprit de solidarité des associations ouvrières et un des symptômes les plus effrayants des ravages que les doctrines socialistes ont faits dans les esprits.

Fénianisme.

Nous ne parlerons pas du fénianisme que l'année 1867 vient d'infliger à l'Angleterre; c'est un fléau du plus effrayant caractère, né des vengeances de l'émigration irlandaise, encouragé par les États-Unis. Nourri de toutes les haines d'un peuple opprimé, le fénianisme enveloppe la Grande-Bretagne et constitue chez elle une barbarie armée de moyens criminels et qui a juré de détruire à son foyer la puissance britannique jusqu'à ce que justice soit faite.

Alcoolisme.

Que dire de l'ivrognerie et des ravages qu'elle fait en Angleterre ? Des statistiques bien établies prouvent que le nombre des victimes qui succombent chaque année aux ravages de l'alcool s'élève à 50,000.

M. William nous dit qu'à Londres il faut attribuer la moitié des morts subites ou accidentelles de 20 à 25 ans à l'excès des spiritueux. La police métropolitaine a en-

registré pour les années 1831-1832-1833, 93,834 cas d'ivrognerie. Elle a relevé à Londres 5,255 *public houses* ou débits de bière. (Ledru-Rollin, *de la Décadence de l'Angleterre*, t. 2, p. 231.)

Spleen.

Qui n'a entendu parler du *spleen* des Anglais, cet ennui de la vie, ce *tœdium vitœ*, naguère proverbial. Ennemi mystérieux qui s'attache au fils d'Albion et lui fait une guerre plus impitoyable qu'une foule d'autres maladies ou infirmités réelles (1).

L'Anglais a le caractère triste, sombre, mélancolique; cette disposition d'esprit se manifeste quelquefois chez lui de très-bonne heure. Les individus qui en sont atteints se montrent peu communicatifs, taciturnes, misanthropes, ne parlent pas, fuient le monde, aiment l'isolement et la solitude; sans force pour supporter quoi que ce soit, ils sont incapables de souffrir la douleur. Impuissants à jouir du plaisir, impatients de tout, combien qui appellent la mort, lorsqu'après avoir essayé de tous les changements ils se trouvent revenus aux mêmes sensations, sans rien pouvoir éprouver de nouveau.

(1) Ah ! nous te connaissons, ce n'est pas d'aujourd'hui
Que tu passes chez nous et qu'on te nomme ennui,
Prince des scorpions, fléau de l'Angleterre,
Au sein de nos cités, fantôme solitaire.
. . . .
A d'horribles cordons tu suspens nos enfants,
Où leur ouvres le crâne avec des plombs brûlants !
Arrière tes lacets et ta poudre maudite...
. . . .
Oh ! sanglant médecin !

Ainsi l'ennui, symptôme de la mélancolie en général, fait le caractère du *spleen* des Anglais, ou plutôt le *spleen* n'est qu'une variété de cette mélancolie concentrée qui conduit à l'homicide de soi-même et que quelques auteurs ont décrite sous le nom de mélancolie, ou anglomanie suicide.

C'est là la maladie des peuples extrêmement civilisés et opulents, des hommes que la fortune a le plus favorisés ; aussi les Anglais passent-ils pour les mortels les plus ennuyés de l'Europe.

Physiquement affectés par l'air et le climat du pays, fatigués d'émotions trop vives, rassasiés de jouissances, pleins de désirs vagues et inquiets, qu'ils ne sauraient satisfaire, ils n'en ont qu'un, bien déterminé, c'est de changer leur situation.

Afin d'échapper à cet ennui quotidien, ils s'élancent sur toutes les routes, parcourent tous les pays, se précipitent dans tous les tourbillons de plaisirs, jusqu'à ce qu'enfin saturés, fatigués, épuisés, ils reviennent au foyer, froids, silencieux, immobiles, avec ce visage de marbre qu'aucune émotion ne peut plus agiter et qui est le caractère distinctif de ces privilégiés de l'ennui.

Le *spleen* est donc une sorte d'instinct ou de désir dépravé.

Le suicide spléenique par lypémanie ou par tristesse, ennui ou dégoût de la vie, est chronique, se médite et se prépare de longue main, et s'exécute avec calme et avec un grand sang-froid, au moins apparent. C'est à d'autres causes qu'à une atmosphère chargée d'humidité et de brouillards qu'il faut attribuer cette disposition fâcheuse. Le suicide n'était-il pas inconnu dans la Grande-

Bretagne pendant la domination romaine ? Le climat a-t-il changé ? Non, il est toujours le même. Ce qui a changé, ce sont les usages, les mœurs, la civilisation(1).

Faut-il encore attribuer cette maladie à l'influence du physique sur le moral ? Serait-ce une bile noire et épaissse qui inspirerait ces goûts de misanthropie, cette haine profonde de la société et de la vie, ou ces pensées tristes et sombres qui conduisent des terreurs de la mort au penchant affreux du suicide ?

Nous sommes loin de nier l'influence de ces causes; mais ce qui produit le *spleen*, c'est l'abus des plaisirs, l'alcoolisme, c'est la liberté de penser et d'agir, la plus effréuée qu'on ait vue, ce sont les mauvaises doctrines surtout qui ont été prêchées en Angleterre depuis plus de trois cents ans par ses philosophes et ses hommes d'État, et plus peut-être encore par ses poëtes, dont les deux plus illustres ont semblé prendre à tâche d'enseigner à leurs concitoyens le dégoût de la vie et le mépris de la mort, en faisant représenter sur la scène des drames dont les héros pour la plupart finissent leur vie par un suicide.

En résumé, l'industrialisme et le mercantilisme ont

(1) On sait qu'à Londres le dimanche est pour les uns un jour de débauche et pour les autres un jour d'ennui morbide, de *spleen*.

Le *spleen*, ce fléau britannique, je pense qu'il doit être fréquemment engendré par un dimanche pluvieux, dans l'air funeste des cités, et probablement c'est un dimanche qu'il succomba à son désespoir, le malheureux dont l'épitaphe est devenue proverbiale :

Ci-git Johnson, l'innocent écuyer,
Qui se tua pour se désennuyer.

fait prédominer le culte des intérêts matériels en Angleterre, et il est arrivé là ce qui arrive toujours chez les nations trop policées où les raffinements du luxe s'accompagnent d'inévitables misères physiques et morales. Aussi chez ceux qui jouissent trop, la satiété, le dégoût de la vie, le suicide ; chez ceux qui manquent de tout, le découragement, le désespoir et le suicide. A ces incitations générales sont venues s'en joindre de particulières qui donnent l'explication la plus concluante de cet horrible entraînement vers le suicide qui règne dans la Grande-Bretagne.

Mauvaises doctrines, mauvaises mœurs.

Les fausses doctrines engendrent les mauvaises mœurs; c'est ce que prouvent la raison et l'expérience de tous les temps. L'Angleterre est peut-être l'exemple le plus frappant de ce que les mauvaises doctrines opèrent sur les mœurs. C'est là qu'on a vu la révolte contre les lois saintes de la religion aboutissant au *spleen*, au scepticisme, au vol organisé, à la prostitution la plus effrénée (1), au paupérisme et à la périodicité de la plus étrange et de la plus hideuse des épidémies, le suicide; surtout depuis les apologies qu'en ont faites les Thomas Morus dans son *Utopie*, les Down, les Blownt, les Gildon et autres, après les exemples qu'en ont donnés Philippe Mordaunt, ceux de Richard Smith et sa femme, qui, devenus pauvres de riches qu'ils étaient, après avoir d'un consentement commun tué leur enfant encore au berceau, se pendirent

(1) Le chiffre des prostituées dans la ville de Londres est de 80,000. (*Moniteur*.)

aux colonnes de leur lit. On trouva une lettre écrite de leur main: *Nous croyons que Dieu nous pardonnera.... Nous avons quitté la vie parce que nous étions malheureux, et nous avons rendu à notre fils unique le service de le tuer de peur qu'il devînt aussi malheureux que nous.* Il est à remarquer que ces forcenés, après avoir tué leur fils unique, ont écrit à un ami pour lui recommander leur chien et leur chat. *(Esquirol)*

Nul peuple peut-être n'a été imprégné du venin des doctrines impies du XVIe siècle, plus que le peuple anglais. Aussi a-t-il tous les défauts qui en sont les suites inévitables : l'orgueil, l'amour des richesses et la corruption des mœurs.

« Ce peuple, dit Donoso Cortès, est le symbole de l'égoïsme humain en adoration devant lui-même et élevé par l'extase à sa dernière puissance. » (Journal *El Faro*, 1847.)

L'individualisme et l'égoïsme sont des puissances qui rongent depuis longtemps le ciment de la société anglaise. Ce sont ces deux vices qui ont répandu dans le monde le goût du bien-être matériel, ce *confort* qui, pour l'Anglais, est un objet de légitimes aspirations. « Après avoir fatigué l'industrie pour acquérir des fortunes gigantesques, leurs possesseurs s'en vont demander à tous les soleils, à tous les déserts, à tous les océans, à toutes les civilisations, une jouissance pour leur palais, un raffinement pour leur licence, une surprise pour leur curiosité, une distraction pour leur ennui et lassés, dégoûtés et se moquant de tout, s'en retournent périr au sein d'une satiété dévorante, et pour ainsi dire essayer de la mort comme d'une dernière émotion. »

(L'abbé Plantier, *Conférences*.)

C'est à ces vices plus qu'à toute autre cause qu'il faut attribuer la fréquence du suicide en Angleterre, fréquence devenue si grande que les Anglais avouent eux-mêmes que leur pays est devenu le sol natal du suicide. « Comment, s'écrie un auteur contemporain, cette terre autrefois l'île des saints et du dévouement est maintenant la terre classique de l'égoïsme et de la corruption ! »

Dans ce pays les jouissances sont effrénées comme la cupidité de l'or qui les alimente ; il s'ensuit une dissolution de mœurs qui fait prévoir une dissolution sociale.

C'est l'Angleterre qui a infecté le monde de ce culte exclusif et mortellement contagieux de la matière ; c'est elle qui a donné l'exemple et l'émulation de cette activité fiévreuse, de cette course haletante après la richesse accumulée, immense, sans limites, et que les hommes de ce temps-ci paient du sacrifice de toute vertu, du repos, du bonheur et souvent de la vie.

« Le mal moral, dit le docteur Pariset, s'introduit dans les âmes par des paroles ou des images ; il s'y grave par des maximes, des exemples, des apologies ; bientôt il est partout. Ainsi du suicide ; le moindre prétexte, le motif le plus futile en est souvent la cause. »

Montesquieu a dit que les Anglais se tuent sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on puisse imaginer aucune raison qui les y détermine. C'est une maladie particulière à ce peuple, c'est le *spleen*, le terrible *tœdium vitœ*, en un mot, l'anglomanie suicide.

On a vu une dame anglaise se donner la mort parce qu'elle était impatiente de connaître l'autre monde. Un

Anglais s'est tué parce qu'on lui avait servi son thé sans sucre; — Miss H..., parce qu'elle avait un peu trop d'embonpoint.

« Il y a de cela quelques jours, raconte le *Figaro*, un gentleman qui avait promené partout, même à l'exposition, un *spleen* incurable, s'est coupé la gorge avec un rasoir. Son médecin, Anglais pur-sang, fut appelé en toute hâte par le domestique de mylord.

« Quand le docteur arriva il n'y avait plus rien à faire, qu'à enterrer son Honneur; seulement l'homme de l'art remarqua que le cou de son compatriote était très-mal coupé.

« — Avec quel rasoir a-t-il pu se massacrer ainsi ? demanda le docteur; ce n'est pas certainement avec un rasoir anglais. — Pardon, docteur, un pur anglais, seulement il avait été repassé à Paris.

« — A la bonne heure, l'honneur est sauf. »

Tout concourt donc à rendre plus fréquent dans la Grande-Bretagne, que partout ailleurs, le meurtre de soi-même. Il n'y a qu'une voix à ce sujet (1) ou, pour mieux dire, il n'y a qu'une voix discordante. Dans ces derniers temps M. Legoyt a présenté à l'Académie de médecine une note qui sur tous les points concorde avec notre travail, excepté sur ce qui concerne l'Angleterre. Il soutient lui « que, contrairement à une opinion généralement acceptée, ce pays se trouve au dernier rang dans

(1) Il résulte des travaux de MM. Balby, Casper, Guerry et Quetelet que dans les États-Unis le suicide est plus fréquent qu'ailleurs; puis vient l'Angleterre, ensuite la France, la Prusse et l'Autriche. Il est rare en Russie, en Italie et en Espagne.

(Devergie, *Médecine légale*, tome 2, p. 546.)

l'ordre de la fréquence du suicide. » Nous serions curieux de savoir comment M. Legoyt a pu se former sur l'Angleterre une opinion si favorable. Qui mieux que lui pouvait se procurer les documents nécessaires? chef de bureau de la statistique au ministère du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, qui pouvait mieux que lui éviter une erreur, à savoir que si dans tous les pays d'Europe le suicide progresse plus rapidement que la population et la mortalité, l'Angleterre fasse exception à cette règle ? Nous ne pouvons, quant à nous, nous rendre raison de ce fait, que rien n'explique et ne justifie.

Nous sommes porté à croire que l'auteur de cette note a été induit en erreur par les statistiques officielles; ce qui nous le ferait croire, c'est la remarque de M. de Briant, qui dit, en parlant des Anglais, « qu'on les enterrerait aujourd'hui encore ignominieusement entre trois chemins, si l'on n'avait reconnu la nécessité d'éluder l'exécution de la loi en déclarant *toujours* que l'individu qui s'est suicidé était atteint d'aliénation mentale. »

Ce qui démontre que M. Legoyt s'est réellement trompé sur le chiffre des morts volontaires en Angleterre, c'est que, préoccupé, comme tout le monde, de rechercher les causes qui rendent progressif le suicide en Europe, il l'attribue à la concurrence illimitée, au culte de plus en plus exclusif du bien-être matériel, aux excitations de l'ambition, aux crises politiques et à la spéculation, toutes choses inhérentes aux civilisations avancées. Or Dieu sait si ces causes prédominent en Angleterre. Quelle nation est plus exposée à la concur-

rence illimitée, si ce n'est la nation industrielle et commerçante par excellence ? N'est-ce pas chez elle qu'est né le goût du confort et ce sybaritisme qui a envahi le monde ? L'ambition y est-elle inconnue ? et les crises politiques non moins que les jeux ardents de la spéculation cessent-ils d'y faire des victimes ? Il serait bien étrange qu'avec la persistance de causes aussi actives du suicide, plus actives en Angleterre que dans nul autre pays d'Europe, leurs effets y fussent plus rares que partout ailleurs. Il y a là quelque chose qui répugne aux lois de la logique et au sens commun et qui nous autorise, bon gré mal gré, à conclure que l'Angleterre, terre natale du privilége séculaire de l'égoïsme sans pitié et de la personnalité superbe, est aussi la terre classique du suicide (1).

Nous n'allons point avec une humeur misanthropique chercher le mauvais côté des hommes et des choses. Ce que nous disons ici de l'Angleterre n'est ni un paradoxe, ni un pamphlet, c'est de l'histoire. Animé d'un esprit étroit de nationalité, avons-nous fermé les yeux au spectacle imposant de ses grandeurs ? Non, ces grandeurs sont sans bornes ! Jamais peuple, dans le domaine du monde matériel, n'a développé son activité sur une plus incommensurable échelle. La plume serait impuissante à décrire les mouvements de ses ports, de ses

(1) On sait d'ailleurs que la folie et le suicide suivent la même progression. Or l'Angleterre est le pays du monde qui a le plus d'aliénés ; les statistiques officielles lui en attribuent 65,000 sur une population de 25,000,000 d'habitants ; c'est encore, proportionnellement, 5,000 de plus que la France qui en a 84,000 sur 37,000,000 d'habitants.

manufactures, de ses travaux rustiques; les chiffres seuls peuvent en donner la mesure. Comment se fait-il qu'au faîte de cette prospérité matérielle, la Grande-Bretagne, frappée au cœur, s'affaisse sur elle-même au point qu'il ne restera bientôt plus d'un côté que des monceaux d'argent et de l'autre des monceaux de morts ?

Or comment se produit cet étrange et cruel phénomène ? Toutes ces richesses, fruit d'un labeur sans relâche, vont s'engloutir dans le gouffre sans fond du capital, dans la caisse des banques et des commandites, et par la puissance du crédit et par l'accumulation des forces, se rendent maîtresses des salaires, de la circulation et de la vente. C'est le monopole des capitaux qui aspire toute la richesse de l'industrie, du commerce et des manufactures comme le droit du fief aspire tous les sucs du domaine terrien et toutes les sueurs de ses prolétaires. Ce sont ces deux féodalités, terrienne et financière, qui épuisent les forces sociales ; c'est le droit exorbitant de la terre et le droit absolu de l'argent, deux priviléges inexorables, qui ont creusé sous un luxe incomparable d'effroyables abimes, le désespoir et la faim. Cette société est partagée en deux camps, sans intermédiaire, en quelque sorte : les capitaux ligués, d'un côté, les bras exténués et sans défense, de l'autre.

Le temps nous manque pour pouvoir remonter aux sources de cette noire mélancolie, de cette idée fixe et de cette folie suicide dont les Anglais atteints les premiers ont communiqué le germe à tout le continent. Cette mode de délirer et de se tuer a passé le détroit avec les ballots de coton et de soie.

Nous avons déjà dit la part que la poésie en général, avait prise au développement du penchant au suicide et nous avons cité les poëtes qui, en particulier, avaient exercé une influence sur ce développement. Le génie de lord Byron est connu ; il nous reste à faire connaître celui de Shakespeare, le poëte national par excellence.

Si l'on veut savoir, à 250 ans de distance, comment ce peuple d'Albion comprend et interprète les drames de cet homme célèbre, on n'a qu'à lire l'enquête qui a été faite, enquête très-consciencieuse et qui prouve le cas que l'homme fait de sa vie et de celle de ses semblables. De plus ce génie incomparable a eu la gloire d'inoculer à ses compatriotes cet esprit bizarre, original, mélancolique et rêveur qui veut être lui et n'être égalé par rien, qui se fait un jeu des misères humaines, qui hait les hommes et leur commerce et quitte la vie quand il en est las.

Je ne connais pas de poëte qui ait fait entendre des accents plus lugubres et qui ait étalé sur la scène avec un luxe plus effrayant les effets terribles du poignard et du poison. Mais quand l'acteur a fini son rôle, ce peuple imitateur le continue au naturel. Ainsi tous ces drames qui ne sont qu'une suite de meurtres, une longue traînée de sang et une leçon incessante de suicides que le peuple applaudissait à outrance, lui communiquaient cette fièvre de suicide qui est allée en progressant, parce que le frein religieux et moral s'était brisé depuis longtemps.

La puissance de l'homme aux prises avec la puissance du sort, tel est le spectacle qui a inspiré le génie dramatique de Shakespeare. Il parle comme un païen et un fataliste ; il croit au pouvoir des dieux et à la né-

cessité de la destinée. On trouve ces doctrines exprimées crûment dans *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Titus Andronicus*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*. Celle-ci, dans une imprécation contre les dieux barbares, auxquels elle menace de jeter son sceptre, s'écrie : « Tout n'est plus que néant, la patience est folie... la fureur sied bien à l'être que le malheur a rendu insensé. Est-ce donc un crime de se précipiter soi-même dans la secrète demeure de la mort, avant que la mort ose venir à nous ? O femmes, suivez-moi, nous n'avons plus d'ami que notre courage et la mort. » (1)

Antoine se tue avec la même épée dont son esclave s'est percé. « Il finit ainsi parce que le cercle de ses destins est rempli ; Antoine seul a triomphé de lui-même. » (2) C'est ainsi que Brutus a triomphé de Brutus ; nul autre homme que lui ne s'illustre par sa mort (3). « L'âme, dès qu'elle est fatiguée des entraves de ce monde, ne manque jamais de pouvoir pour s'élargir elle-même. Ce que je sais, c'est que je puis à mon gré secouer de moi la part de joug que je porte... tous le peuvent de même, et tout esclave porte comme nous dans sa main le pouvoir d'abolir sa servitude (4). Que nous devons mourir, nous le savons. Ce n'est que pour étendre la trame et l'allonger de quelques jours que les hommes s'agitent...Oui, celui qui retranche vingt années de la vie retranche vingt années de la crainte de la mort. » D'après cela la mort est réellement un bienfait.

(1) *Antoine et Cléopâtre*.
(2) *Antoine et Cléopâtre*, acte 4, scènes 18 et 19.
(3) *Jules César*, acte 5e.
(4) *Jules César*, acte 2, scène 1.

Presque tous les conspirateurs contre la vie de César finissent par se suicider, quand Octave et Antoine les attaquent et les font prisonniers. C'est d'abord Cassius, puis Licinius, puis Brutus et tant d'autres. « Mourir de sa propre main, c'est se rendre libre. » (1)

Les rois avaient auprès d'eux des fous, ou prétendus fous, pour les distraire; mais ils usurpaient souvent eux-mêmes leurs priviléges. « A voir leur peu de cervelle et leurs extravagances, que de fois les rois sages prenaient la place des fous! » Pourquoi faire délirer ainsi les rois et rendre méprisable la majesté de l'autorité ? Ce jeu est dangereux ; n'est-ce pas le rôle du roi Lear ? Ce roi qui fait le fou, qui n'a dans tout son naturel qu'inconséquences, bizarreries, excentricités, est bien fait pour dérouter le sens moral. De pareils exemples sur la scène ne devaient pas peu servir à propager parmi les bons Anglais cette manie de jouer l'homme à part, ce type d'originalité, d'excentricité, inconnu partout ailleurs.

Toutes ces intrigues qu'on rencontre dans ces drames, toutes ces situations étranges, tous ces sentiments ignobles, toutes ces morts impatientes, n'étaient-elles pas faites pour rebuter des hommes, pour faire fuir d'une société pareille bien des âmes que ce monde corrompu et pervers avait déjà dévastées, dégoûtées de la vie ? (2) Toujours la trahison, toujours le poison, le poignard,

(1) *Jules César*, acte 3, scène 2.

(2) « O amour de la vie, est-il possible que nous consentions à supporter à chaque instant toutes les angoisses de la mort plutôt que de mourir une fois ? » (*Le Roi Lear*.) Ne sont-ce pas là des incitations au suicide ?

toujours le sang devant les yeux ; il y a là de quoi faire prendre en horreur l'existence. Partout les machinations, les sourdes trames, les perfidies et tous les désordres qui s'ensuivent ; toutes les noirceurs, toutes les ignominies, toutes les turpitudes, tous les opprobres, toutes les basses scélératesses, en un mot toutes ces peintures hideuses des crimes et des vices des hommes ; tout cet exécrable amas d'horreurs qu'on a donné aux Anglais sous le nom de drames, tout cela n'est-il pas fait pour désillusionner, pour désenchanter le cœur et précipiter dans la plus noire mélancolie les pauvres natures, les esprits faibles que l'éducation religieuse ne soutient pas ?

Ces drames ne sont d'un bout à l'autre qu'un tissu de maux affreux, de situations les plus extraordinaires, les plus criminelles qu'on puisse imaginer. Ce sont des souffrances inimaginables, capables de désespérer, non pas des hommes, mais des anges ; partout des meurtres et des assassinats à dégoûter de la vie, en voyant le peu de cas qu'on en fait. Le suicide est enseigné à chaque scène ; il sort pour ainsi dire de toutes les positions désespérées, de ces personnages auxquels le malheur ou l'infamie ne laissent aucune autre issue. (1)

Tous les héros de ces drames sont si habitués à mépriser les misères de la vie et la vie elle-même, qu'ils

(1) Roméo cherche à acheter du poison pour se détruire. « Je viens, dit-il, en ces lieux armé contre mes jours. Oui, c'est ici que je veux établir mon éternel repos... en me séparant de ce corps, lassé du monde et de la vie. » Ces deux héros de la pièce finissent par un suicide. Roméo s'empoisonne, Juliette se poignarde.
(*Roméo et Juliette*, acte 5, scène 2.)

renoncent au plus grand des biens avec l'indifférence dont on perd la plus vaine bagatelle. Ils sont si las de leur lutte continuelle et infructueuse avec le sort, qu'ils exposeraient leur vie à tous les hasards pour la rendre plus heureuse ou pour s'en délivrer.

Il est certain qu'on ne peut assister à la représentation de pareilles œuvres sans dégoût, ni sans danger. Au sortir de là, ces esprits mélancoliques, rassasiés de plaisirs, dégoûtés de la vie, se trouvaient tout montés pour l'enivrement de la mort. On conçoit très-bien que ces pauvres têtes élevées à ce diapason, brûlées par ce corrosif qu'on venait de leur verser, ne tinssent plus à la terre que par un fil. Ils devaient éprouver je ne sais plus quel vertige et quelle fascination de la mort, n'ayant devant les yeux que sang, poison, poignard et toutes les horreurs des morts violentes.

Nous terminerons cette étude par un passage qui est devenu proverbial : « Être ou ne pas être, voilà la question, » dit le poëte anglais. « Lever le rideau et passer derrière, voilà tout, répète le poëte allemand. » Et pourquoi craindre et balancer, parce qu'on ne sait pas ce qu'il y a derrière ? parce qu'on n'en revient pas ?... s'il est plus noble à l'âme de souffrir les traits poignants de l'injuste fortune, ou se révoltant contre cette multitude de maux, de s'opposer au torrent et les finir ? » « Mourir, dormir, rien de plus, et par ce sommeil dire : nous mettons un terme aux angoisses du cœur et à cette foule de plaies et de douleurs... Ce point où tout est consommé devrait être désiré avec ferveur... Mais de savoir ce qui peut survenir lorsque nous nous sommes débarrassés de cette enveloppe mortelle, c'est

de quoi donner à réfléchir et c'est cette idée qui donne une si longue vie à la calamité. Car quel homme voudrait supporter les traits et les injures du temps, et toutes les injustices des hommes, lorsqu'avec un poinçon il pourrait lui-même se procurer le repos? » (1)

Nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des images et des comparaisons burlesques que le poëte va chercher pour décrire la vie et la faire prendre pour ce peu qui est rien ; de même que les couleurs dont il se sert pour peindre ce bienfait de l'existence que nous devrions chérir plus que tout autre bien, puisque c'est par elle que nous pouvons arriver au bonheur parfait, au lieu d'en semer à plaisir le mépris sous les pas de l'homme et l'exposer à périr misérablement.

Législation.

La législation anglaise sur le suicide est aussi nulle que la législation française. Voici un fait qui prouve que la loi anglaise n'est pas plus qu'en France chargée de formalités.

Le 3 octobre 1861 le *Morning Chronicle* dit qu'il y eut à Londres une enquête sur la mort de M. Isaac Moses, juif, possesseur d'une fortune immense.

M. Isaac Moses s'était assis dans le jardin de la taverne du *Lion noir* pour prendre quelques rafraîchissements. Il avait été servi depuis environ une heure par le garçon, lorsque celui-ci entendit un grand bruit ; étant accouru il trouve M. Isaac Moses la face contre terre ;

(1) *Hamlet*, acte 3, scène 1.

le sang coulait à grands flots d'une blessure qu'il s'était faite à la gorge avec un rasoir. L'instrument était encore auprès de lui; le chirurgien appelé ne donna aucun soin, la mort avait été instantanée. M. Brent, coroner, a constaté que c'était là une triste mort pour un personnage éminent. Il a dit qu'il était impossible de juger la pensée suprême d'un homme au moment où il se livrait à un tel acte.

Le jury s'est borné à constater la mort sans réflexions.

TRAITEMENT

DU

SUICIDE

CHAPITRE XIV.

Traitement du suicide. — Individualisme et catholicisme ou raison divine et raison humaine. — Idolâtrie de l'homme. — Négation de la Providence. — Le suicide est un attentat contre la volonté divine. — Le suicide est un crime contre nature. — Le suicide en face de la Révélation. — Le suicide est un crime contre soi-même et contre la société. — La vie est un souffle divin. — Résumé.

Traitement du suicide.

Après avoir constaté toute la gravité du mal social que révèle l'augmentation constamment progressive du chiffre des suicides, après en avoir étudié avec soin les causes éloignées et prochaines, il nous restait à en indiquer les remèdes.

Dans le traitement d'une maladie il importe surtout de remonter aux circonstances étiologiques; car c'est surtout la considération des causes de la maladie et des conditions de son développement qui conduit aux indications des moyens de traitement.

Nous venons de chercher et de découvrir au plus profond de l'esprit humain, l'idée mère qui engendre

toutes ses aberrations. Nous avons montré le suicide comme un produit et une conséquence dernière du délire de l'orgueil et de l'esprit de révolte, comme une maladie morale et sociale qui a couvé depuis la Renaissance, s'est compliquée du philosophisme, de la Réforme, de la Révolution, et se compliquera bientôt de la guerre sociale, maladie qui veut un traitement social ; car pour la conjurer, pour la guérir, ce ne sera pas trop de toutes les forces vives de la société : éducation, lois, religion, etc...

Il nous reste donc maintenant à parler de l'idée génératrice des réparations.

La société est en proie à un mal terrible qui lui ronge les entrailles et qui peut la précipiter au tombeau. En effet, ce mal est plus intime, plus profond, plus dévorant qu'il n'est possible de le dire. Dans cette société où germent tant de penchants mauvais, tout conspire à la propagation du meurtre de soi-même. La nature du mal est connue, sa provenance en a été indiquée et le remède, qui ne le voit désormais, c'est la religion.

La religion consacre tous les droits, enseigne tous les devoirs, condamne tous les crimes ; elle appelle au banquet divin de ses ineffables consolations, toutes les misères de la vie humaine ; celui-là lui est le plus cher, qui est le plus infortuné. Peut-on trouver un remède plus opportun et plus efficace ?

Individualisme et catholicisme, ou raison divine et raison humaine.

Pour détruire un pareil état de choses, pour guérir

une société malade à ce point, il faut subordonner l'individualisme au catholicisme, courber la raison humaine sous l'autorité de la raison divine et de la tradition. Évidemment l'opinion suit une voie tout autre; elle la suit si obstinément, qu'aucune expérience n'a pu l'éclairer, aucun malheur la lasser, aucune déception la rebuter. L'antique serpent toujours nous fascine, et pour rompre le charme il faut plus que l'homme.

En vain les esprits les plus méditatifs sondent les mystères de la nature et ceux de la destinée. Efforts perdus ! muets oracles ! insipides leçons ! L'homme enseigné par l'homme seul demeure dans le désert de son esprit ; l'homme conduit par l'homme seul, erre dans le désert de son âme. L'homme n'est que délaissement et solitude, tant qu'il n'est pas réconcilié avec l'infini ; ses tristesses sont sans témoin et sa plainte expire. Cette âme fatiguée, cette âme où l'ennui, le doute et le dégoût de la vie, torrents d'amertume, ont creusé comme un lit de souffrances, vous dira mieux que nous ce que l'homme peut pour le salut ou la guérison de son semblable. Non, l'homme n'est plus pour l'homme un compagnon, un guide, un ami : l'homme est inutile à l'homme.

Il faut donc faire cesser au plus tôt cet antagonisme impie qui règne entre la créature et son Créateur ; il faut que celle-ci s'humilie de nouveau. L'humilité est un ressort secret que Dieu a placé au fond de l'âme humaine, qui l'incline vers l'abîme de son néant pour lui en faire mesurer toutes les profondeurs, et qui, en se redressant, l'emporte de toutes ses aspirations vers l'infini pour y reconquérir sa grandeur première. A tous

les excès, à tous les vertiges de l'orgueil, il faut opposer les adorations, les gémissements, la soumission la plus parfaite et la plus absolue de l'esprit et du cœur. C'est ce sentiment d'humble dépendance et de confiance filiale envers le Souverain de toutes choses qu'il faut faire triompher. Il faut que l'homme se renonce lui-même. Toujours orgueilleux, qu'il contemple obstinément ses misères ; égoïste, qu'il cesse de s'aimer pour aimer les autres ; terrestre, qu'il monte sur les hauteurs où l'on respire les parfums de la patrie absente, et si parfois ses sens le sollicitent à descendre, qu'il secoue ses chaînes. Lorsque l'homme se sera réconcilié avec Dieu, lorsque la religion et l'humanité auront conclu leur alliance définitive, le suicide ira en décroissant. Jusque-là il n'y aura rien à faire.

Voilà la voie par laquelle il faut passer ; elle est bien humble et bien étroite ; c'est la voie des abaissements et des souffrances, c'est celle du sacrifice ; et cependant il n'en est point d'autre ; par elle et par elle seule il faut passer, car elle seule apprend à l'âme que ses défaillances ici-bas, et ses humiliantes attaches dans les régions de la matière ont pour cause le divorce primitif de l'âme avec l'amour infini.

Idolâtrie de l'homme. — Négation de la Providence.

L'homme partout substitué à Dieu, voilà le crime capital du monde moderne. La vraie question posée à l'Europe par ce sphinx qui l'interroge au bord d'un gouffre entr'ouvert, est donc celle de savoir si désormais l'homme pourra se passer de Dieu, ou si Dieu s'incli-

nera de nouveau vers l'homme après que celui-ci aura reconnu le peu qu'il est. On parle de conciliation ; oui, sans doute, mais il y a mieux et plus à faire que de rapprocher les hommes entre eux ! Le grand rapprochement à opérer, c'est de réconcilier la terre avec le ciel. Toute solution humaine est désormais impossible ; il ne reste qu'une alternative : se soumettre à Dieu ou périr. Il faut que les peuples meurent ou qu'ils reviennent à la vérité, et qu'ils l'embrassent tout entière ; car la vérité incomplète est un mensonge, non moins que l'erreur grossière. Le docteur Descuret (1) avait entrevu ces vérités, lorsqu'il disait : « C'est surtout lorsque l'homme méconnaît les droits de son Créateur, lorsqu'il s'obstine à ne voir que le néant au delà de son existence, qu'il ose porter sur lui-même une main homicide (2). Rouvrez son âme aux grandes vérités du christianisme ; montrez lui ses devoirs comme homme et comme citoyen. Bientôt il comprendra que sa vie n'est qu'un dépôt dont il ne peut disposer sans se rendre coupable envers Dieu, envers soi-même et envers la société. »

Attenter à sa vie, c'est commettre un crime :

1° Contre Dieu, car c'est violer son droit. En effet ne sont-ce pas ses mains qui ont pétri ce corps, construit cette merveilleuse machine, formé les innombrables ressorts de ce vivant organisme, chef-d'œuvre de la création visible, cette force mystérieuse qui le meut et l'anime ? N'est-ce pas lui qui le fournit et l'entretient par une action incessante de cette âme, sa vivante image ?

(1) *Médecine des passions.*

(2) Il existe une secrète solidarité entre le matérialisme et le suicide.

N'est-ce pas lui qui l'a produite et qui, par les inexplicables liens de l'union hypostatique, l'incarne dans ce corps pour ne constituer avec lui qu'une personne? Tout cela étant nécessairement l'œuvre du Créateur, lui appartient essentiellement à titre de propriété, par un droit naturel, rigoureux, absolu. Donc briser violemment et sans ordre cet organisme, rompre cette union, détruire cette vie, c'est attenter au droit de Dieu même, c'est commettre un crime. » (*Encyclopédie catholique*, art. *Suicide*.)

Le suicide est un attentat contre la volonté divine.

« La vie de l'homme, c'est l'expression réelle de la volonté de Dieu. Le suicide est donc la lutte impie de la volonté de l'homme s'insurgeant contre la volonté de Dieu. La preuve que Dieu n'établit pas l'homme l'arbitre de sa vie, qu'il se réserve le pouvoir suprême d'en disposer, c'est que de fait il exerce ce droit. En effet, sa providence marque à chacun l'heure de sa naissance, lui compte le nombre de ses jours. Il assigne à chaque créature le rang et le lieu qu'elle doit occuper, la fonction spéciale qu'elle doit remplir et le temps que doit durer son action. De l'exactitude de chacune d'elles à exécuter cette volonté éternelle, résulte l'accord harmonique de cet univers et la glorification de Dieu. Que fait le suicide ? il rompt cette harmonie, il déserte son poste, manque à son rôle, rejette sa tâche, trahit son devoir et prive Dieu de sa gloire. » (*Ibidem.*)

Le suicide est un crime contre nature.

« Par le suicide, l'homme commet un crime contre nature ; tout dans l'homme lui rappelle le devoir de conserver sa propre existence, tout l'y porte naturellement. Tous les besoins innés de son être, toutes ses forces physiques, tous les appareils de son organisme, toutes leurs fonctions, tous les phénomènes de l'économie corporelle tendent à la vie ; toutes les puissances physiologiques, tous ses instincts veillent à sa conservation, et lors même qu'une volonté pervertie abuse de sa liberté pour leur faire violence, tous les ressorts de la spontanéité luttent contre elle et repoussent la mort avec une telle énergie que souvent elle triomphe des résolutions les plus déterminées et le plus longtemps méditées. » (*Ibidem.*)

Le suicide est un crime contre soi-même et contre la société.

2° Se donner la mort c'est se faire à soi-même un mal irréparable ; c'est sortir de la vie en vouant sa mémoire à la flétrissure de l'infamie ; c'est manquer à sa destinée, se jeter sans ressource sous les coups vengeurs de la justice divine et consommer soi-même son malheur éternel.

3° Le suicide est un crime contre la société. L'homme, comme être social, a des rapports nécessaires avec ses semblables, d'où naissent pour lui des devoirs auxquels nul ne peut se soustraire sans léser la société. La même loi naturelle qui commande à la société de veiller à la

conservation de ses membres, impose à ceux-ci la réciproque, l'indispensable obligation de lui rendre les services qu'ils en ont reçus et de contribuer autant qu'il dépend d'eux à son bien général. Ces mutuelles obligations, vrais principes générateurs des sociétés, sont indépendantes des volontés individuelles. Nul ne peut donc s'en affranchir de soi-même sans violer à la fois ses droits souverains et ceux de la société.

Le suicide en face de la Révélation.

Il nous reste à considérer le suicide au point de vue du droit divin révélé. Envisagé sous ce dernier point de vue, nous voyons le suicide dès le commencement du monde défendu par la loi de Dieu (*Genèse*, chap. 4, verset 9 et chap. 9, verset 6.) expressément proclamée dans le décalogue sous la forme la plus absolue : *Vous ne tuerez point.*

Dans sa teneur comme dans ses motifs, cette défense s'applique rigoureusement au suicide. Se tuer, c'est tuer un homme, c'est verser le sang humain, c'est détruire en sa personne l'image de Dieu ; or, à cette défense nulle exception. Le suicide est la violation du droit de Dieu sur l'homme. L'homme a l'usage de la vie, mais non le domaine direct ; la propriété en appartient essentiellement au Créateur (1).

La vie est un souffle divin.

La vie est dans l'homme, Dieu l'y a mise ; mais elle

(1) Voir *Encyclopédie catholique*, article *Suicide. Passim.*

n'est pas de l'homme, elle est de Dieu. Elle est naturelle, dit-on ; oui, sans doute, car elle a son principe en Dieu, auteur de la nature des êtres et de leurs rapports. Si donc la vie n'est pas de l'homme elle ne saurait dépendre des caprices et des défaillances de l'homme.

Résumé.

En résumé, dit Brière de Boismont, l'histoire et la statistique s'accordent pour démontrer que le suicide ne fut jamais que la conséquence des plus graves erreurs sur Dieu et sa providence, sur l'homme et ses destinées, et la suite des plus tristes désordres dans les mœurs. Il est également constaté, d'une part, que le suicide a toujours diminué en raison du vrai progrès, des vraies doctrines sur ces grandes questions, et de l'autre, qu'il a gagné du terrain à mesure que le Christianisme a perdu de son influence sur les esprits et les cœurs. D'où il suit qu'il faut chercher le vrai préservatif contre le suicide dans les convictions et les pratiques du Christianisme.

SUITE DU CHAPITRE XIV.

Éducation morale. — Respect de l'autorité. — Obéissance. — Action gouvernementale. — Notions religieuses et morales. — Respect de la loi et des grands principes sociaux. — Action religieuse — Empire de la religion. — Pouvoir de la philosophie. — Tempéraments du siècle. — Insuffisance des moyens humains. — Recours aux moyens surnaturels. — Le suicide est l'acte suprême de l'orgueil. — Le remède de l'orgueil désespéré, c'est l'humilité pratique. — L'humilité prend sa source en Dieu.

Éducation morale.

C'est à la racine qu'il faut prendre les peuples, à la jeunesse qui représente l'avenir et qui d'avance en dit le secret. « C'est dans le cœur de la jeunesse, dit le docteur Descuret (1), qu'il faut faire germer les préceptes de religion et de morale qui peuvent mettre l'homme en garde contre ses passions; tout est perdu si l'on attend qu'elles exercent sur lui leur empire. Combien de malheureux parents n'auraient pas à déplorer la mort volontaire d'un fils tendrement aimé s'ils avaient su de bonne heure le prémunir par leurs avis et surtout par de bons exemples contre les dangereuses maximes de l'incrédulité, et contre les séductions de tous genres qui sont venues l'assaillir à son entrée dans le monde !

« Si les parents pour se dérober à une si grande infortune sont intéressés à inculquer à leurs enfants des

(1) Descuret, *Médecine des passions.*

pensées religieuses, s'ils doivent leur inspirer l'amour de la vertu, de l'ordre, du travail ; arrêter en eux les progrès d'un froid égoïsme ou d'une folle ambition, agrandir leur âme par des idées nobles et généreuses et les attacher à la vie par des liens de famille qui contribuent à leur bonheur ; c'est aussi un devoir pour les gouvernements, s'ils veulent éviter l'effrayant accroissement du suicide, de veiller avec soin sur l'éducation de la jeunesse et sur la morale publique. »

Respect de l'autorité.

En présence d'une époque indocile à tout frein et entraînée vers une indépendance anarchique, au moment où toute autorité chancelle, quand la génération contemporaine ne connaît plus ces nobles écoles de respect qui, jadis, firent de notre France la plus polie comme la plus chrétienne des nations ; lorsque des jeunes gens, à peine échappés des bancs de l'école, prétendent régenter le Pape, les évêques, les souverains, leurs pères, tous ceux enfin qui portent des cheveux blancs ; quand l'insoumission et le mépris de toute supériorité gagnent partout les masses populaires, il faut que l'exemple de l'obéissance et du respect brille d'un éclat plus vif que jamais ; il faut qu'il s'étende et qu'il se généralise (1).

(1) On a remarqué avec peine depuis quelques années l'abaissement graduel du respect dans nos mœurs et parmi la jeunesse ; on ne saurait nier que le respect de Dieu, des parents, des supérieurs, de ses semblables et de soi-même, est la base de tout ordre et de toute morale.

C'est un devoir sacré pour les parents et pour tous les instituteurs de la jeunesse de réagir contre cette funeste tendance et de commencer par rétablir dans le cœur de l'enfant, avec une autorité vigoureuse et inflexible, le respect dû à la loi de Dieu et à toute autorité qui en dérive.

Obéissance.

L'obéissance est la loi souveraine de la vie humaine. L'homme ne peut s'élever qu'à la condition d'obéir. Un immense besoin d'indépendance se fait sentir dans son âme, il entend des voix qui crient de tous les abîmes de son cœur : *Dirumpamus vincula*. Plus de langes, plus de chaînes, plus de barrières, plus de limites à ma liberté... Voilà la nature humaine dans un enfant de quinze ans ; voilà le cri d'indépendance jeté avant l'heure par l'homme encore enfant ; cet impatient du joug, cet ambitieux du commandement, que va-t-il devenir ? Cet indépendant, qui le soumettra ? Ce révolté, qui le contiendra ? Qui arrêtera cet emporté qui semble vouloir courir le monde, comme le cheval de l'Arabe, à travers le désert ? l'obéissance, mais la libre et volontaire obéissance. A cette heure décisive, l'acceptation libre d'une autorité qui le domine, lui est devenue plus nécessaire que jamais. Alors, et surtout alors, il faut qu'à droite et à gauche l'obéissance lui pose des barrières de peur que sa fougue ne l'épuise, ou que des déréglements d'une force qui ne se possède point ne le précipitent au fond des grands abîmes.

Action gouvernementale.

M. Henrion tient à peu près le même langage : « S'il n'appartient, dit-il, qu'au pouvoir de réprimer la licence de la presse et le scandale des théâtres, au moyen desquels se propagent les maximes les plus immorales et les exemples les plus infâmes, il dépend de chaque

père de famille, du citoyen le plus humble comme du riche ou du puissant, de veiller sévèrement à l'éducation de ses enfants; il dépend de lui de les prémunir par l'enseignement et la pratique de la religion contre les séductions dont le monde pourra les environner, contre les mécomptes de l'ambition et les revers de la fortune, contre les sollicitations impétueuses du vice et les conseils affreux du désespoir. Faisons des chrétiens de nos enfants et la responsabilité d'un suicide ne pèsera jamais sur notre conscience. »

Notions religieuses et morales.

« La pensée de la mort, chez les jeunes gens, est en général mobile et fugace comme leurs idées, dit le docteur Brière de Boismont; il en résulte que chez eux le suicide est rarement réfléchi. Chez ces organisations mobiles, impressionnables, c'est la sensibilité qui est surtout mise en jeu. Un des premiers devoirs des parents et des instituteurs est donc de prévenir ces jeunes âmes contre les notions qui ne peuvent que développer outre mesure la sensibilité si naturelle à leur âge. Jetez donc dans leurs âmes les germes de la religion et de la morale. » (*Du Suicide et de la folie suicide.*)

Le célèbre médecin aliéniste Esquirol s'exprime sur ce sujet en ces termes : « Si par son éducation l'homme n'a pas fortifié son âme par les croyances religieuses, par les préceptes de la morale, par les habitudes d'ordre et de conduite régulière; s'il n'a pas appris à respecter les lois, à remplir les devoirs de la société, à supporter les vicissitudes de la vie; s'il a appris à mépriser ses

semblables, à dédaigner les auteurs de ses jours, à être impérieux dans ses désirs et ses caprices; certainement toutes choses égales d'ailleurs il sera plus disposé à terminer volontairement son existence dès qu'il éprouvera quelques chagrins, quelques revers. » (*Maladies mentales.*)

Respect de la loi et des grands principes sociaux.

Les sciences, les arts, l'industrie, le commerce, ont fait, dit le docteur Lisle, depuis quelques années, des pas de géants. La richesse publique et privée, le luxe et le bien-être matériels de tous, se sont accrus avec une rapidité qui ouvre sur l'avenir les perspectives les plus splendides et les plus inattendues (1).

Mais l'élément moral de la vie des peuples a-t-il fait les mêmes progrès ? Malheureusement non. Ainsi que l'a si bien dit M. le ministre de la justice : *Il est évident que depuis le commencement du siècle le respect de la loi et des grands principes sur lesquels la société repose a été en s'affaiblissant.*

J'ajouterai, sans crainte d'être démenti, que d'un autre côté les sentiments religieux, le respect des dogmes les plus saints, la croyance à une vie future, tendent à s'effacer de plus en plus. Le doute et l'indifférence qui les ont remplacés sont mortels à l'homme ; ils éteignent en lui, peu à peu, les sentiments nobles et élevés, les idées de dévouement et de sacrifice, et le livrent tout entier et sans résistance possible aux passions sensuelles et

(1) Docteur Lisle, *Du Suicide, statistique, médecine*, etc., page 294 et suivantes.

égoïstes... C'est là évidemment qu'il faut chercher la cause de cet oubli facile de tous les devoirs sociaux, de cette démoralisation trop souvent incurable dont nous voyons si fréquemment les funestes conséquences. C'est encore là que nous devons trouver le point de départ de ce dégoût de la vie, de ce découragement inexplicable qui laissent tant d'hommes sans forces contre les malheurs dont notre existence est fatalement semée, et les portent si souvent au suicide. C'est donc là qu'est le mal ; c'est là aussi qu'il faut porter les remèdes. Il faut attaquer celui-ci dans son principe et préserver la génération qui s'élève, et l'on n'y parviendra sûrement qu'à l'aide d'une large réforme de l'instruction, et surtout de l'éducation publique et privée. Il est indispensable que la culture intellectuelle soit complétée par une forte éducation morale qui malheureusement est à peu près partout abandonnée aux seuls efforts de la nature (1).

Le gouvernement lui-même reconnaît cette lacune dans son compte rendu de la justice criminelle. Le garde des sceaux ajoute : *Au point de vue moral, la société s'est-elle améliorée comme au point de vue intellectuel et matériel ? L'étude attentive des faits ne permet pas de l'admettre, soit que la culture du cœur n'ait pas été l'objet de la même sollicitude que celle de l'es-*

(1) On rencontre dans nos colléges des maîtres pour initier le jeune homme à toutes les connaissances ; mais la morale qui doit lui apprendre à y mettre un but et à bien user de toutes les choses de la vie, est la seule étude qu'on dédaigne et qu'on laisse dans l'oubli ; à peine si dans tout le cours de ses études il en a entendu le nom.

prit et que l'éducation ait marché en sens inverse de l'éducation, etc.

Mais cette réforme n'aura d'utilité réelle et durable qu'autant qu'elle amènera peu à peu un changement sérieux dans nos mœurs et frayera la voie, à l'aide d'une forte éducation morale, au retour des croyances religieuses si universellement abandonnées.

Action religieuse.

C'est en effet le sentiment religieux qui sera toujours le préservatif le plus efficace contre le suicide... La religion seule a le pouvoir d'enchaîner la volonté, parce qu'elle commande aux passions ; sa voix parle assez haut, même au milieu des tempêtes de l'âme, pour en apaiser les soulèvements. Mais le remède ne sera efficace que s'il garde toute son énergie. C'est un spécifique qui a besoin de toute sa puissance pour triompher du fléau mortel ; il sera impuissant s'il est atténué. Ce n'est pas avec un christianisme appauvri, débilité, qu'on pourrait refaire des caractères vigoureux, des tempéraments forts comme aux premiers âges. Avec des doctrines amoindries, avec des vérités diminuées, on n'obtiendrait que des caractères avortés, incapables de résister au torrent qui nous entraîne.

Un sentiment religieux, vague, indéfini, sans dogme ni culte, ne servira qu'à propager des superstitions grossières parmi les masses, à former une religion de poésie et de roman dans les classes cultivées, vains remèdes qui n'arrêtent point le cours du mal et qui, redoublant le vertige du malade, précipitent sa mort.

Ce n'est pas non plus une vaine religiosité, ni même un respect ou une estime plus ou moins sincère pour la religion qui pourront quelque chose ; rien n'est plus commun que ces vertus faciles. Ce qui sera souverainement puissant c'est la connaissance vraie, la croyance ferme et la pratique éclairée de la religion. Il est faux que toutes les religions puissent également nous préserver de la pensée du suicide et nous empêcher d'y succomber.

Le docteur Lisle, dans un ouvrage sur le suicide, couronné par l'Académie impériale de médecine, dit : « C'est dans une religion saine, éclairée, bien entendue et aussi éloignée du fanatisme ou du mysticisme que de l'indifférence, qu'on trouvera le préservatif le plus réel et le plus efficace de la mort volontaire. Le moment serait enfin venu de renouer la chaîne des traditions et de redonner à notre époque un peu de cette foi religieuse sans laquelle le respect des grands principes moraux sur lesquels toute société repose va toujours en s'affaiblissant. » (1)

Qu'on ne s'y trompe pas, la religion qui peut nous sauver, ce n'est pas cette vague religion chrétienne que nous vantent quelques rêveurs, mais la religion catholique hors de laquelle le christianisme n'est qu'un mot.

Empire de la religion.

On s'expose, je le sais, par le temps qui court, en préconisant l'influence des principes religieux contre la

(1) Lisle, *Du Suicide. Statistique, médecine, histoire et législation*, page 481.

mort volontaire, à faire sourire de pitié et à passer pour un homme imbu de vieux préjugés, pour un rétrograde, un obscurant ; mais, comme dit si bien le docteur Brière de Boismont, « qu'importent les attaques (*scribo in aere christiano*), si les secours religieux peuvent fournir au médecin les moyens d'arracher à la mort un certain nombre d'infortunés ? »

Cet écrivain, si compétent sur la question du suicide, ajoute : « Que de fois nous avons entendu des malades qui nous exposaient leurs souffrances morales s'écrier : « Sans la religion nous nous serions donnés la mort. Il n'est pas d'années que parmi nos clients nous ne constations le même fait. » Il ajoute : « La religion catholique a deux leviers par excellence qui ont sauvé de nombreuses victimes : ces deux leviers sont la confession et le cloître. »

Après avoir pris en pitié les métaphysiciens allemands et les libres penseurs en deçà du Rhin, l'éminent docteur dit au sujet de la confession : « Nous sommes dans l'obligation de recommander un moyen qui a produit d'admirables effets... Nous parlons ici en médecin et en observateur du cœur humain. Trouvez un moyen à opposer au remords, cette cause si fréquente de maladies de langueur, d'affections organiques, d'hallucinations, de folie, de suicide, et nous serons heureux de le signaler à ces milliers d'âmes souffrantes qui ont besoin d'être consolées. » (1)

En attendant que nous voyions ce qu'on doit penser de la confession et du cloître, qu'il nous soit permis de

(1) Brière de Boismont, *Suicide et folie suicide*, page 608.

dire ce qu'on a trouvé en dehors de la religion pour adoucir les misères humaines.

Pouvoir de la philosophie sur les infirmités humaines.

Dans ses rêves de philanthropie, la philosophie imagina d'établir des bureaux de consolation, mais outre que ces établissements n'ont jamais existé que dans les livres, cela même prouve la triste impuissance où est l'homme de guérir les plaies qu'il a faites.

Ce n'est pas avec de froids raisonnements et des phrases sentimentales que la pitié philosophique pourra tarir les pleurs des malheureux.

De quelque nature que soient les maux qu'on éprouve, où ira-t-on chercher un adoucissement à sa peine et des consolations réelles ? La philosophie du Portique vous dira que la douleur n'est point un mal. Quelques-uns de ses disciples affecteront une insensibilité stoïque, démentie par la nature et qui n'est que le dernier retranchement de l'orgueil, exagérant ridiculement ses forces pour masquer sa faiblesse. Une philosophie non moins orgueilleuse nous apportera-t-elle pour motif de consolation la fatale nécessité des choses ? Comme si c'était pour moi un soulagement dans mes maux que d'être contraint de les endurer ! Se bornera-t-elle à me faire envisager la mort comme le terme de mes souffrances? Mais jusqu'au moment où la mort viendra trancher le fil de mes jours, sa douloureuse attente me rendra-t-elle moins à plaindre ? Et lors même qu'elle se présentera, quelque malheureux que je sois, par un sentiment trop naturel ne la prierai-je pas de m'aider à recharger mon

fardeau ? Une philosophie sombre et ténébreuse s'efforcera-t-elle après tout de me persuader qu'il ne restera rien de moi après cette vie ? Mais enfin l'horreur invincible du néant, l'idée de n'être plus rien un jour m'offrira-t-elle une douce compensation des peines qui accompagnent ici-bas mon existence ?

La vie est un pèlerinage, mais un pèlerinage douloureux, et il a son but ailleurs. Il ne faut pas dire comme tant de rêveurs que le bonheur est captif ici-bas, qu'il s'agit de le délivrer pour le répartir entre tous. Non, il n'y a ici que des apparences avec des maux réels et qu'il est permis seulement d'alléger.

La religion seule, en instruisant l'homme de sa condition véritable, en lui apprenant ce qu'il est, ce qu'il doit être, l'élève au-dessus de tous les événements et le retient sur la terre par de sublimes devoirs, et par l'espérance même qui en détache son cœur. Elle sait qu'il y a beaucoup à pleurer, beaucoup à souffrir en ce lieu d'exil et elle dit : Heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux qui souffrent ! et cette consolation s'est trouvée plus puissante qu'aucune autre.

Tempéraments du siècle.

Ces enseignements, cette sollicitude, ne paraissent plus devoir être compatibles avec l'esprit du siècle. Il faut quelque chose de plus sensible et de moins élevé. Aussi à côté des belles institutions créées par la piété de nos pères, la philanthropie a-t-elle bâti les palais de la finance et du plaisir : la *Bourse* et l'*Opéra !*

Il y avait aussi en France une société qui n'avait

d'autre drapeau que celui du dévouement chrétien ; elle versait dans le sein de toutes les souffrances le secours en même temps que la consolation ; elle plaçait à côté de l'assistance une bonne parole ; elle faisait luire un rayon de morale dans les tristes profondeurs où le vice était tombé ; elle relevait la dignité humaine abaissée, fortifiait et purifiait ; son action de tous les jours était comme un combat au profit des idées d'honnêteté et de vertu ; elle balançait l'influence de ces feuilles populaires qui enlacent les classes ouvrières, et faussent leur esprit sur les points les plus essentiels du temps et de la vie. Qu'est devenue cette société dont les rameaux s'étendaient comme ceux de l'arbre que l'Évangile nous montre si doucement hospitalier pour les oiseaux du ciel ? On l'a traquée par des attaques et des injures ! Saint Vincent-de-Paul était devenu suspect parce qu'il faisait le bien, une croix à la main ; en dénonçant sa généreuse famille on a fait un vide immense et laissé place aux influences perverses et à la contagion sans contre-poids (1). Pour que le bien se fasse il faut qu'on soit libre de l'accomplir ; on ne l'est pas. La liberté du bien doit être aujourd'hui le but de tous les nobles efforts, parce qu'elle est la grande condition de salut pour notre pays.

Insuffisance des moyens humains.

Ainsi ni la morale philosophique, ni les législatures humaines n'ont de ressources contre cette terrible ma-

(1) Il s'en est fallu de peu qu'on ne vît mettre la charité en régie et la miséricorde à l'amende.

ladie ; les uns l'ont attaquée par le ridicule. Le ridicule blesse plus souvent qu'il ne guérit. Il ne convertit ni les avares, ni les esprits forts, ni les malheureux. Mais à quoi bon insister ? la philosophie du jour n'a jamais compris la noble tâche d'encourager l'homme vers le bien ; elle s'est tenue sur le chapitre des devoirs dans un silence prudent, et ce qu'elle a fait de plus moral a été de renoncer à faire de la morale. Elle a rejeté la parole de vie pour embrasser des doctrines qui condamnent à mort leurs sectateurs, et tandis qu'en nous montrant le ciel la religion nous fait supporter avec une égale constance ces deux grandes épreuves des forces humaines, *la prospérité et le malheur*, la philosophie s'efforçant de concentrer sur la terre les désirs infinis de notre être, a mis le désespoir à l'extrémité de toutes nos joies et de toutes nos douleurs.

Telle est la différence des doctrines et de leurs effets. La philosophie qui dit à l'homme : Vis pour toi, le conduit à un dégoût profond de la vie ; la religion qui lui ordonne de vivre pour les autres, lui rend la vie douce. » (*Essai sur l'Indifférence*, tome Ier.)

Recours aux moyens surnaturels.

Bien des moralistes ont désespéré de la guérison du mal, et voyant dans le suicide *un des attributs distinctifs de l'espèce humaine, disent que ses causes tiennent trop profondément aux racines mêmes du cœur des hommes et de l'état social pour être coupées par une main humaine* (1). Il en faut donc une autre ; il faut une main divine.

(1) *Gazette médicale.*

La religion doit être pour l'homme ce qu'était l'ange au jeune Tobie dans son voyage aux pays lointains ; qu'il aille dans les chemins du monde avec cette compagne au front radieux, au sourire consolant ; qu'elle reste avec lui jusqu'à la tombe, porte commune de la patrie à venir. Ont-ils jamais réfléchi à l'étendue du mal qu'ils faisaient tous ces écrivains salariés qui propageaient des doctrines contraires à la foi de nos pères ? Oter à un homme sa croyance, c'est le dépouiller de son bien, lui ravir ses consolations et briser l'appui de ses destinées ; c'est dévaster une âme, tarir en elle le flot qui l'abreuvait, arracher les lis dont les parfums embaumaient sa solitude. Oter à un homme sa croyance, c'est priver de sa boussole le navire lancé à travers l'immensité de l'Océan ; c'est enlever au pauvre aveugle le seul ami qui le guide. Malheur donc à l'être cruel qui ne craint pas de détrôner la divinité du cœur de l'infortuné, de le faire tomber dans l'horrible anarchie du désespoir, après avoir arraché de son âme cette assurance dans la bonté divine ! Non, tous les corrupteurs du siècle ne pouvaient pas commettre un plus grand crime contre l'humanité.

Le suicide est l'acte suprême de l'orgueil.

Nous avons montré le suicide, expression suprême du mal social, comme un produit et une conséquence finale du délire de l'orgueil. En effet, le suicide, dernière manifestation du désespoir, n'est que l'orgueil élevé à sa plus haute puissance. Le remède le plus efficace, le plus héroïque, son spécifique en quelque sorte,

et celui qui peut le mieux le prévenir, consiste dans l'acte d'abnégation et d'humilité le plus profond.

Le mal est radical, il a atteint l'homme en entier, le remède doit l'être aussi. Aux mouvements de révolte et d'orgueil, aux vices de l'esprit et du cœur, il faut opposer la soumission et la dépendance la plus absolue de l'esprit et du cœur. Il faut à l'essence du mal opposer l'essence du remède; *par malo remedium.*

En un mot, votre maladie, c'est l'orgueil; votre remède, sera l'humilité. Car l'humilité est la vertu principe comme l'orgueil est le vice principe.

Le remède de l'orgueil désespéré, c'est l'humilité pratique.

La doctrine du sacrifice, du renoncement et de l'humiliation est une doctrine salutaire; mais elle risque fort de ne produire aucuns fruits, si elle n'est réduite en pratique. Or, quel est le plus grand acte d'humilité? En connaissez-vous de plus capable de confondre l'orgueil que la confession catholique déjà préconisée plus haut par M. Brière de Boismont? Ce sacrement de la pénitence n'est autre que l'humilité pratique. L'Église ordonne sous peine de la mort de l'âme d'y recourir au moins une fois l'an. Il faut que cette Mère auguste et tendre des âmes ait eu des motifs bien puissants pour en agir ainsi. Oh! c'est qu'elle connaît mieux que nul au monde les maladies morales de l'âme et le moyen de les guérir (1). On a dit que pour vivre il fallait se vain-

(1) Dans quelque carrière qu'on soit engagé, dans quelque position de la vie qu'on se trouve, il importe qu'on ait des soutiens pour ne pas faillir, des remèdes pour se relever si l'on tombe.

cre soi-même, mourir à soi-même, se suicider intérieurement ; ce suicide intérieur devant nous préserver de l'autre.

L'humilité prend sa source en Dieu.

Mais l'homme peut-il se transformer lui-même ? assurément non ; nous le savons par expérience, on ne change pas dans tout le cours d'une vie ; la surface même du caractère ne se modifie pas ; le vice particulier qu'on portait en naissant dans son cœur y reste jusqu'au dernier jour ; à plus forte raison la racine d'égoïsme qui est la maladie mortelle des âmes ne se guérit point par un simple effort de raison et de morale. L'âme est morte dans l'égoïsme ; il faut une vertu infinie pour ranimer ce qui est mort, comme pour créer ce qui n'est pas. Ce pardon d'une offense contre une puissance infinie, la transformation des esprits devenus soumis de rebelles qu'ils étaient, ne peut être que l'œuvre d'une puissance infinie. Il faut même ici plus que dans la création où l'acte libre seul du Créateur suffit ; tandis qu'il faut dans la transformation le concours de l'homme (1). Il faut donc qu'il sache être humble, qu'il sache

Le dogme catholique et l'Église qui est un dogme vivant, elle-même, vous offrent une grande institution pour enfanter ce résultat. Un soutien pour ne pas faillir, c'est le sacrement de pénitence. Qui le pratique avec conscience et le fréquente avec assiduité, tiendra tête à tous les orages et saura se soustraire à toutes les séductions. Il a le don de cicatriser toutes les blessures, de réveiller toutes les léthargies, de réparer toutes les faiblesses et de restaurer toutes les dégradations.

(Mgr Plantier, *Mandement*, 1866.)

(1) Saint Augustin a dit : « Dieu peut nous créer sans nous ; il ne peut nous sauver sans nous. »

prier, souffrir pour être transformé, mourir pour renaître. Savoir mourir est le plus haut et le plus noble usage de la vie.

Il est évident que le remède qui peut relever la volonté maladive de l'homme ne peut être fourni par l'homme. Livré à lui-même, il est incapable d'une bonne pensée. Dieu seul peut guérir la volonté malade ; c'est une plaie du cœur pour la guérison de laquelle il faut un baume divin (1). La confession catholique est ce baume. Vous chercheriez en vain parmi les arcanes humains quelque chose qui lui fût comparable. C'est elle qui nous réconcilie avec l'infini quand nous avons eu le malheur de faire divorce avec lui. C'est elle qui tient la clef et qui seule peut ouvrir les bagnes, où gisent meurtris tous les forçats des passions du siècle.

La confession est le bain de l'âme, la purification du cœur ; quand l'âme fatiguée, desséchée par l'erreur revient à ce bain ; quand le cœur éteint dans la souillure des passions revient à cette piscine salutaire, il se sent renaître et il retrouve dans cette absolution des goûts et des élans qu'il avait oubliés.

Quand la vie revient, son premier acte est de vouloir la vie.

Qui ne connaît ce mot d'un drame moderne où l'héroïne s'écrie dans un moment de désespoir : « Je voudrais être catholique à cause de la confession ? »

Qu'est-ce que se résigner ? c'est mettre Dieu entre la douleur et soi. La résignation est un baume univer-

(1) L'humilité est une cuirasse qui amortit les coups portés par l'hostile volonté humaine ; mais cette cuirasse fait défaut au cœur. (Mme Swetchine.)

sel, puisqu'à elle appartient de calmer, d'adoucir jusqu'aux maux qu'elle ne peut guérir. Mais pour se frapper la poitrine il faut se connaître, se sonder, s'humilier, se confesser.

Saint Augustin a dit que pour tomber il ne faut que de la faiblesse ; mais pour se relever il faut du courage ; il faut la vertu des forts, l'humilité (1). Ceux qui le savent n'hésitent pas à recourir à la confession ; c'est d'elle qu'on peut dire : l'héroïsme du remède indique la gravité du mal, *Naturam morborum ostendunt curationes.*

C'est un remède prophylactique qui réussira toutes les fois que son application pourra être faite. C'est un remède d'une efficacité souveraine ; en un mot, c'est un spécifique véritable, infaillible, puisqu'il est divin.

Tous les moralistes reconnaissent comme cause principale du suicide, le manque de foi positive et l'affaiblissement des croyances religieuses ; ils admettent tous, comme remède essentiel, le retour aux enseignements et aux pratiques religieuses. Mais qui ne voit combien c'est rester dans les généralités ? Il fallait donc quelque chose de plus pratique et de plus applicable au suicide, et ce remède, quelques philosophes et quelques grands médecins pensent l'avoir trouvé dans un acte particulier de religion qui n'est autre que la confession catholique.

(1) L'humilité est la force parce qu'elle est un ressort, ressort intelligent et libre qui se comprime volontairement, et par cette libre compression se donne à lui-même la force de l'expansion.

SUITE DU CHAPITRE XIV.

La confession. — La confession est un remède prophylactique. — La confession au point de vue religieux et philosophique. — La confession considérée comme institution de confidence et de direction. — La confession considérée comme épuration sociale. — La confession est l'antidote de l'orgueil. — Mobilité du monde et de l'existence, ou peine et plaisir. — Résignation et calme retrouvés par la réconciliation. — La confession comme remède d'une application générale. — Exemple : une conversion. — La confession comme remède opportun. — Erreur de la philosophie qui exalte l'orgueil. — Suicide prévenu par la confession. — Exemple.

La confession.

Oser dire en plein XIXe siècle que le confessionnal est l'unique refuge, le rempart le plus inexpugnable contre le désespoir ; oser présenter ce grand épouvantail aux hommes de l'esprit moderne, à ces esprits forts, si solides et si sûrs d'eux-mêmes qu'ils n'ont jamais redouté la moindre tempête, c'est méconnaître son temps. Se mettre à genoux, s'humilier ! mais c'est s'abêtir ; aussi ne leur en parlez pas ; ils ont de plus dignes et de plus fières préoccupations. S'ils rougissent de s'hébêter dans la prière et l'humilité, ils ne rougiront pas de s'hébêter dans les intrigues de l'ambition, dans les jouissances et dans l'orgueil.

Le Révérend Père de Ravignan laissait tomber de la chaire de Notre-Dame-de-Paris les paroles suivantes, à l'adresse de nos libres penseurs : « La confession catho-

lique est une institution qui est toujours en butte aux assauts et aux dédains des hommes ; mais elle est toujours invincible... Elle apporte au monde plus de paix, plus de joies, plus de changements heureux, plus de déterminations généreuses, plus d'héroïques sacrifices, plus d'œuvres utiles ou sublimes que les inspirations du génie et tout l'enthousiasme de la gloire. »

Leibnitz l'appelle « un grand bienfait de Dieu et une cruelle privation pour les dissidents. Et si quelque chose est louable, grand et glorieux dans la religion, certainement c'est le sacrement de la réconciliation. »

Voilà ce que pensait de la confession une des plus grandes intelligences et le génie philosophique le plus vaste peut-être qui ait illustré le grand siècle.

Schœn convient, tout dissident qu'il est, que le suicide est plus fréquent chez les peuples protestants que chez les peuples catholiques (1).

Le docteur Virey, auteur protestant aussi, exprime la même opinion en ces termes : « Cependant les catholiques les plus religieux, soit qu'ils trouvent des consolations dans les exercices de piété, soit qu'ils écoutent davantage le précepte de ne point attenter aux yeux de la divinité, au meurtre de son image, se livrent moins au suicide que les protestants ou que les autres communions libres. » (*Hygiène philosophique appliquée à la politique et à la morale*, 2me partie, page 272.)

(1) Casimir Broussais et Tissot constatent la même vérité. (*Statistique générale et raisonnée de la civilisation européenne.*)

Le docteur Omeara, un dissident encore, a dit un jour en visitant Charenton « que le protestantisme avait rempli l'Europe de fous et de suicides. »

La confession est un remède prophylactique.

Nous n'avons pas voulu apporter en faveur de l'efficacité de la confession contre le suicide les témoignages nombreux des auteurs catholiques. Les témoignages des écrivains qui ne sont ni théologiens, ni Pères de l'Église, ni prédicateurs nous ont paru plus concluants. Quand il s'agit de louer ce que nous louons, et d'honorer ce que nous honorons, le témoignage de nos adversaires ne peut être taxé de partialité. Ces aveux des philosophes et des protestants nous ont paru d'autant plus précieux que ces écrivains ne peuvent avoir été amenés là que par la force de la vérité, et pour ne pas se séparer de ce qu'il y a d'incontestablement vrai et utile. Il est donc légitime de conclure que la confession catholique est un des meilleurs moyens prophylactiques connus contre le suicide; c'est même le seul remède héroïque connu!

La confession au point de vue religieux et philosophique.

Une raison de l'institution des sacrements bien importante au point de vue chrétien, c'est qu'ils domptent et qu'ils répriment l'orgueil de l'esprit humain, et qu'ils nous forcent à la pratique de l'humilité. Mais l'un de ces sacrements est plus particulièrement le nerf du christianisme et le vulnéraire de l'âme; la confession est de tous les dogmes et de toutes les pratiques la plus admirable.

« La confession pourvoit admirablement à ce grand besoin du cœur de l'homme, la confidence. Ce besoin est inné au cœur, nous l'éprouvons tous dans la douleur

comme dans la joie ; mais surtout dans la douleur. Tous, nous plions sous un chagrin, un embarras, un souci ! Nous cherchons autour de nous une âme qui veuille bien suspendre ses propres préoccupations pour s'intéresser aux nôtres, et nous ne la trouvons pas toujours : la place est prise. Les plus malheureux, c'est-à-dire ceux qui ont le plus besoin d'un confident, sont précisément ceux qui en trouvent le moins et qui sont obligés de boire leurs larmes en silence, faute d'une main discrète qui veuille bien les essuyer. Ce n'est pas tout que de trouver une âme attentive, il faut la trouver pure, discrète, généreuse, expérimentée, éclairée... Où trouver une pareille âme et que de cœurs malheureux tournent au crime ou au désespoir par son défaut ! » (1)

Cela est vrai surtout dans un temps de révolution comme le nôtre où le déclassement continu des conditions et des intérêts fomente et refoule à la fois tant d'ambitions, tant d'espérances, et où la rupture des liens domestiques et sociaux vient aigrir par l'isolement les cœurs déjà blessés par la déception ; de là tant de fatales explosions.

La confession considérée comme institution de confidence et de direction.

La société aujourd'hui est comme une machine à haute pression, démunie de soupape de sûreté. La confession, ce divin déversoir des peines de l'âme, serait merveilleusement adaptée à cet état, et tout homme de sens qui voudra bien y réfléchir restera convaincu que

(1) Nicolas, *Études philosophiques*.

son abandon concourt pour une large part à tous ces suicides, à tous ces crimes qui ensanglantent aujourd'hui nos mœurs par le poignard, comme elles le furent autrefois par l'épée, et grossit, au jour des révolutions, ces masses écumantes de mécontents qui ne le sont de la société que parce qu'ils le sont d'eux-mêmes.

Mais la confession n'est pas seulement une institution de *confidence*, elle est encore une institution de *direction*. Tout homme apporte en naissant une maligne influence, une tendance criminelle, un levain de corruption plus ou moins comprimé et qui éclate trop souvent par le désir, quand il ne se révèle pas par l'action. Comment s'en affranchir ? Personne n'est assez fort pour y réussir. Il faut que quelque autre nous tende la main, nous tire de l'abîme. Le christianisme satisfait à ce grand besoin par son sacerdoce et par l'institution de la confession. Il forme de longue main des hommes spéciaux dans l'art de connaître les maladies de l'âme, dans l'expérience de leur traitement.

Cultiver les âmes, embellir les âmes, centupler la force des âmes, quand même l'Église catholique n'aurait établi que cette seule institution, la confession, elle aurait encore bien mérité de l'humanité. Ressusciter les âmes, les régénérer, les aimer, etc. ; avoir un sacerdoce pour remplir cette mission, c'est plus qu'admirable, c'est divin.

La confession considérée comme épuration sociale.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets, dit Voltaire. Le meilleur de

tous les gouvernements, dit Raynal, serait une théocratie où l'on établirait le tribunal de la confession. (*Histoire philosophique*, tome 3.)

Envisagée dans son influence la plus générale, la confession est un chef-d'œuvre d'épuration sociale. Toutes les institutions politiques et civiles n'atteignent que la couche supérieure des sociétés et ne règlent que leurs actions dans leurs effets extérieurs, et encore pas toutes ; l'harmonie apparente qui en résulte s'appelle civilisation. Cependant sous cette civilisation, au fond de ces sociétés qu'y a-t-il, sinon des appétits sauvages, des instincts féroces, mal dissimulés, qui communiquent avec les enfers par des mystères d'iniquité, sans nom dans les langues humaines, qui n'ayant pour conscience que la main du bourreau, considèrent comme permis tout ce qui peut lui échapper, et sont toujours prêts à s'élancer à travers les lois sur la société comme sur une proie qui leur aurait été dérobée et qu'ils chercheraient à reprendre ? Et qu'on ne pense pas que nous fassions seulement allusion ici à ces classes déshéritées de la société dont les affreux mystères révélés de nos jours ont été un sujet de scandale pour les uns et de méditations profondes pour les autres ; non, dans les classes supérieures ne règnent pas moins de désordres, et pour être dorés et parfumés, les crimes ne sont pas moins crimes, et n'affligent et ne minent pas moins les mœurs et les lois... Le mal vient de plus haut et de plus loin ; il vient d'un relâchement général des grandes vertus publiques et privées ; il vient de l'abdication des lois fondamentales de la vie sociale et de la vie de famille : il vient de la contagion d'exemples malsains, qui des-

cend peu à peu des rangs élevés dans les couches inférieures de la société moderne. Des classes supérieures qui abdiquent leur initiative ; des classes morales qui ne moralisent pas ; des classes intellectuelles qui n'éclairent pas ; un abaissement presque universel du niveau des caractères, des idées et des mœurs ; le vice devenu non un objet d'indignation, mais un sujet de distraction, glorifié sur le théâtre, aux applaudissements d'un public avide d'émotions ; voilà ce que nous voyons chaque jour, à toute heure, sans que le cœur en soit effrayé et sans que la conscience proteste.

Qui ne voit l'immense secours que la société, ainsi rongée par un mal intestinal, puiserait dans la confession, dans ce tribunal des âmes qui enveloppe tous les mystères de la volonté, de sa juridiction indéfinie, dont l'action porte sur la pensée et le désir, comme la force publique des lois sur le méfait et sur le crime... Posté aux premières avenues de la conscience, ce tribunal sacré veille pendant que les lois humaines dorment, écoutant le moindre désordre, préparant les cœurs à l'accomplissement de tous les devoirs publics et sociaux, par l'observance intime des devoirs religieux et solitaires, et préludant au fond des âmes par l'harmonie des vertus de perfection, à cette harmonie des vertus communes de relation qui constituent les mœurs publiques.

La confession est l'antidote de l'orgueil.

La peine expiatrice, dit le savant auteur des *Études philosophiques sur le Christianisme*, doit autant que possible être la contre-partie de la satisfaction coupable.

Or, cherchez bien, et vous trouverez à la racine de toute satisfaction coupable la révolte et l'orgueil. Quelle que soit la nature des séductions qui nous entraînent à la violation du devoir, la conscience réclame, la loi commande jusqu'à l'instant de cette violation ; elle nous fait sentir son autorité et notre dépendance ; elle nous dit : C'est défendu, *non licet*. Le dernier mouvement de la passion, celui qui consomme la faute, qui la constitue, est donc un mouvement de révolte, de transgression, d'orgueil. Voilà le mot décisif du crime. Eh bien ! voilà aussi pourquoi la honte et la soumission, contre-parties de l'orgueil et de la révolte, ont été considérées de tout temps comme les bases de l'expiation. La honte n'est pas toujours suffisante, mais elle est toujours indispensable pour opérer l'expiation ; elle est la porte par laquelle on rentre dans l'ordre, comme l'orgueil est la porte par laquelle on en est sorti. Voilà le principe de la satisfaction posé ; on est en voie de guérison.

Il faut bannir l'orgueil par son contraire ; il faut se confesser.

Connais-toi toi-même ; tel est le problème de la sagesse antique. Confesse-toi, telle est la solution.

Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps ; elles guérissent toujours par les contraires : *Contraria contrariis curantur*. Cet axiome est surtout applicable à la maladie qui nous occupe ; à tous les vices de l'esprit et du cœur, à tous les mouvements de révolte et d'orgueil, il faut opposer la soumission la plus entière, la plus absolue de la raison et de la volonté, c'est-à-dire de l'esprit et du cœur. Votre maladie, c'est l'orgueil ; votre remède sera l'humilité.

Il faut vaincre en s'humiliant, en se soumettant, en s'anéantissant sous la loi de l'esprit; c'est ce que fait la confession catholique. C'est par l'humilité qu'a vaincu le modèle des triomphateurs dont il est dit : *Humiliavit semetipsum proter quod et Deus exaltavit eum.*

Mobilité du monde et de l'existence, ou peine et plaisir.

Quand on ne puise pas dans la foi le véritable secret de la vie, voici l'aspect sous lequel on la représente. Résultat de malheurs subis ou de passions frustrées, la douleur, dit-on, frappe parfois de vertige, même les têtes les plus fortes et les jugements les plus sains. On s'arrête à considérer les souffrances dont la vie est saturée; on ne voit plus les jouissances qui leur servent de contre-poids. Un malheur transitoire se transforme en épreuve permanente. Cette mobilité du monde et de l'existence où tout change et passe, le plaisir comme la peine, la peine comme le plaisir, disparaît et prend un caractère d'accablante fixité. Devant le sentiment plus ou moins profond des tortures dont on est le témoin et la victime, et dans le sombre transport qu'on éprouve, flottant entre le désespoir et l'instinct de sa conservation, on se demande si l'on ne doit pas renoncer violemment à des jours qui n'amènent que le deuil et à une terre qui ne promet que des larmes. A cette formidable question, l'homme sans Dieu fait une réponse de mort.

La religion saisit au passage ces désespérés qui pensaient à se détruire et les entraîne par un autre sentier loin de cette société dont le spectacle leur pèse, et dont

les calamités les désolent. Par le charme des horizons immortels qu'elle leur ouvre, elle apaise la fièvre qui les agite et elle leur fait user dans le repos d'une conscience calme, ou dans les actes de la bienfaisance, cette vie qu'ils étaient sur le point de s'arracher avec le fer. C'est ainsi que ces cœurs que le découragement étreint, que les passions menaçent de suffoquer, elle les décide et leur apprend à se préserver d'une brusque suffocation, pour s'éteindre lentement dans la douceur des affections légitimes et dans les sublimes effusions de la charité, remplaçant une mort violente et coupable par une mort calme et résignée, substituant un suicide innocent à un suicide criminel.

Il n'y a pas d'autre différence de Caton à Saint François d'Assise. Ainsi non-seulement leur bras est désarmé, mais leur cœur est remis à flot ; ils ne songent plus à se tuer pour se dérober à l'inexorable ennui de vivre.

Résignation et calme retrouvés par la réconciliation.

A peine l'homme a-t-il cessé d'être son ennemi, à peine la religion l'a-t-il réconcilié avec lui-même, qu'il renaît à l'instant; son cœur retrouve graduellement ses pulsations presque éteintes ; dégagée de la préoccupation fixe et noire qui l'obsédait, son intelligence rentre en possession de son antique liberté ; ses mains, qui ne voulaient plus faire autre chose que se retourner contre lui-même, abdiquent cette intention criminelle et brisent l'instrument homicide dont elles s'étaient armées ; elles s'élèvent pour bénir celui qui lui a donné la force de

ressaisir la plénitude de son être au moment où il allait en perdre jusqu'aux derniers débris. C'est une résurrection qui succède à un trépas déjà commencé et qui peut-être deux heures plus tard devenait absolu.

Non, Dieu n'abandonne pas celui qui vient de se réconcilier avec lui. Quand il a admis un homme à sa table, il ne lui dit point en le congédiant : Va maintenant t'asseoir à la table de la tristesse, du malheur et du désespoir. Il s'informe comme un ami de tout ce qui manque à un ami, et comme un père il vient au-devant de tous les besoins de son enfant.

Quels sont ceux que vous voyez dans le monde périr de misère, traîner des jours tristes et languissants, porter sur leurs fronts les soucis rongeurs et la préoccupation de la faim ? à coup sûr ce ne sont pas des hommes religieux, ce ne sont pas des hommes qui se confessent.

La confession comme remède d'une application générale.

Il est peu de remèdes efficaces sans quelque amertume, et celui-là, nous en convenons, est amer à l'orgueil humain ; mais c'est une amertume qui donne la vie avec de secrètes et ineffables douceurs. Mais, dira-t-on, le mal est général et le remède ne l'est pas ; d'ailleurs nous n'y croyons pas, nous n'en voulons pas. Nous convenons sans peine que ce remède n'est pas d'une application générale, mais sa vertu n'en est pas pour cela diminuée. Leibnitz l'appelle un grand bienfait de Dieu et une cruelle privation pour les dissidents. Les catholiques seuls en usent ; tous ceux qui sont en dehors de

leur communion en sont privés; de plus, vous ne croyez pas à l'efficacité de ce médicament et vous n'en voulez pas ; soit, mais depuis quand la négation des aveugles a-t-elle détruit la lumière ?

Votre remède, dira-t-on encore, est bon ; il ne s'agit que de le faire prendre. Comment y parviendrez-vous ? En effet ceux qui pensent à se tuer ne s'empressent guère de recourir à la confession ; c'est là leur moindre souci. La difficulté est sérieuse ; elle n'est pas insurmontable. Assurément celui qui est malade ne néglige pas de consulter tous les médecins et il ne refuse pas les traitements les plus pénibles, les potions les plus amères, pour recouvrer la santé désirée. Peut-il, sans folie, lorsqu'il est atteint d'une maladie mortelle, reculer devant un remède dont il reconnait et avoue la souveraine efficacité ? (1)

Il est inutile de faire observer, d'après le docteur Debreyne, d'accord ici avec Voltaire lui-même, que la confession catholique n'est pas seulement un préservatif assuré contre le suicide, mais qu'elle est encore le meilleur remède prophylactique de tous les crimes qui désolent et effraient la société. Le docteur Descuret croit pouvoir assurer sans crainte d'être démenti que sur cent individus accusés de crimes, cinquante pouvaient être rangés parmi les indifférents, quarante parmi les incrédules, et dix parmi les croyants. De plus on défie qui que ce soit, hors le cas d'aliénation mentale, de citer un seul fait de suicide parmi les personnes qui avaient l'ha-

(1) Mais que doit la science médicale à celui qui rejette le breuvage, sous prétexte qu'il est trop amer ou parce qu'il ne veut prendre que ce qui lui plaît ?

bitude de pratiquer la confession catholique. Que tous ceux qui sont travaillés par la fièvre des passions, disait un grand prédicateur, prennent une dose de cette quinine spirituelle qui est le sacrement de pénitence, et je puis les assurer de leur guérison.

Exemple : une conversion.

L'abbé Stanislas Fouré a rapporté dans son excellent ouvrage : *Fleurs et fruits de la foi*, un trait qui a rapport à la confession :

« En descendant la Loire d'Angers à Nantes, on trouve sur la gauche, assis sur un riant mamelon, le village de Mantelon. C'est là que s'était retiré un vieux et noble soldat du premier Empire, qu'une cicatrice vigoureusement accentuée sur la face avait fait surnommer le Balafré.

« Né de parents chrétiens, mais à une époque où les églises étaient fermées et les prêtres en fuite, sa connaissance de la religion était très-insuffisante. Il avait même adopté certains préjugés anti-catholiques, mis en circulation dans l'armée par la philosophie du XVIII[e] siècle. Il vivait là au milieu des charmes de la nature, en apparence dans les conditions du bonheur le plus parfait. Parfois néanmoins on le trouvait triste et rêveur ; le doute ne satisfaisait point son âme. Plein d'affection pour un de ses neveux, jeune abbé de 20 ans, il lui fit un jour la confidence de ses peines et de ses anxiétés. Puis à quelque temps de là se trouvant en tête-à-tête avec celui-ci, le vieux colonel lui dit : « Mon ami, je n'en puis plus d'hésitation maladive et diabolique entre

le suicide et la confession. Confesse-moi de grâce, mais avant, ouvre mon secrétaire et décharge mes pistolets... Le général Drouot, mon ancien camarade de lit, a bien su servir Dieu et la France ; pourquoi ne ferais-je pas comme lui ?... Il persévéra dans l'accomplissement de tous ses devoirs jusqu'à la mort, qui fut pleine de consolations et d'infaillibles espérances. » (1)

La Confession comme remède opportun.

On insiste encore et l'on nous dit : Si l'opportunité fait en grande partie le succès de la médecine, nous n'espérons rien de la vôtre.... Soit, mais si pour sauver la société il faut attendre qu'elle y consente ; si jamais elle ne le veut et que son mal soit précisément de ne le point vouloir, la laisserez-vous se perdre, courir aux abîmes, sans l'arrêter au moins un moment afin de l'avertir ? (2)

Accordons-le cependant : le remède est inopportun.

(1) On pourrait rapporter un grand nombre de cas où le suicide a été heureusement prévenu par la confession. Le plus remarquable est sans contredit celui qu'a cité le docteur Debreyne. (*La Trappe mieux connue.*)

(2) La société est un grand malade, et ce qu'il y a de pis, un malade qui croit se porter bien. Dès lors, ce ne sont pas des viandes solides et des fruits savoureux qu'il lui faut, quoiqu'elle le veuille ; c'est un remède et un remède violent, quoiqu'elle ne le veuille pas ; qu'elle se récrie, qu'elle se soulève, qu'elle traite d'insensé le médecin, cela doit être, et celui-ci aurait tort de chercher à se justifier à des yeux malades ; il subira l'injure, il se dira fou tout le premier pour entrer dans les vues perverties qu'il veut redresser ; mais en même temps il fera accepter le remède, dont le premier effet sera de donner à l'homme la connaissance de son mal, et de lui faire bénir et adorer la sagesse *surhumaine* et l'amour infini qui ont su si bien le contrarier pour le guérir.

Qu'en inférez-vous? Il y a dans la médecine naturelle des inopportunités très-opportunes, où la science médiocre se perd, mais où le génie trouve ses illuminations soudaines, auxquelles les esprits ordinaires n'entendent rien et qui ne sont faites que pour lui. La médecine surnaturelle n'aura-t-elle pas également ses hauteurs inaccessibles au vulgaire ?...

Non, quoi qu'en pense la médecine corporelle, qui peut sur de telles questions avoir ses systèmes, la médecine des âmes n'agit que par les contraires : *Contraria contrariis curantur.*

Quand le médecin céleste, Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit le Pape Saint Grégoire, est venu parmi les hommes, il n'a point flatté notre misère, à ce point que de la développer pour la guérir. Aux maladies invétérées de notre nature il a opposé les contrariétés de sa vie nouvelle. Aux voluptueux il a prêché la continence, la miséricorde aux avares, aux colères la douceur, les abaissements de l'humilité aux soulèvements de l'orgueil.

Erreur de la philosophie qui exalte l'orgueil.

Ainsi les circonstances de la maladie sont diversement interprétées, mais toutes ramenées à une cause unique où tout se rapporte, à l'orgueil. Exalter cet orgueil pour guérir cet orgueil, la sagesse humaine n'a jusqu'ici trouvé nul autre remède ; au lieu de réfréner un seul de ses désirs, elle a voulu les contenter tous. Aussi qu'est-il advenu ? Comme le propre de l'orgueil est de monter sans cesse, de monter toujours, comme la

mer, ses ondes mutinées, selon les paroles des Livres saints, ses élévations poussées à l'envi les unes des autres, ses élans, ont semblé menacer le ciel. Mais quelle folie de se persuader que cette fureur même de l'orgueil puisse être son remède!

Quoi qu'il en soit, voici un siècle, ou peu s'en faut, que l'orgueil est le maître. Depuis lors il ne reconnaît d'autre souveraineté que la sienne ; il proclame son indépendance de toute règle divine ; il ne veut d'autres lois que celles qu'il a faites ; il rejette toute autorité ; tout moyen lui est bon pour se débarrasser des obstacles. En fait, un petit coin de terre excepté, que l'humilité de la croix couvre encore de son ombre, il ne voit guère nulle part rien qui lui résiste. Eh bien ! les choses de ce monde en vont-elles mieux ? Nous vivons, il faut en convenir, en des temps d'agitation où l'orgueil égare les meilleurs. Que de vies troublées par des ambitions stériles ! Combien d'exemples célèbres nous pourrions ajouter à tant d'autres et qui prouveraient que le génie même est impuissant à gouverner l'homme, et que la meilleure règle de la vie comme de l'intelligence, c'est l'humilité !

Ainsi donc pour vivre, pour ne pas être tenté de commettre le plus ignominieux des attentats, le meurtre de soi-même, il faut dépouiller ce qu'on appelle le vieil homme, mourir à soi-même, se suicider intérieurement. Ce suicide intérieur est le renoncement parfait, le dépouillement total de soi-même ; c'est le combat des passions et la constance inébranlable de les tenir sous le joug ; c'est l'extinction de l'empire des sens et de leur

tyrannie; c'est la victoire entière remportée sur soi-même, sur ses goûts et sur ses dégoûts, sur ses inclinations et ses aversions, sur ses satisfactions et ses répugnances.

SUITE DU CHAPITRE XIV.

Cloître, préservatif du suicide. — Il a été fréquent dans les cloîtres. — Ce qu'étaient autrefois les cloîtres. — Ennui des cloîtres ou *acedia*. — Les cloîtres ne sont pas des léproseries morales. — Ils sont par exception un refuge. — Conditions d'admission dans les cloîtres. — Il n'y a plus de suicides dans les cloîtres.

Cloître, préservatif du suicide.

La confession peut donc être d'une application générale ; il ne saurait en être ainsi du cloître, qui ne peut servir et être conseillé qu'exceptionnellement. Il est certain que les grands malheurs ont besoin d'un asile, et quel plus sûr asile qu'un couvent ! quel abri plus calme pour les imaginations qui ne conviennent plus au monde et auxquelles le monde est à charge et à dégoût !

Il a éte fréquent dans les cloîtres.

On a dit que le suicide avait été autrefois très-fréquent dans les cloîtres.

Loin de nous la pensée de vouloir nier qu'on se soit jadis suicidé dans les cloîtres. Les témoignages des Saints et l'histoire sont là qui en font foi. Mais encore faut-il savoir ce qu'étaient les cloîtres d'autrefois et de quelle nature était alors le suicide.

La tristesse, l'ennui, le dégoût de la vie sont de tous les temps : qu'y a-t-il d'étonnant qu'à un jour donné

ces sentiments de mélancolique rêverie se soient réfugiés dans les cloitres ? Ces accidents se sont surtout produits à la vue des signes de décadence de la société, alors que les populations effrayées par les pas des barbares se précipitaient dans les monastères. Dieu sait si la vocation de tous ces cénobites improvisés était bien vraie, et si l'esprit mondain avait été laissé au seuil de ces saintes demeures. D'ailleurs la population de ces monastères était tellement nombreuse qu'elle équivalait à celle des villes de quatre à cinq mille âmes ; la vie calme et paisible était-elle compatible avec ces foules ? Les austérités et les exercices réguliers, tels que des jeûnes, des veilles, des abstinences, pouvaient-ils s'accorder avec les passions qui avaient suivi là ces prétendus religieux ?

On conçoit sans peine qu'une disposition maladive des âmes, un désordre de l'intelligence (espèce de lypémanie) qui aurait régné dans la société civile, se fût propagée jusque dans les monastères. En effet les Pères de l'Église, et plus particulièrement Saint Chrysostome, peignent admirablement ce malaise, cette inquiétude, cette tristesse qui consumaient le monde au milieu de ses joies les plus bruyantes et poussaient les hommes à chercher dans le suicide un terme plutôt qu'un remède à leurs maux.

Ce qu'étaient autrefois les cloîtres.

Voilà ce qui se passait aux premiers siècles de l'Église. Plus tard, à dater du cinquième siècle, les documents sur le suicide font défaut, et si le moyen âge pré-

sente quelques cas de suicide, ils sont fort rares, surtout dans les monastères. Ce n'est que lorsque l'ennui inhérent à l'homme s'élève à son plus haut degré qu'on l'y observe. On conçoit que la vie du cloître puisse facilement donner naissance à ces mélancolies monomaniaques. Le silence, la solitude, le froid et l'humidité parfois d'une cellule, devaient affecter profondément le moral des moines, et leur inspirer des goûts de tristesse et le dégoût de la vie. Ajoutez à cela la privation des distractions et des jouissances de la famille et du monde; obligés à des exercices et à des veilles prolongés; condamnés à de grandes austérités et à concentrer leurs pensées journalières sur un seul objet, on conçoit, dis-je, qu'ils se soient pris d'une noire mélancolie et d'un dégoût insurmontable de la vie. Mais ces religieux qui par l'insalubrité de leurs cellules, par l'ennui de la solitude, par des excès de lecture et par la contemplation, etc., tombent dans la mélancolie, ont, comme dit Saint Jérôme, plus besoin des remèdes d'Hippocrate que des avis de leurs supérieurs.

Ennui des cloîtres ou *acedia*.

Les écrivains ecclésiastiques ont dépeint souvent cette maladie morale du monde monacal, à laquelle ils ont donné le nom d'*acedia*, et ils en ont tracé les divers degrés avec un grand talent d'observation. Ce n'est d'abord chez les moines qu'un état de malaise, d'abattement et de mollesse. Plus tard ce déréglement de l'âme se traduit par des chagrins capricieux, petites misères qui cuisent et qui rongent, parce que au lieu de les haïr

nous les réchauffons avec une sorte de volupté. C'est un souvenir du vieil homme qui se réveille et qui parle par le feu mal éteint des passions. Ces fumées qui s'élèvent du fond du puits de l'abîme peuvent arriver à ce degré qui constitue l'ennui, le dégoût de la vie, le désespoir et le besoin d'en finir avec l'existence. C'est ce qui constitue la folie de l'intelligence, genre de tristesse détestable, qui loin de porter les religieux à une régularité plus grande dans leur conduite et à l'amendement de leurs défauts, jette leurs âmes dans le désespoir le plus funeste. (*Démonolâtrie* de Cassien.)

L'Église a toujours su faire la distinction des états moraux, résultant de la mauvaise direction des pensées dont la volonté pouvait triompher, et des désordres de l'esprit, causés par la folie. Elle connaissait aussi les dangers des exagérations religieuses et de l'imitation contagieuse ; c'est pour cela qu'elle ordonnait les plus sages prescriptions et les conseils les plus salutaires. Mais il faut bien le dire: après tout les moines sont des hommes, et sujets comme tels à toutes les infirmités de l'humaine nature ; et puis la vie du cloître n'est pas faite pour tout le monde ; elle ne vaut rien surtout pour les oisifs qui portent là leur esprit de rêvasserie. Dieu nous a mis ici-bas pour agir et non pour rêver ; à toutes nos pensées, à tous nos sentiments il a attaché l'action comme une nécessité ; à la piété, le culte ; à la charité, le soin de sa famille et de son prochain. Nulle part Dieu ne s'est contenté de la pensée parce qu'elle s'évanouit bientôt dans la rêverie, et que la rêverie a inspiré de tout temps le dégoût du travail et mené au suicide.

Pour ces êtres malheureux dont les forces actives se

consument dans une inquiète indolence, qui ne peuvent être oisifs et ne peuvent non plus rien faire, chez lesquels un désir de changement d'état, une impatience secrète, maladive, les poursuit partout, pour ces êtres-là l'asile solitaire, la haire et le cilice pourraient être des soulagements à tenter; mais combien qui ne voient à cette souffrance d'autre terme que le tombeau ?

L'homme sans vocation porte dans le cloître cette mélancolie rêveuse, qui, loin d'éteindre les penchants vicieux, les réveille avec une ardeur incroyable. Au lieu de rentrer dans la vie intérieure, il se retire constamment au dehors ; dès lors il n'accomplit plus la loi divine qui est le culte, un vrai travail.

Les cloîtres ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils furent autrefois, des demeures remplies de désœuvrés, d'ennuyés, d'esprits malades pour lesquels ces asiles ne valent rien pour remède. Appelés par la volonté de Dieu, les religieux de nos jours n'ont plus guère d'autre préoccupation que de s'y conformer. Animés d'une foi simple et ferme, le goût de la règle leur rend la vie du cloître facile et douce. S'il en était autrement, serait-il venu à l'esprit des moralistes de proposer le cloître comme un préservatif contre le suicide ?

Si quelque jour l'oisiveté et la mollesse ont pu trouver leur place dans les demeures du travail et de l'austérité, c'est que là aussi se trouvait l'humanité, et que partout où il y a des hommes, les germes de la corruption peuvent à la longue se faire jour, même à travers la sainteté des institutions.

Les cloîtres ne sont pas des léproseries morales.

Non, les monastères ne sont pas réellement les hospices des âmes blessées, des esprits malades qu'un grand chagrin, une grande déception, ou l'amour du repos ou du silence, éloignent de la scène de l'activité humaine. Chateaubriand s'est mépris lorsqu'il a demandé que « puisqu'il y avait des lieux pour la santé du corps, on permît qu'il y en eût pour la santé des âmes, » ce qui équivaut à changer les monastères en infirmeries morales, en invalides intellectuels. Une idée aussi peu flatteuse pour les ordres religieux est tout au plus excusable pour une fin de dix-huitième siècle, qui avait altéré toutes les notions et faussé tous les principes. La principale source des vocations monastiques, c'est la plus virile de toutes les passions, c'est la passion de la perfection, c'est l'amour de Dieu. Sans doute dans tous les siècles il y a des âmes malades, des cœurs blessés qui vont chercher le silence et le repos dans les solitudes des monastères; mais pour les vocations monastiques ce n'est point là la règle, c'est l'exception. Ces esprits malades, ces âmes blessées ressemblent à ces émigrés des contrées ravagées par la contagion qui viennent chercher un asile dans une contrée saine et salubre (1).

(1) Outre les établissements durables érigés en faveur de l'indigence, qui s'élevaient partout comme les arcs de triomphe de la charité, la religion toujours compatissante enfanta une nouvelle œuvre sublime occupée sans relâche à recueillir les intelligences délaissées, les cœurs meurtris, blessés sur les chemins de la vie; tous les naufragés du bonheur eurent leurs hospices.

Les moines en immense majorité ont été les intelligences les plus valides, les cœurs les plus virils de leur époque, ceux qui ont aimé Dieu et leur prochain de l'affection la plus ardente et la plus pure, ceux qui ont servi le plus utilement Dieu et l'humanité. En effet, quels services n'ont pas rendus aux mœurs, à la civilisation, aux lumières comme à l'agriculture, à la cause de la justice et de la vérité, à la dignité humaine comme à l'indigence, ces moines qu'on croit inutiles au monde !

Ils sont par exception un refuge.

Si donc on se bornait à dire que de temps en temps et par exception le cloître sert d'asile à des âmes qui dans le monde se sont avancées jusqu'au bord du suicide on pourrait avoir raison ; mais on dit que le cloître a simplement pour but de réconcilier avec la vie ceux qui en seraient dégoûtés ou de n'admettre dans son sein que des victimes échappées à leurs propres fureurs, ce qui n'est pas exact. Combien qui s'y sont enfermés avant que le soleil se fût couché sur leurs joies et avant que les mécomptes, les délaissements, les dépits ou les satiétés leur en eussent fait un besoin !

C'est seulement par intervalles et par petit nombre que le toît monastique est appelé à accueillir sous son abri des âmes échouées aux écueils de la vie.

De pieux asiles offraient une retraite au repentir, un refuge à l'infortune, une solitude aux âmes tendres et mélancoliques, où leur amour se nourrissait de pensées célestes et d'immortelles espérances. La religion réparait dans le secret des cloîtres les torts de la société ; une doctrine éminemment spirituelle distribuait aux âmes une nourriture salubre.

Il y a donc un fond d'exactitude à dire que la vie monastique est de temps à autre un refuge contre le désespoir, une sorte de sanctuaire où l'homme avant d'en finir avec son être, s'en va, je ne dis pas se rattacher à l'existence, mais se résigner à l'existence et placer sous la sauvegarde de l'espérance et d'une pénitence tutélaire un corps que menaçait l'asphyxie. Car où en est l'homme désespéré quand la religion le prend pour le précipiter au cloître ? Il est anéanti, son cœur n'a plus ni sentiments, ni vibrations ; une seule pensée absorbe son intelligence, paralysée pour tout le reste, la pensée d'attenter à ses jours. Son activité physique refuse de s'exercer dans un milieu social ; il renonce à toute carrière de dévouement et d'affaires ; il s'isole et demeure en quelque façon les bras enchaînés au sein de sa mélancolie et de ses lugubres projets. On peut dire qu'il est mort, et mort doublement, pour les autres et pour lui-même. Si vous fermez les cloîtres qu'arrivera-t-il ? « Le malheureux que des passions violentes ont entraîné à des excès qu'il eût expiés dans des asiles religieux, repoussé de la société, n'a plus d'autre alternative que le suicide ou l'échafaud ; il aurait pu dans son repentir donner l'exemple de toutes les vertus, dans son désespoir il donnera celui de tous les forfaits. » (Lamennais.)

Conditions d'admission dans les cloîtres.

Des gens qui parlent et décident de toutes choses, bien souvent sans les connaître, s'imaginent que dans les cloîtres se réfugient surtout les grands pécheurs, et

qu'on ne s'y montre pas très-scrupuleux à les y admettre. C'est, il faut l'avouer, une erreur et une injustice. Sans doute plus d'une fois les portes de ces saintes demeures ont pu s'ouvrir devant des hommes passionnés, surpris tout à coup au milieu de leurs folles ivresses par la lassitude du monde, ou qui,se trouvant après des jours orageux sur les bords d'une tombe avec le suicide pour les y faire entrer et l'image d'un Dieu vengeur pour les empêcher d'en sortir, avaient rebroussé chemin ; mais ils n'ont jamais été reçus sans information sur leur passé et sans des épreuves sérieuses. Il leur arrive alors comme à Saint Jérôme et à Saint Augustin : ils puisent leurs dernières forces dans leurs premières faiblesses, se régénèrent, sont guéris, et deviennent dignes du respect des hommes et des faveurs du ciel.

Il n'y a plus de suicides dans les cloîtres.

On peut aujourd'hui avancer hardiment qu'il n'y a jamais de suicides dans les cloîtres, et cela se conçoit. Le cloître est l'asile où viennent s'abriter les âmes battues par la tempête ; elles y viennent pour résister aux passions qui engendrent le plus souvent le suicide. Le mondain désespéré y vient déposer des penchants et des chagrins qui le rendaient à charge à lui-même et menaçaient de le jeter brusquement au tombeau. Il s'y débarrasse de ses sentiments désordonnés et de ses tristesses ; la sensibilité qu'elles y avaient glacée s'y réveille et s'y rajeunit.

SUITE DU CHAPITRE XIV.

Législation. — Utilité des lois contre le suicide. — Nécessité de moyens préventifs. — Il n'en existe aucun contre le suicide. — Législation muette. — Nécessité d'une loi pénale. — Lois comminatoires. — Pénalité sous la loi de grâce. — Les idées modernes tendent à l'abolir. — Il ne reste contre le suicide que les lois canoniques. — Nécessité de trouver une flétrissure au suicide.

Législation. — Utilité des lois contre le suicide.

Il y aurait moins de suicides, nous avons dit, si les lois flétrissaient ceux qui se tuent.

La douceur avec laquelle on punit les délits est la meilleure preuve de la facilité avec laquelle on les commet. Lorsque dans un pays les assassinats et les autres attentats semblables sont rares, on ne les regarde qu'avec horreur. Quiconque s'en rend coupable est châtié sévèrement. Mais si le crime se répète à chaque instant il perd insensiblement de sa noirceur; non-seulement celui qui le commet, mais tout le monde s'accoutume à ce hideux aspect. Le législateur se sent alors porté à le traiter avec indulgence; cela nous est démontré par l'expérience. Cette observation est de tout point applicable au crime du suicide (1).

(1) Le législateur se trouve toujours plus ou moins l'organe de la conscience publique; lorsqu'une action dans telle société que l'on voudra est considérée comme un forfait horrible, le législateur ne peut décerner pour la punir une peine douce. Il lui est également, dans le cas contraire, impossible de châtier avec une extrême rigueur ce que la société absout ou excuse.

(Balmès.)

La loi civile n'ose qualifier ni atteindre le suicide. Pour elle cet acte n'a point d'analogue parmi les autres actes humains ; dans son esprit elle reste incertaine sur sa moralité. En cela elle ne s'inspire pas de la loi religieuse, dont la sévérité sur ce point n'a jamais varié. L'opinion a suivi d'autres errements ; on s'est imaginé qu'il en était de l'ordre social comme d'une certaine philosophie où la mort finit tout, et le suicide paraît hors du domaine des lois, parce que le coupable est hors de leur atteinte. Mais ne voit-on pas que c'est l'exemple et le scandale qu'il s'agit de prévenir ; toute punition, celle de l'assassin même, n'a pas d'autre objet ; car enfin son supplice ne rend pas la vie à sa victime. Si donc l'homme qui se tue donne un exemple funeste, il est juste, il est convenable de flétrir sa mémoire, non pour punir celui qui ne peut plus être puni que par Dieu, mais pour détourner autant que possible les autres hommes de l'imiter. Des lois contre le suicide sont donc utiles à la société. A Athènes, les morts eux-mêmes n'échappaient point à l'action de la justice, et la main du suicidé était enterrée ou brûlée séparément du corps auquel elle avait ôté la vie (1).

(1) Aeschin. *In Ctesiphon.* XC. Varro, *De re rustica* II. V. Paus. 1. 28.

Si un homme se tue lui-même, nous enterrons séparément du corps la main qui a fait l'action.

Aristote rappelle dans ses œuvres morales « qu'il est généralement reconnu que ceux qui portent sur eux une main homicide doivent être notés d'infamie. »

Platon, au livre IX des Lois, dit : « Mais quelle peine porterons-nous contre le meurtrier de ce qu'il y a de plus proche et de plus cher au monde, je veux dire contre l'homicide de soi-même qui tranche malgré sa destinée le fil de ses jours ?

En Angleterre, la loi était d'enfouir les suicidés au centre d'un carrefour des grands chemins avec un pieu enfoncé au milieu du corps. En France, le cadavre des suicidés était placé sur une claie et traîné dans tous les carrefours d'une ville. On conçoit la salutaire terreur que devait inspirer un si hideux spectacle. Mais la délicatesse du siècle veut des ménagements. N'y aurait-il donc plus là des justices à faire ? Nous savons bien que ces justices n'effraient guère dans ce siècle ceux qui se sont accoutumés au mépris public ; il y a des hommes qui ne font pas plus cas de leur mémoire que de leur cadavre ; peu importe qu'on le foule aux pieds, ils ne le sentiront pas. Mais ce n'était pas pour punir les morts, c'était pour épouvanter les vivants que l'on traînait autrefois sur la claie les corps de certains criminels.

Nécessité de moyens préventifs.

Toutefois un mal qui outrage tout à la fois la nature et la religion, qui porte une atteinte profonde à l'ordre public et aux bonnes mœurs, et contre lequel la morale

« Ceux qui se seront défaits ainsi, seront enterrés seuls, dans un lieu à part... On choisira un endroit inculte et ignoré où ils seront déposés sans honneur, avec défense d'ériger aucune colonne sur leur tombe et de graver leur nom sur un marbre. »

Il existait donc chez les peuples de la Grèce et dès la plus haute antiquité des lois pénales dirigées contre le meurtre de soi-même.

Si l'on se départit à Rome de cette sévérité dans les lois qui condamnaient partout le suicide, ce ne fut que dans les derniers temps de la République et sous les empereurs, alors que l'introduction de la philosophie grecque au sein de la cité y produisit une si grande révolution dans les idées et dans les mœurs.

et la société restent désarmées et sans défense aucune, est une de ces anomalies et un de ces scandales qu'on ne saurait tolérer indéfiniment. Mais puisque de telles hontes ne peuvent être épargnées, même à un siècle qui se dit si loin de la barbarie, ne serait-il pas temps de demander à la société si un rôle de répression, qu'elle est loin de remplir, la dégagerait de toute responsabilité, et si elle ne serait pas tenue de dire : « Si je n'ai pas réprimé, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour prévenir ? »

Il n'existe aucun moyen préventif contre le suicide.

Des trois expressions générales du mal social, ou si l'on veut des trois produits de la perversion des idées et du déréglement des passions, le crime, la folie et le suicide, ce dernier seul trouve les pouvoirs publics indifférents. La personne qui a voulu se donner la mort ou qui se l'est donnée, n'est l'objet d'aucune recherche, d'aucune poursuite ; elle échappe à la vindicte des lois. L'autorité se contente de rechercher si le fait est constant ; elle en consigne froidement dans un procès-verbal les circonstances principales ; elle constate avec soin l'âge, le sexe, la profession du patient. Les journaux se chargent ensuite de l'annoncer, à leur manière, par leurs millions de voix au monde civilisé ; elle rend ensuite le cadavre à la famille, et tout est dit. Tel est le rôle de l'autorité. Est-il bien digne ?

Si l'on ne fait pas peut-être tout ce qu'il serait nécessaire de faire pour prévenir les crimes, du moins on ne néglige rien pour rechercher ceux qui les commettent et pour les punir. On multiplie chaque jour les

asiles pour la plus triste des infirmités, la folie ; il n'y a d'exception que pour le suicide ; lui seul n'excite ni pitié, ni alarmes ; ce serait à croire qu'il n'outrage ni l'ordre public, ni les bonnes mœurs, et qu'il n'est pour la société d'aucun danger.

Législation muette.

En vain se prévaudrait-on du silence de la loi pour excuser le suicide ; est-il toujours permis de faire ce que la loi ne punit pas ? Est-ce la loi qui fait la morale ou la morale qui fait la loi ? De ce que le suicide n'est plus réprimé par la loi, il ne s'ensuit nullement qu'il ne soit contraire au bon ordre, qu'il ne blesse les mœurs publiques et ne prépare la décadence et la ruine de la société. Si cet attentat horrible n'est pas proscrit par nos lois, il est flétri et réprouvé par la loi éternelle contre laquelle ne peut prescrire aucune loi, qui seule supplée à l'insuffisance de toutes les autres, qui parle en souveraine quand toutes les autres se taisent, qui vit toujours quand toutes les autres périssent et qui ne donne pas plus à un État le droit de se détruire lui-même, en laissant impuni le plus ignominieux des crimes, qu'elle ne donne à l'homme le droit d'attenter à sa propre vie ou à celle de ses semblables (1).

On conçoit chez les sauvages qui vivent sans lois

(1) Le précepte divin *non occides* est un précepte absolu qui ne souffre pas d'exception. Se tuer, c'est tuer un homme, c'est se rendre criminel. Ce serait illogique de dire que ce qui blesse la justice divine ne blesse pas celle des hommes. Être criminel envers Dieu et innocent envers les hommes est une inconséquence.

comme sans Dieu un certain droit naturel de s'égorger soi-même et de s'égorger entre eux ; qui pourrait les troubler dans cette horrible possession et dans ce honteux domaine ? Mais dans un pays civilisé, au sein d'une nation qui se respecte elle-même, d'un gouvernement qui connaît ses vrais intérêts et veille à sa conservation, le silence de la loi est-il possible ? En vérité ceci rappelle les lamentations de Jérémie : « Passez aux îles de Cethim et voyez ce qui s'y fait ; envoyez à Cédar et voyez si vous y trouverez quelque chose de semblable. » Rien donc ne saurait justifier un pareil oubli. Si le suicide est un crime, comme il est facile de le prouver, n'est-il pas juste qu'il soit puni comme un crime ?

Mais comment rechercher et punir un fait que la loi n'a point incriminé, qu'elle n'a qualifié ni crime ni délit ?

La raison dit que hors le cas de monomanie, de maladie ou de délire, le suicide commis dans les conditions d'intégrité des facultés intellectuelles, morales et affectives, c'est-à-dire avec connaissance, volonté et liberté, est un véritable crime, un meurtre formel. Or, ce crime n'étant point excepté par le code pénal doit être puni par les peines du droit commun.

Tout meurtre doit être puni s'il ne se trouve pas dans les cas d'exception désignés par la loi ; or si aucune disposition législative n'incrimine le suicide proprement dit et les circonstances qui préparent ou accompagnent cet acte homicide, aucune disposition de la loi ne range ces circonstances au nombre de celles qui rendent excusable le meurtre de soi.

D'ailleurs c'est une maxime inviolable de notre droit

public que nul ne peut se faire justice à soi-même. Or celui qui s'arrache la vie fait plus que se faire justice à lui-même, car il ne se contente pas seulement d'être juge dans sa propre cause, et juge impitoyable, il veut encore être l'exécuteur de son arrêt suprême et sauvage. Dans son omnipotence il avait porté contre lui-même une sentence de mort ; il veut exécuter cette sentence. Tout à la fois sacrificateur et victime, le suicide ose braver et renverser la loi imposée à l'homme, et son crime imposé par l'orgueil est aussi impie que volontaire.

S'attribuer le droit de disposer de sa vie, transformer de son autorité privée un crime qualifié en action indifférente ou licite, c'est usurper doublement les droits de la société.

Mais, dit-on, pourquoi des peines contre celui qui n'est plus ? elles n'atteindraient qu'un cadavre et ne feraient aucune impression sur le vivant. Quant à la crainte de l'infamie, arrêterait-elle celui que l'horreur de la mort, les devoirs et les liens de famille, et l'anathème prononcé par la religion n'ont pu retenir ? D'ailleurs, ajoute-t-on, s'il est vrai que les suicides, si communs aujourd'hui, ne soient qu'un symptôme ou une conséquence de ce scepticisme universel, de ce fanatisme antireligieux, de ce relâchement de tous les liens sociaux auxquels a contribué si puissamment dans ces dernières années le dévergondage de la littérature et des arts, à quoi bon infliger aux victimes du suicide des peines que dans la disposition actuelle des esprits on se ferait gloire de braver ?

Nécessité d'une loi pénale.

On sait par expérience que ceux qui ne redoutent ni la douleur, ni la mort, craignent le déshonneur et l'infamie qui doit suivre leur trépas. « Il faut, comme dit Tacite, faire peur de la postérité et de l'infamie aux actes pervers. » Cette sentence est aussi vraie aujourd'hui qu'au temps de Tacite. La salutaire influence exercée par le châtiment de ce crime n'est pas douteuse; une punition exemplaire serait bien capable de retenir sur la pente fatale ; nous en avons pour garant l'expérience du passé.

La preuve que la honte de ce qui peut arriver après leur mort est capable d'arrêter la main du suicide, c'est l'exemple des filles de Milet, conservé par Plutarque. Elles ne peuvent supporter l'idée d'être exposées nues sur une place publique après leur mort.

Pline nous a conservé un autre trait d'histoire non moins probant. Pendant que Tarquin l'Ancien employait le peuple à construire un égout, un grand nombre de citoyens, rebutés d'un travail si long et si périlleux, se donnèrent la mort. Ce prince imagina pour les en détourner un moyen nouveau dont on ne retrouve aucun exemple ni avant ni après lui; il fit mettre en croix les corps des suicidés et les exposant à la vue des citoyens, il les abandonna aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie... L'honneur vint au secours de Rome... Il en imposa à leur simplicité, comme si après la mort ils devaient être sensibles à la honte, puisque vivants ils rougissaient de cette ignominie.

Sans remonter si loin, nous trouvons dans nos souvenirs l'histoire d'un malheureux dont les facultés affaiblies avant l'âge par l'inconduite, ne fut retenu que par un sentiment de honte et qui finit plus tard par avaler une forte dose d'acide sulfurique, sans toutefois pouvoir se détruire.

« Je m'étais mis au lit, nous disait-il, en proie à la plus vive agitation, tout mon sang était dans ma tête, qui était brûlante et qui menaçait d'éclater. Je parus à la croisée plusieurs fois, sans oser la franchir, craignant que le bruit de ma chute n'attirât les voisins autour de moi. Il était deux heures quand on frappa à la porte de la maison ; c'était un jeune homme qui s'était attardé. Je descendis pour lui ouvrir et l'idée me vint alors de me précipiter dans les bassins de la Fontaine. Après avoir erré quelque temps le long des quais, sans avoir pu découvrir un endroit capable d'engloutir mon corps et le dérober pour toujours aux regards de la foule, je rentrai chez moi dominé par cette idée, ou peut-être un peu calmé par le froid qui régnait au bord de l'eau ; mais je me fusse noyé si je n'avais été dans l'impossibilité de pouvoir soustraire mon corps à la curiosité de mes concitoyens. » Cet infortuné, après avoir complétement perdu la raison et passé un an dans une maison d'aliénés, vient de rentrer et de mourir dans sa famille.

Lois comminatoires.

On dit que des peines comminatoires ne sont plus dans nos mœurs, qu'elles frappent des innocents, et que d'ailleurs elles auraient pour résultat de porter à l'imi-

tation les aliénés suicides qui sont si nombreux, et ne pourraient qu'augmenter chez leurs enfants cette fatale prédisposition ; que ces peines-là pourraient tout au plus être appliquées aux nations ignorantes, mais les sociétés actuelles seraient loin de pouvoir s'en accommoder.

On a une bien bonne opinion de notre temps ; il est vrai qu'il ne faut pas refuser aux hommes de son époque la douce satisfaction de se croire meilleurs que leurs devanciers.

On parle d'ignorance, comme si une des plus grandes misères de notre temps n'était pas l'ignorance, ou, ce qui est pire, le faux savoir, qui fait qu'on confond toutes les notions du bien et du mal. L'ignorance religieuse, qui est la plus coupable, est aussi la plus meurtrière. Elle abaisse la raison, émousse le sens moral, laisse sans frein les mauvaises passions, conduit enfin les individus et les peuples à des lâchetés inouïes.

Nous convenons volontiers qu'il faut user de prudence et de réserve, aujourd'hui que la folie apporte un contingent si considérable au suicide. Mais notre observation s'adresse aux cas plus nombreux des morts volontaires, où l'existence du libre arbitre ne saurait être mise en doute. Il est généreux, il est humain, de chercher à soustraire des innocents à la rigueur et à la vindicte des lois ; mais gardons-nous d'une fausse pitié. Des lois comminatoires ont suffi dans l'antiquité pour faire cesser la frénésie des morts volontaires ; pourquoi n'auraient-elles pas aujourd'hui le même pouvoir ? Plusieurs publicistes croient que le suicide est devenu beaucoup plus fréquent depuis que les lois comminatoires sont sans vigueur ou sont éludées.

Une fausse philanthropie a fait abolir les lois répressives contre le suicide. Qu'en est-il advenu ? c'est que le peuple s'accoutume à considérer comme légers les crimes et les délits qui ne sont pas punis.

C'est un résultat fatal à la morale publique ; en perdant sa force la loi perd aussi le respect qui lui est dû, et l'indulgence de la société pour le crime en multiplie pour elle les dangers.

Si les suicides sont augmentés de plus des cinq sixièmes en soixante ans, il faut l'attribuer en grande partie à ce que l'Assemblée constituante a aboli les lois pénales contre le suicide, sans aucune compensation (1). Elle proclama la plénitude de la liberté humaine et elle innocenta le suicide. Quelque respect qu'on veuille avoir pour cette prétendue liberté humaine, il ne saurait prévaloir contre les vrais intérêts de l'humanité, qui doivent passer avant tout. Des lois pénales ne seraient point inutiles à l'époque où nous sommes ; telle est l'opinion de MM. Chauveau Adolphe et Faustin Hélie et de beaucoup d'autres qui ont pensé que l'inscription seule du suicide dans la loi, comme un délit, serait déjà un avertissement et une leçon, et que celui qui aurait prêté au coupable une simple assistance aujourd'hui impunie serait aussi atteint (2). Les faits viennent à l'appui de cette opinion.

Il serait à regretter que la loi restât sans effet ; elle aurait malheureusement alors le sort de tant d'autres lois ; mais il est prouvé qu'il n'en serait pas ainsi. L'i-

(1) Docteur Lisle.

(2) *Théorie du Code pénal*, t. v, p. 225.

magination de l'homme égaré par les passions se laisse frapper très-souvent par des actes qui ne feraient rien sur d'autres hommes.

Une contradiction dans la législation française nous a surtout choqué ; on sait que l'homme qui a été jugé et condamné pour meurtre ne peut faire aucune disposition testamentaire valide ; son testament n'est pas exécutoire, il est nul de fait. Eh bien ! le suicidé peut tester en toute sécurité, car il est assuré que ses dernières volontés seront exécutées ; en un mot, son testament sortira à effet. Quelle est ici la différence ? Pourquoi cette distinction ? Est-ce que le suicidé n'est pas réellement un meurtrier ? Se tuer, n'est-ce pas tuer un homme ? Oui, dira-t-on, mais cet individu n'a pas été jugé, n'a pas été condamné par les tribunaux. D'accord ; mais il s'est jugé, il s'est condamné et de plus il a exécuté lui-même sa sentence. N'est-ce pas tout un ? Que voulez-vous de plus ?

Pénalité sous la loi de grâce.

Longtemps avant l'établissement du Christianisme les Grecs et les Romains considérèrent cet acte comme un crime, et le punirent comme tel. Après la publication de l'Évangile, qui n'est que la loi ancienne perfectionnée, le droit de Dieu sur la vie de l'homme est affirmé d'une manière plus absolue que par le passé. Le suicide est regardé comme le plus grand des crimes et poursuivi de siècle en siècle jusqu'à nos jours (1). L'Église le déclare,

(1) Le suicide est condamné par les Papes, par les Conciles et par les docteurs. Saint Augustin le foudroie aux IV[e] et V[e] siècles.

en 452, au concile d'Arles, un crime qui ne pouvait être que l'effet d'une fureur diabolique. Elle le punit, en 563, au concile de Bragues, et en 576, à celui d'Auxerre, en défendant de faire mémoire des suicidés au saint sacrifice de la messe et en interdisant le chant des psaumes aux enterrements. Au IX[e] siècle le concile de Troyes renouvelle ces décisions, puis viennent les Papes qui édictent les mêmes peines, qui défendent de célébrer la messe pour les suicidés, et qui privent des pompes funèbres et du chant le convoi des patients. Il ne faut pas faire de prières, dit le Pape Nicolas, pour celui qui a péché mortellement. Or, celui qui se tue fait comme Judas ; il suit les inspirations du démon et il est aussi coupable que lui.

Le droit canon constate cette législation (an XII, canon, 23, quest. 4.) Il définit la nature du meurtre de soi, en ces termes : « *Est vere homicida et reus homicidii qui se interficiendo innocentem hominem interfecerit.* » Charlemagne adopte ce principe de la loi chrétienne, mais il admet en faveur du malheureux les aumônes et le chant des psaumes, parce que, dit-il, les jugements de Dieu sont impénétrables et que personne ne peut sonder la profondeur de ses desseins.

Bientôt la loi civile se met à l'unisson de la loi religieuse et elles restent confondues jusqu'au XIII[e] siècle.

Saint Louis ajoute, vers l'an 1270, la confiscation aux peines purement religieuses. A dater de cette époque le droit coutumier adopta généralement le principe d'une pénalité temporelle dirigée contre le suicide ; mais on varia singulièrement sur son application. La confiscation fut partout conservée ; de plus on s'acharnait sur le ca-

davre avec une espèce de fureur. Non-seulement on le privait de sépulture, mais on le frappait sans miséricorde ni merci, tant le crime paraissait grand et *contre nature*. Enfin on alla jusqu'à déterrer les cadavres des individus soupçonnés de suicide pour leur faire leur procès.

Les idées modernes tendent à abolir toute pénalité.

En 1670 parut une ordonnance qui fixa en France le droit criminel.

L'homicide de soi-même est assimilé aux crimes de lèse-majesté divine et humaine. On prend dans les anciennes coutumes les dispositions les plus rigoureuses et les plus inhumaines. Les cadavres sont traînés sur une claie, la face contre terre, pendus ensuite par les pieds et privés de sépulture. La confiscation est conservée. On n'exceptait de cette règle que le suicide commis dans un accès de folie bien constatée.

Le dernier arrêt du Parlement de Paris qui consacre cette jurisprudence est du 31 janvier 1749.

Avec lui finit cette législation que les idées modernes accusaient déjà d'injustice et de barbarie. Les déclamations de Montesquieu, de Voltaire et de tous les esprits forts qui gravitaient autour d'eux, s'étaient fait entendre. Beccaria l'avait attaquée par des arguments alors sans réplique ; 1789 la trouva encore debout. La Révolution, au lieu de réformer cette législation, l'abolit complétement. Elle proclama le droit absolu de la libèrté humaine, en déclarant l'indifférence absolue du suicide devant la justice humaine et devant la société.

De là sans nul doute aggravation du mal dont nous parlons.

La difficulté n'est donc pas dans l'incrimination de l'acte en lui-même, mais dans l'incrimination légale, et dans le choix et l'application d'une pénalité.

Il ne reste contre le suicide que les lois canoniques.

La confiscation n'est plus dans nos lois, elle frapperait d'ailleurs les familles ; les supplices que la loi infligeait aux cadavres des suicidés ne sont plus dans nos mœurs ; restent les peines canoniques. « Nous nous contenterons de constater, dit le docteur Lisle, que nous en sommes encore, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, à craindre les empiétements du clergé et à lui disputer pied à pied la juste influence qui lui appartient. L'œuvre de Voltaire n'est-elle donc pas finie ?... Ainsi n'est-il pas étrange que, soit crainte de l'opinion, soit indifférence, les prêtres même les plus éclairés n'osent plus faire exécuter les lois canoniques qui privent les suicidés des prières de l'Église et de la sépulture religieuse ? Et cependant qui oserait prétendre que l'exécution rigoureuse de ces mesures conservatrices n'arrêterait pas quelques malheureux, des femmes surtout, sur la pente fatale, et par une de ces contradictions si communes de notre temps, on ne craindra pas de jeter la pierre au prêtre, qui, fort de sa conscience, aura le courage de faire son devoir. »

Qui ne sait que la jurisprudence récente de la Cour de Cassation contre le duel, jurisprudence qui s'attaque à un préjugé si ancien et si enraciné dans nos mœurs, a

diminué le nombre des duels ; il en serait de même, nous en sommes convaincu, d'une foule de suicides, si les lois canoniques étaient appliquées partout avec ensemble et vigueur, et surtout si leur action était aidée de l'appareil d'une instruction judiciaire et d'une peine quelconque infligée au nom de la société, toutes les fois qu'il serait reconnu que le patient aurait agi dans la plénitude de sa liberté morale (1). Au reste la conscience publique qui réprouve comme un crime cette fatale manie du suicide ne pourrait qu'en approuver le châtiment (2). Elle faciliterait la recherche et l'application d'une peine aux hommes d'État et aux législateurs lorsque ceux-ci seraient plus convaincus de l'étendue et de la profondeur du mal, et plus disposés à le faire cesser (3).

(1) Aux siècles de foi, les sentences canoniques suffirent pour faire disparaître à peu près complétement les faits de suicide. Les choses se passèrent ainsi tant que l'autorité de l'Église fut acceptée sans examen et sans discussion. Mais après la révolte de Luther, avec la perte des croyances, le suicide devient moins rare, et c'est alors que le pouvoir civil intervient et impose des peines temporelles dont on s'était passé jusque-là. Ainsi à mesure que l'influence de l'Église sur la société diminue, que la religion perd de son empire sur les consciences, le suicide est en progression croissante. De là l'expression de deux tendances parallèles, affaiblissement du sentiment religieux et augmentation lente, mais progressive, du nombre des morts volontaires.

Au XVII[e] siècle la mort volontaire est surtout fréquente chez ces pauvres fous connus sous le nom de possédés du démon, de sorciers, d'adorateurs du diable.

(2) Ces dispositions, ne dussent-elles empêcher qu'une seule mort volontaire, qui oserait dire qu'elles seraient impuissantes et stériles ? En présence de l'accroissement si rapide des suicides, la loi ne peut ni ne doit rester plus longtemps indifférente.

(3) C'est aux pouvoirs publics à rechercher quelle serait la ne-

Les philosophes du XVIII[e] siècle disaient : « C'est une injustice que de traiter en criminel celui qui hâte sa mort. » Nos législateurs sont sans doute retenus par la crainte de commettre cette injustice, puisqu'ils ne songent pas à punir le suicide.

Nécessité de trouver une flétrissure au suicide.

Pour mettre fin à ces faciles adieux à la vie, la société ne devrait-elle pas faire ce qu'on fait à l'armée contre les déserteurs ? Ne suffirait-il pas ici de mettre sur la tombe de ces déserteurs de la vie etde tous les devoirs sociaux, cette inscription :

Ci-gît un tel qui fut lui-même son bourreau ?

Cette flétrissure en vaudrait bien une autre.

Qui donc ne sait que la santé des peuples est aussi entre les mains des législateurs et des rois, en entretenant un équilibre pondérateur de la société par des lois protectrices de la vertu, de la morale, soit en écartant l'extrême corruption du luxe et l'extrême misère correspondante par des règlements somptuaires ; soit en réprimant les vices, les honteux débordements de la débauche, le libertinage qui conduit à l'indigence et aux tentatives criminelles ; soit en renversant les superstitions, les préjugés barbares (1), en établissant des so-

ture des mesures comminatoires ou répressives que l'intérêt général réclame. Dans l'état actuel de nos mœurs et de nos idées, cette question est difficile à trancher, mais c'est un motif de plus pour l'étudier et la résoudre.

(1) Étrange aveuglement des gouvernements qui ne savent pas reconnaître les causes du mal moral qui déprave l'ntelligence et le cœur des populations, et qui n'ont des lazarets que pour les maux contagieux du corps !

ciétés de tempérance, qui ont produit partout où elles existent, des résultats heureux.

C'est aux grands corps de l'État, à ceux qui commandent aux peuples à donner l'exemple et à se mettre à la tête de cette croisade morale. Les autres suivront, parce que rien n'est bon et salutairement contagieux comme l'exemple.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

STATISTIQUE OFFICIELLE DU SUICIDE

EN FRANCE.

ANNÉES.	SUICIDES.	ANNÉES.	SUICIDES.
1827	1,542	1848	3,301
1828	1,754	1849	3,583
1829	1,904	1850	3,596
1830	1,756	1851	3,598
1831	2,084	1852	3,674
1832	2,156	1853	3,415
1833	1,973	1854	3,700
1834	2,078	1855	3,810
1835	2,305	1856	4,189
1836	2,340	1857	3,967
1837	2,443	1858	3,050
1838	2,586	1859	3,899
1839	2,747	1860	4,050
1840	2,752	1861	4,454
1841	2,814	1862	4,770
1842	2,866	1863	4,613
1843	3,020	1864	4,521
1844	2,973	1865	4,310
1845	3,084	1866	4,420
1846	3,102		
1847	3,647	Total:	124,846

Le nombre des suicides en 1867 est de 5,011.

Le département de la Seine est compris dans ce chiffre pour 686, et celui de Seine-et-Oise pour 176; 4,008 suicidés appartiennent au sexe masculin, 1,003, au sexe féminin.

Suicides	par les instruments tranchants.	153
id.	par la chute d'un endroit élevé.	110
id.	par le poison.	93

Il reste quarante-quatre suicides dont le genre n'est pas spécifié (janvier 1862.)

On a calculé, dit la *France médicale*, que depuis le commencement du siècle le nombre des suicides en France ne s'élève pas à moins de 300,000, et cette évaluation est peut-être en deçà de la vérité, car la statistique ne fournit de résultats complets qu'à dater de 1836. Depuis cette année à 1852, c'est-à-dire dans une période de dix-sept ans, il y a eu 52,126 suicides, soit en moyenne 3,066 par année.

Les suicides suivis de mort sont sans doute un élément important de la question; mais ils n'en représentent pas le chiffre exact. Il faut encore y ajouter celui des tentatives qui sont soigneusement cachées par les familles et par les médecins, forcés, dans l'intérêt de leurs clients, de les ensevelir dans le plus profond secret. On peut donc évaluer le nombre des suicides commis au double des suicides constatés. Cette opinion est consignée dans le savant ouvrage du docteur Brière de Boismont (*Du suicide et de la folie suicide*, p. 67. 1856.)

Les statistiques tendent encore à prouver que le suicide n'est pas en rapport avec la population, mais bien avec le séjour dans les grandes villes.

Les suicides sont beaucoup plus nombreux à Paris que dans toute autre partie de la France. Les passions qui s'agitent et bouillonnent dans le sein de cette vaste agglomération, exercent une influence désastreuse sur la production et l'augmentation progressive des suicides (1).

(1) Nous présumons qu'il en est des autres grandes villes comme de Paris. Nous lisons dans le journal l'*Union* du 23 mai 1866 : « Les suicides se multiplient avec une progression effrayante. Ce matin nous en relevons quatre, relatés par les feuilles locales, pour la seule ville de Bordeaux. » Lyon, Marseille, Toulon et bien d'autres grandes villes en offrent de fréquents exemples.

Cet accroissement graduel ne s'est pas ralenti un seul instant depuis 1827. Il est vrai que la population a augmenté depuis cette époque d'une manière notable ; mais on tomberait dans une grave erreur si l'on croyait trouver un rapport, même éloigné, entre cette augmentation et celle des suicides.

L'influence désastreuse des grands centres de population, celle de Paris surtout, est très-remarquable. Elle est telle qu'on a trouvé que de quelque point de la France que l'on parte, le nombre des morts volontaires s'accroît régulièrement à mesure qu'on avance vers la capitale. Cette loi est constante et désormais hors de contestation.

Une autre remarque a lieu pour les départements. Les plus policés, ou qui sont réputés tels, ont le plus de suicides. Ainsi on compte un suicide sur 10,000 habitants dans le Nord; dans l'Est, un sur 23,000 ; dans le Centre, un sur 37,000 ; dans le Sud et dans l'Ouest, un sur 30 et 31,000.

Pour se faire une idée de la progression toujours croissante du suicide, il suffit de jeter un coup d'œil sur les chiffres recueillis par quelques auteurs.

Mercier écrivait en 1785 : « On se tue à Paris. Depuis vingt-cinq ans le nombre des suicides peut monter, année commune, à 150 personnes. »

(*Tableau de Paris*, chap. 258.)

Brouc, dans ses considérations sur les suicides de notre époque, dit qu'à Paris il y eut de 1794 à 1804, 107 suicides par an ; de 1814 à 1823, 334 ; et de 1830 à 1835, 382, en moyenne. (*Annales d'hygiène*, t. 16, p. 223.)

Le docteur Lisle prétend qu'il faut attribuer cette effrayante progression à l'action préventive des lois qui furent abrogées en 1789. On invoquerait vainement, dit-il, la différence du chiffre de la population ou l'imperfection de la statistique au commencement de notre siècle, cela ne suffira jamais pour rendre compte d'une augmentation de plus de 5/6e en moins de 60 ans.

Écoutons sur ce sujet les doléances de la presse (Paris, 15 septembre 1865) : « Depuis quelque temps le nombre des personnes qui se noient, soit volontairement, soit par suite d'un accident, est considérable. Récemment, ainsi que nous l'avons rapporté, cinq cadavres ont été découverts dans le lit de la Seine. Depuis le 8 septembre cinq autres noyés ont été retirés, soit du fleuve, soit du canal Saint-Martin ou du canal de la Villette (1). »

(*Courrier de l'Eure.*)

« En un seul jour on a constaté à Paris cinq suicides, non compris plusieurs tentatives avortées, une spécialement dont nous avons été témoin sur le pont des Arts (2).

« Cinq suicides en un jour ! l'état sanitaire actuel étant bon, ces cinq suicides figurent trente pour cent de la mortalité courante de notre population parisienne.

« Chagrins domestiques, dégoût de l'existence, embarras financiers, peines d'amour, voilà les maladies ou les fièvres qui ont déterminé tant de morts horribles. Il serait oiseux d'expliquer la cause et le remède. La paix dans l'esprit,

(1) On sait qu'à Paris parmi les moyens de se suicider la submersion vient en première ligne, après le charbon, qui est choisi de préférence par les femmes.

(2) Nous nous rappellerons toujours avec une douloureuse émotion le drame silencieux et lugubre qui s'accomplissait sous le pont des Arts, le 12 du mois de novembre, par un temps de brume et de froid. C'était le matin, vers les huit heures ; j'arrivais en vue de la Seine, dont le pont et les quais étaient couverts de curieux qui s'étaient arrêtés là pour voir des sergents de ville et des mariniers occupés à opérer le sauvetage d'une jeune fille, âgée, disait-on, d'environ 16 ans, que le fleuve rejetait inanimée sur sa rive. A quelle heure de la nuit et en quel endroit de la rivière cette malheureuse s'était-elle précipitée ? Quel pouvait avoir été le motif de cette funeste résolution ? Nul ne le savait ; tous les visages étaient consternés et le morne silence de cette foule dont tous les regards étaient fixés sur le fleuve ne fut interrompu que par une femme du peuple qui dit en quittant le lieu de cette scène désolée : « Si jeune et avoir des pensées comme ça ! » Oui, dirons-nous, si jeune avoir de pareilles pensées et le triste courage de les exécuter !

la sagesse dans la conduite, l'ordre dans les idées répugnent ; ce sont des provenances de l'ancien temps ; on préfère *courir les aventures* de la civilisation libérale et on se tue. » (*Union*, 6 novembre 1860.)

L'ancien temps avait fondé une multitude presque infinie d'établissements charitables. Nos pères n'avaient oublié aucune faiblesse, aucune douleur. Que sont devenus ces asiles du malheur, ces cloîtres où l'on nourrissait et fortifiait les corps et les cœurs ? Le siècle montrera à ses enfants déshérités ses casernes et ses prisons pleines, là où l'infortune et le remords trouvaient un asile ! Et au lieu de toutes ces belles institutions de charité que le *temps moderne* a détruites, il ne reste au malheureux désespéré que la Morgue et les filets de Saint-Cloud.

La journée d'hier (8 juillet 1866) a été singulièrement féconde en suicides. Le *Droit* constate neuf faits de ce genre. Sur ces neuf morts volontaires, six ont été amenées par strangulation. Qu'on dise après cela que le suicide n'est pas un acte de folie contagieuse ?

Un certain jour la presse entière faisant écho, s'émut plus que d'habitude, et tous ses organes de s'écrier à l'envi : Où allons-nous, grand Dieu ? Quelle est donc cette société où le meurtre de soi-même peut s'élever à de pareils chiffres !

A quelques jours d'intervalle, ce n'est plus cinq, ni six suicides, mais un nombre bien plus considérable qui se révèle ; en y comprenant les tentatives, c'est douze suicides en un jour (1). Croyez-vous que la presse s'émut plus fort ? pas du tout. En effet puisque ces morts violentes ne sont qu'un état normal et que le chiffre ne varie

(1) On a constaté hier samedi (Paris, 2 mai 1868), sept suicides et quelques tentatives de suicide.

Le journal le *Droit* enregistre une véritable série de suicides accomplis à Paris ou aux environs dans une seule journée. Cette série est de six suicides. (Paris, 1er novembre 1868.)

que du plus au moins, pourquoi s'en occuper?

La *Gazette des Tribunaux* a fait pour 1867 le travail que voici :

Statistique de Paris et de sa banlieue

Un relevé statistique, fait en exécution des ordres donnés par l'administration supérieure, fournit les chiffres suivants pour les suicides et tentatives de suicide qui ont eu lieu pendant le courant de l'année 1867, à Paris et dans la banlieue.

Du 1er janvier au 31 décembre 1867 les suicides ont été à Paris au nombre de 700. Voici la décomposition de ce total :

Hommes mariés, 79 ; femmes mariées, 38 ; veufs, 22 ; veuves, 24 ; célibataires, 418 ; célibataires majeures ou mineures, 39 ; hommes dont l'état civil est incertain, 70 ; femmes dont l'état civil est incertain, 3 ; garçons au-dessous de 16 ans, 4 ; filles au-dessous de 16 ans, 3.

Les mois de l'année pendant lesquels la terrible monomanie a le plus sévi, sont les mois de mai, de juin, d'octobre et surtout d'avril ; pendant ce dernier mois on compte 92 suicidés dont 64 hommes célibataires ; au mois d'octobre, 74 ; au mois de juin, 66 ; au mois de mai, 59. Le mois de novembre clôt cette redoutable endémie morale par le chiffre abaissé de 38.

Tentatives de suicide qui se sont produites en 1867.

Leur nombre a été de 215 pour Paris et la banlieue. Hommes mariés, 19 ; femmes mariées, 31 ; veufs, 2 ; veuves, 10 ; célibataires, 107 ; célibataires majeures ou mineures, 42 ; enfants, 3 ; sans état civil déterminé, 1.

Le total des suicides et des tentatives de suicide s'élève donc pour Paris au chiffre de 915 en 1867.

Voici un tableau comparatif des suicides des deux sexes pendant une période de 10 ans.

Suicides dans Paris.

Années.	Hommes.	Femmes.	Total.
1834	257	95	352
1835	287	107	394
1836	297	118	415
1837	292	144	436
1338	309	163	472
1839	332	138	470
1840	351	165	516
1841	336	147	483
1842	355	161	516
1843	399	142	541
Totaux.	3,215	1,380	4,595

Suicides dans toute la France.

Années.	Hommes.	Femmes.	Total.
1834	1765	313	2078
1835	1784	521	2305
1836	1775	565	2340
1837	1811	632	2443
1838	1886	700	2586
1839	2049	698	2747
1840	2040	712	2752
1841	2139	675	2814
1842	2129	737	2866
1843	2291	729	3020
Totaux.	19,669	6,282	25,951

Suicide double.

« Les auteurs ne sont point d'accord, que je sache, sur les suicides mutuels qu'on pourrait appeler par procuration, c'est-à-dire ceux où l'on se sert, pour atteindre ce triste but, de la main d'autrui. Ces suicides-là, on a voulu les innocenter comme tous les autres; des moralités lâches, des juges et des jurys faciles en ont fourni des exemples frap-

pants. Nous en rapporterons un tout récent, jugé par un conseil de guerre. Les militaires nous avaient habitués à plus de sévérité. Est-ce que, par hasard, ces consciences-là dégénèrent aussi? Voici le fait: il date du 9 janvier 1861. La scène commencée dans un cabinet particulier d'un restaurateur se dénoue quelque temps après par un procès devant le 2e conseil de guerre de Paris. Cette scène a pour acteurs un jeune homme de 27 ans et une jeune fille de 17 ans. Le premier, nommé Rouard, caporal, comparaissait sous l'accusation de meurtre volontaire sur la personne de sa maîtresse, la nommée Denise Herbin, fleuriste. Cette malheureuse avait en effet succombé, après 20 jours d'atroces souffrances, au coup de poignard reçu par elle, a-t-elle dit et écrit tour à tour, de son plein gré et en vertu de sa volonté formelle. Rouard avait retiré le poignard sanglant du corps de la jeune fille, puis le dirigeant sur lui-même il l'avait enfoncé dans sa poitrine....

« L'autorité a dû s'emparer de ce drame, et se demandant la valeur, au point de vue légal, de ce suicide à deux, elle a jugé que celui qui s'arme contre la vie d'autrui, fût-ce de son plein gré, devait compte à la société de cet acte coupable, qui ôte la vie à l'un de ceux qu'elle est chargée de protéger et de défendre.

« Ce procès soulevait de nouveau la question bien souvent débattue de savoir si le fait de donner la mort à autrui sur sa demande, doit être assimilé à un suicide ordinaire ou au contraire doit être puni comme un meurtre et être expié comme tel.

« Les criminalistes se sont partagés sur cette question, et des arguments sérieux ont été apportés pour soutenir l'une ou l'autre opinion. Selon les uns, le caractère de culpabilité a disparu de ce fait depuis la nouvelle loi qui ne punit plus le suicide: aujourd'hui c'est du tribunal de Dieu qu'il relève uniquement. Or, le fait d'ôter la vie à une personne, de son consentement exprès, s'identifie, ajoutent les partisans de cette opinion, avec le fait de se

l'ôter à soi-même : *Nulla volenti fit injuria*, dit l'École. (1) Ici la victime veut la mort ; dans le cas présent elle l'a appelée de ses vœux : « Je t'aime parce que je t'aime, disait Denise à Rouard, et si tu m'abandonnais, j'irais à la Morgue. » Malgré tous les efforts de Rouard pour la détacher de lui et l'empêcher de s'associer au projet de destruction qu'il nourrissait sur lui-même, elle avait dit plusieurs fois : « J'irai où tu iras, et si tu meurs, je mourrai avec toi » — « Comment mourrons-nous ? » ajoutait-elle ; car tous deux se disant dégoûtés de la vie, avaient décidé d'y mettre fin ensemble. « Nous finirons, « répondit Rouard, comme nous avons commencé ; nous « mourrons comme nous avons commencé ; nous mour- « rons dans le bonheur. » Hélas ! pour ces malheureux le bonheur c'était le bal du Cadran Bleu.

« Il était donc convenu que le soir, au milieu du bal, l'amant enfoncerait le poignard dans le cœur de sa maîtresse, et qu'ensuite le retirant sanglant, il se frapperait lui-même. Au lieu de s'effrayer de cette perspective, Denise se jetait dans les bras de celui-ci en s'écriant : « Je n'aurais jamais espéré un pareil bonheur ! » Voilà de la folie assurément ; mais voilà bien aussi un acquiescement formel. L'heure avancée de la soirée ne leur permit pas d'exécuter ce dessein dans le bal. C'est alors que préoccupés de la nécessité d'aller à ce qu'ils appelaient leur destinée, ils entrèrent dans le restaurant où eut lieu la scène que nous avons décrite. Si donc mort fut jamais résolûment voulue et joyeusement acceptée, c'est celle de Denise Herbin ; elle s'est servie pour se la donner d'un bras qui n'était pas le sien ; mais à ce bras, instrument d'une volonté qui s'est imposée ainsi, nulle responsabilité, dans la thèse qui fait de cette mort un suicide. Cette solution spécieuse ne pourrait incomber ; nous l'accepterions si on pouvait faire la séparation absolue entre ce

(1) L'École pourait dire avec la même raison : *Qui per alium facit per seipsum facit*, si le droit de vie et de mort residait dans l'individu. (*Note de l'auteur.*)

bras qui a frappé le coup, et la conscience, la volonté de celui qui le dirigeait.

« Rouard était-il libre, oui ou non, de frapper cette jeune fille du poignard meurtrier? La réponse ne saurait être douteuse. Il a donc brisé librement dans sa fleur une vie qui lui appartenait à lui-même bien moins encore que la sienne propre.

« D'ailleurs, si dans le suicide la société ne demande pas de compte au meurtrier, ce n'est pas qu'elle le reconnaisse innocent; c'est qu'il s'est dérobé à son châtiment; si elle ne frappe pas comme autrefois sa mémoire, c'est par des considérations d'ordre public. En supposant donc que le meurtre d'autrui d'après sa volonté et sur sa demande soit un véritable suicide, il est ici punissable parce que le coupable peut être saisi. Malgré ses efforts pour associer sa mort à celle qu'il aimait de cette passion si tristement romanesque, Rouard a survécu à ses blessures; il est alors justiciable, non-seulement vis-à-vis de Dieu et de sa conscience, mais vis-à-vis de la société qui peut lui demander l'expiation de son crime. Il est bien vrai que dans le texte de la loi moderne le crime de suicide proprement dit n'existe plus; mais c'est en ce sens seulement qu'il se confond avec l'homicide; or, l'homicide est puni, puni dans son acception la plus générale, et s'il mérite un châtiment alors même que le meurtrier se frappe lui-même, à plus forte raison en est-il ainsi lorsqu'il atteint autrui sans distinction possible de son consentement ou de son refus. — Dans la rigueur des principes juridiques la prévention était fondée contre Rouard; cependant le conseil de guerre, à la majorité de 5 voix contre 2, l'a acquitté. (1)

(1) Puisque le suffrage universel est entré dans nos mœurs il eût été à désirer qu'il pût être appliqué dans cette circonstance. Sans doute les compagnons d'armes de Rouard eussent blâmé son acte comme celui de tout soldat qui déserte son poste et prête une main facile à un complice. Le bon sens outragé par les chefs se fût relevé dans les masses. Comment croire qu'on puisse innocenter une action qu'il est du devoir d'empêcher par la persuasion et même par la force? (*Note de l'auteur.*)

« Ce n'est pas nous qui songerions à nous élever dans cette circonstance contre cet acte d'humanité ; les précédents de famille, l'état d'exaltation maladive, l'altération de la raison du coupable, ont pu motiver cette indulgence ; ce n'est pas à nous qu'il appartient de contrôler cette appréciation ; toutefois il ne faut pas l'interpréter dans un sens défavorable aux vrais principes que la loi et la morale consacrent en cette matière. Rouard peut n'avoir pas mérité toute la responsabilité que semblerait faire peser sur lui le crime dont il s'est rendu coupable ; mais l'acte en lui-même n'en reste pas moins digne de toute flétrissure de la part du jurisconsulte et du moraliste ; il nous apparaît surtout comme un symptôme effrayant du désordre moral qui caractérise l'époque où nous vivons. Le caractère étrange de cette scène entre deux amants qui trouvent je ne sais quel bonheur insensé à fuir, par un trépas commun et volontaire, ce qu'ils appellent le fardeau de la vie ; ce calme, ce sang-froid, cette allégresse, on peut l'ajouter, dans les préparatifs de leur dernier passage ; il y a là une révélation effrayante de l'abîme dans lequel peuvent précipiter, en dehors de toute cause humainement explicable, l'habitude du caprice et de la fantaisie substituée au devoir, de l'absence totale du frein moral et religieux. Et pourtant ces deux jeunes gens, quoique dans une position native peu fortunée, n'avaient pas connu autant que bien d'autres le calice amer d'une vie hérissée d'épreuves ; leur jeunesse jusqu'à ce jour fatal qui les réunit et même jusqu'à celui qui les sépare, n'avait pas connu ces catastrophes extraordinaires qui prédisposent à de sombres pensées et à de sinistres tentations ; leur amour, fragile comme le hasard qui l'avait noué mais profond et réciproque, ne s'était pas traîné, c'est l'accusé qui l'affirme, dans la débauche et la préoccupation exclusive des basses satisfactions. Comment donc sommes-nous amenés à voir une jeune fille de 17 ans écrire cet étrange testament : « Je meurs frappée de la main de

« mon amant, je le lui ai ordonné parce que je veux mou-
« rir avec lui »; puis, tous deux, avec ce calme qui, à un tel moment, ferait supposer un plus noble mobile, s'écrier : « Il est l'heure ! » et se précipiter ainsi à ce fatal dénoûment.

« Un mot explique tout ce dévergondage d'idées et de conduite ; ces malheureux ont toujours été livrés, sans éducation, sans principes, à leurs instincts pervers, à leurs folles imaginations; jamais l'idée de Dieu et l'influence de la religion ne se sont présentées à leur esprit. Voilà donc ce que pèse et comment s'apprécie une vie où ces grands appuis et ces grands freins ont fait défaut.

« Nous avons pensé que cet enseignement devait être tiré du drame qui vient de se dénouer au conseil de guerre. On ne peut se défendre, à la lecture de ce débat, d'une émotion mêlée de pitié ; grande serait la faute des honnêtes gens si de tels récits passaient devant leurs yeux comme un simple roman. Les variétés de la folie et de la misère humaine, quand nous les rencontrons, doivent nous instruire au lieu de nous ébranler, et c'est en voyant ce qu'est l'homme sans Dieu que nous devons apprendre de quel secours sont pour le cœur et la société cette morale et ces pratiques religieuses dont certaines gens font aujourd'hui, hélas! si bon marché! »

(A. de Richecour, Avocat. — *L'Union*, 27 avril 1861.)

Statistique du régicide depuis 1850.

L'Unita cattolica du 30 avril 1865 publie un catalogue des régicides tentés ou consommés depuis l'année 1850 contre les souverains de toute catégorie : souverains absolus, constitutionnels, présidents de République; souverains catholiques, protestants, athées; rois ou reines de l'ancien comme du nouveau Monde et leurs ministres.

La reine d'Angleterre peut compter quatre attentats

contre sa vie.

Le roi de Prusse défunt reçut un coup de pistolet à l'avant-bras droit en mai 1850.

L'empereur d'Autriche, François-Joseph Ier, reçut un coup de couteau à la nuque le 18 février 1853.

Le duc de Parme reçut le 20 mars 1854 un coup de poignard dans le ventre qui le fit périr vingt-trois heures après.

La reine d'Espagne, Isabelle II, a été deux fois victime d'un attentat contre sa personne, la deuxième fois le 28 mai 1856.

Le roi de Naples, Ferdinand II, fut frappé d'un coup de bayonnette par Agésilas Milano, le 8 décembre 1856, pendant une revue.

Napoléon III, une première fois, avant d'être Empereur, au mois d'octobre 1852, fut menacé à Marseille d'un attentat.

Une deuxième fois, le 5 juillet 1853.

Une troisième fois, le 5 avril 1855.

Une quatrième fois, en 1857.

Une cinquième fois, le 14 janvier 1858.

Une sixième fois, le 24 décembre 1863.

Le nouveau roi de Prusse, aux bains de Baden, le 14 juillet 1861, essuya deux coups de pistolet.

La reine de Grèce essuya aussi, le 18 septembre 1862, un coup de révolver qui porta à faux.

Victor-Emmanuel II, en 1858, eut sa vie menacée.

Le cardinal Antonelli, le 18 juin 1855, fut ajusté dans l'escalier ; le coup ne partit pas.

Le Président des États-Unis, Lincoln, est assassiné par Booth, le 14 avril 1865.

L'empereur de Russie, Alexandre II, a été l'objet d'un attentat le 16 avril 1866 ; un homme a déchargé sur Sa Majesté un pistolet à bout portant, à sa sortie du Jardin d'Été.

Le 7 mai 1866, le nommé Blind tirait sur M. de Bismark

quatre coups de révolver,et se suicidait le lendemain dans la prison.

Le 6 juin 1867, l'Empereur de Russie étant venu à Paris visiter l'Exposition, a été victime d'un attentat de la part d'un Polonais.

TABLE

Préface. *Page.* 5

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE SUICIDE.

CHAPITRE PREMIER.

Le suicide est la plus grave de toutes les maladies morales de l'époque. — Analogies de notre civilisation avec la civilisation romaine. — Tristesse. — Ennui. — Fatalisme. — Ricanement philosophique. — Le suicide est la dernière manifestation du mal social. — Il est le plus grand et le dernier de tous les crimes. 17

CHAPITRE II.

De l'importance, de l'étendue et de la difficulté de la question. — Considérations psychologiques et philosophiques. — Morale générale et individuelle. 32

CHAPITRE III.

La statistique insuffisante pour l'étude du suicide. — Analyse, morale nécessaire. — Erreur des positivistes. — Le suicide n'est pas toujours une maladie mentale. — Même erreur des médecins aliénistes à ce sujet. — Le suicide est-il un acte de saine raison, de courage et de vertu ? — Le suicide est une preuve de la survivance de l'âme. — Le juste dans l'adversité. — Résignation et fatalisme, ou stoïcisme et Christianisme. 41

CHAPITRE IV.

Étymologie, définition, nature du suicide. — Fausse grandeur du suicide chez les anciens. — Le suicide est aussi variable

que les causes qui le produisent. — Suicide chrétien. — Véritable définition. — Étiologie. — Vice ou folie. — Suicide réfléchi, criminel; — irréfléchi, irresponsable. — Son essence; sa racine dans le cœur humain. — Individualisme et égoïsme; culte de soi. — Négation de l'autorité. — Perte du respect. — Progression croissante du suicide; son épidémicité. 61

SUITE DU CHAPITRE IV.

L'irréligion, source de tous les crimes. — A cause de sa fréquence le suicide n'excite plus de surprise. — Régicide et suicide: deux crimes caractéristiques du temps. — Le régicide c'est la haine et le mépris de l'autorité. — Suicide et régicide, deux crimes de même nature.
Le suicide propagé par l'étude de l'antiquité. — Prétention à faire inhumer par l'Église les suicidés. — Le suicide n'est-i autre chose qu'une maladie? — Cette maladie est-elle caractérisée par une lésion cérébrale? — D'après cette théorie, il faudrait innocenter tous les crimes. 85

SUITE DU CHAPITRE IV.

Suicide et folie. — Résurrection du panthéisme de l'Orient. — Indifférence et sécurité en présence de ce fléau. — Le suicide inhérent à l'humanité met le sceau à la liberté. — Suicide aigu. — Suicide chronique. — Les vices causent autant de suicides que le poison et le poignard. 101

SUITE DU CHAPITRE IV.

Quelles sont les causes du suicide? — Importance et multiplicité de ces causes. — Ces causes sont générales et particulières. — Causes générales dites éloignées ou prédisposantes. — Tache originelle, orgueil. — Vice ou folie. — Manque de foi positive. — Négation de l'autorité. — Athéisme. — Idolâtrie, panthéisme et sensualisme. — Individualisme, désespoir, suicide. 115

CHAPITRE V.

Influences générales génésiques du suicide. — La Renaissance, ou le retour au paganisme. — Panthéisme, Fatalisme, Métemp-

sycose. — Néopaganisme, orgueil de la raison; délectation des sens. — Esprit de révolte contre l'autorité. — La Renaissance est une rechute de l'humanité. — Renaissants : leur esprit d'irréligion et de libertinage. — Mépris de l'autorité et de la liberté. — Réforme ou abandon de la tradition. Elle est le fruit du rationalisme. — Comment s'établit ce courant d'idées subversives ? 129

SUITE DU CHAPITRE V.

Philosophie ou sophistique. — Intronisation de la raison individuelle. — Ruine de l'autorité. — En résumé rationalisme, scepticisme et désespoir. — Folie et suicide. — Révolution ou rationalisme en politique. — Révolution produite par les doctrines de la Réforme et de la philosophie. — Philosophes révolutionnaires. — Bourreaux et victimes. — Luther. — Voltaire. Mirabeau. — Proudhon. 145

SUITE DU CHAPITRE V.

Le voltairianisme et le 18e siècle. — Montesquieu. — Mably. — d'Alembert. — Condorcet. — Helvétius. — d'Holbach. — Amour de l'antiquité païenne. — Mépris du Christianisme. — En résumé rationalisme et sensualisme. — Les Girondins; leur suicide. — Les révolutions, sources fécondes de suicides. — Elles suscitent des idées mélancoliques. — Chateaubriand. — Goëthe. — Me de Staël, etc. — Influence pernicieuse de leurs doctrines. — Le socialisme. — Le socialisme est un sensualisme raffiné. 160

CHAPITRE VI.

Système d'enseignement. — Statistique. — Instruction et moralité. — Leurs relations. — Vices de l'enseignement. — Publicité donnée par la presse. — Propagation du suicide par l'imitation. — Du pouvoir de l'exemple. — L'exemple devient épidémique. — Ce qu'il faut pour combattre l'imitation et l'exemple. — Le théâtre. — Le roman. — Toute la littérature légère. — La poésie. — Poésie lyrique. — La musique. — L'art. 187

CHAPITRE VII.

Science ou progrès matériel. — Le progrès matériel, père du sensualisme. — Le progrès matériel, père du matérialisme, de l'athéisme scientifique. — Application de la science. — Utilité pratique et matérielle, exclusive. — Sybaritisme. — Égoïsme etc. — Introduction des machines. — Crises industrielles. — Renchérissement des subsistances. — Industrie manufacturière. — L'industrie source de bien de crimes et d'incontestables périls. — L'industrie source de luxe. — Industrialisme et civilisation. 235

SUITE DU CHAPITRE VII.

Amour effréné de la richesse. — Cupidité et soif des jouissances. Amour de l'or. — La passion de l'or, source de maladies morales. — La sensualité. — Plaisirs ou folles joies. — Vraie et fausse civilisation. — État d'épidémicité produit par la fausse civilisation. — Causes diverses secondaires. — Conclusion. 253

CHAPITRE VIII.

Exaltation de la sensibilité générale, plus grande chez les habitants des villes et chez les riches. — Perturbations physiques; influences qu'elles ont sur le caractère. — Modifications apportées par le régime de 1789. — Renaissance du paganisme. — Succession rapide des événements politiques. 273

SUITE DU CHAPITRE VIII.

De l'hérédité. — Mode de transmission. — Saisons et température. — Climats. — Leur action est secondaire. — Sexes. — Séjour dans les grandes villes. — Suicides dans les maisons de détention. — Célibat. — Mariage. — Veuvage ; leur influence. — Mariages malheureux, causes de suicide. 277

SUITE DU CHAPITRE VIII.

Les divers âges. — Vieillesse. — Suicide de l'enfance. — Progression croissante. — Quelle est la cause de cette progression ? —

Égoïsme de l'enfance et suicide. — Jeunesse, son suicide. — Age mûr, vieillesse. — L'homme physique et l'homme moral. — Age critique. — Vieillesse, son suicide. 291

CAUSES DÉTERMINANTES OU OCCASIONNELLES DU SUICIDE.

CHAPITRE IX.

Causes déterminantes ou occasionnelles du suicide. — Les passions. — Tableau des causes occasionnelles du suicide. — La souffrance. — Influence des passions sur la progression du suicide. — Douleurs, chagrins, regrets, souffrances. — Maladies physiques. — Ennui (*spleen*). — Tristesse, mélancolie. — Mélancolie souffrante, native. 313

SUITE DU CHAPITRE IX.

Le jeu. — La passion du jeu généralisée. — Nouveaux faits ou exemples. — L'ivrognerie. — Des funestes effets de l'absinthe. — Observation de meurtre et de suicide causés par un accès de folie ébrieuse. — Le spiritisme. — Le spiritisme jugé par ses fruits. — La franc-maçonnerie jugée par ses œuvres. 326

CHAPITRE X.

Objections et réponses. — Autre objection. — Malheur et perversité. — Penchants invincibles. — La volonté seule suffit-elle pour sauver l'homme? — La douleur, le malheur. — Défaillance en face de l'épreuve. 341

CHAPITRE XI.

Suicide ou fréquence de cette pensée chez les hommes célèbres. — Caton. — Napoléon; ses idées sur le suicide. — Rousseau, Goëthe, Chateaubriand, Lamartine. — Chateaubriand. — Benjamin Constant. — Mmes de Staël et Georges Sand. — Mmes Roland et du Deffant — Mme de Monnier. — Les docteurs Barthez, Pariset, Dupuytren. — Sylvio Pellico. — Le général Pichegru. — Suicides dans l'armée, leur épidémicité. — Autres faits, épidémicité — Assassinats suivis de suicides. — Vol suivi de suicide. 353

CHAPITRE XII.

Suicides dans l'armée, leur épidémicité. — Autres faits d'épidémicité. — Assassinats suivis de suicides. Vol suivi de suicide. 376

CHAPITRE XIII.

Du suicide en Angleterre, sa fréquence favorisée par diverses causes. — Le divorce et la décadence des mœurs. — L'industrialisme. — Le mercantilisme. — Le luxe et la misère. — La folie, sa progression — Troubles à Birmingham, ou le fanatisme religieux. — Crimes des corporations ouvrières. — Le fénianisme. — L'alcoolisme. — Le spleen. — La misanthropie. — Mauvaises doctrines. — Poésie dramatique. — Shakespeare. — Législation contre le suicide nulle. 383

TRAITEMENT DU SUICIDE.

CHAPITRE XIV.

Traitement du suicide. — Individualisme et catholicisme ou raison divine et raison humaine. — Idolâtrie de l'homme. — Négation de la Providence. — Le suicide est un attentat contre la volonté divine — Le suicide est un crime contre nature — Le suicide en face de la Révélation. — Le suicide est un crime contre soi-même et contre la société. — La vie est un souffle divin. — Résumé. 408

SUITE DU CHAPITRE XIV.

Education morale. — Respect de l'autorité. — Obéissance. — Action gouvernementale. — Notions religieuses et morales. — Respect de la loi et des grands principes sociaux. — Action religieuse. — Empire de la religion. — Pouvoir de la philosophie. — Tempéraments du siècle. — Insuffisance des moyens humains. — Recours aux moyens surnaturels. — Le suicide est l'acte suprême de l'orgueil. — Le remède de l'orgueil désespéré, c'est l'humilité pratique. — L'humilité prend sa source en Dieu. 417

SUITE DU CHAPITRE XIV.

La confession. — La confession est un remède prophylactique. — La confession au point de vue religieux et philosophique. — La confession considérée comme institution de confidence et de direction. — La confession considérée comme épuration sociale. — La confession est l'antidote de l'orgueil. — Mobilité du monde et de l'existence, ou peine et plaisir. — Résignation et calme retrouvés par la réconciliation. — La confession comme remède d'une application générale. — Exemple : une conversion. — La confession comme remède opportun. — Erreur de la philosophie qui exalte l'orgueil. — Suicide prévenu par la confession. — Exemple. 435

SUITE DU CHAPITRE XIV.

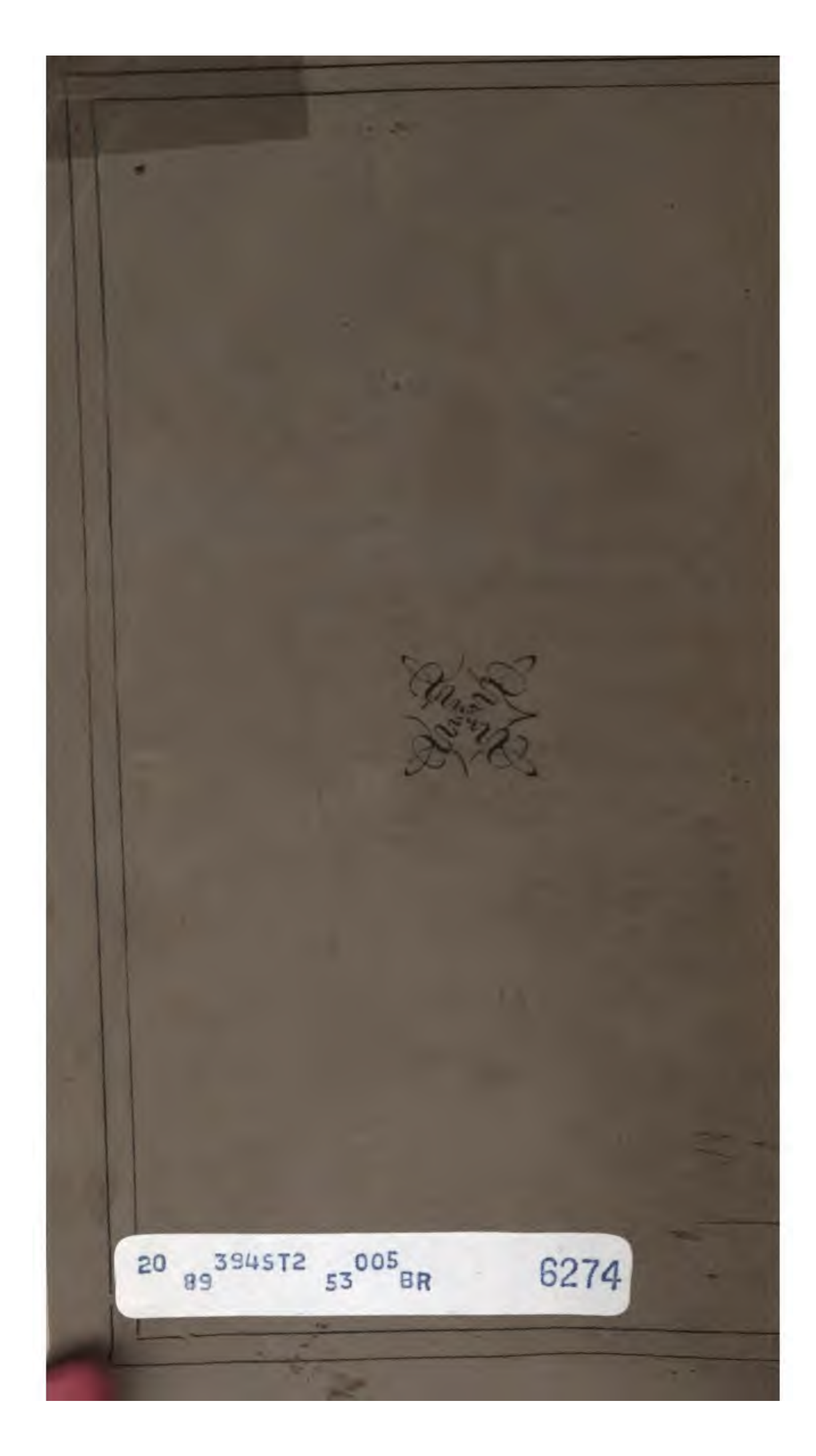
Cloître, préservatif du suicide. — Il a été fréquent dans les cloîtres. — Ce qu'étaient autrefois les cloîtres. — Ennui des cloîtres ou *acedia*. — Les cloîtres ne sont pas des léproseries morales. — Ils sont par exception un refuge. — Conditions d'admission dans les cloîtres. — Il n'y a plus de suicides dans les cloîtres. 452

SUITE DU CHAPITRE XIV.

Législation. — Utilité des lois contre le suicide. — Nécessité de moyens préventifs. — Il n'en existe aucun contre le suicide. — Législation muette. — Nécessité d'une loi pénale. — Lois comminatoires. — Pénalité sous la loi de grâce. — Les idées modernes tendent à l'abolir. — Il ne reste contre le suicide que les lois canoniques. — Nécessité de trouver une flétrissure au suicide. 461

Notes et pièces justificatives. 479

FIN DE LA TABLE.


20 89 394ST2 53 005 BR 6274

